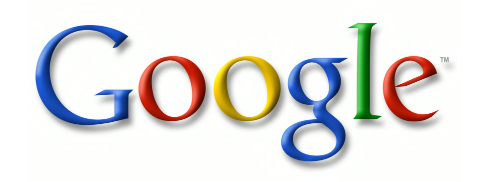




VOYAGE

DANS

QUELQUES PARTIES DE L'EUROPE.

DE MOSCOU A VIENNE.

Autres Ouvrages qui se vendent chez les mêmes libraires.

Description de Paris et de ses Édifices, avec un Précis historique et des observations sur le caractère de leur architecture, et sur les principaux objets d'arts et de curiosité qu'ils renferment; par J. G. Legrand, architecte; et Landon, peintre. Seconde édition, corrigée avec soin, et considérablement augmentée. 2 vol. gr. in-8. enrichis de 120 planches en taille-douce, avec un plan de Paris. 1818. . . . . 36 fr.

— Le même ouvrage, sur papier vélin. . . . . 72 fr.

Description des environs de Paris, considérés sous les rapports topographique, historique et monumental; par Al. Donnet, ingénieur, avec une jolie carte gravée par Michel, et 62 gravures en taille-douce représentant les principaux Édifices et les Vues pittor. des Sites les plus remarquables. 1 v. gr. in-8. 1824. 20 fr.

— Le même ouvrage, sur papier vélin. . . . . 40 fr.

Description de Londres et ses Edifices, par Barjaud et Landon; ouvrage faisant suite à la Description de Paris. 1 vol. avec 42 planches. 1810. . . . . 18 fr.

— Le même ouvrage, papier vélin. . . . . 36 fr.

Voyage d'un Français en Angleterre pendant les années 1810 et 1811, avec des observations sur l'état politique et moral, les arts et la littérature de ce pays; par M. L. Simond. Seconde édition, revue, corrigée et augmentée. 2 vol. in-8. ornés de 15 planches et 13 vignettes. 1817. . . . . 21 fr.

Voyage en Suisse, fait dans les années 1817, 1818 et 1819; suivi d'un Essai historique sur les mœurs et les coutumes de l'Helvétie anc. et moderne, etc.; par M. L. Simond. Seconde édit. entièrement revue et corrigée. 2 gros v. in-8. avec une pl. 1824. 15 fr.

Voyage pittoresque de l'Oberland, ou Description des Vues prises dans l'Oberland, district du canton de Berne. 1 vol. gr. in-4. avec 15 planches coloriées et une carte itinéraire. 1812. 72 fr.

— Le même, avec les doubles planches coloriées et au trait. 84 fr.

L'Espagne en 1808. Recherches sur l'état de l'administration, des sciences et arts, etc. faites dans un voyage à Madrid en 1808; par Rehfuss. 2 vol. in-8. 1811. . . . . 10 fr.

— Sur papier vélin. . . . . 20 fr.

Journal d'un Voyage en Prusse et en Allemagne, fait en 1773; par J. A. H. Guibert, de l'Académie française (auteur de l'Essai général de Tactique). 2 vol. in-8. avec gravures. 1802. 7 fr. 50 c.

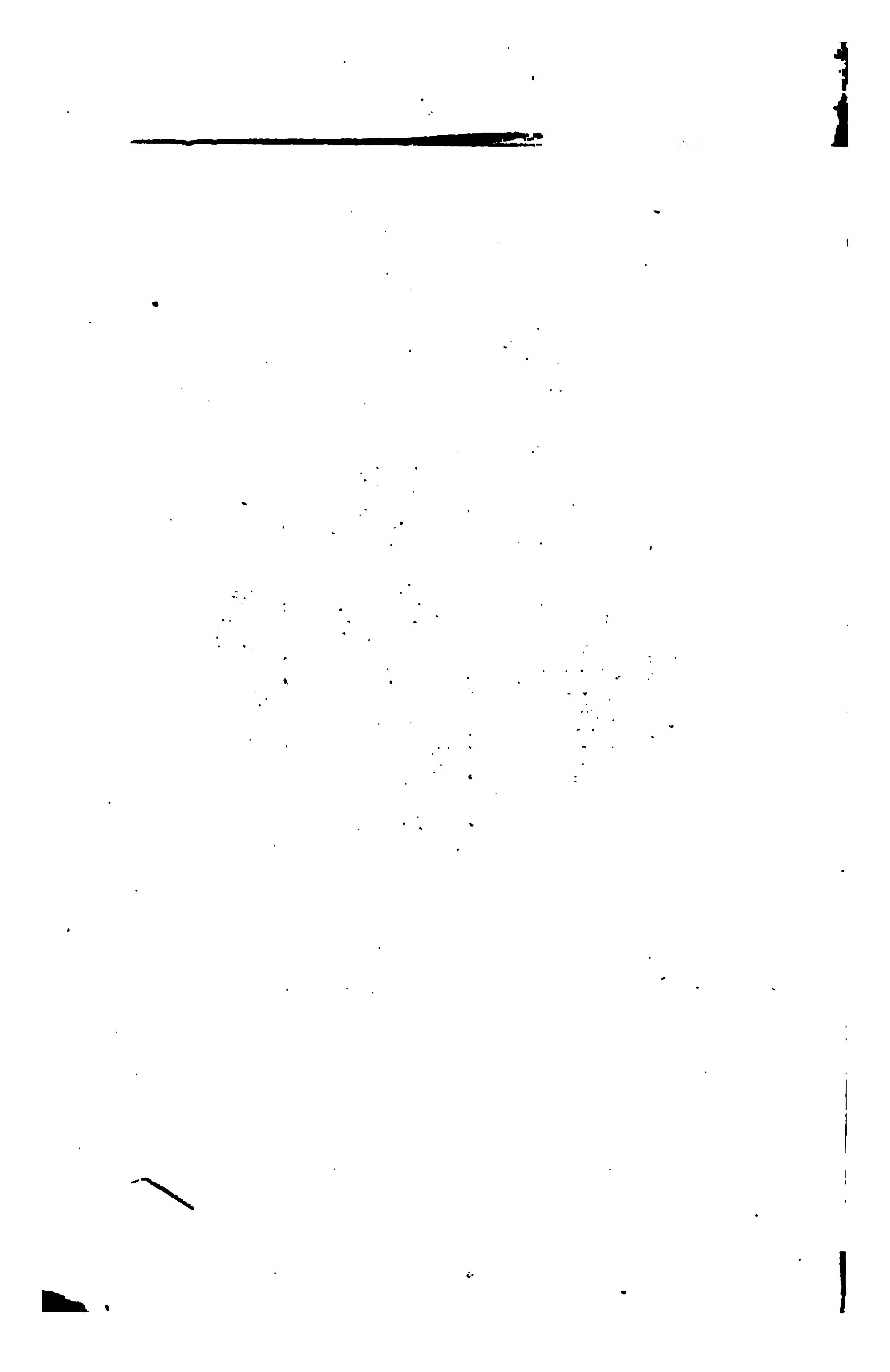
Voyages de Mirza Abu Taleb Khan, en Asie, en Afrique et en Europe, pendant les années 1799 à 1803; écrits par lui-même. 2 vol. in-8. 1811. . . . . 9 fr.



LE COMTE DE LAGARDE.

Dessiné d'après nature et sur pierre par C. Carbonnier

Imp. C. Hullmandel



VOYAGE

DE

MOSCOU À VIENNE,

PAR KIOW, ODESSA,
CONSTANTINOPLE, BUCHAREST ET HERMANSTADT ;

OU

LETTRES

ADRESSÉES A JULES GRIFFITH :

PAR LE COMTE DE LAGARDE,

MEMBRE DES ACADÉMIES DE VARSOVIE, CRACOVIE ET NAPLES ; CHEVALIER DE PLUSIEURS ORDRES ; CITOYEN POLONAIS PAR DÉCRET DU SÉNAT DE LA RÉPUBLIQUE DE CRACOVIE, etc. etc.

Si j'admirai ces mots d'un homme de génie,
« Plus j'ai vu l'étranger, plus j'aimai ma patrie ; »
De même je dirai, par le malheur mûri,
Plus j'ai connu le monde, et plus je t'ai chéri.

A PARIS,
CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES,
RUE DE BOURBON, N° 17.
A STRASBOURG, même Maison de Commerce.

1824.

Prof. A. C. Coolidge.

A

MADAME LA VICOMTESSE

BATISTINE DE SUSSY.

Madame,

Éloigné depuis long-temps de la France, me permettrez-vous de m'en rapprocher par un des souvenirs les plus chers à mon cœur; celui de votre bienveillance pour moi? Vous dédier cet ouvrage est un faible moyen, sans doute, de vous convaincre de mon amitié; mais une occasion de vous en parler m'était trop chère pour que je ne me sois pas empressé de la saisir.

Veuillez donc, Madame, en agréant avec

bonté cet hommage, le considérer comme une nouvelle preuve des sentimens d'estime et de dévouement qui m'attachent à vous, et dont il m'est si doux de pouvoir vous donner un témoignage public.

J'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Avec une respectueuse considération,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

AUGUSTE COMTE DE LAGARDE.

AVANT-PROPOS.

Séparé d'un ami dont mille preuves d'attachement m'avaient rendu l'affection bien chère, nous trompions l'absence en nous écrivant aussi souvent que le permettait la longue distance qui nous tenait éloignés. Lorsque je quittai Moscou pour me rendre à Vienne, en 1811, notre correspondance fut plus active, et se prolongea par le détour que je dus faire pour le rejoindre. Voyageant cette année en Angleterre, je retrouvai mon ami dans sa famille : il avait conservé la plupart de mes lettres; je crus leur contenu de quelque intérêt, et cédant aux sollicitations qui m'en furent faites, je me hasarde à en publier le premier recueil.

Je ne me dissimule pas que le langage du cœur, si expressif pour le cœur auquel il s'adresse, ne soit sans harmonie pour l'égoïste ou l'indifférent; que cette esquisse de quelques contrées de l'Europe, n'offrant ni réflexions profondes, ni observations neuves, n'aura peut-être d'autre prix que l'affection qui me la fit tracer; mais les êtres sensibles, amoureux de l'amitié, me sauront quelque gré, j'ose l'espérer, du senti-

ment exclusif qui me dicta cet ouvrage; et si l'on dit de l'auteur que, pénétré de ce qu'il regarde, il en rend compte à son ami avec l'épanchement d'une confiance intime, j'abandonnerai au hasard la chance de mon amour-propre : les puristes, en me critiquant, ne me raviront pas le charme des souvenirs, ni les fruits qu'ils auront ajoutés à mon expérience.

Si ce premier essai est goûté, je le ferai suivre de la continuation de mes voyages qui m'ont ramené par l'Italie à Vienne, à l'époque du congrès; à Paris, par la Bavière et la Suisse, pendant les cent jours; à Varsovie, par la Saxe et la Prusse, lors de la diète; et enfin en Angleterre, dont le tableau, que j'essaie de tracer maintenant dans tout l'intérêt qu'il m'inspire, formera le complément de ce panorama en action.

Les années qui se sont écoulées entre la date de cette correspondance et sa publication, ont nécessité des notes, dont on excusera la multiplicité, en réfléchissant combien, depuis douze ans, les objets que je décris ont varié de forme, d'intérêt, et même de nom.

VOYAGE

DE

MOSCOU A VIENNE.

LETTRES

A JULES GRIFFITH, Esq.

Moscou, Mai.

C'est aujourd'hui le 1er de mai, mon cher Griffith; je quitte Moscou, au retour d'une promenade où j'ai pu juger tout le luxe moscovite, et qui m'a retracé ce que j'ai vu de plus remarquable en ce genre.

Adieu, cloche célèbre! (1) dont à vingt pieds sous terre on va mesurer l'effrayante dimension; clochers de toutes formes (2), dont la

(1) Elle s'appelle Iwan Veliky, ou Jean Le Grand. Son poids est de quatre cent mille livres. L'incendie de 1737 ayant détruit le clocher où elle se trouvait, on n'a pas jugé à propos d'en reconstruire un pour l'y placer.

(2) On compte à Moscou plus de douze cents coupoles d'églises, ou dorées, ou peintes de toutes couleurs.

riche dorure atteste la piété des générations antiques! adieu, Kremlin, où rien ne rappelle plus la magnificence des czars! enfin, adieu, curiosités assez peu curieuses que de trop loin l'on viendrait admirer, si l'accueil bienveillant des Moscovites ne dédommageait pas les étrangers que l'intérêt ou le sort pousse dans ces régions glacées! La flatterie est un présent perfide; l'éloge mérité est une dette permanente, que je saisis toujours avec charme l'occasion d'acquitter.

Je t'avais écrit le 29 avril que je partais; mais voici, mon cher Jules, l'heureuse cause de ce retard de deux jours. Après avoir pris congé de mes connaissances, je parcourais, jeudi dernier, une des promenades de cette ville que l'on nomme les Étangs; j'y réfléchissais à ce désir inquiet qui nous porte à former de nouvelles liaisons, dont si souvent on s'éloigne à regret, lorsque je fus distrait de mes pensées par un aimable jeune homme, M. Serge de Z***, que j'avais quelquefois rencontré dans le monde. « Serait-il vrai, me dit-il en m'abordant, que « vous partez bientôt pour la Crimée? — Oui, « monsieur, cette nuit même. — Excuseriez- « vous mon indiscrétion, si je vous demandais « la permission de vous y accompagner? — Je « regarderais cette proposition comme fort

« agréable; mais le peu de temps que je puis « encore rester à Moscou n'est pas suffisant pour « vous préparer à ce voyage. — Je ne vous de-« mande qu'un seul jour, me répondit Serge. « C'est demain le 1er de mai; vous ne pouvez, « ce me semble, vous dispenser de voir notre « promenade, qui a quelque célébrité. Per-« mettez-moi de vous y conduire, et demain, « sans nul retard, nous quitterons Moscou. » Qu'avais-je à répondre à cela? Je tendis la main à cet aimable compagnon. « Eh bien, mon-« sieur, puisque vous le voulez ainsi, j'y con-« sens; nous ferons donc connaissance en Tau-« ride. » La bienveillance et la bonté, mon cher Jules, ressemblent à ces plantes utiles qui germent dans tous les climats. Il faut en porter toujours la graine avec soi, et, tant que l'on peut, la semer partout. Nous fûmes donc le lendemain, 1er de mai, à ce Longchamp moscovite. Plus de deux mille voitures, dont beaucoup à six chevaux, parcouraient en tous sens un parc appelé le Bois des Faucons, et qui rivalise, par sa situation, avec ce que la nature a de plus pittoresque. Des tentes magnifiques, placées dans des bosquets, contrastaient, par leur bigarrure, avec l'uniformité du feuillage sombre des sapins; plusieurs étaient remplies de musiciens; des rafraîchissemens de

toutes espèces attendaient les maîtres de ces mobiles salons, des groupes de Bohémiens, richement parés, erraient ça et là, en chantant et dansant à la manière des Russes; des marchands de fruits y étalaient leurs boutiques élégantes; enfin, au milieu d'un bouquet de cyprès, l'immense tente du maréchal Goudowitch, ressemblant, par l'or dont elle était ornée, à celle d'un khan de la Grande-Tartarie; tout contribuait à rendre ce spectacle aussi neuf que majestueux. Serge me présenta partout; je fis plus de connaissances en deux heures avec lui, que je n'en eusse fait seul en trois mois. Cependant, quand j'eus salué beaucoup de monde, admiré les beaux chevaux, loué le luxe des équipages; que je me fus récrié sur la profusion d'ananas, et la riche variété des costumes, sur la joie taciturne de ces peuples d'esclaves, je quittai ce panorama slave, pour passer d'une calèche brillante dans un *britchka*, qui m'entraîna vers le premier relais avec la rapidité des chevaux russes.

Mai.

Je te salue, mois d'amour et de bonheur, où tout ce qui respire reprend un nouvel être, où chaque objet s'embellit du charme qu'il répand. Salut, saison chérie des amans et des poètes!

oh! sans doute, quiconque veut écrire en voyageant, devrait, au défaut de descriptions mensongères, peindre la nature au printemps; alors la violette et la rose rattachent par un doux souvenir au passé comme à la patrie; alors l'âme s'épanouit toute entière pour le sentiment et par la pensée.

On a dit que la vie de l'homme n'est qu'un point entre deux éternités : que l'amitié et le plaisir donnent à ce point un mouvement rapide, ils en décupleront la valeur.

SASANORA, Mai.

Je viens de rencontrer ici la détrônée czarine de Géorgie, qui se rend à Pétersbourg, pour implorer des secours de l'empereur Alexandre. J'ai pris le thé dans le même *isba* (tente) qu'elle. Son port noble, sa belle physionomie, inspirent un sentiment d'admiration et de respect. Elle avait à sa suite une cour qui était bien celle d'un roi dépouillé. Toute la pompe asiatique avait disparu; et sur des habits jadis riches, on apercevait l'orgueil, comme sous les lambeaux du manteau de Diogène. Ce serait bien ici la place d'une profonde dissertation sur les vicissitudes humaines, en prenant, comme on le dit, la nature sur le fait; mais je me suis contenté de répéter avec le Persan, « Pour être heureux, cache

ta vie. » Nous vivons dans un siècle qui nous familiarise avec les élévations et les chutes; sauvons-nous, s'il se peut, à force d'obscurité, de l'éclat dangereux de ces deux écueils.

SERPUCHOF, Mai.

Pendant qu'on relayait, hier soir, nous avions pris les devans; bientôt nous apercevons un jardin charmant, dont la grille était fermée; nous la franchissons sans peine, et après avoir traversé un parc magnifique, nous nous trouvons près d'un château. Une balançoire était dressée sur la terrasse. Serge s'y place, et me voilà le poussant dans l'air, et riant aux éclats des bonds que je lui faisais faire. Tout entier à notre plaisir, nous n'avions pas aperçu un homme d'un certain âge, accompagné d'une jeune femme, qui, à quelques pas de là, nous regardaient, et paraissaient un peu surpris de nous voir prendre ainsi nos ébats. Je jugeai, à leur air, que ce devait être les barins (seigneurs) du lieu; et honteux de nous être laissés surprendre, nous les abordâmes, en nous excusant de la façon trop leste dont nous nous étions introduits. Le maître du château (car c'était lui) nous écouta avec la bienveillance la plus amicale; et charmé que nous eussions trouvé son jardin de notre goût, il nous proposa de nous

en faire voir les détails. Trois bonnes raisons nous contraignaient d'accepter : premièrement, la réparation que nous lui devions, et qui nous obligeait à la condescendance; ensuite, une soirée magnifique, qui fait toujours mieux juger des beautés de la nature; et surtout enfin, la figure de la dame qui l'accompagnait, qu'il nous présenta comme sa fille, mariée à un capitaine de la garde de l'empereur, alors en mission à l'armée de Moldavie. Après que nous eûmes visité les bois, les parterres, et l'orangerie, on nous pressa de venir prendre le thé, et nous acceptâmes par deux des raisons qui nous avaient empêché de refuser l'offre de la promenade. Le château est meublé avec élégance; on servit le thé dans la bibliothéque, et nous ouvrîmes une discussion politique le père et moi, pendant que Serge parlait musique à la fille. M. S*** nous vanta la voix de sa chère enfant, et madame B***, sans les minauderies d'usage, se mit à l'instant à son piano, préluda d'une façon brillante; mais conçois mon étonnement, lorsque je lui entendis chanter une de mes romances (*C'est une larme*, dont la charmante musique est de Lafont). Je te laisse à penser si je trouvai la voix de mon goût; Serge trahit l'auteur, et me voilà choyé comme l'étaient jadis nos ménestrels par les preux. Elle chanta ensuite quel-

ques airs russes et italiens; et Serge, pour l'en remercier, lui proposa de l'accompagner. Nous envoyâmes un exprès à la poste dire à nos domestiques d'apporter nos instrumens. Le violon de Serge, ainsi que ma guitare furent bientôt là, et nous voilà concertant si bien que la nuit arrivée on nous proposa de souper; nous acceptâmes encore, car nous n'étions pas dans nos jours de refus. A table, la conversation roula sur les voyages. M. S*** avait beaucoup vu, et raisonnait de tout avec justesse; il nous parla de l'ambassade en Chine (1), nous conta plusieurs anecdotes des deux règnes précédens, et finit par nous dire, qu'après avoir passé par les premiers emplois civils et militaires, il n'était plus rien maintenant, mais qu'il ne se plaignait pas de son sort. Bonheur à vous, aimable épicurien! c'est sans doute une récompense du ciel! Bonheur à vous, ange charmant, qui parliez si bien sciences, modes, littérature, beaux-arts!

(1) Il y accompagnait le comte Golowkin, qui, sur un vain motif d'étiquette, termina sa mission et son voyage, à peu de distance de la grande muraille, au grand déplaisir des savans et des artistes que le gouvernement lui avait adjoints. De ce nombre était le docteur Reman, qui en a rapporté des vues unies à un texte parfaitement écrit. Il serait à désirer qu'il publiât cet intéressant itinéraire.

c'est sous les auspices du bon voyage que vous nous avez souhaité, que nous continuons notre pélerinage en Crimée. Puisse votre vie égaler en félicité les courtes heures que nous avons passées près de vous! Hospitalité des premiers âges, honneur te soit rendu! tu réconcilierais avec les hommes!

« Eh bien, me dit Serge en remontant en « voiture, vous voyez que l'étourderie est bonne « à quelque chose. C'est en franchissant cette « grille que nous avons connu des personnes « intéressantes, et que dans un simple village « vous avez entendu chanter votre romance « mieux peut-être que dans aucun salon de « Moscou. — Mon cher Serge, lui répondis-je, « c'est ce qui faisait dire au docteur Pangloss, « que tout était pour le mieux dans le meilleur « des mondes, et que la rade de Lisbonne avait « été creusée tout exprès pour noyer l'anabap- « tiste Jacques. »

Je ne sais quel auteur a dit que l'ennui ou l'intérêt inspirait le goût des voyages, et que la vanité les racontait. Cet axiome n'est pas de ce siècle, car il y a vingt ans que la plupart des habitans de l'Europe, surtout les Français, voyagent malgré eux : et comme il n'y a point de vanité à écrire que l'on parcourt le monde en proscrit, c'est pour charmer l'ennui de l'exil

qu'on rend compte à l'amitié de ce que l'on voit, ou de ce que l'on éprouve.

TOULA, Mai.

Nous voici dans une ville que l'on cite comme une des plus belles de la Russie. Elle est bien bâtie. On y compte seize mille âmes.

Ce dont j'ai été frappé en y arrivant, ce fut de voir les filles affublées de bonnets de coton, comme nos garçons pâtissiers en France. Ce n'est pas précisément avec cette coiffure que je peindrais les Grâces; et cependant, tel est le pouvoir de la beauté, que j'ai encore aperçu quelques unes d'entre elles que ce ridicule bonnet ne défigurait pas trop.

Toula est remarquable par sa manufacture d'armes, qui doit son établissement à Pierre-le-Grand. Il existe dans le voisinage de cette ville de fécondes mines de fer. On me fit voir à la manufacture, du minéral que l'on ramasse presque à la surface de la terre, et qui produit soixante-dix pour cent.

Excepté des épées damasquinées et percées à jour, j'ai trouvé les ouvrages d'acier travaillés avec moins de goût et de solidité que ceux de France et d'Angleterre.

L'arsenal est un bâtiment régulier, fort bien construit. Il ne contenait que trente mille fusils,

mais on y en fabrique tous les ans soixante-dix à quatre-vingt mille. Les machines employées dans cette fabrique étaient à réparer; je n'ai pu les voir. On m'assure que c'est un chef-d'œuvre hydraulique.

Serge, parent du prince S***, gouverneur général de la province, vient de me présenter à lui. Au souper, le prince fit venir des Kalmouks, qui chantèrent à la mode de leur pays; c'est tout ce que l'on peut entendre de plus discordant.

DORGESKY, Mai.

Je suis déjà plus près de toi, et mon bonheur s'accroît à chaque werste qui nous rapproche, mon ami; le cœur franchit l'espace, et la pensée réunit les distances : mais dans ce monde trop matériel, il faut, pour que les sentimens soient toujours en rapport, ne s'éloigner que momentanément des êtres que l'on chérit.

La route est couverte de pélerins qui se rendent à Kiow. Serge en a interrogé plusieurs; ils paraissaient tellement satisfaits de leur résolution que rien au monde ne les en détournerait. Il faut donc une consolation de cette espèce à tous les peuples. Le Turc va à la Mecque, le Persan au tombeau d'Ali, l'Italien à Lorette, l'Espagnol à Compostelle, tous les catholiques au saint Sépulcre, moi je chemine vers l'amitié.

J'ai traversé hier les terres d'un prince Galitzin, mort de la veille. Ses vassaux en faisaient l'éloge, et les malheureux semblaient inconsolables de sa perte. Exempt de préjugés, il avait trouvé le bonheur en élevant une de ses esclaves au rang de son épouse, et depuis lors, retiré de la cour, il oubliait dans l'étude des lettres et les soins de l'agriculture, les premières années d'une vie orageuse, dont l'expérience ne sera sans doute pas perdue pour ses enfans.

Il est difficile, je pense, de voyager en Europe à meilleur marché que maintenant en Russie. Par le change actuel, je calcule que chaque cheval ne revient pas à 10 francs chaque cent lieues. Combien me reprocherais-je donc de ne pas parcourir un pays intéressant sous tant de rapports, lorsque pour si peu d'or on peut se transporter du pôle à l'Adriatique, et de la grande muraille à la Baltique! Il est vrai que dans ces trajets immenses, on ne trouve d'auberges nulle part, et que, semblables aux limaçons, il faut absolument traîner sa maison avec soi; mais au moyen d'un vaste *britchka*, dans lequel sont nos gens, nos lits, nos provisions, et toute une batterie de cuisine, précédé d'une bonne calèche attelée de six chevaux, le voyageur nomade trouve encore de l'économie, et je dirai même du charme à cette nouvelle vie d'indépendance et d'observation.

NICOLASCKA, Mai.

Je suis maintenant dans la famille de Serge, où j'ai été reçu avec cette bienveillance hospitalière, noble trait du caractère russe. Cette terre, coupée par deux rivières, ce château, placé dans une situation pittoresque, m'ont rappelé nos projets de retraite, et ces rêves de bonheur et d'avenir que naguères encore nous aimions à créer en voguant doucement sur la Néva, quand pour la première fois je te menai de Pétersbourg à ma campagne. Jules, Jules, nous sommes encore séparés. Tant d'espérances flatteuses ne seront-elles donc que des songes!

Cette famille m'offre l'occasion de te parler de l'éducation. Plus sages que nous, les Russes pensent que, par suite de la civilisation, ils doivent se mettre de bonne heure en rapport avec les autres peuples pour leurs intérêts politiques ou commerciaux, et dès le bas âge on leur fait apprendre la plupart des langues vivantes de l'Europe. Il y a en Russie trop peu d'établissemens publics pour l'instruction de la jeunesse. Les enfans, pour la plupart, sont confiés aux soins de précepteurs français ou suisses, qui s'imposent la tâche estimable de remplacer un père. Ils ne quittent leurs élèves qu'à leur entrée dans le monde; alors ils n'y apportent

pas cet air gauche et contraint dont nous ne nous défaisons, en sortant du collége, qu'en tombant souvent dans l'excès opposé. A l'instant où le jeune Russe doit embrasser une carrière, son éducation l'a mis à même de choisir avec avantage. Il joint à des connaissances profondes des talens agréables, et mieux encore, cette étude qui le rend propre à juger du jeu des ressorts qui fait mouvoir ce qui l'entoure. Instruits donc, aimables, propres à tout, ils ne s'en peuvent prendre qu'à eux-mêmes, si, se corrompant par la suite, ils ne parcourent pas dignement la carrière qui leur est ouverte.

L'éducation des demoiselles est également très soignée. Elles possèdent plusieurs langues, qu'elles écrivent correctement. On leur donne tous ces talens agréables, qui parfument si doucement la vie, sans que tant de grâces ajoutées à leurs charmes nuisent en rien aux vertus domestiques dont on leur inculque constamment les principes.

C'était hier la Saint-Nicolas, patron de l'empire; j'ai chômé ce saint dans un village dépendant de cette propriété. Je me suis beaucoup diverti de cette fête champêtre; rien n'est voluptueux comme la danse russe figurée par des gens du monde. Représente-toi une pantomime exprimant les désirs de l'homme; et la réserve

d'une jeune fille qui combat contre ses sens; elle fuit, elle appelle pour fuir encore.

Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

C'est la seule danse où le jeu de physionomie supplée au mouvement. Au son d'une guitare à deux cordes, nommée *balalaïka*, un jeune garçon et une très jolie *dieftchina* m'ont donné le tableau des désirs du premier âge. Cette danse, exécutée sous de fort beaux arbres, animée par les acclamations et les battemens de mains des assistans, réalisait les tableaux du cygne de Mantoue et ceux de Gessner.

Si la danse russe peut se comparer aux danses de quelques pays, comme au fandango, à la romaïka, et à la tarentelle, le chant national a un caractère à lui; c'est toujours quelque complainte amoureuse, dont l'expression est tout-à-fait touchante; mais, ce qui te paraîtra sans doute plus particulier, c'est que des gens, qui n'ont aucune notion de musique, chantent en harmonie avec précision et justesse.

Dans mes lettres de Pétersbourg, je t'ai parlé de la musique des cors, en t'avouant que je l'avais trouvée au-dessous de sa réputation. J'ai entendu à Vienne, chez le duc Albert de Saxe-Teschen, une machine fort ingénieuse, qu'un seul homme met en mouvement, et qui fait

résonner quatre-vingts instrumens différens : ici, au contraire, cinquante hommes sont condamnés, toute leur vie, à ne donner qu'un son, et attendent, en comptant les mesures, l'instant de souffler dans leur tube de cuivre. Tu conviendras qu'il faut une obéissance bien passive pour borner là la sphère de ses facultés, et devenir, à la lettre, des automates organisés; outre qu'il ne faut pas, ce me semble, un grand effort de génie pour obtenir de cinquante personnes ce qu'une seule peut faire sans peine, surtout en songeant que cette dispendieuse musique est d'un effet nul dès qu'un *ut dièze* ou un *la bémol* est malade. Il faut cependant avouer que le soir, sur l'eau, elle est d'un effet admirable; je l'ai souvent entendue sur la Néva, en regrettant néanmoins que dans un pays si peu peuplé, on ne sache pas faire une plus sage économie des hommes.

MZENCH, Mai.

Nous avons couché cette nuit à Mzench, petite ville charmante du gouvernement d'Orel. L'Occa la traverse, et rend sa position avantageuse sous le rapport du commerce. La coiffure des dames y est très bizarre; elle a précisément la forme d'un cerf-volant renversé, et dont la pointe menace le ciel. Cette espèce de bonnet a près de deux pieds. Je t'en envoie le dessin

pour que tu puisses juger à quel point elle est extravagante.

La route est belle et large, comme tous les grands chemins en Russie, qui, d'après l'ordonnance, doivent être de quarante sagènes, ce qui fait deux cent vingt pieds.

Voici une fort triste rencontre. Ce sont des criminels qui vont en Sibérie : ils sont pesamment chargés de fers, et cependant c'est ainsi qu'ils doivent faire peut-être mille lieues. Pourquoi faut-il que leur supplice soit si prolongé? Leur narine arrachée et cette marque sur le front m'annoncent que ce sont des assassins. Sous le règne précédent, des convois pareils, plus nombreux et beaucoup plus fréquens, entraînaient, à mille lieues de la cour, des êtres innocens, que la calomnie avait noircis, et qui, condamnés sans être entendus, allaient expier, pendant de longues années, quelques instans d'une existence brillante. Combien de ces êtres infortunés, que l'excès de leurs souffrances et de leurs malheurs ont anéantis avant d'avoir atteint le terme de leur exil! Ainsi donc la terreur existait au Nord comme à l'Occident; et peut-être notre anarchie sanguinaire avait-elle un caractère moins douloureux que cette lente agonie à laquelle condamnait un despotisme aveugle.

Heureusement de tels excès sont loin de se

renouveler maintenant. La douce et attentive bonté du gouvernement a séché toutes les larmes, cicatrisé toutes les plaies du règne précédent; et les actions de grâce, rendues d'un bout de l'empire à l'autre, attestent le bonheur des peuples qu'Alexandre gouverne.

Je viens de faire demander le genre de délit de ces criminels; ce sont des incendiaires; ils ne méritent aucune pitié.

OREL, Mai.

Je suis arrivé hier soir à Orel, chef-lieu du gouvernement de ce nom. Je n'y ai rien vu de remarquable. La ville est d'une construction peu régulière, et n'offre pas un coup d'œil intéressant. Pendant que Serge remettait quelques lettres dont sa famille l'avait chargé, j'ai usé du privilége que croient avoir tous les hommes de marcher droit devant eux; et je me suis bientôt aperçu, aux croix de bois qui m'entouraient, que ma promenade m'avait conduit vers le cimetière. J'ai été m'asseoir sur une des tombes, pour me livrer à cette mélancolie que Montaigne appelle une *volupté sérieuse* : là, je n'ai point dit : l'absence qui sépare ceux qui vivent de ceux qui ne vivent plus, est trop courte pour mériter une longue plainte : je me demandais, au contraire, pourquoi, sans aucune nécessité, deux êtres

dont les cœurs se sont entendus, peuvent se résoudre à vivre loin l'un de l'autre, et s'écrivent quand ils pourraient si bien se parler? Cependant le temps presse, déjà tous les deux ont atteint la moitié de leur carrière, et, éloignés de leur patrie, ils peuvent mourir sans se revoir; c'est en vain, alors, que le plus à plaindre irait demander à des étrangers la tombe de son ami, pour y répandre des fleurs et des larmes! Quelle idée affligeante, et combien il est douloureux d'être séparés, et de ne pouvoir fixer l'instant où l'on se rejoindra! Ainsi je pensais à toi, là où finissent toutes les pensées, quand j'ai été distrait de mes réflexions par l'arrivée d'un convoi funèbre. Je l'ai suivi jusqu'à la tombe. Dans un cercueil ouvert, un enfant reposait du dernier sommeil; sa tête était couronnée de fleurs, et la palme d'un autre avenir s'échappait de ses mains jointes. Sa jeune mère faisait retentir l'air de ses cris. Comme sa douleur était poignante! Née dans une des classes inférieures de la société, son enfant était son seul bien; mille plaisirs divers ne venaient pas attiédir sa tendresse. Image de son premier amour, son enfant lui promettait un appui pour le dernier âge, et cependant cette espérance chérie s'évanouissait sous la terre dont on allait la couvrir : elle s'approche, presse, pour la dernière fois,

les lèvres décolorées de cette douce partie d'elle-même. Ah! le cœur d'une mère ne peut pas ranimer la mort! Si ce miracle eût été possible, le ciel eût exaucé le vœu de celle-ci. Tous les parens vinrent ensuite lui donner le baiser de paix; le père ferma lui-même le cercueil; et dès qu'on eut éloigné cette infortunée, on descendit l'enfant dans sa dernière demeure : le pope (1) dit des prières, jeta un peu de terre dans la fosse, chacun en fit autant, et bientôt l'enfant disparut sous ce voile de l'éternité. Et moi aussi, j'ai couvert d'un peu de terre la tombe de cet être pur encore, et qui ne connaîtra pas la difficulté de vivre (2). Pour me distraire de mes lugubres pensées, je me suis mis, en rentrant, à t'écrire; car c'est toujours à l'amitié qu'il en faut revenir quand l'âme est enivrée de joie, ou navrée de tristesse; près d'elle on se réjouit avec modération, on se plaint avec mesure. Je me félicite néanmoins d'avoir vu cette scène douloureuse : c'est dans les plaisirs et les chagrins du peuple qu'il faut étudier une nation; ses émotions sont vives, mais toujours vraies; les gens d'un rang élevé, placés sur un théâtre

(1) Ministre du rite grec.

(2) Voyageur, qui passes ici-bas dans une vallée de larmes, tu te reposeras au tombeau.

plus apparent, feignent par air ou par habitude, et ces mimes de tous les pays se ressemblent.

Il y a dans cette ville un marché aux maisons, comme à Moscou. On vient y acheter sur la place une quantité de poutres et d'autres pièces de bois nécessaires à la construction d'un bâtiment. Toutes ces parties éparses sont numérotées selon qu'elles doivent être posées. Dès que le marché est conclu, l'acheteur désigne au marchand l'emplacement qu'il a choisi; quatre jours après, ce dernier la rend habitable. C'est à l'aide de ce procédé que Potemkin créait des villages entiers sur le passage de l'impératrice Catherine, étonnée de la population de ses nouvelles provinces.

Je suis entré ce matin chez un marchand de fourrures qui possède peut-être un des plus considérables entrepôts de la Russie. Parmi les pelleteries précieuses qu'il doit expédier ces jours-ci pour Constantinople, il m'a montré une peau de renard noir, du Kamtschatka, du prix de 1,500 roubles d'argent (près de 6,000 francs). C'était sans doute d'une même fourrure qu'était la pelisse donnée par Catherine II à Gustave III. Je l'ai vue dans le trésor royal de Stockholm; on l'estimait 30,000 roubles d'argent.

RAGINOW, Mai.

Je ne suis encore qu'à cinq cents werstes de Moscou, car nous voyageons à très-petites journées, sans projets, sans but déterminé. Je jouis pas à pas des beautés de la nature; et mettant mon bonheur dans mes pensées et mes souvenirs, ils sont plus à moi au milieu des champs que parmi les hommes, pour lesquels je ne serais qu'un objet de curiosité ou d'indifférence. Au centre de la forêt d'où je t'écris, je m'entretiens librement avec toi, et c'est une position souvent enviée dans le siècle où nous vivons.

Solo e pensoso, i più deserti campi
Vo misurando a passi tardi e lenti,
E gli occhi io porto per fuggire intenti
Dove vestiggia uman l'arena stampi. (1)

Tout est riant maintenant autour de moi, tout existe ou demande à s'animer. Charmante nature, que tes prestiges sont séduisans! Le printemps a réellement une grande magie en Russie. Au commencement du mois de juin, les arbres semblent n'avoir besoin que d'une aurore pour se revêtir de toute leur parure. Cette

(1) Seul et pensif, je parcours à pas lents les déserts les plus sauvages, et mes regards inquiets cherchent à démêler sur le sable les traces des hommes pour les fuir.

végétation instantanée est d'un effet ravissant ; on pourrait dire sans exagération que les feuilles se développent au regard.

Un ami que je viens de quitter, homme de beaucoup d'esprit et de tact, le marquis de la Maisonfort, connu dans le monde littéraire par ses productions agréables, et dans le monde politique par ses ouvrages profonds, appelait Moscou le Botany-Bay de l'Europe. Le mot est sévère, et sous bien des rapports cependant il est juste. Tu te ferais difficilement une idée du mélange d'étrangers réunis dans cette ville ; c'est de la plupart d'entre eux que Rivarol eût dit avec raison : *Ils font tache dans la boue.* Poussés par le sort ou par une destinée dont eux seuls ont rendu les chances défavorables, ces êtres dangereux viennent y étaler sans crainte cette impudence sous laquelle ils espèrent masquer leur turpitude ; et ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que de pareils individus se donnent pour instituteurs, et parviennent quelquefois à se faire agréger à ce corps généralement estimable.

Voici, comme preuve de cet abus, un exemple que le marquis me citait il y a quelques jours.

Un riche seigneur qui résidait dans l'intérieur, avait prié son frère de lui envoyer un instituteur français pour élever deux fils qu'il

chérissait tendrement; celui-ci s'en fait présenter plusieurs, et donne la préférence à un homme de Paris dont l'extérieur lui plaît. Ce gouverneur, arrivé dans les terres du comte de W***, y est très bien reçu, et, par des manières adroites, obtient l'affection de ses élèves et de leur père. Il était depuis quelques mois installé dans le château, lorsqu'un jour le domestique qui le servait s'aperçut qu'il avait une fleur de lis empreinte sur l'épaule : étonné d'un phénomène si nouveau, il interroge son maître, et celui-ci, déconcerté d'abord, lui confie, sous le plus grand secret, qu'il est un des descendans de l'illustre famille des Bourbons; que forcé, lors des désastres de la révolution, de s'éloigner de ses parens, tous sont convenus, pour se reconnaître par la suite, d'adopter ce signe royal, et de se le graver quelque part. Le domestique, qui ne se doutait pas servir un personnage d'aussi haute importance, n'eut rien de plus pressé, malgré sa promesse, d'aller le divulguer à toute la maison. Le comte ne fut pas le dernier à en être instruit; et ce brave homme, abusé par une telle imposture, redoubla d'égards pour le gouverneur illustre qu'un aussi heureux hasard lui avait procuré.

Les soins, les respects de tout genre continuent pour notre aventurier, qui, se voyant plus

maître dans le château que le comte lui-même, eût peut-être épousé la nièce de son bienfaiteur, sans un accident qui prévint qu'une honteuse alliance n'entachât cette respectable famille.

Un Français, homme de qualité, passant dans cette ville pour se rendre à Casan, s'arrêta chez le comte de W***, auquel il était recommandé. Tu conçois qu'on s'empressa de lui dire qu'un des infortunés rejetons de la famille de son roi était, ainsi que Denis à Corinthe, forcé de montrer à lire aux petits enfans. Le voyageur surpris, demande si l'on est bien certain de ce qu'on avance. « Comment certain! dit le comte: « je l'ai vue, ma femme, mes enfans, ma mère « aussi;. toute la maison enfin l'a touchée. — « Mais quoi donc vu? demande le voyageur; « des papiers, des titres? — Mieux, mille fois « mieux que cela. — Mais enfin quoi? — La fleur « de lis qu'il a sur l'épaule droite, preuve irré« cusable de sa noble origine. » Tu peux t'imaginer, à ces mots, la colère du Français et la honte du seigneur russe, en apprenant qu'il s'était laissé abuser au point de prendre un homme flétri pour un descendant des Bourbons. Le quidam n'avait pas attendu la fin de l'explication, et s'était dérobé par la fuite à l'embarras du dénoûment.

Un fait moins dangereux, mais plus plaisant,

est celui-ci. Une demoiselle, dans son enfance, apprit le provençal, croyant étudier l'italien; et elle eut par suite beaucoup de peine à se persuader qu'elle avait employé trois ans à n'apprendre qu'un patois.

Je voudrais que de tels exemples engageassent le gouvernement, dont la sage prévoyance a déjà réprimé tant d'abus (1), à soumettre tous ceux qui se présentent pour diriger l'éducation, à l'examen d'une académie préposée à cet effet; et que le candidat fût spécialement tenu de donner des garans de sa bonne conduite. L'expérience de tous les siècles a prouvé, que si les lumières ne sont pas réunies à un fond de vertu, les connoissances sont plus nuisibles qu'utiles. On ne saurait donc apporter trop de soins dans le choix des hommes qu'un tel but amène dans ce pays, et qui doivent être, avant tout, citoyens vertueux, bons pères, bons fils, sujets fidèles, pour diriger l'éducation d'élèves que leur naissance appelle un jour à posséder les premières charges de l'état.

Il y a une si prodigieuse différence entre l'art de former l'esprit et celui de former le cœur,

(1) Sur toutes les frontières de l'empire, on a établi des colléges de médecine pour examiner les docteurs ou pharmaciens qui viennent pratiquer en Russie.

que s'il est important de bien penser et de bien dire, il l'est encore davantage de bien faire. Et quelle tâche plus imposante que celle de guider à la vertu par l'entraînement de l'exemple, des êtres dont les connaissances et la moralité influeront sur la destinée des peuples!

Cette mesure d'examen que je crois bonne, et qui demanderait des développemens plus étendus, ferait cesser l'inconvénient de choix faits au hasard, en éloignant de cet important ministère l'intrigant adroit, toujours empressé à se faire valoir.

L'intérieur de presque toutes les maisons, sur la route, est tapissé de conceptions bizarres et effrayantes, gravées sur bois par des paysans, qui sont bien au-dessous de l'enfance de cet art: il serait à souhaiter qu'on utilisât ces talens trop naturels, en donnant à ceux qui s'en occupent quelques idées du dessin.

DIMITRIOWKA, Mai.

Je viens de l'église russe; j'y ai prié le Dieu de tous les peuples qu'il veuille bientôt nous réunir.

Les cérémonies du rite grec sont très imposantes; le chant en est simple, mais harmonieux. Je me rappelle avoir entendu dans l'église de l'hôpital Galitzin à Moscou, le *Hospodin po miloie*

mieux exécuté que ne l'eussent fait les premiers chanteurs de l'Italie.

Les terres du gouvernement que je parcours maintenant, sont parfaitement bien cultivées, mais la presque totalité du grain qu'elles produisent, se distille eau de vie. (1)

Tu sais qu'un particulier afferme du gouvernement le droit exclusif de la faire débiter par ses préposés; et que, par aventure, si les paysans étaient huit jours sobres, ce serait un homme ruiné.

Il y a en Russie, comme partout, une grande quantité de costumes différens. Les habits des hommes diffèrent peu, mais en revanche ceux des femmes changent de coupe ou d'ornement à presque toutes les postes.

Les distances en Russie se comptent par werstes. Il en faut à peu près trois et demi pour faire une lieue de France; et malgré la modicité du prix des postes, nulle part on n'est mené aussi rapidement. Je voudrais bien, par exemple, voir un Russe, accoutumé à courir la poste dans son pays, se placer dans un *veturino* d'Italie, qui conduit impitoyablement les voyageurs au pas, depuis le mont Saint-Bernard jusqu'aux confins

(1) On évalue à cinq cents millions de livres pesant le blé qui s'emploie à la distillation en Russie.

de la Calabre; il y ferait son purgatoire comme on fait le sien ici quand il n'y a plus de chevaux aux relais, et que l'on est convaincu que le nom d'auberge n'entre pour rien dans le vocabulaire d'un voyage en Russie.

Les forêts immenses que je traverse sont de sapins et de bouleaux; les chênes y prospèrent difficilement, mais en revanche les bouleaux sont d'une grosseur prodigieuse, et leur longue chevelure est d'un effet très pittoresque, quand, blanchie par le givre, elle se joue aux rayons du soleil.

La boisson ordinaire du peuple se nomme *quawss*. Elle se fait en jetant de l'eau sur de la farine de seigle qu'on laisse fermenter. Je n'en ai pas trouvé le goût fort agréable, mais on la dit très saine : on en boit partout, même sur la table des plus grands seigneurs.

Je viens de dîner à Sweska, jolie petite ville sur les bords d'un lac : il paraît qu'anciennement elle était fortifiée; mais on a laissé tomber en ruines les remparts qui la défendaient, et ce n'est plus maintenant que l'ombre d'une ville de guerre.

Ainsi s'écrouleront les masses imposantes
De ces temples pompeux, de ces tours menaçantes;
Ainsi s'effaceront, moissonnés par le temps,
Les paisibles pasteurs et les fiers conquérans.

GLOUKOFF, Mai.

Gloukoff, ville charmante, autrefois le siége du gouvernement, a été, par un incendie, réduite au quart de sa population. Le prix des denrées y est d'une modicité remarquable. Le *poud* de seigle (quarante livres) se vend au bazar à raison de 62 *kopecks*, ce qui fait au cours actuel 10 sous de France, et la livre de pain à un demi-centime. Le pain de froment coûte moitié en sus. La meilleure viande se vend 6 centimes la livre, la plus belle oie 40 centimes. Le poisson et le gibier sont dans la même proportion : par exemple, on nous a servi à dîner une carpe aussi belle que tout ce que j'ai pu voir à Paris en ce genre, nous l'avons payée un rouble (équivalant à un franc).

Nulle part on ne voit de mendians; cette classe d'êtres dégradés par la nature de leur métier (car c'en est un presque partout), ne vient pas ici offrir dans les lieux publics le tableau hideux des infirmités dont l'espèce humaine est accablée.

Cette ville est bâtie sur un plan régulier; il y a même quelques beaux édifices en pierre, qui furent construits par les soins du comte Romanzow, qui y résidait comme gouverneur général de l'Ukraine.

Partout les hommes abondent en préjugés;

et, non contens des maux dont le destin les afflige, ils torturent encore leur imagination, pour en créer de factices. Thornton dit avoir rencontré des Russes chez lesquels l'ivresse paraît être un précepte de religion, mais qui souffriraient le martyre plutôt que de fumer du tabac, alléguant que l'Écriture-Sainte dit, que ce qui entre dans la bouche de l'homme ne peut le souiller, mais seulement ce qui en sort. J'ai vu moi-même, dans la classe éclairée, beaucoup de seigneurs s'abstenir de manger du pigeon, parce que le Saint-Esprit est représenté sous la forme d'une colombe.

Il faut bien se garder, étant à table avec son ami, de lui demander du sel; car s'il ne rit pas en vous le présentant, indubitablement l'on se brouille avec lui. J'ai vu souvent le sel de l'esprit devenir un motif de discorde; mais ni toi, ni moi, ne sommes satiriques; ainsi nous ne nous brouillerons ni pour le sel de cuisine, ni pour le sel attique.

On doit bien se garder encore, en trouvant un enfant beau, de le dire à sa mère; car si elle n'a pas la précaution de cracher aussitôt, son enfant lui paraît menacé des plus grands malheurs, et vous êtes pris en aversion par des femmes assez crédules pour croire à de pareils pronostics.

Le lundi est pour les Russes un jour malheureux, et par lequel il ne faut rien commencer. C'est vraiment dommage que, selon la Genèse, Dieu l'ait choisi pour la création; car immanquablement il faut lui attribuer tous les maux qui sont résultés depuis le déluge jusqu'à la révolution française, qui n'a pas été le moindre des fléaux.

On a tenté de nous voler cette nuit. Le commis de la poste, qui s'est rendu coupable de ce délit, sera dégradé et knouté. J'ai fait tout au monde pour que Serge ne donnât pas de suite à cette affaire; mais malgré mes prières et le repentir de ce malheureux, qui se traîna en larmes à ses genoux, il a été inexorable. « Sans la sévé-
« rité des exemples, me dit-il, le mal s'accroî-
« trait tous les jours. Le législateur connaissait
« bien son peuple; il a proportionné le châti-
« ment à l'habitude. »

BATOURINE, Mai.

Je t'écris de Batourine, qui fut jadis la résidence d'un des plus surprenans jouets de la fortune. Mazeppa, né dans le palatinat de Gédolie, fut dans sa jeunesse page de Jean Casimir. Une intrigue qu'il eut alors avec la femme d'un gentilhomme polonais ayant été découverte, le mari le fit lier tout nu sur un cheval

farouche, et le laissa aller dans cet état (1); le cheval, qui était de l'Ukraine, y retourna, et y porta Mazeppa, demi-mort de fatigue et de faim. Quelques paysans le secoururent; il resta long-temps parmi eux, et se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. Sa réputation augmentant de jour en jour, le czar Pierre 1er le fit hetman des cosaques. Quel enchaînement d'infortunes traversèrent sa vie! Né de parens qui tenaient le premier rang à la cour de Pologne, il en est abandonné : une intrigue amoureuse l'expose à perdre la vie par un supplice jusqu'alors inouï. Cette vengeance qu'on exerce contre lui est la route qui le conduit aux honneurs, et il devient maître de ce même peuple dont il implorait l'humanité peu auparavant. Encore un pas, il affranchissait sa nation du joug des Moscovites; mais un instant a détruit ses espérances. La bataille de Pultawa est le terme de son bonheur : il fuit avec le héros qui durant neuf années a fait trembler le Nord, et retombe dans le profond abîme d'où le sort l'avait tiré.

Cette ville de Batourine est assez considérable. Elle est baignée par un très grand lac,

(1) On sait tout le parti que lord Byron a tiré de cet épisode, et de quelle effrayante vérité ses vers ont coloré ce tableau.

qui ajoute à tout le pittoresque de sa situation : elle appartient maintenant au prince Razumowski, long-temps ambassadeur près de la cour de Vienne, qui s'est décidé à se fixer en Autriche, préférant vivre près d'anciens amis plutôt que de venir ici trouver des parens dont il est séparé depuis vingt ans. Cet effet de la puissance du temps sur les lieux rappelle l'histoire de ce vieillard détenu plus de trente années dans l'un des cachots du palais ducal à Venise (1). Lors de la conquête des états vénitiens par l'armée française, les soldats, en rendant cet infortuné au jour, voulurent le reconduire chez lui (2); il ne put jamais retrouver la place de sa maison, tout était changé dans le quartier, personne ne l'y reconnut, et ses petits-enfans mêmes étaient morts depuis sa détention. C'est alors qu'isolé

(1) Je ne parle pas des *sotto-piombi*, destinés seulement aux prisonniers d'état, mais des cachots souterrains, construits en marbre massif, sur les dessins du célèbre architecte Sansovino. On n'en sortait que pour être traîné, la nuit, dans un large sac de cuir, chargé de pierres, vers le canal d'Orfano, horrible tombe aquatique, où, par un décret du sénat, il était défendu de pêcher.

(2) Sa figure et son corps étaient entièrement couverts de longs poils; il avait perdu l'arrangement des mots, et ses mouvemens n'exprimaient que crainte et surprise.

dans le monde, étranger dans une ville qu'il n'avait pas quittée, il versa des larmes bien amères, en demandant, pour unique grâce, qu'on le reconduisît dans sa prison, devenue pour lui sa patrie et son univers. Ceux qui n'ont connu que la douleur ne peuvent croire à la félicité; la souffrance leur paraît l'ordre naturel des choses, et le bonheur un phénomène passager.

Le château et les jardins de Batourine se ressentent de l'abandon du maître, mais portent encore le caractère de leur noble destination. Je fus voir dans la chapelle le tombeau du maréchal Razumowski; quoique la sculpture en soit médiocre, la profusion des marbres divers, du bronze et des dorures, prouve combien la vanité cherche à triompher de la mort.

Au-delà du trépas survit l'orgueil humain,
On fait graver son nom sur l'airain et la pierre;
Le temps ronge bientôt et la pierre et l'airain,
Et l'homme et le tombeau rentrent dans la poussière.

L'intendant des domaines (que le hasard nous fit rencontrer dans le parc) s'est offert avec beaucoup de prévenance à nous montrer ce que cet endroit présente d'intéressant; il administrait ces biens immenses du vivant du maréchal, et le tableau qu'il nous fit de cette époque, figurerait mieux dans des contes arabes que dans un simple itinéraire. Tout ce que le luxe

Serge me faisait observer, ce matin, dans la cour de l'auberge, un paysan qui s'y chaussait; il ne mit pas moins d'une heure à perfectionner cette partie de son ajustement; d'abord il se couvrit les jambes avec des bandes d'étoffe étroitement serrées et retenues avec des cordes; puis il tressa sur ses pieds une espèce de cothurne, fait de l'écorce de jeune bouleau. « Tout « cela, me dit Serge, ne le quittera qu'en lam- « beaux. » Il est remarquable que, dans un climat si rigoureux, le peuple ne porte rien autour du cou.

Comme le rang de chaque voyageur est marqué dans son *podorozgni* (1), il ne lui est possible d'exiger de chevaux qu'autant qu'il convient à son grade. A cet effet, le tarif des rangs et des chevaux est attaché à la muraille des maisons de poste. Ce gouvernement désire prouver ainsi, que le seul mérite doit procurer des distinctions, et que les titres ne sont qu'une obligation première de s'en rendre digne. Il y a ici une manufacture de cuirs de Russie, noirs et rouges; cet article est très estimé dans

(1) Passe-port indispensable pour se procurer des chevaux aux postes; il désigne le lieu où l'on se rend, et la chancellerie perçoit, en le délivrant, le tiers de ce qui est calculé pour tout le cours du voyage.

le commerce intérieur et extérieur. Le chef des ateliers m'a dit que ce cuir devait sa souplesse et son odeur à des secrets conservés par tradition dans cette manufacture.

Le chemin qui mène à Kiow est parfaitement soigné; une allée, plantée de quatre rangées d'arbres de chaque côté, y entretient une fraîcheur bien essentielle maintenant. On trouve aussi, de distance en distance, des puits pour étancher la soif des pélerins, dont nous rencontrons une prodigieuse quantité. Il faut dans cette saison une force plus qu'humaine, pour soutenir des fatigues doublées par la nature et l'étendue du pays qu'ils traversent : il en vient à pied de Casan, et d'autres villes qui touchent à l'Asie : on reconnaît là cette puissance religieuse qui fait entreprendre et terminer ces pélerinages lointains qui, sans elle, paraîtraient impossibles.

J'approche de Kiow. Le soleil couchant réfléchit ses derniers rayons sur les coupoles dorées des églises. Combien de tentes éparses dans cette plaine de sable qui entoure la ville! Est-ce un camp de Tartares, une migration de peuples nomades? Non : à ces familles entières agenouillées vers l'orient, aux larmes de joie que répandent ceux qui arrivent, je reconnais des pélerins apercevant la *Cité sainte*,

et je cesse d'écrire pour contempler ce tableau ravissant : l'enthousiasme motivé est plus qu'un sentiment, c'est une seconde âme.

Kiow ou Kief, Juin.

Enfin je t'écris de la *Ville sainte*, où me voici pour le salut de mon âme, et même de mon corps, que la route avait mortellement fatigué. Pour remettre l'un et l'autre dans un équilibre convenable, je ne suis pas allé me jeter le front contre terre dans l'église métropolitaine; mais puisque la vérité est une, et les formes sous lesquelles on peut la présenter infinies, j'ai répété, sous le péristyle du temple, la prière admirable d'Apollonius : « Accordez-« nous, Dieu tout-puissant, ce que vous nous « jugerez convenable, et dont nous ne soyons « pas indignes. »

Serge m'a présenté au gouverneur de cette province, le général Miloradowich, ancien aide-de-camp de Suwarow; estimable militaire autant qu'homme aimable; c'est un preux chevalier, dans toute l'acception de ce terme.

Je te donnerai demain quelques détails sur cette ville. Je ne puis te parler aujourd'hui que de sa position, qui est comptée parmi les plus belles de l'Europe. Kiow est divisée en deux parties. La ville haute, assez régulièrement

bâtie, s'appelle Petchersky, du nom d'un couvent célèbre que Pierre 1er a renfermé dans une citadelle (1). La ville basse se nomme Podol. Elle est baignée par le Dniéper (le Borysthène des anciens); ses débordemens la rendent souvent inhabitable au printemps et en automne. Cette partie n'est presque peuplée que par des marchands, dont la plupart font un commerce de confitures et de sucreries fort estimées.

Il n'y a maintenant ici ni théâtre, ni réunions publiques. Cette époque est la plus triste de l'année; tous les riches habitans sont dans leurs terres. Le gouverneur général seul tient cercle. Son palais, assez beau, vient d'être meublé avec goût. Le jardin, très pittoresquement dessiné, sert de promenade publique.

Kiow, Juin.

Je viens de chez le prince Ipsylanti, ci-devant hospodar (2) de Moldavie et de Valachie. Je lui étais recommandé par son fils Alexandre,

---

(1) La plupart des temples furent d'abord des citadelles, dans lesquelles on mettait en sûreté les choses sacrées; ainsi le palladium était dans la forteresse de Troie, et les boucliers descendus du ciel se gardèrent dans le Capitole.

(2) C'est-à-dire prince vassal, mais littéralement maître de maison.

avec lequel j'étais intimement lié à Pétersbourg (1). A ce titre j'ai été reçu avec la plus grande bienveillance. Le prince a depuis deux ans choisi Kiow pour sa résidence. Intéressant, tant par son existence politique que pour ses connaissances étendues, Ipsylanti, digne du rang où la fortune l'avait placé, en supporte la perte

(1) C'est le même Alexandre Ipsylanti qui, à seize ans, commandant un corps d'Arnaautes de huit cents hommes, escorta et sauva son père, quand l'hospodar, au travers des monts Carpathiens, échappant aux muets du sérail, vint chercher un asile en Russie. Le jeune prince, élevé par les soins et la générosité de l'empereur Alexandre, entra comme enseigne au service de son bienfaiteur, dans le régiment des chevaliers gardes. Parvenu, par son seul mérite, au grade de général, il perdit un bras à la bataille de Lutzen, où il s'était vaillamment battu à la tête de sa brigade. Doué d'une âme généreuse, d'un esprit entreprenant, pouvant disposer d'une immense fortune, dont la mort de son père le mettait en possession, il crut que l'heure de la liberté avait sonné pour son pays, et qu'à lui appartenait l'œuvre sublime de la régénération de la Grèce. Un grand nom, de l'expérience, une réputation militaire acquise, le précédaient dans cette noble entreprise. Il part, suivi des vœux de l'Europe. La réussite en eût fait un héros! Il expie maintenant, dans une prison d'état, le tort, toujours irrémissible, d'avoir échoué dans une entreprise que le succès eût justifiée. En politique, le malheur fait les criminels.....

avec beaucoup de philosophie. Occupé du bonheur des sujets confiés à son administration, il n'a cependant pas négligé sa fortune, qui est immense. Après quelques instans d'entretien, il me proposa de me montrer à sa famille. Ces femmes, ces enfans, dans leurs costumes orientaux, m'ont rappelé ceux de Tippoo-Sahib, dont tu m'as fait de si pittoresques peintures. Je me suis cru au Missour. Le prince part ce soir pour voir, à Humagne, la belle comtesse Sophie Potocka. Il eût été inconvenant, à la première visite, de le questionner sur la révolution qui l'a réduit au rang de simple particulier; je m'en suis abstenu; cependant ces faits historiques, développés sans contrainte, eussent puisé leur intérêt même dans les réflexions du narrateur, et les pompes de sa destinée m'eussent un peu soulagé de la pitié que causent ses revers.

Kiow, Juin.

Rien n'était mieux conçu, ni de meilleur goût, que la fête donnée hier par le général gouverneur; il y avait profusion sans confusion. Les jardins étaient illuminés jusqu'au bas de la montagne, et dans les massifs d'arbres on avait caché des musiciens, qui donnaient à cette belle nuit un air d'enchantement. Des courriers, expédiés depuis plusieurs jours aux dames des environs,

avaient hâté leur retour à la ville. Le général ouvrit le bal par une *polonaise*, avec une des plus belles personnes que j'aie vu de ma vie, madame Davidow, née Aglaé de Grammont. Le souper fut magnifique. A deux heures du matin, il y eut un concert, où Romberg et Lafont rivalisèrent de talens sur le violon et le violoncelle; puis on dansa jusqu'au grand jour. A neuf heures, on servit à déjeuner dans le jardin; et comme il y resta peu de monde, j'eus le loisir de m'entretenir assez long-temps avec madame Davidow, près de laquelle j'étais placé. J'avais connu plusieurs personnes de sa famille; le sort de ses oncles, Armand et Jules de Polignac, excitait alors l'intérêt général; la conversation fut bientôt intime. Tous deux si jeunes encore jetés à une si grande distance de notre pays, un même souvenir nous tenait lieu de liens antérieurs; ils se formaient par le regret de la patrie, et nous répétions même entourés de tout ce qu'une fête peut offrir d'enchanteur:

E fra gli antichi amici in caro loco,
Temporeggiaro il verno al proprio foco.

Dans cette heure trop rapide, je ne sus qu'admirer davantage, de ses attraits, de son esprit, ou de son cœur.

KIOW, Juin.

Cette ville a un moment fort brillant dans

l'année ; c'est pendant une espèce de foire, appelée les Contrats. Elle ne dure que du 10 au 30 janvier. On y traite du commerce des blés et des autres productions de la Pologne russe ; il s'y fait d'énormes reviremens pour ventes et hypothéques d'immeubles. On prête ou emprunte, on afferme les terres ; et pour sévir contre la mauvaise foi, une loi très sage autorise le créancier d'un débiteur inexact à faire afficher son nom sur un tableau disposé à cet effet dans une des salles de la bourse, ce qui détruit son crédit, et l'empêche de faire d'autres dupes. Ces vingt jours sont une suite continuelle de bals, d'assemblées, de concerts. Les affaires se traitent au milieu des plaisirs. Le jeu y est excessif, et après ce court délai, chacun retourne dans son château, attendre, pour spéculer ou jouir, les onze mois qui ramènent cette époque.

Le général Miloradowich m'a conduit hier chez le gouverneur civil de la province, le général Pankratieff. J'y passai la soirée. Il y avait peu de monde, et on se retira dans un salon orné de fleurs, où l'on convint de raconter des histoires. Les dames demandèrent qu'elles fussent bien effrayantes ; et quand on eut préalablement éteint les bougies, à la réserve d'une seule, chacun s'est efforcé d'émouvoir ou de terrifier. Je ne me rappelle que confusément ce

que l'on y conta, mais la plupart des faits m'étaient connus. L'un dit l'histoire de cette madame Lamotte dont le résultat fut l'auto-da-fé de Desrues. Le général conta la vision de l'impératrice Élisabeth, qui se vit sur le trône, entourée de toute sa cour, trois jours avant sa mort : le jeune comte Rosen nous cita à l'appui une pareille vision qu'eut Charles XI de Suède, qui crut se voir dans ses habits royaux présidant le sénat. Serge, qui ne savait pas d'histoires de revenans, conta celle du prince Gagarin, qui, ayant perdu dans une nuit toute sa fortune au jeu, ses maisons, ses bijoux, et jusqu'à l'équipage qui l'avait amené, la regagna en entier en jouant les harnois de ses chevaux, que, par reconnaissance, il a fait placer sous un châssis de cristal, dans l'endroit le plus apparent de son salon à Moscou. Quand ce fut à mon tour, je m'excusai aussi de ne rien pouvoir conter de surnaturel; mais je dis avoir connu un père et son fils dont l'aventure pouvait, à bon droit, passer pour étonnante, puisque tous deux avaient été fusillés, et se portaient à merveille. On m'engagea à la détailler, et je la contai telle qu'elle m'avait été dite par un des deux, et affirmée par des témoins irrécusables.

« Vous n'ignorez pas, dis-je, combien les réactions ont fait couler de sang en France pen-

dant les premières années de la révolution. Les départemens du Midi furent, plus que d'autres, sujets à ces atrocités, que chaque parti colorait du nom de justice. C'est d'une de ces sanglantes catastrophes que je vais vous parler.

« Il existe encore à Toulon, dans l'administration de la marine, deux hommes estimables, messieurs Roux, père et fils, connus par leurs mœurs paisibles et leurs vertus sociales. Lors de l'évacuation de Toulon par les Anglais, les patriotes leur forgèrent des torts, et les condamnèrent, ainsi que plus de neuf cents autres, à être fusillés le même jour dans un endroit appelé le *Champ de bataille*. On les arrache donc à leur famille désolée, et sans même les juger, ni les entendre, on les conduit au lieu de leur supplice. Dès qu'ils furent entassés confusément au milieu de cette plaine, on fit approcher, outre trois pièces de canon, un régiment d'infanterie et un de cavalerie, pour achever ceux que la mitraille épargnerait. Roux le fils, séparé de son père, avait cherché en vain à le rejoindre. Placé au centre de ses compagnons d'infortune, il craignit que la mort ne l'atteignît pas assez vite; et pensant que de la place qu'on occuperait, dépendrait le plus ou le moins de souffrance, il s'avance jusqu'aux premiers rangs,

pour y attendre le coup qui doit l'anéantir. Il était si près des batteries, que l'explosion le renversa, sans qu'il eût été touché. Ce sentiment qui nous attache à la vie, lui fit feindre la mort à l'instant où l'on ordonna une charge de cavalerie. Un dragon lui porta un coup de sabre, qui lui fit une large blessure, mais peu dangereuse. L'infanterie alors eut ordre d'achever les mourans, et un soldat s'étant aperçu qu'il respirait encore, lui donna un coup de crosse sur la tête, qui le laissa plusieurs heures sans connaissance; il était tellement privé de sentiment, que les galériens le dépouillèrent sans qu'il le sentît.

« Ce ne fut qu'à la nuit, peu d'instans avant qu'on ne vînt pour les enterrer, que le froid et sa blessure le rendirent, par la douleur, à la vie. Il ouvre les yeux; l'obscurité l'environne, il cherche inutilement à rappeler ses esprits; il appuie sa tête dans ses mains, sans pouvoir se rendre compte de l'état où il se trouve; enfin le premier cri que le sentiment lui arrache, est, *Ah, malheureux! on a tué ton père!* L'horrible tableau de la journée vient se retracer à sa mémoire; il se lève, et ne voit autour de lui que des cadavres. Il est lui-même couvert de sang, comment pourra-t-il rentrer en ville dans cet

état? Il cherche donc, à tâtons, pour s'en vêtir quelques lambeaux ensanglantés échappés à la cupidité des galériens; le dernier qu'il arrache fait pousser un soupir à l'infortuné qu'il dépouille. Espérant le rendre à la vie, il lui parle, le rassure, cherche à lui porter des secours. Cet être ouvre enfin les yeux et demande le nom de son libérateur. Providence divine! qui peut calculer tes bienfaits? Seuls échappés au massacre de plus de neuf cents individus, le père et le fils tombent dans les bras l'un de l'autre. Je n'entreprendrai pas de peindre une scène à la fois sublime et douloureuse. Le père était grièvement blessé. Roux fait pour lui une nouvelle recherche de lambeaux, l'en enveloppe, et dans cet attirail de mort, tous deux regagnent la ville et viennent frapper à la porte de leur maison. La douleur veille comme la lampe des tombeaux. La femme et les enfans priaient pour le repos des êtres qu'ils croyaient avoir perdus pour toujours. Étonnée de ce bruit, à une heure si indue, la malheureuse épouse espère qu'on vient la chercher pour la réunir à ceux qu'elle pleure; mais peindrai-je son effroi, sa surprise, sa joie, lorsqu'elle voit, qu'elle touche son fils, son mari! Les couleurs les plus fortes seraient encore au-dessous de la vérité. Elle panse leurs blessures à la hâte, et profite du reste de la nuit

pour les conduire à sa bastide (1). Ils y restèrent cachés jusqu'à ce que la justice eût mis un terme aux atrocités des cannibales du Midi. Quand ces intéressantes victimes reparurent, on fut longtemps à se persuader qu'ils existaient, et l'on cita cet événement comme un des plus extraordinaires du siècle. »

Je m'aperçus, en terminant mon récit, que peu de personnes y ajoutaient foi. Il en sera de même des mille aventures de tout genre auxquelles notre révolution a donné naissance, et qui sont tellement invraisemblables que la postérité les prendra à bon droit pour des fables.

On raisonna beaucoup sur ce fait; d'une discussion historique, on en vint, comme toujours, à une discussion politique; on ne s'entendit pas, comme il est d'usage, et chacun fut chez soi, croyant avoir raison, ce qui est beaucoup plus simple que de se donner la peine de chercher les motifs pour lesquels on aurait tort.

KIOW, Juin.

Je suis allé voir, sur le penchant de la montagne, entre la ville haute et le Podol, une co-

---

(1) Ce nom se donne à toutes les petites maisons de campagne qui environnent Toulon, et rendent la Provence si pittoresque.

lonne érigée sur les lieux où l'apôtre saint André, cinquante-deux ans après la naissance de Jésus-Christ, planta la première croix en allant prêcher à Cherson; depuis, on y joignit un baptistère où les enfans du prince Wladimir reçurent le baptême. Tu sais que c'est le premier prince russe qui embrassa la religion chrétienne en 989; et l'on montre encore, à deux werstes d'ici, le bras du fleuve dans lequel il fit baptiser son armée.

On fait remonter la fondation de Kiow à l'année 430 après Jésus-Christ. On l'attribue au prince Kia, qui lui donna son nom. Il y a cependant plusieurs versions; car, selon M. Tatitchef, son nom lui vient d'un ancien mot sarmate, qui veut dire montagne.

Kiow, jusqu'en 968, fut gouvernée par des princes de diverses nations. C'est de cette époque que date la domination des Russes. Ce fut en 1037 que le prince Jeroslaw Wladimir en fit la capitale de la Russie, jusqu'en 1239, que les Tartares s'en rendirent les maîtres. Je viens de visiter les souterrains du couvent de Petchersky, où sont tous les saints du monastère, dans des bières ouvertes. Leurs corps, dont le temps a respecté les formes, sont recouverts de riches habits. On s'y fait précéder de beaucoup de flambeaux comme pour descendre dans les

catacombes de Rome. Un moine accompagne les curieux, et leur explique les miracles qui ont valu à chaque saint la canonisation. Serge se signait dévotement, baisait les mains sanctifiées, et laissait un rouble d'argent sur chaque cercueil. Le moine *cicerone* s'étonnait que je n'en fisse pas autant. Serge eut beaucoup de peine à lui faire entendre que je n'étais pas du même rit, et que je révérais peu des saints qui n'étaient pas de mon calendrier. Je ressemblais assez à ce paysan qui, assistant le vendredi saint à un sermon sur la mort de Jésus-Christ, était le seul de l'auditoire qui ne pleurait pas. Son voisin le poussa rudement, en lui reprochant de ne pas s'attendrir comme les autres. « Eh! pourquoi « pleurerais-je ? répondit le rustre; je ne suis « pas de la paroisse. »

Nous sortîmes de ces caveaux par une autre porte : un moine nous y présenta de l'eau dans une croix de fer. Je bus quelques gorgées de cette eau lustrale; nous lui achetâmes quelques amulettes; puis nous suivîmes un autre moine qui nous conduisit au trésor. Je me serais attendu à y trouver plus de richesses. On nous y montra des ornemens d'église brodés en perles fines, quelques vases d'or et d'argent plus précieux de poids que de ciselure; des Bibles richement recouvertes; mais, au total, hors la châsse

et les habits de sainte Barbe, rien n'y mérite d'être cité. De là, nous fûmes visiter l'arsenal de la citadelle, bâti très près du couvent. De vieux soldats nous y firent voir des armures antiques, ainsi que des trophées pris sur les Perses, les Turcs et les Suédois, et il nous fut libre encore de baiser ces poudreux monumens de la gloire moscovite.

KIOW, Juin.

J'ai fait connaissance hier, pendant la soirée du gouverneur, avec le lieutenant-général Shaplitz, ami et compagnon du prince de Ligne; et nous n'avons cessé de parler de ce beau modèle de la chevalerie antique. Le général était aussi de ce voyage magique en Crimée, dont le prince de Ligne, qui y accompagnait l'impératrice Catherine, a donné une si gracieuse relation dans sa correspondance avec la marquise de Coigny. Parmi les traits qu'il m'en a racontés, celui-ci, dont le général fut témoin, peint bien l'esprit de ce temps et de cette cour.

Le yacht impérial doublait le promontoire de Parthénon, « où fut jadis le temple d'Iphi« génie, me dit le général; » et l'on avait longuement discuté sur le plus ou le moins de probabilité de cette identité; tout à coup, Catherine étendant sa main vers la côte, « Prince

« de Ligne, je vous donne le pays contesté, » dit-elle; et le prince, pour unique réponse, s'élançant dans la mer et gagnant le promontoire à la nage, s'écria bientôt du rivage: « Votre majesté, je prends possession! » Ce rocher de la Tauride a depuis conservé le nom de *Rocher du Prince*, et les terres que la main impériale avait désignées sont restées une propriété de famille. (1)

---

(1) Lord Glenbervie me disait ces jours derniers à Bath, que ce fut de sa chambre à Paris, et sur une feuille de papier qui avait servi d'enveloppe à du chocolat, que fut écrite, par le prince de Ligne, cette lettre à J. J. Rousseau, qui fit alors tant de bruit dans le monde littéraire. La longue et aventureuse carrière du prince de Ligne offre une telle quantité de faits curieux et originaux qu'il est à regretter que madame de Staël n'ait publié que deux volumes de ses *Pensées*; en général, tout ce que le prince de Ligne a fait a du piquant, comme ce qu'il a écrit a du charme; mais l'intimité de sa conversation avait particulièrement un tel entraînement, que ceux qui en ont joui pourraient dire encore comme Eschine: « Si vous êtes étonnés de ce que je vous « raconte de lui, que serait-ce donc si vous l'aviez en- « tendu? »

L'état, les arts et ses amis ont eu à déplorer sa perte à la fin du congrès de Vienne, en 1815.

Au moment où j'écrivais ces lignes, j'apprends que lord Glenbervie est mort il y a peu de jours à Chelten-

Il fut question, pendant le souper, de ma visite du matin au monastère de Petchersky. M. Czacki, un des hommes les plus savans dont la Pologne puisse s'honorer, et que l'estime a placé à la tête de l'instruction publique, nous dit à ce sujet, « que vers la fin du onzième siècle, la fureur du cénobinisme ayant gagné dans toute l'Europe, trois ermites vinrent se fixer dans une caverne creusée par des brigands, qui s'y étaient réfugiés jadis, et long-temps avaient infesté la contrée; que ce lieu fut appelé, par cette raison, *Petchersky, ou le Couvent des Cavernes;* que d'autres religieux vinrent bientôt se joindre à eux, et augmenter le nombre des cellules souterraines, et qu'enfin ils formèrent une communauté, dont Antoni fut nommé directeur. » Ces cellules servirent depuis de tombeaux à ces fondateurs, et un couvent somptueux couvre maintenant leurs modestes mais sanctifiées sepultures. Sans doute on se sent pénétré d'admiration pour les hommes

---

ham, à l'âge de quatre-vingts ans. Sans doute, son éloge, comme homme public et comme littérateur, sera fait par plusieurs de ses compatriotes. Moi, comme étranger, je me borne à gémir de la perte de cet homme estimable, dont la noble politesse et les prévenances délicates donnaient un nouveau lustre à l'hospitalité anglaise.

qui, par la seule puissance de l'enthousiasme, ont pu supporter cette vie souterraine, et se sont ainsi séparés entièrement du soleil et de la nature; mais l'âme est mal à l'aise dans un lieu où elle n'éprouve plus cette mélancolie touchante que l'on respire dans les lieux ouverts; c'est le cachot près du sépulcre; c'est le supplice de la vie à côté des horreurs de la mort. Nestor, l'historien le plus estimé de la Russie, et jusqu'ici le seul qui ait dégagé les vérités historiques des superstitions grossières de son temps, était aussi un moine de ce couvent : ses cendres reposent dans un caveau séparé, comme si l'on eût voulu distinguer l'hommage au génie productif de celui rendu à la piété oisive. (1)

Je quitterai demain la *ville sainte*, que l'on nomme aussi *Kiow-la-Grande*, avec tout le regret de me séparer d'un homme d'une aussi continuelle bienveillance que le général Miloradowitch. Voici une anecdote qui, parmi plusieurs de ce genre, te peindra le bonheur et le chevaleresque de sa vie. Pendant qu'il comman-

---

(1) La Russie possède enfin une histoire générale de ses obscures annales; elle doit ce bienfait réel à la persévérance et au talent de M. Karamzin, dont la vie laborieuse a complété cet ouvrage important.

dait en chef l'armée de Moldavie, une redoute élevée par les Turcs suspendait les progrès du siége de Rütshuk, qui ne se poussait que faiblement; le général avait quitté Bucharest et se trouvait depuis plusieurs jours au camp; le 9 mai, anniversaire de sa naissance, les grenadiers vinrent lui souhaiter sa fête, ainsi qu'il est d'usage en Russie : « Mes camarades, je suis « bien sensible à votre souvenir, leur dit le « général, et je vais vous le témoigner d'une « façon digne de vous : vous voyez cette batterie « en face de nous et la tente dorée du pacha qui « la commande; eh bien, je vous la donne, al- « lez la prendre, elle est à vous ! » Le bonheur suit la témérité; les grenadiers marchent vers la batterie, l'enlèvent à la baïonnette, font le pacha prisonnier, et ce fait positif, digne du plus aventureux roman de chevalerie, prouve que Miloradowitch (1) savait bien que le talent de réussir n'est souvent que le talent de profiter des circonstances.

GRIBOUSKY, Juin.

A ce premier relais après Kiow, il y a une foire assez considérable; elle se tient dans une

(1) Il est maintenant général de toute la garde impériale, et gouverneur de Saint-Pétersbourg.

vaste plaine, où l'on se rend de tous les environs. A peu de distance de la maison de poste, les Bohémiens ont rangé leurs tentes en demi-cercle. Celle de leur chef est au centre. Ils trafiquent avec les paysans, vendent et achètent des bestiaux, et échangent les productions du pays contre toutes sortes d'ouvrages en fer qu'ils fabriquent eux-mêmes. Cette espèce de ville, que leurs tentes figurent au milieu de cette plaine immense, rappelle assez un campement des Tartares nomades, avec la différence que ces derniers ont encore dans leurs mœurs la simplicité du premier âge, et que ces Bohémiens ont toute l'astuce et les vices des peuples les plus corrompus.

On trouve en Russie un grand nombre de ces Bohémiens auxquels les nations où ils sont reçus donnent des noms particuliers; on les appelle *Cyganis* en Hongrie et en Moldavie, *Tschengenes* en Turquie, *Zigeuner* en Allemagne, *Gypsies* en Angleterre, *Égyptiens* en Italie, *Bohémiens* en France, et les historiens du moyen âge les ont désignés sous le nom d'*Azinghans*. Restes immenses d'une race errante dont on ignore l'origine, ils conservent sur les divers points du globe où ils sont répandus, des mœurs, des usages et un culte qui remontent à la plus haute antiquité. Depuis environ quatre cents ans

qu'ils parcourent comme étrangers et vagabonds les contrées orientales et occidentales du monde, tant parmi les nations civilisées et industrieuses que parmi les hordes sauvages et grossières, ils demeurent toujours et en tous lieux ce qu'étaient leurs pères. Le climat brûlant de l'Afrique ne les rend pas plus noirs, et la douce température de l'Europe ne sert point à éclaircir leur teint; ils ne deviennent pas plus parésseux en vivant au milieu des indolens Espagnols, ni plus laborieux par l'exemple de la productive activité des Allemands. Parmi les Turcs, Mahomet, et Jésus-Christ parmi les chrétiens, ne reçoivent également aucune adoration de leur part; il est peut-être réservé à notre siècle, où l'on paraît vouloir tant s'occuper du perfectionnement des lumières, de rendre sociable ce peuple qui, depuis si long-temps, erre dans les différens états de l'Europe, livré à l'ignorance et aux préjugés. Quelle différence pour tous les pays qu'ils habitent si l'on rendait utiles et laborieux ces hommes qui, pour la plupart paresseux, mendians ou voleurs, récoltent sans avoir semé, et consument impunément le fruit du travail des autres!

Je t'ai parlé, dans mes lettres de Moscou, des concerts qu'ils donnent chez les grands; j'en ai entendu dont les talens sur divers instrumens

étaient fort remarquables; ils excellent surtout dans le chant. Leurs jeunes filles dansent avec beaucoup de légèreté et de grâce, mais plus souvent d'une façon trop libre et qui révolte la pudeur.

Nous avons augmenté à Kiow notre train de maison d'un nouveau sujet, qui mérite bien une mention particulière. Pour un voyage aussi long que celui que nous entreprenons, et considérant le pays qu'il nous faudra parcourir, il nous parut indispensable d'avoir un cuisinier; nous avons donc chargé notre courtier juif, qu'ici l'on nomme *facteur*, de nous en procurer un à sa guise; il nous présenta le lendemain un petit homme de quatre pieds et demi de haut, dont la figure ronde et riante prévenait assez en sa faveur. D'après les papiers qu'il nous produisit, il paraît avoir été directeur d'un théâtre en Prusse, et selon ses certificats maître de géographie et d'histoire naturelle en Lithuanie. Jusque-là, rien ne ressemblait exactement au cuisinier qu'il nous fallait; mais celui-ci parla si éloquemment de son talent gastronomique, que nous ne balançâmes plus à prendre ce Gil-Blas prussien, qui, grâce à tant de ressources, doit fort peu craindre le présent, et marcher encore plus gaîment vers l'avenir. *Il fallait un mathématicien pour un emploi; ce fut un*

danseur qui l'obtint, a dit Beaumarchais dans son trop célèbre *Figaro*; ainsi tout va souvent à rebours dans ce monde; mais la grande machine n'en roule pas moins dans l'espace, sans se soucier beaucoup de ces petits écarts de circonstances.

Nous venons de rencontrer à mi-poste le jeune comte de Witt (1), qui se rend pour quelques jours de Tulczin à Pétersbourg : nous fîmes arrêter sa voiture pour renouer connaissance, et après les premières civilités, nous l'engageâmes à déjeuner dans un petit bois qui borde la route; le lieu, le temps et son caractère excluaient les façons. Il accepta, et tout aussitôt Charles, notre nouveau maître-d'hôtel, fit déballer toutes nos provisions, rafraîchir

(1) Ce jeune homme (seul fils du premier mariage de madame la comtesse Potocka avec le général comte de Witt, descendant du grand-pensionnaire de ce nom) a fait une carrière militaire aussi brillante que rapide : colonel à seize ans, et colonel-commandant à dix-huit, d'un des plus beaux régimens de l'Empire (les cuirassiers de l'impératrice), il a servi dans les dernières campagnes avec la plus grande distinction. Lieutenant-général maintenant, il commande une des colonies militaires des provinces du sud de l'Empire, et civilise, en les soumettant à la tactique européenne, les peuplades barbares du Caucase.

dans un ruisseau voisin le vin qu'il tira des caves de nos voitures, et dès que l'on eut dressé le couvert sur l'herbe, il nous servit des tranches de jambon et de saucisson, des sardines et quelques fruits secs, sur un grand plateau qu'il fit avec des joncs tressés; des blancs de volailles mêlés à du thon mariné, du kaviar frais sur des feuilles d'arbres dont il fit des plats; et brochant sur le tout, du café à la crême, comme on n'en prend pas, dit-il, dans tout le Brandebourg, et qu'il nous servit dans des coupes faites à l'instant avec la seconde écorce des jeunes bouleaux : c'était bien débuter! Nous crûmes devoir récompenser son zèle en le présentant à notre aimable convive, qui lui fit déclamer quelques scènes de Schiller, et lui laissa en partant des preuves de sa satisfaction.

Wasilkow, Juin.

Il y aurait ici une belle homélie à faire sur les mœurs. Les jeunes garçons et les jeunes filles se baignent ensemble dans un grand lac aux portes de cette ville. Simples comme la nature, ils se défient à la nage, plongent pour s'éviter ou se rejoindre, et se jouent dans l'eau sans autres voiles que des vagues à peine senties. Il doit bien en résulter parfois certains accidens qui priveraient la jeune fille d'être Rosière à Sa-

lency, ou l'empêcheraient de conserver ici la bandelette de laine rouge que les jeunes vierges d'Ukraine portent dans leurs cheveux, et ne quittent qu'en se mariant; mais l'usage prévaut, et sans doute les abus sont rares.

Ce tableau me rappelait celui que lady Montague fait des bains des femmes à Constantinople. Les filles polonaises sont généralement si belles, que le pinceau d'un artiste trouverait autant de formes élégantes à retracer ici que dans les bains du sérail de sa Hautesse; à la vérité, il n'y aurait pas le piquant du danger, point de muets aux sabres étincelans, point d'empalemens à craindre; mais les yeux n'en auraient pas été moins charmés en voyant ces jeunes beautés, fières de leurs grâces naturelles, laisser poindre pour les voiler aussitôt, des formes qu'eussent pu envier la Circassienne à la taille jongée, l'Anglaise au teint éblouissant, ou la Française aux contours suaves et gracieux.

SQUIERA, Juin.

Nous nous sommes arrêtés hier dans une maison de campagne peu distante de Bielasercow. On la nomme Alexandrie; j'avais beaucoup ouï parler de ses jardins, et nous avons fait demander au comte Branicki, à qui elle appartient, la permission de les voir. Il nous envoya

aussitôt fort obligeamment un de ses gens pour nous conduire partout. La nature a peu fait pour cet endroit; ce n'est qu'à force d'art qu'on est parvenu à le rendre agréable; mais tant de soins n'ont pas été perdus. En suivant les détours d'un bosquet de lilas, on arrive près d'une enceinte que deux vers de Virgile consacrent à l'amitié. Plus loin, entouré de roses, de myrtes et de plantes exotiques, s'élève un temple de marbre blanc, orné d'un piédestal de bronze, qui supporte le buste du célèbre prince Potemkin, celui de tous les favoris de Catherine qui sut la captiver le plus long-temps. Sa figure, à en juger par son buste, était noble et belle; et par les vers gravés sous son image, il était digne de la faveur où la fortune, la gloire et l'amour l'avaient élevé. Notre conducteur nous apprit que la comtesse Branicka était la nièce du favori; devrait-on pour cela se défier de l'éloge? Dans une solitude, au bas d'une cascade dont les eaux se brisent à la porte d'un temple égyptien, j'ai trouvé avec plaisir des tableaux retraçant la fête tant décrite, que Potemkin, au retour de la prise d'Oczakoff, donna à l'impératrice, au palais de la Tauride. Une *polonaise*, composée pour cette occasion sur des paroles russes, dont le sens était : « Gloire à toi, ô Catherine! gloire « à toi, ô notre mère! etc. » fut exécutée par

cinq cents musiciens, et toutes les reprises se marquaient par une détonnation des quarante bouches à feu d'une frégate mouillée sous les fenêtres du palais, dont la Néva baigne les murs. Tu sais que la *polonaise* est une danse appropriée aux bals des cours du Nord, où toutes les personnes invitées marchent deux à deux en se tenant par la main et cadençant leurs pas. Dans la vaste salle de bal du palais, décorée des trophées pris sur les Turcs, une longue suite de colonnes de marbre était ornée de guirlandes de bijoux. Dès que l'impératrice parut, le prince mit un genou en terre pour lui offrir la fête; puis ouvrant la *polonaise* avec elle, il conduisit la danse de façon que chaque cavalier passant près des colonnes en détachait quelque ornement précieux qu'il offrait à sa danseuse. Cette galanterie nouvelle plut beaucoup aux dames qui en devenaient l'objet; elles trouvèrent la fête ravissante, et l'impératrice se chargea d'acquitter leur reconnaissance en comblant son favori de nouvelles faveurs.

Une orangerie immense, où mûrissent des fruits de tous les pays, semble former ici un climat factice, et parmi les raretés qu'elle renferme nous y vîmes un aloës en fleur. Comme dans tous les voyages depuis celui autour de sa chambre, jusqu'à celui un peu trop court

de la vie, le temps nous avertit que l'heure comptée est perdue, et qu'il nous restait encore trente-huit werstes pour arriver à Squiera, nous avons avec regret quitté ce charmant séjour.

Les tableaux sont piquans par les contrastes. Une transition nous attendait à dix werstes du palais. Nous nous arrêtâmes, mourans de faim, dans une chaumière, où nous n'avons trouvé pour toute nourriture qu'un morceau de pain bis, que le paysan ne voulait nous céder pour aucun prix; en augmentant toujours nos offres, il a cependant fini par se rendre; et sans employer le talent transcendant de Charles, nous avons dévoré ce bien frugal repas. On nous avait laissé partir du château sans nous y rien offrir; on nous vendait de bien mauvaise grâce quelques onces de pain dans la chaumière; j'ai donc remis à une autre lettre le *post scriptum* sur l'hospitalité polonaise. Je pense que les plus grandes fortunes particulières sont en Pologne; celle du comte Branicki, que l'on ne cite pas encore comme immense, est de quatre-vingt mille paysans; chaque mille paysans en Pologne s'évalue à un million de florins; mais les grandes richesses sont comme les parfums, ceux qui les portent ne les sentent presque pas.

ROUGIN, Juin.

Me voici parmi cette population des juifs polonais, dont ces provinces sont inondées, et qui ne se ressentent que trop de l'hospitalité qu'elles leur donnent. Les enfans des juifs lisent la Bible à neuf ans, à dix la loi de bouche, à treize les commandemens, à quinze le *Talmuld*, à dix-huit ils se marient, et à vingt ils s'appliquent au commerce et à tout ce qui peut les enrichir. Les juifs ne s'habillent pas d'étoffes tissues de deux manières différentes, tel que fil et laine; ils font des ablutions tous les matins. Ils ne mangent d'aucune bête qui rumine. Leur loi leur défend, le jour du sabbat, d'allumer du feu ou de l'éteindre, de parler d'affaires, de manier de l'or et même de se baigner : préceptes tout-à-fait commodes pour les voyageurs qui, ne trouvant à loger que chez eux, supportent tout l'inconvénient de cette loi. Je suis loin cependant d'approuver les vexations de tout genre qu'on leur fait endurer dans ce pays; je voudrais, au contraire, qu'en cessant de les avilir on dirigeât leurs facultés vers un but d'utilité publique. Il en résulterait sans doute un grand bien : d'abord les talens qu'ils pourraient acquérir deviendraient profitables à la société; les pauvres seraient cultivateurs, et payant,

comme les autres habitans, leurs contingens d'hommes à l'état (1), ne seraient plus les sangsues des nations qui leur donnent asile : par des moyens simples, on ramènerait cette grande masse dégénérée à un état plus noble pour elle, et moins à chargé aux autres. Ici, où la plupart des villes sont habitées par des juifs, pourquoi le gouvernement ne les oblige-t-il pas à établir des manufactures, dont le produit substanterait les indigens, occuperait les enfans, et ferait cesser cette oisiveté si peu juste dans la balance sociale ? Pourquoi, par une négligence blâmable, leur laisse-t-on faire tout le commerce intérieur, et passer la majeure partie de l'argent des provinces dans des mains qui en calculent si minutieusement la valeur ? Dans chaque village il y a un ou plusieurs cabarets ; ce sont les juifs qui les afferment du seigneur, et achètent ainsi le moyen de tromper de mille manières les paysans qui les entourent, et auxquels ils enlèvent sans peine le fruit de leur travail.

(1) Pendant la diète de Varsovie, en 1816, on avait proposé de les soumettre au système uniforme de recrutement adopté pour tout le pays ; ils s'en sont exemptés avec de l'argent. Les peuples se lasseront de leur lâche inutilité, et l'argent sera impuissant alors, contre une opinion appuyée sur tant d'évidence.

On est frappé de cette haine et de ce mépris que toutes les nations ont toujours eu contre les juifs ; c'est la suite inévitable de leur législation ; il fallait, ou qu'ils subjuguassent tout, ou qu'ils fussent écrasés ; leur politique subsista quand elle devait changer ; leurs superstitions augmentèrent avec leurs malheurs ; ils gardèrent tous les usages qui sont précisément le contraire des usages sociables, ils furent donc avec raison traités comme un peuple opposé en tout aux autres nations ; les servant par avarice, les détestant par fanatisme, se faisant de l'usure un devoir sacré ; système absurde qui les conduira immanquablement, en Pologne, aux mêmes persécutions qui les firent, en divers temps, chasser de presque tous les états et de toutes les villes de l'Europe chrétienne. Quel nom donner à cet excès de superstition, qui fait qu'un cabaretier juif croit pécher contre son devoir et sa conscience en mangeant dans un vase, ou se servant d'un verre ou de tel autre ustensile employé à notre usage ! Ils parlent en Pologne un allemand corrompu, qui est d'une extrême difficulté à comprendre : presque tous savent l'hébreu, mais ils ne le parlent que rarement : leur costume, qui est assez riche, et même pittoresque, est à peu près celui des Persans ; il serait possible qu'ils l'aient conservé tel encore depuis leur captivité en Perse.

MAKNOUWKA, Juin.

Cette ville appartient au comte Prote Potocky, qui y avait fait venir trois cents familles allemandes pour y vivifier des manufactures de toute espèce; mais le dérangement de ses affaires l'ayant forcé de vendre ses biens, elle a été partagée entre plusieurs créanciers, dont la négligence a dispersé les ouvriers; l'on n'y trouve plus que de grandes fabriques tombant en ruines et demandant pour prospérer les êtres qui les animaient il y a vingt ans.

Les terres de ces provinces sont parfaitement cultivées; les villes, placées d'une façon très pittoresque, sont presque toutes bâties sur le penchant d'une montagne, qu'un grand lac baigne et vivifie; il est vrai que leurs eaux n'offrent pas toujours le tableau dont j'ai joui en le blâmant à Wasilkow; mais l'œil y suit avec plaisir le mouvement rapide de ces canots légers, qui, creusés dans un tronc d'arbre, et dirigés avec une seule rame, pourraient lutter, pour la vélocité, contre les gondoles vénitiennes ou les caïques turques. Les paysans ramassent au fond de ces lacs des coquillages de l'espèce des moules, d'une grosseur considérable, dont le goût est très bon, et qui, parfois, renferment des perles d'une aussi belle eau que celles de l'Orient.

Nous rencontrons souvent des colons allemands qui semblent fort contens de leur sort actuel; ils ont apporté dans ce pays l'industrie, et avec elle l'abondance. J'en ai interrogé plusieurs sur la cause de leur émigration; ils m'ont répondu : « Nous n'avions pas chez nous de champs à cultiver; le prix accordé à des travaux consacrés aux autres pouvait à peine suffire à nos besoins; ici nous jouissons des bienfaits d'un gouvernement hospitalier, notre industrie est délivrée des entraves qui ailleurs la paralysaient, et ces propriétés, acquises par nos travaux, fructifiées par nos soins, assureront pour l'avenir un bien-être à nos familles. » Ainsi, Jules, quand ces grands chocs politiques auront cessé d'embrâser le globe, nous irons comme eux chercher ensemble le repos et le bonheur sous un beau ciel, parmi ces hommes des champs dont nous partagerons les plaisirs, sous l'égide d'un code de lois conservateur. Des songes, toujours des songes! nous ne vivons que de cela; mais ne mettons que peu d'importance aux événemens de la vie; l'expérience nous dit : Effleure et ne médite pas; tu es créé pour jouir, et non pour comprendre.

TORNITZ, Juin.

J'ai été visiter hier un vaste monastère de capucins, situé près de cette ville de Tornitz;

il est placé sur une haute montagne, et semble, pour les pélerins de la vie qui s'y reposent, un intermédiaire entre les peines de ce monde et les espérances d'un meilleur avenir. Le supérieur du couvent a pris fort obligeamment la peine de nous en faire voir les moindres détails. L'histoire du fondateur de cette communauté ressemble plutôt à l'épisode d'un roman de Lewis qu'à une vocation religieuse. Voici ce qu'il m'a conté :

Il existait ici, en 1680, sous le règne de Jean Sobiesky, un riche palatin qui, ayant suivi son roi à Chozim, au siége de Kaminiek, et coopéré à la délivrance de Vienne assiégée par le vizir Kara Mustapha, rassasié de gloire et fatigué de la vie des camps, se retira dans son palatinat, où il se résolut d'épouser une de ses vassales. Il fit donc assembler toutes les filles de ses terres, et en choisit une aussi sage que belle. Cependant Vanda (c'est ainsi qu'elle se nommait) n'était plus libre; son cœur était engagé à un jeune jardinier du château; mais n'osant résister à son maître, ou soit que la vanité l'emportât sur l'amour, elle suivit le palatin à l'autel. Séverin, son jeune amant, venait quelquefois offrir des fleurs nouvelles à celle qu'il regrettait encore, sans oser, par ses regards, trahir les maux qu'il ressentait. Vanda plaignait son tour-

ment; mais se reprochant sans cesse un malheur que rien ne pouvait adoucir, elle se décida donc à l'éloigner, et obtint pour lui de son époux l'intendance d'une terre en Ukraine.

Tant de bontés pour un simple jardinier donnèrent des soupçons au palatin, et le soir même où cette infortunée voyait Séverin pour la dernière fois, il entra chez elle le sabre à la main, surprit ce malheureux baigné de pleurs aux pieds de son amante, dont il recevait l'ordre de s'éloigner pour toujours. N'écoutant que sa jalouse rage, le palatin se précipite sur sa femme, l'étend sans vie à ses pieds, et plonge son sabre sanglant dans le sein de Séverin. « Frappe, « lui dit ce dernier, frappe, assassin de la plus « vertueuse des femmes; ta vengeance n'égalera « jamais tes remords. » Le palatin n'écoute rien; il redouble ses coups, et outrage encore les restes inanimés de son épouse. On accourt enfin, il sort de cette chambre d'horreur, et par les soins que l'on prodigue au jeune Séverin, on le rappelle pour quelques instans à la vie. Il en profite pour faire en présence du ministre de la religion une profession de foi authentique de son innocence, comme de celle de sa maîtresse. Tourmenté par sa conscience, le palatin quitte ses terres (1), et va en pèlerinage à

(1) Les palatins avaient le droit de n'être arrêtés

Rome, pour y solliciter l'absolution de son crime, qu'on lui accorda après une longue pénitence, en lui enjoignant de venir fonder un monastère dans le lieu même témoin de son forfait, et de prendre en expiation l'habit de l'ordre. Il y destina son château, toutes ses dépendances, y annexa d'autres terres, et en fit un des plus riches couvens de la Pologne.

On me fit voir dans une galerie les tableaux qui représentent cette tragique histoire; dans le premier, le palatin est peint avec les habits de sa dignité, présentant devant Vienne la tente du vizir à Sobiesky, et dans le dernier on le voit sur un lit de cendre, couvert d'un cilice, montrant d'une main le ciel, et de l'autre le sabre dont il a tué Vanda et Séverin. Il y a au bas

---

pour aucun crime avant d'avoir été convaincus juridiquement. Ce pouvoir était celui de l'impunité; ils avaient encore droit de vie et de mort sur leurs paysans; ils pouvaient tuer impunément un de leurs serfs, pourvu qu'ils missent environ dix écus sur sa fosse; et quand un noble polonais avait tué un paysan appartenant à un autre noble, la loi d'honneur l'obligeait d'en rendre un autre. Ce qu'il y a d'humiliant pour la nature humaine et pour ce siècle, c'est qu'un aussi horrible abus n'est pas entièrement détruit dans les provinces polonaises et russes, où l'on ne peut pas priver immédiatement un esclave de la vie, mais où son maître peut le faire battre si cruellement qu'il en expire!

des inscriptions polonaises que je n'ai pu lire, car le temps les avait en partie effacées. Je n'ai pu en déchiffrer qu'une date; celle du premier est du 12 septembre 1683.

TOULCHIN, Juin.

Comment tracer le tableau déchirant que j'ai devant les yeux? La ville de Toulchin a été la proie d'un incendie; plus de six cents maisons ont été réduites en cendre; à peine quelques gémissemens interrompent ce silence lugubre, et des habitans pâles et effrayés rôdent sur des monceaux de débris. La ville de Némirow, appartenant aussi à la comtesse Potocka, a été, il y a moins d'un mois, entièrement consumée: quand tout le monde perd ici la tête, elle seule, supérieure à cet événement, se montre partout où sa présence est nécessaire, ordonne de nouvelles constructions, fait distribuer du pain aux pauvres, et console les malheureux que ce désastre prive de leur fortune: bientôt, m'assure-t-on, on n'apercevra plus les traces de cet incendie; mais ces juifs infortunés qui, vivant au jour la journée, n'avaient que leur petit trafic pour ressource du lendemain, semblent aussi éplorés que leurs ancêtres à la destruction de Jérusalem. Je ne conçois pas pourquoi, malgré les fréquens désastres de ce genre, on continue

Dniéper, depuis Kiow jusqu'aux cataractes, on a à sa droite l'Ukraine polonaise, et à sa gauche l'Ukraine russe. Les paysans de ces contrées sont plus riches et plus heureux que ceux de la Petite-Russie : cela tient sans doute à l'extrême fertilité du sol et à leur industrie. Leurs habitations, en général élégantes et bien bâties, sont entourées de vergers, dont les arbres produisent des fruits excellens : leurs bestiaux sont d'une rare beauté, et dans les troncs creux des tilleuls, ils élèvent des essaims de mouches à miel; chaque ruche leur rapporte près d'un ducat d'or par année. J'ai vu quelques paysans en avoir jusqu'à cent.

Des sauterelles, fléau très commun dans ce pays, y désolent parfois les campagnes : semblables à celles d'Égypte, elles arrivent comme un nuage, s'abattent dans les champs, et dans l'espace de quelques heures dévorent l'espérance des villages entiers.

Il y a dans ce palais un homme célèbre que je n'ai pu voir, car il se meurt. Son nom est Trembecky; il est regardé comme l'Homère polonais. Entre autres ouvrages d'un mérite distingué, on cite de lui un poëme sur Sophiowka, qu'il a composé à l'âge de soixante-dix ans; il en a maintenant quatre-vingt-quatre. Puisque les hommes de génie ne sont pas immortels, il

serait à désirer, pour la gloire et le bonheur de leur siècle, qu'ils fournissent toujours une aussi longue carrière. Sa mort fera long-temps gémir les muses polonaises; et sous une multitude des rapports, la perte d'un pareil homme est d'autant plus à déplorer, que la beauté de son talent eût rendu plus célèbre une littérature ni assez connue, ni assez cultivée. (1)

TOULCHIN, Juin.

Tout ce qui vient du cœur n'est pas de la flatterie; les flatteurs n'en ont pas.

Toulchin est véritablement l'El-Dorado de la Pologne. On y coule délicieusement la vie; et, pour que tu puisses t'en former une idée, j'esquisserai dans cette lettre quelques portraits de ses habitans. Je commence par la comtesse Sophie Potocka.

Il serait inutile de te parler de sa beauté; tu sais ce que l'Europe en a dit comme comtesse de Witt. Il dépendait d'elle de savoir tout ce qu'il lui a plu d'apprendre. La beauté est un don

---

(1) On peut consulter, sur la littérature polonaise, un ouvrage qui vient de paraître à Édimbourg; son titre est *Lettres sur la Pologne*. Il est écrit en anglais, avec autant d'érudition que d'élégance, par M. Lach Szyrma, jeune littérateur polonais.

de la nature, et la nature le lui a prodigué avec profusion. L'existence entière de cette femme l'a rendue célèbre sous tant de rapports, qu'à elle seule appartiendrait d'en développer les nuances. Ses charmes lui ont donné des admirateurs; on l'a recherchée pour son esprit, et les nobles qualités de son cœur lui ont procuré de véritables amis. Née à Constantinople, elle a conservé cette grâce orientale qui donne tant de volupté aux moindres habitudes du corps; tu te souviens avec quel enthousiasme en parlait le prince de Ligne. Les rois, les hommes d'état, les sages, les grands capitaines, aux pieds de cette femme charmante, donnaient, disait-il, l'idée de Socrate, d'Alcibiade et de Périclès, venant aux pieds d'Aspasie épurer leur goût et la finesse de leurs discours. Ce culte habituel dont on l'entoure, répand comme un air de fête sur tous les jours de sa vie. Je t'en parlais dans mes lettres de Pétersbourg : là, déployant le prestige de la parure et de tout le luxe de son immense fortune, je ne la jugeais qu'à travers ce prisme d'encens qui nuit par sa magie aux véritables attraits. Mais ici, dans l'abandon de la vie privée, toute à ses amis, elle se montre sous le jour qui lui convient, et c'est celui de la bonté unie aux grâces naturelles : ensemble charmant dont les modèles sont si rares! J'ai

tracé la comtesse comme femme du monde, la voici maintenant comme mère.

Madame Potocka a plusieurs enfans, dont l'éducation répondra sans doute aux soins que l'on apporte à les rendre dignes de leur naissance. Rien n'est si gracieux que les groupes qu'ils forment lorsque ses caresses les récompensent de leurs études du matin. Alexandre, l'air noble et martial, reçoit le baiser d'une mère qu'il adore avec la conviction d'en être toujours digne. Miecislas est fait pour réussir à la cour; il sera courtisan ou diplomate : il possède tout ce qu'il faut pour captiver et parvenir. Boleslas, enfant comme l'amour et séduisant comme lui, semble n'avoir reçu l'être que pour aimer, et il y accoutume son âme en prenant sa mère pour l'objet de son culte. Sophie ressemble beaucoup à la comtesse. « Vis, et tu « seras Sophie, » pourrait-on dire en la voyant; tu auras cette âme aimante, cette sensibilité douce qui semble faire abnégation de soi-même pour ne s'occuper que des autres. Sa sœur Olga, très belle aussi, a une expression de physionomie différente; mais la beauté se diversifie de tant de façons chez les femmes, qu'en la voyant on reconnaîtrait encore une sœur, ou une fille de Sophie.

La comtesse est entourée de plusieurs jolies

personnes ; c'est Calypso au milieu de ses nymphes : une d'elles a été élevée en Angleterre, et elle a pris des femmes de ton pays cette solidité de caractère qui, jointe à la grâce polonaise, forme un ensemble accompli. Elle se nomme Kolinowka.

Ce que les grâces ont d'agrément, ce que les anges ont de douceur, ce caractère qui peut intéresser le cœur de l'homme dans tous les âges, cet abandon qu'il est plus aisé d'admirer que de peindre, voilà ce que l'on éprouve en voyant la comtesse de Witt, belle-fille de madame Potocka ; c'est une autre elle-même pour la beauté, et c'est encore elle pour le caractère.

Elle joint à des études suivies tout le fruit que l'on peut tirer de longs voyages. Accoutumée à vivre dans le grand monde, elle y a puisé cette facilité d'expressions et de manières qui forment le véritable bon ton ; enfin, la tête d'un homme, le corps d'une femme, et le cœur d'un ange, ce serait peindre, sans la flatter, la comtesse Joséphine de Witt.

Les gouverneurs des jeunes comtes sont des hommes d'un savoir profond et d'un mérite réel. La conversation de l'abbé Chalenton est instructive et variée : s'il parvient à donner ses principes et ses connaissances à ses élèves, il en fera à coup sûr des seigneurs accomplis.

D'après ces faibles esquisses, juge du charme d'une pareille réunion; ajoute à cela le tableau mouvant que présente Toulchin, où il ne se passe pas de jour que quelques personnages nouveaux et presque toujours intéressans ne viennent se montrer et disparaître; et ces marionnettes du moment, dont on se hâte de tirer tous les fils, ajoutent de la variété à cette délicieuse vie de château.

« David, David, disait le docteur Johnson « à Garrick, après avoir parcouru les jardins « de sa délicieuse maison de Hampton-Court, « voilà ce qui rend le lit de mort terrible. » Ce grand penseur avait tort : je dirais à la comtesse Sophie : « Vous avez composé le charme de toute « votre existence des heureux que vous avez « faits : *Jouir, voilà la sagesse; faire jouir,* « *voilà la vertu!* »

Toulchin, Juin.

Les paysans ukrainiens sont d'une habileté remarquable à se servir de la hache; non seulement ils l'emploient à construire leurs maisons, leurs bateaux, leurs voitures, leurs meubles, mais encore les objets les plus délicats; ils façonnent de petits coffres, des cuillers, mille autres ustensiles de ménage; et j'ai acheté ici d'un juif une tabatière de bois, travaillée avec

une hache à fendre les sapins. On m'a conté qu'en Masovie les habitans y sont d'une adresse singulière à la lancer. Dans cette province où les paysans portent les cheveux très longs, un d'eux s'adosse à un arbre, tient sa chevelure élevée au-dessus de sa tête, tandis qu'un autre, à une distance de trente pas, lance sa hache de façon qu'elle aille en tournant couper les cheveux de celui qui veut bien se prêter à une semblable épreuve, pour gagner quelques florins. Divers Polonais m'ont assuré l'avoir vu répéter plusieurs fois avec le même succès : ceci vaut mieux que le fait de Guillaume Tell, et peut-être jamais ni l'un ni l'autre n'ont eu lieu. Une nation peut se montrer jalouse de rapporter l'époque de sa liberté à une action héroïque, mais je douterai toujours que la main du meilleur archer ne tremble pas quand le but où il vise est la tête de son fils, ou qu'un homme, tel adroit qu'il puisse être à lancer une hache, ait osé tenter le premier de couper, par ce moyen, une tresse de cheveux entre la tête et la main de son camarade.

Ce conte peut figurer à côté de celui-ci, que l'on m'a également certifié. Il était d'usage en Pologne, après les grands repas, que le châtelain enlevât d'un coup de pistolet le talon du soulier de sa femme, sans que l'infortunée ne

mourût pas d'épouvante en voyant son mari ivre prendre son pied pour but de son adresse. Comment supposer que des Polonais, qui se sont fait gloire en tous temps de servir et de respecter les dames, aient pu se résoudre à tolérer un tel acte de démence; eux que j'ai vus à la fin des banquets boire à la ronde dans le soulier de la maîtresse du logis; ce qui est, sinon une marque d'un goût bien délicat, au moins une preuve d'enthousiasme.

Le costume polonais a beaucoup d'analogie avec celui de l'Orient. Les nobles portent toujours des robes de couleurs vives, et rattachées avec une ceinture très riche. Leurs bottes sont de maroquin rouge ou jaune; ils laissent croître leurs moustaches, et se rasent la tête de manière qu'il ne reste qu'une touffe de cheveux au sommet. Cet habillement va bien à leurs belles figures, et j'ai vu avec peine qu'on le porte maintenant beaucoup moins.

Toulchin, Juin.

On a préparé ce soir le thé dans un berceau au bout du jardin. La musique était masquée par des bosquets, et produisait un effet enchanteur. L'on y servit des fruits, du laitage et des pâtisseries. Les lumières scintillaient parmi e feuillage; ces jolies personnes placées autour

d'une table rustique, le calme d'une belle nuit, la fraîcheur d'un air embaumé, réalisaient le jardin d'Armide.

On y est resté jusqu'à l'heure du souper; puis on a repris lentement le chemin du château. Je me rappelai, en y retournant, les descriptions que madame de Genlis donne du palais de Chantilly, dans sa charmante nouvelle intitulée *Mademoiselle de Clermont*. J'aimais à me retracer les scènes sensibles et déchirantes qu'elle y décrit. Je songeais à ce sentiment qui donne la vie à tout, dont le charme se répand sur ce qui l'éprouve; et si je n'ai pas dit avec Rousseau : « Fuyons ces lieux; on y respire un air conta-« gieux, » je me suis répété : « Mettons sans cesse notre âme en garde contre une passion qui fait éprouver tant de sentimens opposés, dont si peu sont le bonheur. Dans la jeunesse, l'amour est le premier besoin d'une existence active; mais vers le déclin de la vie, désabusés des chimères, c'est l'amitié qui nous tient lieu de tout; qu'avec raison on la nomme la volupté de l'âge mûr! un sentiment partagé rassure tant sur le présent et l'avenir; on craint peu alors le jugement des hommes, et cette opinion, reine du monde, si facile à braver tant que l'on est aimé. »

Une femme de beaucoup d'esprit habite de-

puis quelque temps ce château : c'est la palatine Grocholska. Elle a près de cinquante ans, et l'on pourrait dire qu'elle a toute la coquetterie de la vieillesse. Dans un âge avancé, les femmes mettent dans le commerce de la vie une délicatesse inconnue aux hommes : faut-il s'en étonner? C'est un reste d'amour.

TOULCHIN, Juin.

Corps sans douleur, âme sans trouble; voilà, selon Épicure, ce qui constitue le bonheur; et voilà précisément ce que j'éprouve ici. J'y serais donc parfaitement heureux si tu t'y trouvais; mais les hommes deviendraient trop vains s'ils avaient dans la vie un seul jour exempt de nuages. Cependant, je passe des momens délicieux entre l'abbé Chalenton et la comtesse Sophie; tous mes jours sont pleins, mes heures sont vivantes. L'un augmente mes connaissances; l'autre épure mon goût : combien l'on doit gagner dans un entretien qui unit le solide à la grâce! Que ne peut-on dans un tel séjour arrêter la marche du temps! Voici une journée de Toulchin : on se lève de bonne heure; on peut à son réveil choisir pour se baigner une jolie rivière qui coule au travers du jardin, ou un bain à la manière des Turcs; à dix heures on rentre chez soi, on y déjeune, on s'y occupe,

et l'on arrive ainsi à trois heures, qui est l'instant où l'on se réunit pour dîner. Une table de cinquante couverts est mise dans une orangerie, pavée en marbre, au milieu de laquelle un jet d'eau à plusieurs branches rafraîchit l'air et égaie la vue; autour de la salle, des statues d'un fini précieux se mêlent avec les arbres de tous les pays, qui, soignés à grands frais, rappellent, au nord de l'Europe, les jardins embaumés de la Provence et de l'Italie. On se promène dans une belle galerie en attendant que l'on serve. La comtesse Sophie s'avance, entourée de ses jolis enfans : on se met à table. Si j'avais le talent de Grimaud de la Reinière, je te décrirais minutieusement ces somptueux repas, qui ne prouvent que le talent du cuisinier et l'opulence du maître; mais je te fais grâce du menu, et te conduis sur-le-champ dans un parterre, près de l'orangerie, où l'on prend le café et les glaces; puis la conversation devient générale, on se mêle, on se recherche, on arrange des projets de promenade pour le soir, et l'on va s'y préparer par quelques instans de repos. Six heures sonnent, on se rend au salon. Les dames ont un costume simple qui leur sied toujours si bien. Les voitures arrivent, la comtesse monte à cheval, suivie de ses fils. Madame de Witt fait les honneurs de la ligne, voiture dans laquelle

douze personnes se placent commodément; l'abbé, dans un carricle, avec Boleslas; les filles de la comtesse, avec leurs gouvernantes, dans une grande berline anglaise, et l'on va prendre le thé dans quelques jardins des environs, tandis qu'une musique charmante, placée au loin dans le bois, joint son charme à celui d'une belle soirée. On se promène, on gravit les montagnes, on herborise; et le temps, qui va toujours trop vite pour les êtres heureux, amène la nuit, qui donne le signal du départ. On rentre au château pour achever de passer la soirée ensemble. Réunis dans le salon, les groupes se forment et sont disposés ainsi : La comtesse est sur un divan, entourée des étrangers et des dames. L'abbé fait une partie d'échecs dans un coin du salon; les enfans font une lecture dans l'autre, ou s'amusent à des jeux de leur âge. Quelques personnes jouent au billard. M. Allan, notre Raphaël écossais, fait de très belles esquisses, dont il enrichit les *album* de ces dames (1).

---

(1) La mode des *album* s'est répandue de l'Allemagne dans le Nord; on ne saurait en avoir moins de trois : un pour les vers et la prose, un second pour les dessins, et un dernier pour la musique. Voici ce qu'en disait M. de Jouy : « Ce livre, sorti tout blanc des mains du « relieur, ressemble aux enfans des hommes, qui per- « dent leur candeur à mesure que l'esprit leur vient. »

Cependant on sert le souper : c'est, à la ville comme à la campagne, l'instant le plus intéressant de la journée. On récapitule ce qu'on a fait, on projette pour le lendemain : c'est à la fois le souvenir et l'espérance; aussi met-on plus d'abandon dans la conversation. Il semble qu'à l'instant d'une séparation de douze heures, on doive avoir mille choses à se dire : les propos sont plus gais, l'esprit plus vif, et minuit arrive lorsqu'on voudrait qu'il ne fût que huit heures. Enfin, on se retire chez soi, et c'est ce moment que je choisis pour t'écrire. Il en est de la vie comme de l'or, mon ami; on le prodigue quand on en possède beaucoup, et l'on ne s'attache au monceau qu'à mesure qu'il diminue (1).

TOULCHIN, Juin.

Un seul printemps suffit à la nature
Pour réparer l'émail de la verdure;
La vie entière à peine reproduit
La paix du cœur qu'un seul instant détruit.

Je veux t'écrire encore un mot de Toulchin avant de le quitter; son souvenir me sera long-

(1) Pouvant établir le parallèle entre le genre de vie des châteaux en Angleterre, et celui des grands établissemens de la Pologne et de la Russie, j'aimerai à former des points de comparaison entre des contrées si éloignées, mais dont les nuances diffèrent, et offrent également un champ précieux à l'observation.

temps cher; et quoiqu'il soit des lieux que l'on ne puisse bien décrire qu'avec son cœur, je voudrais que tu ne fusses étranger à rien de ce que j'y éprouve. Il est des situations indéfinissables dans la peine comme dans le plaisir : si elles s'accroissent en bien ou en mal, elles deviennent insupportables. Je crois être maintenant dans un juste équilibre, car ce que je ressens ne m'afflige pas; ce n'est pas non plus de la joie; c'est le songe d'un homme éveillé; enfin donne un nom au sentiment qui m'agite, puisque, ne l'ayant jamais éprouvé, je pourrais aussi peu le nommer que le définir. As-tu vu à vingt ans une matinée du printemps, quand le zéphir retient son haleine, quand la rosée se distille lentement sur le feuillage renaissant? c'est ce ravissement qui élève l'âme vers l'Être suprême. As-tu ressenti cette mélancolie douce, ce recueillement religieux, lorsque, par une soirée d'automne, la nature effeuille lentement sa jaunissante parure, et que le rossignol seul salue de son ramage l'azur étoilé du firmament? c'est encore l'impression de ce tableau : on n'est bien nulle part, et l'on se plaît partout; c'est un perpétuel contraste de sentimens et d'idées. Alors, on désire un ami, on l'appelle, on voudrait épancher dans son sein les sensations dont le cœur abonde; mais seul, on écrit des phrases sans suite qui

peignent l'agitation de l'âme. On cherche le repos, et le corps est mobile comme la pensée; l'imagination offre et détruit une image chérie. Ah! je m'arrête, ma tête s'exhalte, mes yeux se remplissent de larmes, et mon secret m'échapperait. *Bramo assai, poco spero, e nulla chiedo!*.... Dans trois jours nous partons, et je crains ce départ autant que je le désirais; il me semble qu'un changement, tel qu'il soit, est un avis au destin de mettre un terme à la félicité. C'est comme un homme en extase, dont le moindre mouvement fait évanouir l'illusion. Contraste éternel des choses d'ici-bas! rien n'est d'accord quand il s'agit du bonheur, et tout semble concourir à faire naître la peine. Je vais à Sophiowka, de là à Odessa, et ensuite en Crimée; pourquoi pas au bout du monde? Serai-je plus heureux là qu'ici? Oh! non, non sans doute; et cependant je pars, comme si une puissance invincible me poussait hors du cercle que le bonheur me trace. Ah, je te regretterai long-temps, palais que j'ai tant désiré de connaître! Souvent ma pensée s'arrêtera sous les berceaux de tes jardins embaumés, près des bords fleuris de la Silaitza, sur ces îles de ce beau lac, où l'on se croit seul au monde, et dans ces salons somptueux, où le bonheur ne semblait pas étranger.

Deux liqueurs sont mêlées dans la coupe de la

vie, l'une douce et l'autre amère; mais outre l'amertume de la seconde, il y a encore la lie que toutes deux déposent également au fond du vase.

TOULCHIN, Juillet.

Toujours du retard dans notre voyage; dois-je m'en féliciter, ou m'en plaindre? Je ne sais réellement ce que je veux. M. Ouvarof, adjudant-général de l'empereur, vient d'arriver à Toulchin. Sa visite fera différer encore de quelques jours notre départ pour la Crimée. Eh pourquoi m'éloigner? On est si bien ici.... Resterai-je pour n'en pouvoir plus partir jamais. Ah! j'irai loin de ce dangereux séjour, donner à mon âme un peu de calme dont elle a tant besoin. Pélerins d'un moment sur cette terre d'exil, notre route est le temps, et la patrie l'éternité!

BERDITCHEFF, Juillet.

Je t'écris de la foire de Berditcheff, que j'ai trouvée, ainsi que tant de choses célèbres, fort au-dessous de sa réputation.

Cette ville appartient au prince Radziwil, qui n'apporte nul soin à son embellissement, ce qui l'assimile plutôt à un bourg mal bâti qu'à l'une des plus commerçantes villes de la Volhinie. Ses rues ne sont point pavées; l'on y est dans la boue jusqu'à mi-jambe, ou aveuglé par

une poussière brûlante. Joins à cela le spectacle dégoûtant du quart des israélites de la Pologne, qui se rendent ici pour trafiquer à leur manière, et rappellent l'importunité des mendians d'Italie; tu te feras alors une idée assez juste d'une foire que l'on compare à celles de Beaucaire et de Leipsick. A la vérité, on y voit un nombre prodigieux de chevaux, de marchandises de tous pays, d'équipages superbes qui contrastent risiblement avec les rues qu'ils parcourent; un luxe de parure, surtout pour les femmes, qui enrichit en peu de temps les marchands assez adroits pour profiter de leur prodigalité (1); enfin contraste en tout. Pour auberges, quelques centaines de maisons de juifs, où l'on paye au poids de l'or un sale taudis. Là, de jolies princesses viennent reposer leurs appas charmans sur un lit de paille, conjointement avec les animaux commensaux du ménage, qui ne renoncent pas sans peine à cette chambre qu'ils habitent toute l'année.

Il y a un théâtre polonais au-dessous du médiocre; une redoute peu suivie; quelques concerts passables; mais point de divertissemens

(1) On évalue déjà à plus de 8 millions de francs la fortune de MM. Chaudouart frères, qui, originaires de Lyon, se sont établis dans cette ville depuis quinze ans.

pour le peuple, point de ces bateleurs qui animent les foires des autres pays, et procurent du plaisir à ceux qui n'ont point d'affaires.

Un spectacle assez intéressant est celui des Tartares dressant les chevaux sauvages; ils jettent avec beaucoup de dextérité un nœud coulant au cou du cheval qu'ils veulent prendre, et qui s'étranglerait en fuyant. Le Tartare le monte, et au travers d'une plaine immense, il le fait courir jusqu'au moment où le coursier tombe de fatigue; il le bat alors, et l'oblige encore à galopper; au bout de deux ou trois expériences semblables, le cheval est dressé.

BERDITCHEFF, Juillet.

Il vient de se commettre à vingt werstes d'ici, dans un village nommé Iwankof, un crime horrible, qui doit inspirer de profondes méditations sur l'état actuel de la servitude en Russie. Le comte Kaminsky, père du général en chef de ce nom, qui commande en Valachie, avait envoyé à Leipsick deux de ses sujets, pour leur y faire apprendre la musique; ces jeunes gens y acquirent, outre des talens supérieurs dans leur art, des idées de liberté et d'indépendance bien contraires à l'existence que le sort leur réservait en naissant. De retour chez leur maître, ils y furent d'abord traités avec quelques égards,

que semblaient commander leurs talens; mais il y a peu de jours que, pour une simple faute, le comte leur fit donner *les bagottes*, châtiment qu'on leur infligea en présence de tous leurs camarades. Ces malheureux, n'écoutant plus que leur désir de vengeance, attendirent que la nuit pût favoriser leurs desseins; munis de haches, ils pénétrèrent dans la chambre à coucher du comte, lui reprochèrent de les avoir sortis de la sphère où la nature injuste les avait fait naître, de leur avoir fait apprécier, par des lumières funestes, la véritable dignité de l'homme, pour les soumettre à jamais à l'esclavage le plus humiliant. Après ce discours, ils assassinèrent lâchement un vieillard désarmé, et se rendirent aussitôt à Zitomierz, ville du gouvernement de la Volhinie, pour y confesser leur crime aux magistrats, et y attendre le châtiment qu'ils méritent. Ils seront knoutés de trois cents coups, et s'ils en réchappent, envoyés aux mines de Sibérie; la peine de mort étant abolie dans l'empire depuis le règne de l'impératrice Élisabeth.

Cet événement produit ici une vive et douloureuse sensation, car le comte Kaminsky y était généralement estimé, et les seigneurs jugent de quel danger il serait, ou d'éclairer leurs esclaves sans les rendre libres, ou de les rendre libres sans les éclairer. L'esclavage est

sans doute un monstrueux abus, dont le philosophe gémit, mais dont le temps seul et un législateur philanthrope pourront opérer la réforme dans ces contrées.

Makuouska, Juillet.

En guerre, en amour et en voyage, il y a des instans de bonne fortune; c'est une petite compensation que le ciel accorde aux amans, aux guerriers et aux voyageurs, pour toutes les tribulations dont il parsème leur vie. Aujourd'hui a été pour moi un jour de conquête; car je puis appeler conquérir, la multitude de choses nouvelles que j'ai vues ou apprises; et les deux mille lieues que j'ai parcourues presque aussi rapidement que Mahomet, quand, enlevé par l'ange Ituriel, il eut le temps de visiter les sept cieux et de revenir assez à propos dans sa chambre, pour y prévenir la chute d'un vase que l'ange avait renversé de son aile. J'ai été spontanément transporté d'un sale cabaret juif de la Petite-Russie, parmi les hordes des Tartares Nogais, dans les riants vallons de la Crimée, sous les tentes en feutre des Lapons; des villages de la Finlande aux peuplades du Caucase, et des quais de la Néva, dans les riches campagnes de Casan; le tout avec une bonne explication scientifique et raisonnée, que

ne me donnait pas l'ange Iturïel, ni le guide de Tobie, mais un chambellan érudit et aimable, qui a entrepris et presque achevé, non seulement l'éthologie des peuples de la Russie, depuis la grande muraille jusqu'à la Baltique, et de la Crimée au pôle, mais encore la description exacte des cinquante-deux gouvernemens de cet immense empire, considérés sous leurs rapports politiques et commerciaux, ainsi que sur les antiquités qu'ils possèdent encore, ce qui jettera un grand jour sur quelques migrations des peuples primitifs.

Cet intéressant voyageur, avec lequel j'ai déjeuné ce matin, tient à une des premières familles de la Bavière, et s'appelle le comte Charles de Rechberg. Après m'avoir fait parcourir toutes les richesses de ses porte-feuilles; après avoir rectifié les idées fausses ou inexactes que m'avaient données de la Russie les voyageurs modernes, il a ajouté, avec une simplicité digne de toi : « La Russie, monsieur, est le seul « pays maintenant qui n'ait point de voyage pit- « toresque : Laborde nous a donné celui d'Es- « pagne; Choiseul-Gouffier celui de la Grèce et « de la Turquie d'Europe; Lavallée celui de la « Dalmatie; Denon, de l'Égypte, etc., etc. J'ai « pensé que celui-ci serait d'un grand intérêt « pour les sciences; et, encouragé par la mu-

« nificence de mon souverain, j'ai entrepris de « réunir tous les matériaux de l'ouvrage com- « plet, statistique, historique et pittoresque; « et, assez heureux pour les avoir rassemblés par « un travail de plusieurs années, je vais main- « tenant les publier à Munich. Déjà la partie « éthographique est commencée; déjà des ar- « tistes distingués, dont plusieurs sont de notre « académie, s'occupent de concourir au bien « que je me suis proposé : les dessins, tous « d'après nature, sont gravés dans de grandes « proportions : le texte est rédigé en français, « et j'ai employé à Paris les plus belles presses « de vos imprimeries, pour que tout soit digne « du but que je désire atteindre.

« Et vous prouverez, ajoutai-je, monsieur, « que, dans un siècle si peu propice aux let- « tres, il se trouve encore des êtres qui dévouent « leur temps et leur fortune à lutter contre les « efforts renaissans de l'envie qui stérilise tout. » Je ne te répéterai pas ce qui ajouta au charme de sa conversation; mais ce que je puis assurer, c'est de n'avoir jamais entendu de courtisan parler loin de la cour avec autant d'enthousiasme de son maître, que le comte Charles le fit de son roi. Il mit dans le portrait qu'il m'en traça un abandon de dévouement et de reconnaissance, dont les expressions me pa-

rurent si vraies, que je ferais volontiers cent lieues de plus pour admirer à Munich un souverain dont les vertus se sont fait un tel ami.

MOURAFFA, Juillet.

Je reste quelques heures à Mouraffa, car je n'ai pu résister à l'offre obligeante que m'en a faite la comtesse Dziekonska, dont j'accepte l'hospitalité pour cette nuit. Les enfans de cette dame sont élevés avec un soin extrême : l'une des filles a une gouvernante française; celle de la plus jeune est anglaise. On s'aperçoit déjà des nuances prononcées de ces éducations diverses; son seul fils sera militaire : c'est ce que tout Polonais est au berceau; on dirait qu'ils naissent à cheval.

Il y a dans ce château, ainsi que dans plusieurs autres familles de distinction, des nains dont on s'amuse, comme jadis dans les cours. Les deux qui se trouvent ici sont les plus petits que j'aie jamais vus. Madame Zélie eut pu rivaliser avec le célèbre Bébé, ce nain du roi de Pologne que l'on cachait dans un pâté. Elle n'a que deux pieds et demi de haut, mais est proportionnée comme un modèle. On a cultivé son éducation, et elle parle plusieurs langues, joue de divers instrumens, et danse à ravir. Elle a vingt-trois ans et n'en paraît pas six, ce

qui rend toutes ses perfections fort extraordinaires. Le nain est fort laid, avec une tête énorme, gourmand et sale, mais assez spirituel. Quand on dit à la jolie Zélie que ce petit monstre sera son mari, elle commence à pleurer, et finit par s'évanouir : c'est une antipathie bien prononcée.

La comtesse s'est efforcée de rendre cette soirée charmante; elle y a bien réussi. Les Polonaises, dans leurs manières séduisantes, semblent mêler l'imagination orientale à la souplesse et à la vivacité de l'esprit français. Sans le but où je cours, je quitterais Mouraffa avec trop de peine.

Dans la jeunesse nous regrettons peu nos premiers ans, mais plus nous nous enfonçons dans la vie, plus leur souvenir a de charmes pour nous. Il est six heures du matin, je pars : que ne donnerais-je pas pour retrancher quelques heures de ma vie! Mon cœur compte les minutes, les secondes : qu'elles sont longues quand on vole au bonheur! Elles sont éternelles quand on l'a perdu.

Toulchin, Juillet.

Comme je rentrais hier soir à Toulchin, après quelques jours d'absence, l'horloge du château sonnait onze heures : le son de cette cloche parut à mon oreille la voix d'une ancienne connais-

sance. J'ai été assez surpris de voir le château illuminé : il y avait bal pour la fête d'un des enfans de la comtesse; et je me suis empressé de venir présenter mes hommages à la belle châtelaine.

Je ne me doutais pas, en m'éloignant de Toulchin, que je pusse y regretter autre chose que les personnes charmantes que j'y avais laissées; mais on ne parle ici que de la belle madame Narischkin, qui s'y est arrêtée quelques jours, d'où elle a continué son voyage pour la Crimée. Ses qualités aimables, sa bienveillance, sont tellement passées en proverbe à Pétersbourg, que je t'avoue qu'il m'est pénible de n'avoir pu saisir cette occasion de lui être présenté. Les femmes lui pardonnent de si bonne foi la supériorité de ses charmes, qu'il faut croire que la beauté de son âme commande cette indulgence. Tu sais qu'aimée tendrement depuis plusieurs années par le bel autocrate, ainsi que notre intéressante La Vallière, elle a conservé dans cette liaison cette délicatesse exquise qui suffit pour légitimer ce qu'un lien pareil peut avoir de blâmable. Bonne, aimante, sensible, comme l'amante de Louis-le-Grand, elle a tout ce qui fait pardonner le rôle brillant de favorite, et rend vraisemblable la constance d'un souverain que tant de genres de séductions assiégent.

La comtesse s'est surpassée dans la manière de faire les honneurs de Toulchin; et ce palais d'Armide, que deux enchanteresses se disputaient la gloire d'embellir, a vu ajouter tout le prestige des fêtes à celui dont la nature l'a doué.

Trop habile pour ne pas discerner le mérite, sous quelque aspect qu'il se présente, madame de Witt a été distinguée par la grande dame; et pendant ces trois jours elles ne se sont pas quittées. Diderot a dit : « Pourquoi l'amitié est-elle « si rarement obtenue? » C'est que tout le monde veut avoir des amis, et que personne ne sait l'être; mais quand, dans un rang élevé, on tâche de rapprocher les distances, il est bien facile de produire cet enthousiasme du cœur sur lequel se base la sincère affection. Je suis loin de dire, avec Caton, qu'il faut tant de choses pour faire un ami, que cette rencontre ne se trouve pas dans trois siècles : les exemples que j'ai vus du contraire, me font considérer ce mot comme un paradoxe que l'expérience réfute victorieusement. (1)

---

(1) J'ai d'autant plus regretté mon absence, que madame Narischkin était accompagnée de son jeune neveu, Léon Narischkin, fils du grand-chambellan, dont l'hospitalité est devenue proverbiale en Europe. Ce jeune homme est un des plus rares modèles d'amour, de constance et d'enthousiasme, que ce siècle puisse

Il a été beaucoup question pendant ces trois jours du plan de la *Sophio-Polis* future, et l'on m'assure que madame de Narischkin a paru y prendre le plus vif intérêt. Je crois t'avoir déjà parlé de cette ville que madame Potocka veut fonder sur la côte méridionale de la Crimée. Ce projet, aussi noble que vaste, demande des développemens : j'en ferai le sujet de ma première lettre.

Toulchin, Juillet.

Si l'esprit pouvait toujours penser, le cœur désirer, l'âme s'agiter et vouloir, les saisons ne feraient sur nous que des impressions à peine senties; les passions nous déroberaient à l'influence des climats ; mais l'esprit s'épuise de pensées, le cœur de désirs, et notre âme fatiguée nous invite au calme qu'elle troublait par ses agitations.

---

offrir : il inspire tout l'intérêt que commande une passion malheureuse ; si sa brillante carrière militaire, et les justes récompenses qui en ont été la suite, n'ont pu le dédommager de ses longues peines du cœur, du moins ont-elles prouvé qu'un sentiment profond est la source des plus nobles actions comme des plus douces vertus. Dans ces sortes d'illusions qu'inspire un sentiment exclusif, il y a toujours un motif généreux, quelques erreurs qui puissent en résulter.

Alors nous demandons aux objets extérieurs cette chaleur et cette richesse qui ne sont plus dans nos sentimens et dans nos idées; alors nous tournons nos regards vers un ciel plus pur, vers des sites plus rians; nous voulons respirer les douces haleines du midi.

Souvent notre propre conservation nous en fait une loi : quelquefois nous avons trop hâté la vie; nos esprits sont affaissés par les peines morales, ou les organes de la respiration ont reçu quelque atteinte. Dans tous ces cas, la médecine ordonne le voyage de l'Italie ou de la Provence; mais l'empire russe possède une Provence.

A quarante-quatre degrés moins trente minutes, à la pointe méridionale de la Crimée, s'élève le double promontoire que les Grecs ont appelé *Krion-Métopon* ou le *Front du Bélier;* nom pittoresque; car, en effet, *Simos* et *Laspi* présentent comme les deux proéminences du crâne de cet animal.

Entre ces deux promontoires est la plage que les Grecs, à cause de sa beauté, ont appelée *Kalos-Limen.* Le promontoire au-dessus de Laspi était appelé *Parthénion.* C'est là qu'était le temple qui fut desservi par Iphigénie, et qu'il ne faut pas confondre avec les chapelles où on lui rendait un culte à elle-même. Ces honneurs

divins étaient analogues à ceux que les Grecs d'Olbia rendaient à Achille, leur héros protecteur.

Lorsque Catherine vint reconnaître les nouveaux rivages qu'elle avait donnés à son empire, on pratiqua un chemin pour les voitures de *Balyk-Lava* jusqu'au haut de Laspi. On raconte dans le pays que cette grande princesse y fut frappée d'admiration. L'Euxin, qui s'élevait jusqu'à son horizon, comme pour lui cacher Constantinople, attacha long-temps ses regards. Elle donna des louanges à la beauté du site.

Laspi n'est plus aujourd'hui un lieu habité ; mais il le fut autrefois. La preuve en est dans les arbres fruitiers qui couvrent les gradins de ce vaste amphithéâtre. Il s'appelle ainsi, parce qu'il en a la forme, et serait, sans doute, le plus beau lieu de la Crimée, si Alupka n'existait pas.

On ne peut se rendre directement de Laspi à Alupka ; il faut entrer dans la vallée de Baydar, aussi délicieuse par sa fraîcheur que la côte méridionale peut l'être dans la saison avancée. On peut dire, sans exagération, qu'un printemps éternel règne au pied des monts Jella : il ne faut, pour en jouir, que passer d'un côté à l'autre.

On trouve dans la vallée de Baydar des sources

si froides qu'on ne peut y tenir le bras une minute. Près de là se pêchent des truites renommées par leur goût exquis.

Le chemin de Baydar à Alupka, bien que rapide en quelques endroits, est facile avec les chevaux du pays : on le fait en moins de deux heures.

Les noyers et les châtaigniers y donnent une ombre délicieuse; mais ce lieu doit ses plus grands charmes à des arbres d'une moindre hauteur. L'olivier, le grenadier, le figuier y sont abondans; des orangers y ont passé l'hiver dans des maisons sans fenêtres. Si toutes ces productions n'attestaient pas assez la beauté du climat, on en trouverait la preuve dans la bâtisse des maisons : elles ont des terrasses au lieu de toits, et c'est dire assez que la neige n'y tient pas.

Cinq gros ruisseaux serpentent au milieu des jardins et des maisons, et vont se perdre dans la mer, près du môle naturel formé par un rocher : non loin de là sont d'autres rochers où se fait la pêche des huîtres.

D'Alupka à Simos s'étend une grève spacieuse entre les montagnes et la mer. C'est là que, sur la côte méridionale de la Crimée, doit s'élever Sophio-Polis, établissement que l'on peut regarder comme avantageux à l'état, à

l'humanité et aux sciences : en effet, sous le rapport des sciences, la Crimée, plus qu'une autre contrée de l'Europe, est faite pour attirer un grand concours de voyageurs. Placée aux frontières de l'Asie, elle participe aux produits de cette partie du monde. Sa flore est à peu près celle du Phase et de l'Araxe. La faune taurique ne mérite pas moins d'attention ; elle offre la gerboise, le lézard bipède, et d'autres animaux encore peu connus.

Veut-on se rapprocher des Méotis? On y trouve en activité un phénomène qui intéresse la géologie ; ce sont des volcans de vase qui ont bouleversé, pendant ces dernières années, le fond et les rivages du Palus.

Si l'on s'enfonce dans certaines vallées, on y peut suivre l'ancien séjour des eaux, dans le temps où la Grande-Tauride était une île, ainsi que Pline l'atteste.

Dans d'autres vallons, les escarpemens du rocher ont été creusés par les torrens, et l'on pénètre dans les demeures de ces anciens Troglodytes. Les dynastes du moyen âge les ont imités. Leurs manoirs sont en partie composés de tours, en partie de chambres souterraines. On y voit aussi des cellules creusées dans les rochers, et qui servent encore aujourd'hui de retraite à des religieux : enfin, les habitans de ces montagnes

sont eux-mêmes des monumens vivans difficiles à déchiffrer.

On y trouve des villages chrétiens où l'on ne parle que le turc; des villages musulmans où l'on parle un dialecte grec, qui n'est point le grec vulgaire.

Dans trois villages voisins d'Alupka, les habitans ont la même physionomie, monstrueusement étroite et longue, type inconnu d'une nation perdue.

Tu vois donc, sous tous les rapports, de quel intérêt cette ville projetée peut être pour la Russie, et combien les amis de madame Potocka doivent encourager un projet qui attache son nom à une aussi noble entreprise. J'ai pensé que ces détails t'intéresseraient, d'autant plus qu'une concession de la comtesse m'y rend propriétaire de deux mille arpens; et si nous effectuons enfin nos projets de retraite et de bonheur, pourquoi ne choisirions-nous pas, pour les réaliser, une terre classique, un climat superbe, un pays libre, où nous n'aurions pour voisins que de bons Tartares, qui, au défaut du brillant papillotage du monde, nous offriraient le tableau si rare de la candeur des premiers âges?

Toulchin, Juillet.

J'ai rencontré ce matin, dans la cour du château, un fermier de la comtesse qui se plaignait

d'y être depuis trois jours, sans savoir à qui remettre un gros sac de ducats dont personne, disait-il, ne voulait se charger. La singularité de sa plainte m'a fait sur-le-champ user de mon crédit pour prier madame Potocka de vouloir bien enfin recevoir les 1,500 ducats dont cet honnête homme tremblait de ne jamais être débarrassé. Tu vas prendre cela pour une plaisanterie; que diras-tu de celle-ci? Il y a quelques jours qu'à l'extrémité de la table j'aperçus un jeune étranger auquel personne ne paraissait faire attention. Je demandai à madame Potocka pourquoi il n'était pas placé près d'elle. « Il faut « bien, me répondit-elle, pour ne pas être taxée « de fierté, admettre de pareilles gens dans sa « société. Celui-ci est le fils d'un homme qui a « géré les biens de mon mari. » Je n'insistai pas davantage. Un moment après, M. Winitzki, me le faisant remarquer, me dit : Ce jeune homme va commencer ses voyages, et son père lui donne 150,000 florins par an pour achever son éducation. En ce cas, dis-je à la comtesse, si c'est par esprit d'humilité que vous recevez à votre table des pauvres de cette espèce, je vous conseille d'y faire servir de l'or potable aux gens que vous croirez de mise. Voilà la Pologne : les extrêmes s'y touchent; un brillant fastueux, une politesse affable, un ton parfait, de l'exal-

tation, du vague dans les idées; mais enfin un charme qui attache, entraîne et subjugue, sans qu'on puisse s'en défendre.

Nous avons été ce soir à la noce d'un des fils du rabbin Elkana; l'on s'y est beaucoup diverti. Les scènes bizarres qui s'y sont passées perdraient à être décrites; mais elles ont inspiré l'imagination de notre jeune peintre écossais, qui veut en former deux tableaux qui seront d'un grand intérêt de localité. Je ne te parlerai ni des cérémonies religieuses qui, pour les juifs, sont les mêmes partout, ni d'un souper où tous les rabbins, rangés autour d'une immense table, dans leur costume également imposant et pittoresque, ramenaient les idées sur les patriarches des premiers âges du monde. Je ne te parlerai pas non plus de leur bal, où la danse monotone, bien que nationale, offrait à peine le piquant de la nouveauté; mais ce que tu n'as pas vu, c'est le bouffon israélite, espèce de jongleur, dont une noce juive, en Pologne, ne saurait se passer; les contorsions dégoûtantes et ridicules de ce saltimbanque, regardé cependant comme le phénix de sa profession, firent fuir les dames effrayées de ce genre d'imitation. Si la danse nuptiale à Rome ressemblait à celle-là, je ne m'étonne plus que le sénat, l'ayant trouvée dangereuse à la pudeur, n'ait coupé le mal dans

sa racine, par un arrêt qui exilait de Rome tous les maîtres de danse.

Toulchin, Juillet.

Je t'ai dit un mot, dans une lettre de Squiéra, des fortunes de quelques particuliers de Pologne (1); je me suis en outre procuré ici des détails sur la fortune du comte Potocki : elle est de 165,000 sujets mâles; en y joignant les femmes, les nobles, les juifs et les marchands, cela forme une masse triple de la première : il est aisé de jouer le souverain, quand on appuie ses prétentions à la puissance sur de telles bases (2).

Nous avons eu hier comédie et ballet. Les en-

(1) J'eusse pu y ajouter, comme preuve d'un faste peu commun, que le comte Ilinsky, dans son château, à Iwanow, en Volhynie, parmi tous les genres de plaisirs qu'il y rassemble, entretient, pour son propre amusement et celui de ceux qui le visitent, trois troupes d'acteurs, qui jouent en italien, en français et en polonais; que le spectacle est toujours terminé par un ballet; et que la dépense de cette modeste récréation ne lui coûte pas moins de 300,000 francs par an.

(2) Aussi l'administration de ses terres ressemble-t-elle à celle d'un petit royaume, et les commissaires de ses cercles ont sans doute plus de luxe que la plupart des ministres responsables : son revenu passe 8 millions de florins.

fans ont représenté de petites pièces agréablement versifiées par l'abbé Chalenton; les filles, surtout, ont mis dans leur jeu beaucoup de finesse, comme dans leur danse beaucoup de grâce. La salle est construite dans une des ailes du château, sur le même plan que celle de l'ermitage à Pétersbourg.

C'est à quatre lieues et demie d'ici, dans une terre de la comtesse, nommée Kovalowka, qu'est le tombeau de Howard, ce philanthrope célèbre, qui parcourut l'Europe dans la bienfaisante intention d'améliorer le régime des prisons. Son mausolée, placé dans une île, a la même forme que celui de J. J. Rousseau à Ermenonville. Une différence réelle entre ces deux grands hommes, c'est que l'un a beaucoup écrit pour le bonheur de l'humanité, et que l'autre a beaucoup fait pour elle. C'est la théorie et la pratique; mais qu'elle est sublime cette pratique d'un art que les hommes affectent de si peu connaître!

Je t'ai mandé que nous avions souvent ici des tableaux mouvans : trois nouveaux acteurs viennent de se présenter sur la scène; le comte Markoff, et les généraux Toutchkow et Moschensky. Le premier était ambassadeur en France, et se fait gloire d'avoir bravé la puissance de Bonaparte, devant qui tout alors se prosternait. Le

vait depuis deux jours à Venise, lorsqu'à son retour de Rome, cette famille y arriva. Les sénateurs s'empressèrent d'aller au-devant d'elle pour lui offrir à l'envi leur palais; mais, préférant un peu moins d'aisance à l'embarras du choix, elle se fit conduire à l'auberge de l'Écu de France, sur les bords du grand canal, près du Rialto, où le comte Félix était aussi descendu. Quel fut l'étonnement du palatin de voir entrer M. l'hôte, son bonnet à la main, pour le prier poliment de déloger, attendu qu'une famille distinguée désirait ses plus belles chambres! « Mais, objecta le comte, il me semble « que je ne dois me déranger pour personne. — « Et que voulez-vous que j'y fasse, monsieur? « c'est le doge lui-même qui m'en donne l'ordre, « et me les amène : vite, vite, empaquetez : « M. le duc de Polignac attend en bas, en man- « geant pour déjeuner le dîné que j'avais pré- « paré pour vous, mais que je remplacerai à « temps; soyez sans inquiétude. » Cependant le comte n'avait avec lui qu'un seul valet de chambre; et comme on était loin de soupçonner son rang et son immense fortune, l'hôte insistant avec opiniâtreté, le comte dut se rendre, et, cédant l'appartement qu'il occupait, se contenter de deux petites chambres dans l'étage supérieur. Lorsque, quelques années après, une

combinaison de circonstances funestes contraignit cette famille illustre à venir réclamer en Ukraine l'hospitalité du même comte Potocki qu'elle avait délogé en Italie, il eut la délicatesse de ne pas parler de ce fait, qui les aurait peut-être humiliés, et ce ne fut qu'après la mort du comte, que l'abbé Chalenton, auquel il l'avait confié, se permit de raconter ce jeu bizarre de la fortune et des révolutions.

Le salon de ce petit château est orné avec beaucoup de goût; tous les meubles, brodés en point de trapisserie, sont dus aux loisirs de l'exil des jeunes comtesses. De jolies esquisses, des extraits d'histoires, quelques ariettes françaises, prouvent que l'on y combattait le souvenir par les arts, et que si l'amélioration du premier âge tient au travail, le perfectionnement du second est souvent dû à la douleur. Nous laissâmes la maison pour parcourir les jardins; l'abbé nous montra celui que chacun des enfans cultivait; puis, sous un joli berceau de tilleuls, on servit des fruits, de la crême et du thé; enfin, nous quittâmes fort tard cet asile intéressant à tant de titres, pour retourner au temple de la fortune si enviable, quand, ainsi que le comte Félix Potocki, *on est riche pour les malheureux*.

KOVALOWKA, Juillet.

Je suis venu à Kovalowka visiter les haras de la comtesse, qui sont sous la direction du colonel de Grünstein, écuyer de notre infortuné duc d'Enghien, et qui, n'ayant pu prévoir ni empêcher le crime atroce qui l'en sépara à Ettenheim, est accouru, comme tant d'autres naufragés, chercher un port en Ukraine, qu'il a trouvé dans cette famille hospitalière.

Comme les chevaux, et les bestiaux de toute espèce, forment la majeure partie du revenu des terres, on ne s'étonne pas du nombre prodigieux qu'on en élève, ni du soin apporté à se procurer les individus des plus belles races. J'ai vu là des étalons de tous les pays : il y en a de turcs, d'arabes, de français, de russes et d'anglais; un, entre autres, que lord Douglas a donné à la comtesse, et qui m'a semblé plus beau qu'aucun de ceux des écuries impériales. Mais tu n'es ni fermier ni maquignon, je t'épargnerai donc les détails sur la conservation des races pures, ainsi que sur leur produit annuel. C'est un chapitre d'économie rurale que j'étudierai, si je prolonge mon séjour en Ukraine.

Notre société à Kovalowka n'est composée que de six personnes ; la comtesse, et Sophie sa fille aînée, le comte de Witt son fils, le comte Moschensky, Serge et moi. Le vieux maréchal

nous a raconté toutes les vicissitudes de sa vie, qui feraient un épilogue très beau dans l'histoire d'un politique : parvenu au faîte des grandeurs et de la fortune, pendant les révolutions de Varsovie, il eut deux fois la corde au cou pour être pendu ; son éloquence le sauva.

Le jeune comte de Witt nous parlait batailles, car depuis l'âge de neuf ans il est militaire. La comtesse nous a promenés dans toutes les cours qu'elle a parcourues, en nous peignant les caractères et les talens divers des gens célèbres qu'elle a connus ; et la jolie petite Sophie, mime charmant, a contrefait à ravir tous les habitans du palais de Toulchin, sans même nous en excepter. Quant à Serge et à moi, qui ne nous donnions d'autre peine que celle d'écouter et de jouir, ces trois jours nous ont paru un songe.

En rentrant à Toulchin, je me suis approprié les vers que Linant fit à Cirey pour l'illustre marquise du Châtelet ; et, les adaptant à notre charmante hôtesse, je lui dis :

Un voyageur qui ne mentit jamais
Passe à Toulchin, l'admire, le contemple ;
Il crut d'abord que c'était un palais ;
Mais en voyant Sophie, il dit : Ah ! c'est un temple.

TOULCHIN, Juillet.

Le ciel se joue-t-il assez des projets que je forme ! Je ne ferai pas le voyage de la Crimée

avec madame Potocka. Un courier, que son fils lui a expédié de Pétersbourg, l'engage à s'y rendre incessamment; et nous partons demain pour Sophiowka, d'où elle continuera son voyage pour la capitale. Pour moi, où irai-je? Depuis plusieurs jours je suis si accablé, que toute cette amertume remplit mon cœur, s'y fixe, et s'y glace : tristes semblans de joie et de vie que ce conflit intérieur des passions. Mais « celui qui « n'a pas souffert, dit le prophète, que sait-il? « *Aux fleurs les zéphirs; aux hivers les tempêtes;* « *au cœur de l'homme la douleur!* »

SOPHIOWKA, Juillet.

Ah! de tels souvenirs, que toujours se compose
Le temps qui me ravit à des êtres chéris;
On brise le cristal qui renfermait la rose,
Mais son parfum encor s'attache à ses débris.

Si quelque objet pouvait charmer ma douleur, la vue de Sophiowka aurait dû y réussir : c'est l'ouvrage de l'amour; et chaque détail de ce beau lieu trahit son auteur. Quel mélange de fleurs, de gazons! Quelle abondance d'eaux jaillissantes ou fugitives! L'air y est embaumé de mille parfums divers; le chant des oiseaux, le bruit des cascades, livrent à des douces rêveries; des fruits de tous pays semblent, au milieu des bois, ne devoir qu'à la nature leur éclat et

leur saveur. Tous les sens jouissent à la fois; l'âme y est enivrée par les plus ravissantes sensations. Ah! que n'ai-je la plume de Trembecky ou de Delille, pour te décrire ce beau séjour! ou plutôt, pourquoi n'y es-tu pas comme moi, guidé par celle qui lui prête encore de nouveaux charmes!

Le comte Félix Potocki, désirant immortaliser la femme qu'il a tant aimée, voulut qu'un jardin portât le nom de Sophie, et surpassât en magnificence comme en goût, ce que l'antiquité et les temps modernes offrent de plus remarquable. A cet effet il choisit un vaste espace, près de sa ville d'Human, où la nature n'était que sauvage, mais susceptible d'être embellie par l'art. Les dépenses qu'il y fit pendant dix ans furent énormes, et le nombre des paysans qui y travaillèrent prodigieux. Les plans furent tracés et exécutés sous les yeux d'un homme habile (1); les machines que ce rival de Le

(1) M. Metzel, ancien capitaine de l'artillerie polonaise, resta attaché à son ancien chef, le comte Potocki, et se plut à conduire les travaux de Sophiowka; il n'avait pour ouvriers que des paysans très grossiers, et dut, par conséquent, posséder ou acquérir tous les arts nécessaires à cette création: il voyagea en Saxe et en Silésie, pour voir agir les machines dont il avait lu la description et calculé les effets, et parvint, à force de

Nôtre fit construire pour transporter des quartiers de rocher, ainsi que tout ce qui a rapport à l'hydraulique, décèlent un génie que ne découragent pas les difficultés. Le comte avait mis des sommes immenses à sa disposition; des milliers de bras étaient sans cesse prêts à servir sa pensée. Avec de tels moyens, on peut exécuter un œuvre magique, et c'est en un mot peindre Sophiowka.

Ce qui ajoute à l'étonnement, c'est qu'on franchit un désert aride, avant que la fraîcheur de l'eau, et l'air parfumé qu'on respire, n'annoncent ce séjour. Un obélisque d'un seul bloc de granit, de soixante pieds de hauteur, sur lequel est gravé *Eros to Zophia* (l'amour à Sophie), indique par qui et pour qui ce lieu fut créé. D'un vaste bassin s'élance un jet d'eau, le plus élevé de l'Europe; en suivant une allée couverte, formée par un berceau de saules pleureurs, on arrive à l'autre extrémité de cette pièce d'eau. La rivière de Kamionka se précipite d'une élévation prodigieuse sur des rochers, s'y brise, et sa chute violente la fait remonter en

persévérance, à créer parmi les steps du Yédissan, ce jardin de Sophiowka, une des merveilles de l'Europe. M. Metzel est maintenant directeur des ponts et chaussées du royaume de Pologne.

fumée épaisse; c'est un torrent qui tombe, un torrent qui s'élève, opposition admirable des plus beaux mouvemens. On traverse le fleuve sur un pont de fer, dont la légèreté égale le travail; un vase de granit oriental, orné des fleurs les plus rares, surmonte dans la presqu'île un bassin peuplé de poissons dorés; plusieurs grottes formées par des rochers immenses qui semblent supportés par l'air, laissent apercevoir par intervalles la cascade sous mille points de vue différens. De la grotte principale, tapissée de lierre et de chèvrefeuille, l'eau se divise en deux parties, et forme une île suspendue sur l'abîme où ce torrent va se précipiter. En gravissant un chemin taillé dans le roc, on se trouve sur une élévation qui domine la pièce d'eau, et rappelle le saut de Leucade qu'immortalisèrent tant de victimes de l'amour. Un temple de troncs d'arbres, non dépouillés de leur écorce, y retrace les premiers monumens que la piété des hommes élevait à la Divinité; une pente douce conduit à l'entrée d'une caverne profonde, appuyée sur un seul bloc de granit, d'où s'échappe en bouillonnant une source abondante. Cette grotte est consacrée au bonheur, ainsi que l'annoncent deux vers polonais, dont voici le sens : *Qu'ici l'infortune s'oublie, et la félicité s'augmente.* On se dirige vers

un amphithéâtre écarté, qu'entoure un double rideau de peupliers d'Italie; plusieurs gradins en pierre y sont circulairement placés, comme l'étaient jadis en Grèce les lieux consacrés aux entretiens des sages. On nomme celui-ci l'école d'Athènes. Une allée d'acacias conduit près d'une colonne tronquée, baignée par un ruisseau qui se sépare en trois cascades. Cette solitude, consacrée à la douleur, renferme la tombe de trois enfans de madame Potocka, ravis à sa tendresse au matin de leur vie : quelques touffes de roses-des-saules s'élèvent sur leurs cendres. Si l'on suit ce ruisseau qui serpente vers le champ de la mort, on aperçoit un temple égyptien qu'enveloppe, en tous sens, une nappe d'eau; un passage souterrain y laisse pénétrer, et sous cette construction de marbre et de granit, on vient aux jours de l'été fuir les rayons du soleil. Pres de là est une volière, où mille oiseaux confondent leur ramage avec le bruit de la cascade. En remontant une colline ombragée d'arbres, que depuis plusieurs siècles la coignée et le temps ont respectés, une allée sinueuse mène au bord d'un lac sur lequel se balance un bateau couvert à la manière des gondoles génoises. Quatre rameurs font voler l'esquif vers un antre souterrain, où, pendant vingt minutes, on navigue sous des masses de rochers suspendues

sur ce frêle bâtiment : parvenu à l'écluse, dans peu d'instans il s'élève à la hauteur d'un lac, dont à peine on aperçoit les limites. Un navire, dont les agrès dorés rappellent le vaisseau que montait la reine d'Égypte dans son voyage à Tarse, fait voguer en tous sens sur ce beau lac, puis conduit vers une île où, parmi des fleurs et des massifs d'arbres consacrés au deuil, doivent un jour reposer les cendres du chantre de Sophiowka (1). C'est de son dernier asile, que planant encore sur cet Éden, il recevra les tributs d'hommages que ses compatriotes viendront rendre à ses mânes. Continue-t-on d'errer au sein de cette nature ravissante? sur le penchant d'une montagne, on trouve la source de la fontaine de Sophiowka, sur laquelle on a placé pyramidalement sept blocs de granit, qui se soutiennent par leur propre poids; ouvrage digne des beaux temps de Rome, et dont on ne peut assez admirer la hardiesse. L'eau, en s'échappant de cette grotte merveilleuse, va par un canal souterrain jaillir à quelques pas dans un bassin de granit. Au sommet de la montagne d'où l'on découvre en entier Sophiowka,

---

(1) Les vœux du Barde célèbre ont été exaucés. Trembecky repose maintenant dans ces mêmes lieux immortalisés par son génie.

on s'arrête un moment dans une orangerie qui ne le cède en rien aux plus riches de l'Europe. Si l'on considère quels soins exige, dans ce climat, la conservation des plantes exotiques, on sera surpris du nombre et de la beauté de celles que cette serre renferme. On y recueille jusqu'à trois mille ananas tous les ans, ainsi que les fruits les plus rares des autres continens. A cette esquisse imparfaite, joins encore tout ce que l'art prête de charmes à ce beau jardin, cette profusion de vases, de statues en marbre et en bronze, mille points de vue différens, qui sont tous des tableaux exquis, l'eau s'y reproduisant à chaque pas sous une forme nouvelle; et dis-moi s'il est possible de rien admirer ensuite, sinon celle pour qui on créa tant de merveilles.

Que de fois ne suis-je pas venu, toujours avec un ravissement nouveau, parcourir ce séjour qui prouve, au milieu des déserts de l'Ukraine, la force du sentiment qui lui a donné naissance! Plein d'une image chérie, comme je me plaisais à me placer ici dans toutes les situations délicieuses que ma mémoire me rappelait! Sur ce rocher sourcilleux, j'eusse répété avec l'amant de Julie : *Ame de ma vie! ces lieux ne disent-ils rien à ton cœur?* et, comme Saint-Preux, j'eusse gravé sur la pierre antique le serment

d'un amour éternel. J'animais cette nature agreste, par la touchante image de ces deux enfans du désert, dont le chantre d'*Atala* nous a retracé les vertus sublimes. Près de ce torrent impétueux, j'eusse soupiré des vers comme Tibulle à Tivoli; ces prés émaillés de fleurs, ces grottes si fraîches, vous rappelaient à ma mémoire, sensibles auteurs de *Télémaque* et d'*Estelle;* simple berger, j'eusse voulu pour elle vivre et mourir dans cette nouvelle Arcadie; ou, préférant l'amour à la grandeur, près d'une autre Calypso, n'avoir un cœur que pour Eucharis. Chaque objet, chaque pas s'animait par le souvenir; mais tempérant mon ravissement par le calme de la réflexion dans ces lieux enchantés, je traçais encore ces pensées de la mélancolie : « Aimé à l'aurore de la vie, le « brillant rêve de l'amour balance ses illusions « magiques sur notre doux et joyeux printemps; « la coupe du plaisir est portée à nos lèvres, « on croit aux délices de la terre, et l'on se « confie à son sort; mais fût-il même prospère, « l'âge désenchante la carrière, dès lors tout se « flétrit! Mortels, nous voilà tous; mêmes er-« reurs, même réveil, égal voyage, égale fin! »

HUMAN, Juillet.

Le présent est pour ceux qui jouissent, l'avenir pour ceux qui souffrent.

Madame Potocka et toute sa famille m'ont quitté. Serge, renonçant à son voyage en Crimée, l'accompagne à Pétersbourg (1). Je suis resté seul à Sophiowka, que ce départ a bien désenchanté. La comtesse m'a promis de n'être que six semaines absente, et m'a fait consentir à l'attendre à Toulchin, en mettant en vers français le poëme de M. Trembecky. Je connais la difficulté des traductions; je sais ce qu'en ont dit Pope et l'abbé Delille; mais que peut-on refuser à la comtesse Sophie? Je resterai donc encore quelques jours ici pour m'identifier avec

(1) A quoi tiennent les carrières dans la vie? Au hasard que l'on invoque, ou au chemin que l'on choisit. Serge de Zibin était parti presque malgré moi, de Moscou, pour me suivre en Crimée, et me quittait quand je connaissais tout le prix de son amitié. Il arrive avec la comtesse Potocka à Pétersbourg, y prend du service comme bas officier, ainsi que tous les jeunes seigneurs russes, fait avec distinction la campagne de 1812 et les suivantes. Je l'ai retrouvé enfin en 1815, au congrès de Vienne, lieutenant-colonel, aide-de-camp du général Ozarowsky, et décoré de huit ordres, parmi lesquels celui de Saint-George, qu'il avait reçu des mains de l'empereur. A coup sûr, il n'eût pas trouvé tant de gloire en Tauride.

ce lieu que je vais chanter, et je retournerai demander aux berceaux de Toulchin d'aussi beaux vers que ceux qu'ils inspirèrent jadis à Trembecky.

J'ai oublié de te dire que Charles, reprenant toute la dignité de son ancienne profession, nous a quitté pour ouvrir une école à Némirow. Il suit bien le précepte de Boileau en passant du plaisant au sévère. Nous l'avons mis à même, je l'espère, de ne plus retourner à ses fourneaux.

Pline l'ancien disait fort judicieusement, qu'il n'est pas un livre médiocre dont on ne puisse extraire quelque chose d'utile; j'en dirai de même des voyages : il n'est pas un endroit, si ingrat qu'il paraisse, où l'on ne puisse découvrir quelques faits intéressans de son histoire présente ou passée. Par exemple : Human, d'où je t'écris, fut au temps des cosaques zaporoges, le théâtre de leurs cruautés : cette ville soutint plusieurs semaines un siége long et meurtrier contre plus de dix mille de ces brigands, qui la prirent par trahison, et la livrèrent au pillage ainsi qu'à tous les excès dont ils se rendaient coupables. Huit mille personnes de tout âge et de tout sexe y furent massacrées. Je fais des recherches sur ces zaporoges, dont l'existence a été si funeste à ces contrées. Si je re-

cueille quelques vérités dignes de ton attention, j'en ferai le sujet de ma première lettre.

HUMAN, Juillet.

Armati terram exercent, semperque recentes
Convectare juvat prædas et vivere rapto.

Avant de te donner des détails sur les cosaques (1) zaporoges, que l'on peut regarder comme les flibustiers de l'Ukraine, je commencerai par l'étymologie de leur nom. Le pays qu'ils habitaient était situé sur les rives du *Dniéper* (Borysthènes), là où le fleuve est obstrué dans presque toute sa largeur par des rochers que l'on nomme en russe *Parog* (cataractes), et *Za*, voulant dire *au-delà*; ces deux mots réunis signifient *au-delà des cataractes*. C'est de cette dénomination que l'on appela par la suite les peuples au sud des cataractes du Dniéper. On ne leur connaissait cependant pas de frontières déterminées : leur territoire se prolongeait jusqu'au *Bog* (Hypanis), de sorte qu'il est assez difficile de déterminer quelle en était la véritable étendue; mais c'est ainsi qu'à peu près on en fixait les limites : à l'occident, les Tartares d'Oczakow; au nord, la Pologne;

(1) Le mot *Cosaque* vient du tartare : il signifie *homme armé*.

à l'orient, la Petite-Russie; et au midi, les Tartares de la Crimée.

Malgré le vice d'une constitution qui excluait à jamais les femmes de leur république, leur population ne décroissait pas. Peu inquiets sur leurs moyens d'existence, n'ayant ni ménage, ni famille, l'Ukraine et les provinces voisines étaient sans cesse en butte à leurs brigandages : ils y étaient connus sous le nom de Haydamaks. Les bestiaux, les grains, et en général toutes les productions du pays devenaient leur proie; puis, à la lueur des incendies, sur des décombres fumans, ils ravissaient l'honneur des femmes et des filles. Tous les enfans mâles, au-dessous de douze ans, enlevés par eux, élevés dans leurs mœurs, devenaient par la suite zaporoges; beaucoup de paysans, qu'attirait le commerce d'échange, se laissant séduire par cette vie d'indépendance, les servaient comme valets, avec l'espérance, au bout de quelques mois, de faire partie de la république; mais surtout ils devaient leur accroissement et leur férocité à ces fugitifs de tous les pays, qui venaient chercher chez les zaporoges l'impunité de leurs crimes; des aventuriers polonais, russes, hongrois, tartares, grecs, français, anglais et allemands, que l'espoir de s'enrichir promptement enrôlait sous leurs bannières, et que ce genre de vie repous-

sait à jamais de la société. Dès qu'un de ces étrangers se faisait agréer, il s'obligeait à changer de nom, d'usages, de costumes, et souvent même de religion, pour se conformer entièrement à toutes les coutumes des zaporoges. On ne le recevait qu'après un long noviciat, et des épreuves qui attestaient son courage et sa fermeté.

S'occupant peu d'agriculture, ils menaient la vie des peuples nomades, s'abritant sous une espèce de tente, faite de natte de joncs légers, qu'ils transportaient avec eux lorsqu'ils poussaient leur chasse et leur pêche jusqu'au Liman du Dniéper, à son embouchure dans la mer Noire. Ils attachaient le plus grand prix à l'accroissement des haras. Leurs chevaux de race croisée, turque et polonaise, s'élevaient sans beaucoup de soins dans des pâturages fertiles, et devenaient toujours par la suite un objet de spéculation aussi considérable qu'avantageux.

Le nombre des zaporoges n'était jamais fixé; trente à quarante mille se livraient exclusivement aux armes, et souvent se mettaient à la solde de quelque nation étrangère : quelques uns parmi eux, qui, déjà riches, possédaient de beaux haras, des troupeaux nombreux et de vastes terres, n'allaient plus en course, et gardaient à leur service plusieurs paysans ukrai-

niens, pour cultiver leurs champs, jusqu'à ce qu'ils eussent mérité par leur zèle de devenir eux-mêmes zaporoges.

Outre ces habitations particulières, les zaporoges comptaient quarante bourgades guerrières, composées chacune de mille *kurinni*, ce qui veut dire *demeure souterraine*. Là, chaque guerrier, au retour de ses expéditions, habitait un espace de douze pas de longueur sur huit de large, recouvert de nattes. Cette demeure ne renfermait qu'une peau d'ours, qui leur servait de lit, et quelques ustensiles pour apprêter leurs repas. Au milieu de ces mille tanières, s'en distinguait une un peu plus spacieuse, qui servait au commandant de la bourgade, dépendant entièrement lui-même du chef de la nation, que les zaporoges nommaient hettman. Le premier de ces cosaques qui prit ce titre, fut élevé à cette dignité par Étienne Battori, roi de Pologne.

Ce qui te paraîtra peu vraisemblable, c'est que les membres de cette étrange famille, composée en grande partie d'individus souillés de meurtres, vivaient chez eux en très bonne harmonie. Au moment de leur réception, ils devaient adopter un frère d'armes qu'ils juraient de ne jamais abandonner, et de défendre dans quelque péril qu'il fût : il n'y avait pas

d'exemple qu'aucun d'eux eût jamais manqué à ce serment. Soumis et dévoués au chef qu'ils s'étaient choisi, ils se faisaient gloire dans leur vie privée de se montrer sobres, vigilans, hospitaliers : cette dernière qualité même était pour eux un devoir qu'ils exerçaient scrupuleusement envers tout étranger qui venait se mettre sous leur protection.

Ils n'avaient point de lois écrites; l'usage était leur seul code : mais celui qui y contrevenait était puni avec une extrême sévérité. Le zaporoge qui tuait un de ses camarades, était enterré vif à côté de sa victime; celui qui était convaincu de vol dans la *Sithtz*, était attaché trois jours de suite à un carcan, auquel on suspendait une bouteille d'eau-de-vie et un knout. Chaque cosaque venait boire avec lui, et le frappait ensuite avec fureur : il était rare qu'un coupable échappât à cette épreuve.

Des quarante bourgades, quatre principalement se livraient aux incursions lointaines; on les nommait *Sithtz* : souvent elles portaient la terreur jusqu'aux portes de Kiow, ou dans les faubourgs de Constantinople : c'était toujours parmi l'une d'elles que l'hettman fixait sa résidence.

Ce chef était élu à la pluralité des voix : il était à la fois général, souverain et législateur : on le nommait aussi *Kochevoi-Attaman*, c'est-

à-dire, commandant du camp. Pour parvenir à cette dignité, il fallait que, distingué par une intrépidité féroce, il se fût souillé de tous les crimes pendant ses courses. Il en fut, cependant, qui joignirent à des connaissances utiles une façon de vivre noble et loyale.

L'hettman exerçait une autorité absolue, sans cependant pouvoir déroger en rien aux usages établis. Gouvernant en monarque, il en avait le faste : toutes les hordes sous sa domination lui payaient un tribut, outre la dîme de toutes les prises.

Au retour des expéditions, chaque chef devait lui apporter son butin, pour qu'il fût également partagé, même entre ceux qui n'avaient pas pris part à l'action. Le supplice du carcan, dont je viens de te parler, servait également de punition au cosaque qui, pendant le combat, eût cherché à détourner quelque chose à son avantage.

Ils professaient la religion grecque, et avaient parmi eux des ministres du culte, qu'ils nommaient, comme en Russie, *Pope*.

Leur vie active les faisait exceller dans tous les exercices du corps; ils dressaient et domptaient les chevaux les plus fougueux. Lorsqu'ils partaient pour de longues expéditions, ils emmenaient toujours deux chevaux, et même

trois, qu'ils montaient alternativement; ce qui rendait leur course tellement rapide, qu'ils devançaient ainsi la nouvelle de leur approche. Dans le repos de leur vie ordinaire, ils s'exerçaient à la course, à la lutte, à la nage, ainsi qu'à tout ce qui pouvait leur devenir utile à la guerre. Dans leurs fêtes, qui ne se terminaient pas sans quelques excès de vin, les plus agiles exécutaient la danse que l'on appelle *cosaque*, qui demande beaucoup de souplesse et de force. C'est au son d'une longue guitare, nommée *terban*, qu'ils font des tours d'agilité aussi surprenans que ceux des jongleurs indiens.

Ne servant que comme troupes auxiliaires, ils recherchaient l'alliance d'une nation puissante, dont ils se faisaient un appui. Saisissant habilement l'occasion de se joindre au plus fort pour accabler le plus foible, ils voyaient des ennemis partout où il y avait du butin. Alternativement alliés des Polonais, des Russes, des Turcs, et même des Tartares, à la fin de ces guerres, ils rapportaient toujours d'immenses richesses dans leur camp.

Cette république, dont tous les membres étaient égaux, effrayait ses voisins par un courage farouche; habiles surtout dans les attaques imprévues, ils ne se battaient jamais en ligne, mais jour et nuit harcelaient l'ennemi; char-

geant avec furie, aussitôt ralliés que dispersés, ils reparaissaient au combat lorsqu'on les croyait en fuite. Experts à manier leurs chevaux et leurs armes, ils excellaient surtout à attaquer les ennemis par leur côté faible, quelquefois même à tirer parti d'une bonne position. Leurs longues piques, dont on connaissait peu l'usage dans les autres armées, les rendaient redoutables dans une déroute, où ils blessaient mortellement tous ceux qu'ils touchaient.

Ce tableau, mon cher Jules, est à peu près celui du monde entier ; on voit les faibles opprimés, les grands crimes heureux, et l'Ukraine une vaste scène de brigandage devenant la proie du plus fort.

HUMAN, Juillet.

Cette milice féroce avait autrefois rendu de grands services à la Russie, et formait une utile barrière lorsque les provinces du midi n'étaient que des déserts; mais on avait le projet de les peupler. Dès lors, les zaporoges ne pouvaient plus exister; ils furent environnés par une armée bien pourvue d'artillerie; ils résistèrent longtemps, se battirent en désespérés; mais enfin ils dûrent céder au nombre, et furent dispersés en 1768. La plupart se réfugia vers les bords de la mer Noire, aux embouchures du Danube,

même dans l'Asie-Mineure (1), et dans d'autres contrées où ils se réunirent aux cosaques Nekrasoury, qui s'y étaient retirés au temps de Pierre 1er. Leur ancien pays est aujourd'hui le gouvernement d'Ekatarinoslow, qui veut dire en russe, *gloire de Catherine;* et si la gloire des souverains se compose du bien qu'ils font, l'abolition des zaporoges peut certainement être appelée un événement glorieux.

Le prince Potemkin étant devant Oczakow, on lui dit que Sider Bialy, hettman des zaporoges, habitait les îles du Dniéper, et vivait au milieu des roseaux du produit de sa pêche, sans vouloir quitter les rivages qu'il regardait comme la propriété des zaporoges. Le prince Potemkin envoya dans sa retraite chercher Sider; il parut devant le prince, presque entièrement couvert de sa barbe blanche, qui lui avait valu le surnom de *Bialy*.

Le nestor des zaporoges était rusé, comme le sont tous les cosaques. Il dit au prince Potemkin : « Que penses-tu de notre sort, toi « qui es aussi zaporoge? » (en effet, beaucoup

(1) Ils ont récemment reparu sur la scène parmi les troupes à qui la Porte-Ottomane vient de faire occuper les deux principautés de Moldavie et de Valachie ; leurs cruautés envers les habitans ont prouvé qu'ils ont conservé toute la férocité de leur première origine.

de seigneurs russes se faisaient inscrire dans cette milice; et le prince avait suivi cet usage dans sa jeunesse;) il chanta ensuite les anciennes romances ukrainiennes, en s'accompagnant du théorbe, et par là il intéressa Potemkin, qui avait une extrême passion pour toutes les musiques nationales.

Avant la fin de la campagne, la milice des zaporoges fut rétablie, et se signala en prenant l'île de Bérézan : elle fut ensuite employée à l'assaut d'Ismaël, mais on changea sa dénomination de cosaque zaporoge, et l'on y substitua celle de cosaque de la Mer-Noire (*Czarno-Morski.*)

On incorpora beaucoup de ces cosaques dans les troupes russes, et l'on en forma plusieurs corps de cavalerie légère. Ces régimens sont armés comme l'étaient les zaporoges, mais mieux disciplinés; leur uniforme est semblable à celui des cosaques du Don. En 1800, ils avaient dix mille hommes sous les armes; on suppose qu'ils en ont maintenant de quinze à vingt mille.

Le reste des habitans qui ne fut pas employé au service militaire, ou qui n'émigra pas, reçut pour territoire le pays qui s'étend en remontant le Kuban, depuis la presqu'île de Taman, jusqu'à la forteresse d'Urtaba, sur la frontière du Caucase, et jusqu'au fort d'Ieyskoie, non

loin d'Orow : ils rendent de grands services dans les guerres interminables qu'on est obligé de faire aux habitans du Caucase. Ceux qui restèrent encore près des rives du Dniéper, abandonnant leur ancienne manière de vivre, se livrèrent au commerce et aux soins de l'agriculture. Bientôt cet esprit violent et guerrier s'amollit par des occupations paisibles; les doux liens qu'ils contractèrent, en leur faisant connaître de nouvelles jouissances et de nouveaux devoirs, hâtèrent leurs progrès vers la civilisation : ainsi, grâce à la sagesse de leur constitution actuelle, ce pays, qui n'offrait jadis que de vastes bruyères et des contrées sauvages, est devenu peuplé et florissant.

Telle fut l'existence et la fin des brigands, trop célèbres dans les annales de l'Ukraine, et qui, par leurs mœurs guerrières et sauvages, peuvent être regardés comme uniques dans leur genre. Les actions des peuples pasteurs et paisibles s'effacent du tableau des âges; celui des crimes ou des grandes infortunes survit aux temps; et ces pages sanglantes forment le livre de l'histoire.

TOULCHIN, Juillet.

J'ai parcouru bien tristement les dix milles qui séparent Human de Toulchin; je songeais au morne silence que j'allais trouver dans ce

vaste palais, et j'en étais effrayé. Quoique la solitude soit nécessaire pour des études suivies, il est des positions où l'on doit craindre de se trouver seul, parce que rien n'est plus contraire au génie que le chagrin ou l'ennui. Un auteur célèbre a dit : « La véritable douleur n'a point « de fécondité naturelle ; ce qu'elle produit n'est « qu'une sombre agitation qui ramène sans cesse « aux mêmes pensées. »

Point de réponse encore de la palatine de ***. Tout me délaisse ou m'oublie. Aussi je m'enferme le matin dans la bibliothèque pour y chercher des distractions en me livrant à un travail assidu. Ma traduction avance, ma tête se calme, et mon âme est plus tranquille ; mais si, sortant d'auprès de ces amis silencieux, j'ouvre la porte qui donne sur le jardin, chaque berceau, chaque place, est une page de mon souvenir, et cette lecture du cœur détruit bientôt l'ouvrage de quelques heures de méditation.

Qui cantò dolcemente, e qui s'assise,
Qui si rivolse, e qui rattenne il passo :
Qui co' begli occhi mi traffisse il core :
Qui disse una parola, e qui sorrise !

TOULCHIN, Août.

O jeunesse, jeunesse ! l'homme te prodigue, et te survit pour te regretter !

J'écris à madame Potocka pour m'excuser de

ne pas l'attendre ici comme je le lui avais promis. J'achèverai de traduire Sophiowka à Odessa, ou sur les montagnes de la Crimée. Mais quand ma tête sera-t-elle assez calme pour continuer cet ouvrage ? Il faut avoir l'esprit si tranquille pour s'occuper avec fruit, et ce bonheur fugitif a détendu les ressorts de mon âme. Je pars, je renonce pour jamais à voir celle que j'ai tant aimée ! Ce parti violent me semble au-dessus de mes forces. Je voudrais déjà que dix années se fussent écoulées sur ces instans. Écris-moi, conseille-moi, blâme-moi même; accoutumé à n'entendre la vérité que de toi, ta voix est ma conscience, et jusque dans sa sévérité, je trouverai encore ta vertu consolante.

Me voici dans un cabaret juif, à huit milles de Touchin. Jusqu'ici, je ne me suis senti ni esprit ni corps; ma léthargie a cessé en y entrant, et le souvenir m'est revenu dans un lieu où tout doit me donner des leçons de résignation. Quelle existence que celle des malheureux qui m'entourent ! Dans une chaumière isolée, des enfans presque nus, une jeune femme, dont les traits jolis et réguliers sont flétris par le besoin; le maître du *kartchma* (1) berçant son en-

---

(1) On nomme ainsi, en Pologne, les auberges, qui, presque toutes, sont affermées par des juifs.

fant malade ; des animaux domestiques encombrant ce taudis, et ajoutant à l'air méphitique qu'on y respire. Eh! voilà donc le sort de ces êtres unis par l'amour ! Je leur ai donné quelques florins, et j'ai vu la joie animer un moment ces figures décolorées. Ah! combien il en coûte peu, pour faire luire un rayon de bonheur dans la cabane du pauvre ! En sortant de cette masure, ouverte à tous les genres d'infortune, j'ai été errer dans la belle forêt qui l'entoure. Hélas ! disais-je, ni eux, ni moi ne sommes touchés des beautés de la nature ; leur misère et mon chagrin détruisent les émotions que ce tableau nous ferait éprouver.

Ma del misero stato, ove noi semo
Condotti dalla vita altra serena,
Un sol conforto è della morte avemo.

Les passions sont à l'homme ce que le soleil est aux plantes. Un soleil trop ardent dessèche celles que des rayons plus doux eussent vivifiées.

Balta, Août.

De toutes les réunions de cahutes dans la Russie-Rouge, Balta, d'où je t'écris, est sans doute celle qui mérite moins le nom de ville. Les maisons et les gens portent l'empreinte d'une détresse que je n'ai encore rencontrée nulle part. C'est la station frontière des Steps ; et ces

mourantes traces de civilisation font moins redouter les premiers pas que l'on va faire dans le désert. La prison est le seul bâtiment qui ne soit pas en ruines ; une assez grande colonnade la décore, et la construction entière est de pierres. Je m'en suis approché pour la contempler de plus près ; un jeune prisonnier était entre les deux guichets, et causait avec une fille de l'Ukraine, qui était venue le voir. La pauvre petite pleurait, et j'ai bien regretté de ne pouvoir lui demander ce qu'avait fait son ami, ou son frère. Près d'eux, un soldat de police fumait en se promenant, et, familier, sans doute, avec de pareilles scènes, n'en paraissait nullement touché. Il est cependant sorti de son apathie pour ordonner au prisonnier de rentrer. Les pleurs de la pauvre enfant ont coulé plus abondamment ; elle priait pour quelque répit, et j'ai compris que le soldat demandait pour boire, et qu'alors il attendait un peu. Ne pouvant le satisfaire, ils allaient se séparer ; j'ai glissé quelque monnaie dans la main du cerbère, et j'ai obtenu qu'ils pussent se parler encore une heure. Des actions pareilles sont bien simples, mais les hommes de tous les pays y semblent si peu habitués, que dans leur étonnement ces trois êtres n'ont par même songé à me remercier. Je me suis éloigné, et j'ai quitté

sur-le-champ une ville où je n'ai trouvé que des juifs en guenilles à observer, et une scène de prison pour me distraire.

DES STEPS, Août.

Il faut que je te donne l'étymologie du mot *step*, d'où je date cette lettre. Ce mot russe a été adopté par les géographes allemands, et le traducteur des derniers voyages de Pallas a essayé de le faire passer dans le français. Un step est une contrée denuée d'arbres, mais couverte d'une épaisse couche de terre végétable : il diffère des landes, qui sont stériles par la nature du terrain : les pays situés au nord de la mer Noire étaient déjà des steps au temps d'Hérodote et d'Hippocrate. Ce dernier en parle dans son *Traité sur l'Air et l'Humide*.

Les steps forment une zône qui ceint l'Asie depuis le Japon jusqu'au Danube, ét suit la direction du plateau de la Tartarie. Ils se trouvent exposés à des vents contraires à la reproduction des arbres, et même à la culture des céréales, parce que les pluies n'y viennent jamais à temps. Dans les environs d'Astracan même il faut tout arroser.

La nature de ce climat fait que l'Asie aura toujours des nomades, qui ne vivront que de leurs troupeaux. Les steps du Dniester et du

Danube étant à l'extrémité de la zône, ressentent tous ces inconvéniens à un degré beaucoup moindre.

On trouve quelquefois dans ces déserts des couleuvres qui parviennent à une dimension de quinze pieds et plus. Je me rappelle que le comte Jean Potocki m'a dit avoir trouvé des habitations isolées qu'on avait été forcé d'abandonner aux serpens; qu'il les a vus souvent entrelacés dans les branches d'arbres, et réunis en gros pelotons, formant des têtes de Méduse.

Sterne a dit : « Je plains l'homme qui, en « voyageant, peut s'écrier : tout est stérile. Le « monde entier, ajoute-t-il, est stérile pour « celui qui ne sait pas cueillir les fruits qu'il « présente; » ainsi, brûlé par un soleil ardent, sans autre ombre que celle de ma calèche, je veux essayer d'animer cette nature calcinée, en pensant à notre amitié, qui m'a offert si souvent une ombre propice et quelques fruits sur la route épineuse de ma vie.

Au milieu de cette plaine immense, on aperçoit une sorte de mulot tacheté jaune et noir, mais dont il paraît que la fourrure n'est bonne à rien, puisqu'on le laisse multiplier si prodigieusement. Des faucons de la grande espèce se posent à dix pas de la voiture; des cigognes, des outardes et des serpens traversent le che-

min; voilà ce qui varie un peu la monotonie de cette terre aride, qui n'offre pas même, dans cette vaste étendue, un arbrisseau sur lequel le regard puisse se reposer.

Séverinowka, Août.

Je ne vois pas sans plaisir une nature fertile récompensant l'industrie des hommes. Ce tableau est plein de charmes : il n'y a pas encore la millième partie des habitans que ce sol pourrait nourrir; mais avant vingt ans j'ose prédire que ces steps deviendront une contrée florissante. Des herbes aromatiques croissent sur une terre vierge à une hauteur prodigieuse; on rencontre, de temps à autre, de jolis villages, bâtis en pierres, et çà et là des troupeaux et des haras; mais toutes ces habitations du désert le cèdent à Séverinowka, village appartenant au comte Séverin Potocki, et qui renferme déjà plus de deux cents maisons régulièrement bâties : au centre est une place spacieuse, ornée d'une fort belle église, d'un grand puits, et d'un massif d'arbres, ce qui n'est pas ici l'objet le moins rare. Un air d'aisance et de bonheur parmi les habitans, fait honneur à la philanthropie de leur seigneur. Je joins à ma lettre une esquisse de Séverinowka. Il y a trois ans, quand j'apprenais le dessin avec la comtesse Vanda,

dans l'atelier de Duvivier à Vienne, je ne pensais pas que ce talent me servît jamais au milieu des steps du Yedissan, à prendre une vue de cette terre de son père. Il y a dans ce village de ces moutons à grosse queue, qui sont indigènes de l'Ukraine, où cependant ils sont maintenant assez rares. La queue, chez cette espèce, prend quelquefois un accroissement si monstrueux, que les bergers, pour l'empêcher de traîner à terre, la supportent sur des roulettes.

ODESSA, Août.

Lorsque, dans nos plans de bonheur, le voyage d'Odessa et celui de la Crimée nous offraient un but d'utilité et d'agrément, j'étais loin de prévoir que j'y viendrais seul; mais puisqu'il plaît à la Providence de ne laisser qu'imparfaites les jouissances des hommes, ce dont je m'aperçois tous les jours loin de toi, je promènerai ton esprit dans les lieux où je suis, certain que ton cœur m'accompagne.

Les frontières de l'empire russe étant, par la paix de 1792, reculées jusqu'au Dniester, il fut formé un plan pour leur défense; à cet effet l'on arrêta la construction de trois forteresses, l'une vis-à-vis de Bender, l'autre en face d'Akerman, et la troisième sur une rade ouverte, où les Turcs avaient un port appelé Adji-Bey.

Thyras étant l'ancien nom du Dniester, on donna à la première forteresse le nom de Thyras-Polis, ou Thyras-Pol, ville de Thyras; la seconde fut appelée Ovidio-Pol, et l'on nomma la troisième Odessa, du nom d'une ville grecque très peu connue, et qu'il ne faut pas confondre avec une autre Odessus qui était sur le Danube.

L'écrivain le plus ancien qui fasse mention de la première Odessus est Arien, dans le Péryple (Description des côtes) qu'il adresse à l'empereur Trajan; en voici le texte: « Sur le Bory-« sthènes est une ville appelée Olbia, à l'em-« bouchure une petite île déserte qui n'a pas de « nom, puis vient Odessus, à trente stades de « cette île. »

L'île déserte et sans nom est indubitablement Bérézan. Odessus, qui en était à trente stades, ou deux mille huit cent cinquante toises, devait être sur le Téligoul.

Ptolémée appelle cette ville Ordessus, et dit qu'elle était sur le fleuve Axiace. Les anciens n'ont connu que l'Axiace entre le Thyras et l'Hypanis, ou du moins ils n'ont donné ce nom à aucun autre fleuve: il est donc à croire qu'ils désignaient le Téligoul qui est le plus considérable de cette côte. Mais le texte de Pomponius-Méla lève toutes les difficultés. On y trouve que l'Hypanis renfermait les Callipides, et que les

Axiaces étaient séparés des Callipides par le fleuve Axiace, et des Istriens par le Thyras.

Le Péryple anonyme, imprimé à la suite de *Geographie-Minores*, donne les distances en milles romains, qui nous sont mieux connus que les stades grecs; et, en suivant la côte, on trouve :

	milles.
De l'île sans nom (Bérézan) à Odessus	10
D'Odessus à Scopulon..............	21
De Scopulon au port des Istriens.....	12
Du port des Istriens au port des Isiaques.	12
Des Isiaques à Nikonium...........	40

Or Nikonium était à l'entrée du Liman du Dniester. Odessa est donc à six milles romains de l'ancienne Odessus, à peu près au port des Isiaques; car c'est ainsi qu'il faut lire ce nom, corrigeant le texte du Péryple anonyme par le texte d'Arien.

Je reviens à l'histoire moderne d'Odessa. Le premier projet avait été d'en faire un port de guerre pour une division de la flottille, et un corps de débarquement. Ce plan avait été conçu et présenté par l'amiral de Ribas, et le général Volant en dirigeait les travaux. Mais le commerce, qui sait toujours où se placer, aperçut de grands avantages dans la position d'Odessa; en effet, les fromens du Dniester et du Bog arrivant par un charroi facile et peu coûteux,

pouvaient immédiatement être embarqués sur une rade ouverte.

La ville de Cherson, avantageusement située sous d'autres rapports, ne l'était pas pour le commerce des blés, aussi ne prospérait-elle pas, bien qu'elle existât depuis plusieurs années. On n'y voyait que de très faibles établissemens; néanmoins, ceux qui les avaient fondés conçurent une vive jalousie de la protection que l'on accordait à Odessa, et plusieurs hommes en crédit furent entraînés dans cette rivalité.

Catherine mourut; Odessa cessa d'être un port de guerre, et le parti de Cherson en tira un si grand avantage, qu'on proposa de détruire le môle d'Odessa, déjà très avancé, et d'employer comme combustibles des millions de pilotis destinés à sa construction.

Trois commissaires furent successivement envoyés pour examiner l'état des choses. Leurs rapports furent favorables à Odessa; on continua les ouvrages du port, et le commerce fut toléré, mais nullement encouragé.

Le règne d'Alexandre devait amener les temps prospères d'Odessa; en effet, c'est aujourd'hui qu'on voit mettre à exécution les projets du règne précédent, et achever les ouvrages qui avaient été commencés. Ainsi s'est élevée à Pétersbourg l'église de Casan; les quais de la Néva

furent continués, la Bourse achevée sur un plan nouveau; de même Odessa est devenue une place de commerce. Perfectionner, encourager, finir; tel est l'esprit du règne actuel.

Les vues que sa majesté avait sur Odessa furent puissamment secondées, et par le comte Romanzow, alors ministre du commerce, et par le duc de Richelieu, qui jusque-là n'avait été connu que par sa vie militaire. Placé dans cette nouvelle sphère d'activité, il déploya les plus grands talens pour l'administration, et la loyauté de son caractère contribua surtout à fixer autour de lui les négocians et les colons. C'est à ces mêmes causes que l'on doit attribuer un fait très extraordinaire, et cependant très réel; c'est que, malgré la cessation du commerce, et malgré les maux de la guerre, Odessa, loin de déchoir, s'accroît tous les jours. Sans doute, l'éloge des hommes en place est empreint sur les monumens qu'ils exécutent pour l'utilité ou pour la gloire d'un pays; mais un éloge moins périssable encore, est celui que répètent les peuples que leur administration rend heureux. (1)

---

(1) Par suite des événemens qui ont rendu le bonheur à la France et le calme à l'Europe, le duc de Richelieu passa du gouvernement de la Tauride à celui de son pays : il avait résisté long-temps, avant de se charger

ODESSA, Août.

On jouait hier au théâtre un petit opéra italien qui a été passablement exécuté. La salle est construite sur un bon plan. Comme il n'y a pas de sujets qui sachent l'italien, pour remplir les emplois subalternes on se sert de Russes, et quand ils ont quelque chose à dire dans la pièce, ils parlent à l'oreille de l'acteur, qui instruit ensuite le public de ce qu'il vient d'apprendre ; ce n'est pas la partie la moins bouffonne de la comédie.

Je viens du port, théâtre le plus intéressant de la ville. Les scènes s'y diversifient à l'infini : tandis que j'y contemplais avec admiration les travaux immenses qui s'y achèvent, deux caïques turques arrivaient, portant une famille de cette nation. Dans l'un était le harem très hermétiquement fermé ; l'autre était monté par des musulmans richement habillés. C'est sans doute

---

d'un fardeau qu'il croyait au-dessus de ses forces, et ne céda qu'aux vives sollicitations de l'empereur Alexandre. Il apportait, dans cette nouvelle carrière, un nom illustre, une réputation intacte : l'histoire dira s'il avait assez la connaissance des hommes et des lieux qu'il venait gouverner. La France, qui lui dut les heureux résultats du congrès d'Aix-la-Chapelle, eut à déplorer sa perte dans le mois de mai 1822 ; il mourut à l'âge de cinquante-trois ans, regretté de tous les gens de bien.

quelque pacha assez heureux pour dérober sa tête à l'obéissance active des muets. J'ai été aussi visiter la nouvelle quarantaine, bâtiment vaste et bien situé. Au total, partout on voit que le gouvernement s'occupe avec sollicitude de la prospérité de cette ville.

Août.

Je t'écris d'une campagne fort belle, appartenant à un riche négociant de cette ville, M. Raynaud. Elle est située à un quart de lieue d'Odessa, sur le bord de la mer. De ce rocher qui domine ce vaste bassin de l'Euxin, la vue s'étend sur des lieux consacrés à de grands souvenirs; en face, les montagnes de la Crimée; à gauche, le port et une partie de la ville; à droite, l'Euxin et cette immense nappe d'eau qui se confond avec l'horizon, en réfléchissant le cours des nuages; j'y vois passer, à portée de voix, des navires qui font voile pour Constantinople. Chacun d'eux emporte un regret de moi; il ne faudrait que trois jours pour s'y transporter; trois jours pour connaître un nouveau monde, où les coutumes, les usages, les mœurs diffèrent tant des nôtres. A la vérité, on m'objecte que la peste y fait maintenant d'horribles ravages; mais les voyages sont comme la guerre, plus on brave de dangers, plus ils acquièrent d'intérêt.

O tandem magnis pelagi defuncte periclis!

Odessa, Septembre.

Cette ville est un prodige, en songeant à la rapidité avec laquelle elle s'est agrandie : toutes les maisons y sont bâties en pierres, la plupart à deux étages; les rues y sont larges et alignées. La difficulté de s'y procurer des pierres dures en a retardé le pavement; mais il y a déjà des trottoirs ornés de deux rangs d'arbres, des établissemens tels que des églises russes et catholiques, un gymnase qui, outre ses cours publics, contient plus de cent pensionnaires, un institut de jeunes demoiselles, un hôpital, un théâtre sur lequel on représente en langues russe, polonaise, italienne et allemande : un jardin botanique, des casernes, sur un plan nouveau, qui font le tour de la ville; un port qui, rendu sûr par des travaux immenses, offre maintenant aux vaisseaux un abri commode, une population de vingt-cinq à trente mille âmes; sur de très belles places plantées d'arbres, disposées en allées, circulent le Turc, le Grec, le Russe, l'Anglais, le Juif, l'Arménien, le Français, le Moldave, le Polonais, l'Italien et l'Allemand, la plupart portant le costume qui leur est propre, et parlant une langue différente : tous ces tableaux variés et intéressans, les progrès du commerce, l'accroissement sensible de la popu-

lation, signe infaillible de la prospérité de ce pays, me feraient dire, avec M. Sicard, dans son ingénieux tableau d'Odessa : « Si l'on transportait maintenant au milieu de nos fêtes, parmi ces édifices commodes ou somptueux, un des habitans primitifs d'Adji-Bey, ou bien un Tartare qui, vingt ans avant, errait dans les déserts de la Bessarabie; l'un et l'autre croiraient certainement à un enchantement, si on parvenait à leur persuader qu'ils sont toujours dans le même lieu. »

Je m'arrêterai encore quelques jours à Odessa, puis j'accompagnerai M. de Richelieu dans l'inspection qu'à cette époque il fait de ses trois gouvernemens d'Ekaterinoslaw, de Tauride ou Crimée, et de Cherson. Le jeune comte de Rochechouart sera du voyage, et m'a promis d'être mon guide dans cette intéressante tournée de son oncle.

ODESSA, Septembre.

O bel cielo! o amici! o patria! o memoria accerba e cara!

J'ai été à Ovidio-Pol, qui est une forteresse peu distante d'ici, sur le Liman du Dniester, que l'on appelle encore Lacul-Ovidioli. On suppose qu'Ovide y a habité quelque temps. Le souvenir de cet homme, aussi infortuné qu'illustre, m'a vivement affecté au milieu de ces contrées dé-

sertes et arides, où la pensée se replie sur ses propres malheurs. J'ai donné une larme à la mémoire du chantre de l'*Art d'aimer*, et je n'ai pas été surpris que ses élégies et ses épîtres portassent l'empreinte d'une si vive douleur, puisqu'elles furent inspirées dans un tel lieu.

A propos de malheur, de gloire et d'exil, je ne t'ai pas encore dit que madame de Staël était arrivée en Russie, qu'elle va à Pétersbourg, d'où elle passera en Amérique (1). Voilà donc cette grande renommée s'ensevelissant dans les déserts de la Pensylvanie; dès ce moment, j'oublie les chagrins qu'elle m'a causés : tout le mal que j'eusse pu lui souhaiter n'est pas comparable à celui qu'elle se fait. Qui lui rendra cette vie d'hommages, de succès, et ces applaudissemens tellement nécessaires à son existence, que toute autre destinée lui paraîtrait nulle et silencieuse à côté de ces bravos retentissans? Comment ne pas la plaindre en se rappelant ses propres expressions : « L'exil est quelquefois pour les caractères vifs et sensibles, un supplice beaucoup plus cruel que la mort; l'imagination prend en déplaisance tous les objets qui vous entou-

(1) Madame de Staël, renonçant à cette expatriation européenne, après un court séjour en Russie, revint habiter Coppet.

rent; le climat, le pays, la langue, les usages, la vie en masse, la vie en détail : il y a une peine pour chaque moment comme pour chaque situation, car la patrie nous donne mille plaisirs habituels que nous ne connaissons pas même avant de les avoir perdus. » Mais aussi, quelle avidité de gloire l'a portée à sortir de la ligne si belle que la nature, sa naissance et sa fortune lui avaient tracée, pour jouer dans le monde un rôle qui lui a fait autant d'ennemis que d'admirateurs? Ne sait-elle donc pas, elle qui a tant raisonné la vie, que l'objet d'un moment éclipse l'idole de la veille; qu'il faut sans cesse un aliment nouveau à l'enthousiasme d'un public inconstant, et que dans un an elle sera oubliée, ou fera de vains efforts pour reparaître sur la scène? Aura-t-elle assez de philosophie pour concentrer son avenir dans ces succès passés, et n'emploiera-t-elle pas à regretter son bonheur, le temps qu'elle eût mis à l'augmenter?

J'ai connu jadis assez particulièrement madame Viot de Bourdic, la même que Laharpe nomma la dixième Muse. Elle avait aussi beaucoup de génie et d'instruction, faisait admirablement des vers, et joignait à tant d'avantages une bonté qui ne s'est pas démentie un seul instant. Elle eut beaucoup d'amis, point de détracteurs, et termina sa carrière, regrettée égale-

ment des savans et du monde. Voilà la célébrité à laquelle une femme doit prétendre ; mais, en fait de gloire, elles sont plus insatiables que les héros : on devrait faire le charme d'une société aimable, on veut être chef de coterie, sans réfléchir que les lauriers dont on se couvre un moment, ne servent point d'égide contre les dards de l'envie.

ODESSA, Septembre.

Jadis les environs de cette ville étaient incultes, et les relations de commerce en souffraient; le nécessaire y était en abondance, mais on y trouvait peu de ce qui ajoute à l'agrément de la vie, et que l'habitude rend des besoins indispensables; je veux parler des fruits, des légumes, des herbages, et de mille autres productions dont une grande population ne saurait se passer sans souffrir; l'eau douce même, si indispensable pour abreuver les nombreux bestiaux qui transportaient les blés à Odessa, n'y était pas en quantité suffisante; il fallait l'amener d'assez loin : on s'occupa efficacement d'obvier à ces inconvéniens; bientôt ils n'existèrent plus.

Des colonies bulgares, hongroises et allemandes furent distribuées dans les campagnes environnantes. Ces colons agricoles fertilisèrent bientôt cette terre vierge qui ne demandait qu'à devenir féconde : des avances considérables, soit

en bestiaux, soit en argent, leur furent faites. Dès ce moment, tous les produits du jardinage, dont ils trouvaient à Odessa un débit certain, furent cultivés avec soin; ces divers détails de l'économie rurale ajoutèrent encore à l'agrément de l'existence; et, tandis que des habitations commodes vivifiaient ces déserts d'alentour, d'autres colons artisans trouvaient dans cette ville hospitalière des maisons pour les recevoir, et des fonds pour faciliter leurs établissemens; avances dont, au bout de vingt ans seulement, ils étaient tenus de s'acquitter.

J'ai passé aujourd'hui une journée charmante, chez madame Rakmanow, femme du gouverneur de Cherson; il y avait une réunion brillante et choisie; elle a exécuté avec beaucoup de précision et de grâce les morceaux les plus difficiles sur la harpe. Les jeunes princesses Shekawskoï, arrivées depuis peu de Moscou, pour prendre les bains de mer à Odessa, ont chanté en harmonie quelques airs russes, dont l'expression est à la fois mélancolique et touchante : madame Davidoff et moi avons chanté quelques romances françaises de Lafont et de Castelli (1). Madame Davidoff chante à ravir;

(1) Valentin Castelli, né à Rome, naturalisa en France l'art et le génie de son pays; son talent l'a placé au rang de nos compositeurs les plus goûtés.

je le lui dis, car j'aime à louer, et j'ai rarement perdu l'occasion de le faire avec vérité : cela est si doux !

Nous fûmes le soir nous promener sur l'eau ; des chaloupes remplies de musiciens entourèrent celle où nous étions placés. C'est au milieu de cette escorte harmonieuse que nous voguâmes vers la campagne de M. Raynaud, où l'on avait préparé une partie de pêche. Au retour, on se réunit dans le jardin de M. le duc ; il fit servir des fruits de toute espèce, des melons d'eau de la Crimée aussi monstrueux qu'excellens; puis l'on dansa sur une belle pelouse, on joua à tous ces petits jeux qui rappellent l'enfance, et qui n'ont plus d'innocent que le nom; enfin on se sépara en se promettant bien de renouveler souvent des journées semblables.

ODESSA, Septembre.

Me voici arrivé à un léger accident de voyage, sur lequel je comptais peu. La peste est à Odessa, et c'est au milieu de la consternation générale que je t'écris, peut-être pour la dernière fois. Tous les lieux publics sont fermés, quelques figures contristées se montrent à peine dans les rues. Des mesures sages et sévères sont prises pour arrêter le mal dans sa source, ce qui n'empêche pas, cependant, que quelques

douzaines d'individus ne meurent chaque jour pour leur désagrément personnel, mais plus encore pour celui des parens qui leur survivent, et que l'on oblige à se plonger incontinent dans la mer, quelque temps qu'il fasse. Ce tableau est neuf pour moi, c'est ce que l'on cherche en voyage; et je t'assure qu'ayant à peu près vu tous les fléaux dont l'humanité est menacée, je ne serais pas fâché d'étudier les effets de celui-ci, si ce spectacle affreux laissait à la raison la possibilité d'observer de sang-froid les progrès de cet horrible désastre.

Ce n'était donc pas assez des événemens politiques pour nous séparer; la guerre, qui embrâse l'Europe, pouvait encore laisser à des amis l'espérance de se rejoindre : le ciel même semble élever entre nous une barrière insurmontable! Éloignons une idée trop funeste et dont la chance se calcule avec amertume. Cependant que regretterais-je dans le monde? J'ai eu tant à me plaindre des hommes, que je les haïrais, si tu ne m'eusses convaincu qu'il en existait de bons; si ta raison, enfin, ne m'eût appris à dédaigner la calomnie (1), toujours si forte de l'effroi qu'elle nous cause.

(1) Pourquoi tant de calomnies sont-elles reçues dans la société comme des vérités immuables? C'est qu'avancées une première fois devant des gens qui n'ont

Odessa, Septembre.

Je viens de former une association de patience et de résignation avec deux de tes compatriotes et un jeune seigneur polonais, pris, ainsi que moi, à ce trébuchet empesté. Nous avons loué une maison dans laquelle nous nous sommes établis avec nos gens, et où nous attendrons qu'il plaise à la maladie d'ordonner de notre sort.

Rien n'est tel que le danger pour rattacher l'homme à son semblable. M. Gordon (1) et M. Wilkinson (2) ont traversé les mers pour ve-

---

point de motif de les nier, elles sont répétées par d'autres qui ont intérêt à les répandre.

(1) M. Thomas Gordon, après avoir servi avec distinction dans l'armée russe, retourna à Constantinople, y épousa une dame arménienne, et, sans doute inspiré par ce nouveau lien, a consacré sa fortune et ses talens à la cause de l'indépendance grecque; animé de l'enthousiasme le plus noble, il s'attacha à la fortune du prince Démétrius Ypsilanti, contribua à tous ses succès dans le Péloponnèse, le suivit en Morée, et ne le quitta qu'alors que les massacres de Tripolizza eurent déconsidéré la cause des Grecs aux yeux de l'Europe indignée.

(2) M. Wilkinson, nommé depuis consul général d'Angleterre à Bucharest, a profité des observations utiles que sa mission l'a mis à même de faire pour écrire un ouvrage politique sur la Walachie et la Moldavie. Ses recherches sur ces deux principautés sont d'autant plus précieuses, qu'un tel tableau manquait à la littérature européenne.

nir offrir leurs services à l'empereur Alexandre ; le comte Dunin, dont les terres, par le dernier partage, se trouvent dans la Pologne russe, attend, sans doute, le résultat de la grande lutte pour savoir enfin à qui il appartiendra; et moi, étranger aux intérêts des empires, moi qui aime cependant avec orgueil à nommer mon pays: réunis tous par un sentiment spontané, nous nous sommes juré de ne jamais nous abandonner, quelque alarmante que puisse être la santé de l'un de nous : à cet effet on prépare un corps de logis séparé, que nous érigerons en infirmerie, et dans lequel, si le cas le requiert, il sera libre à nous d'y mourir, ou d'en réchapper, avec la certitude consolante de n'être pas seul à notre dernier moment.

Voici de petits détails bien gracieux, qui te parviendront dans une lettre piquée, soufrée, et vinaigrée; car tout est organisé déjà comme si l'on devait rester vingt ans dans cet état. Ce qui ne laisse pas d'embellir ce tableau récréatif, c'est que personne ne reçoit maintenant de visites, excepté M. Thoms, le consul d'Autriche, qui préfère philosophiquement mourir de contagion que d'ennui, et qui n'en est pas encore à converser avec ses amis à travers le trou de la chatière, ou huché sur son toit, comme la plupart des habitans de cette cité désolée.

ODESSA, Septembre.

La maladie prend un caractère plus alarmant; je sors néanmoins tous les jours à cheval, et je cherche, comme on dit, à prendre le mal sur le fait : des quartiers entiers, où la peste s'est manifestée, sont entourés par un cordon de cosaques, qui ne permettent à aucun individu d'en sortir, et n'y laissent pénétrer que les officiers de santé, qu'accompagne un commissaire du quartier. Les marchés se tiennent au-delà des barrières; l'acheteur trempe ses provisions dans l'eau, et jette son argent dans un vase rempli de vinaigre, d'où le marchand le retire.

On attache aux voitures qui conduisent les malades de petits drapeaux rouges; ils sont noirs lorsqu'elles transportent les morts. Malheur à celui qui toucherait un semblable convoi! On le mettrait sur-le-champ en quarantaine à la forteresse.

M. Gordon a beaucoup voyagé en Orient. Ce tableau ne lui est point étranger, et sa parfaite sécurité me rassure. C'est ce qui fait que je ne songe au danger que pour me féliciter de t'en voir éloigné, en répétant, comme cet Irlandais qui voyait le feu prendre à bord du vaisseau qu'il montait : « Peu m'importe, je n'y suis que « passager. »

ODESSA, Septembre.

La peste vient d'atteindre une maison en face de la nôtre, et la mort y a frappé quelques individus. On en a fait sortir tous les habitans : plus de trente juifs qui y étaient entassés ont été contraints à l'immersion, et de là transportés à la forteresse. Sur-le-champ on a muré les portes et les fenêtres de cette demeure empestée, et l'on parle d'y mettre le feu. Ce spectacle n'était pas fort gai, mais, bon gré mal gré, il a bien fallu en être témoin.

La vie que nous menons ressemble assez à celle des gens qui ne calculent que le moment présent ; nous tenons table, faisons de la musique, tirons des armes, et narguons ainsi un mal qui, s'il nous tue, ne nous aura pas du moins fait expirer d'avance.

Le comte de Rochechouart vient furtivement partager nos joyeux banquets ; car toute communication est sévèrement défendue pour éviter la contagion. Le danger et la contrainte donnent à nos réunions l'intérêt d'une affection tendre : on se sépare avec douleur, on se revoit avec plaisir ; il suffit donc d'alarmer les hommes sur l'avenir pour leur faire apprécier le présent.

ODESSA, Septembre.

La terreur est à son comble. La peste dévore tout. Les vols se multiplient, malgré les patrouilles vigilantes de la bourgeoisie. Assurément le spectacle de cette consternation générale serait capable de faire mourir d'effroi un malheureux étranger, que son mauvais destin conduirait maintenant dans ces murs contagieux.

On brûle la partie basse de la ville, pour empêcher que la peste n'y fasse des ravages trop rapides, et les infortunés habitans sont forcés d'aller, sous un vaste hangar voisin, contempler le spectacle de leur ruine. J'étais présent à ces scènes de douleur, et j'ai vu avec amertume le désespoir de ces êtres que l'on prive de tout pour les empêcher de mourir. Je ne devine pas encore comment ceci finira. Le nuage foudroyant, qui depuis vingt ans menace l'Europe, éclate sur un pays qu'il ne semblait jamais pouvoir atteindre; et, pour combler la mesure, la peste y arrive par l'autre bout. Courage, espérance; je goûterai mieux le prix d'être près de toi, si tous ces genres de désolation nous permettent un jour de nous réunir.

Quanta terra ahi lasso! e quanto mare e aere e fra noi!
Io'l misuro e a gran pianto miro il sol che mira voi.

Odessa, Septembre.

Le clergé russe espère, par des actes de dévotion publique, obtenir du ciel le terme de ce fléau : quelques figures hâves et décharnées se traînent à la suite des ministres des autels, en poussant dans les rues des cris plaintifs. Cette rencontre a rompu la monotonie de ma promenade : car j'ai beau galopper toute la matinée, d'un bout à l'autre de cette grande ville ; il semble toujours, au morne silence qui y règne, qu'il soit minuit.

Ton compatriote, le général Kobley, commandant d'Odessa, qui rivalise avec le duc de bienveillance envers les étrangers, vient souvent nous voir, pour nous consoler de notre réclusion forcée. Ami intime d'Howard, dont il a recueilli le dernier soupir, les détails qu'il nous donne sur cette touchante victime de son zèle pour l'humanité sont pleins du plus vif intérêt. Peu d'existences furent aussi remplies que la sienne; son activité doublait sa vie; elle a fini par l'abréger. L'être sensible à la pitié n'aime-t-il pas à le suivre dans le réduit du pauvre, pour l'y voir rendre à la vie un homme utile, que l'égoïsme ravissait à l'état; l'entendre dans le cachot du criminel consoler le coupable puni d'une première faute; et, bravant

un air infect et contagieux, s'efforcer d'adoucir cette inutile barbarie qui centuple l'agonie du malheureux que le glaive de la justice va frapper! (1)

Ce fut pour sauver une jeune fille de seize ans, abandonnée des médecins, que cet homme généreux trouva à Cherson le terme d'une existence dont les infortunés et les cœurs sensibles garderont long-temps le souvenir. On admire, on envie le sort du guerrier frappé de mort au champ d'honneur; il était digne aussi d'Howard de trouver la mort dans une action semblable à sa vie : elle fut le bienfait d'une plante utile, qui ne cesse de l'être qu'en cessant d'exister.

ODESSA, Septembre.

On emploie les criminels condamnés aux travaux perpétuels à transporter les malades, et faire maintenant tout le service des hôpitaux. Ce sont eux qui, après vingt jours, nettoient les maisons, et brûlent les effets des personnes mortes de la peste. On leur a fait prendre des

(1) C'est ce que pensait l'impératrice Catherine, qui s'exprime ainsi dans ses belles Instructions judiciaires (art. 157) : « Il ne faut pas que le même lieu serve à « mettre en sûreté un homme accusé d'un crime avec « quelque vraisemblance, et un homme qui en est con- « vaincu. »

habits de cuir noir, trempés dans l'huile, qui, joints au bruit de leurs chaînes, leur donnent l'air d'horribles fantômes : néanmoins, quoi de plus sage que de faire servir au bien de la société des êtres qui en ont troublé l'ordre? Leur zèle en outre est excité par la promesse de la liberté et d'une pension à vie, dès que la peste aura cessé; mais je ne crois pas qu'aucun d'entre eux ait à réclamer l'effet de ces grâces. Plus de trente sont déjà morts, malgré les précautions dont on les entoure, et de deux cents qu'ils sont, bien peu, je pense, en réchapperont.

Nous avons été réveillés cette nuit par le bruit du tocsin; le feu était dans un des quartiers de la ville. On est parvenu, au bout de quelques heures, à s'en rendre maître. Trois maisons seulement ont été la proie des flammes. En cherchant à découvrir d'où provenait cet incendie, on a trouvé le coupable : c'est une jeune servante qui, pour se venger d'avoir été violemment battue par son maître, a mis le feu dans le grenier, d'où il a gagné les toits voisins. Elle a tout avoué sans qu'il ait été besoin de la contraindre. En attendant son jugement définitif, on l'a transportée à l'hôpital, où elle devra soigner les pestiférés. Quel supplice de tous les jours, quand ce n'est pas une abnégation sublime! Lors de la peste de Marseille,

des femmes, ou plutôt des anges, se sont dévouées au service des malades; mais quelle différence entre ces deux genres d'emplois! L'une y est contrainte en expiation d'un crime, et les autres par l'entraînement d'une vertu incomparable.

Pardonne-moi de t'entretenir d'un sujet aussi triste; mais le tableau est sous mes yeux, la mort m'entoure, et menace de m'envoyer aider Rabelais dans la recherche du *grand peut-être*. Serait-ce donc mes derniers adieux?

Odessa, Septembre.

On vient d'établir des quarantaines autour de la ville. La terreur y encombre tant de monde, que la peste s'y est déclarée, et qu'on y est maintenant moins en sûreté qu'à Odessa. Déjà la contagion gagne les villages voisins : on n'y laisse pénétrer personne. Les colonistes, que la crainte tient enfermés chez eux, n'apportent plus les provisions accoutumées, et la ville est menacée de la famine : il ne manque plus que ce dernier fléau pour donner à ce tableau tout le sombre dont il est susceptible. La maladie enlève chaque jour des familles entières, et la famine viendra bientôt glaner, après son horrible sœur.

Vallait-il la peine de naître dans ce siècle pour

y être tourmenté de la sorte? Quel est maintenant le coin du monde où l'on soit en repos, et sur lequel l'influence de notre révolution n'ait pas porté la désolation et le deuil? Partout on souffre, partout on se plaint, et nous aurons bouleversé la terre sans en être plus heureux. Oh! le bon temps que celui où vivaient nos aïeux! On embrassait de son plein gré la carrière que l'on désirait suivre; on était guerrier, artiste, diplomate ou jurisconsulte; mais maintenant, qu'est-on? soldat. Qui n'est pas héros, n'est rien, et n'obtient pas même, au prix de sa nullité, le repos qu'une aussi mince ambition devrait lui assurer. Saisissons donc l'esprit du temps, et soyons, sans nous plaindre, pressés en Angleterre, conscrits en France, landwerts en Allemagne, recrues en Russie, et volontaires en Orient, puisque si l'on n'a pas sur l'épaule un tube de cinq pieds pour attaquer, et trois pieds d'acier à son côté pour se défendre, il faut nécessairement être l'enclume sur laquelle viennent frapper tous les marteaux politiques que les événemens de ce siècle mettent en mouvement.

La peste est à bord d'un bâtiment mouillé dans la rade. Le capitaine s'est sauvé avec quatre matelots, et d'après les ordres qu'on a donnés à leur égard, ils courent risque de la vie s'ils

ne touchent pas bientôt au territoire ottoman.

M. le duc a reçu hier la nouvelle que la peste était en Crimée. Cent vingt personnes sont mortes à Kaffa depuis qu'elle s'y est déclarée; quelle responsabilité pèse sur sa tête! Aussi est-il dans la plus profonde douleur.

ODESSA, Septembre.

Nous avions ce matin un déjeuner charmant, qu'étaient venus partager le général Kobley, le comte de Rochechouart, et M. Sicard, négociant de cette ville.

Le général nous entretint des guerres contre les Turcs, qu'il a faites sous Potemkin; admis dans l'intimité de ce prince, il en traça un portrait semblable à celui que le maréchal de Ligne en donne dans ses Mémoires. Le jeune comte de Rochechouart nous parla de ses campagnes contre les Circassiens, et nous conta diverses anecdotes du célèbre Haslan-Gheray, avec lequel il a servi sous les ordres du duc de Richelieu, son oncle : il doit m'envoyer demain assez de notes sur le jeune héros du Caucase, pour composer le sujet de ma prochaine lettre.

« Quand on réfléchit, nous disait M. Sicard, à l'étonnant agrandissement de cette ville, on doit en bénir le commerce, dont les effets rapides sont venus donner une âme à ces déserts. N'est-

ce pas en l'encourageant que les souverains assurent la félicité de leur empire? Alexandrie, devenue le centre du commerce de l'Inde, ne consola-t-elle pas le monde des ravages d'un ambitieux? et Saint-Pétersbourg, sorti des marais de l'Ingrie; Astracan, Tangarok et Odessa enfin, n'immortalisent-ils pas Pierre-le-Grand autant que Pultawa et Derbent? Voulez-vous des preuves plus convaincantes de ce que je vous avance? Parcourez ce tableau d'exportations que j'ai présenté il y a un mois à la chambre du commerce, et voyez de quelle utilité l'exportation doit être pour les riches provinces qui nous avoisinent: j'ajouterai enfin que ce Pont-Euxin, tellement redouté des anciens qu'on l'avait nommé mer inhospitalière, voit maintenant, dans toutes les saisons de l'année, des flottes marchandes vivifier, par le commerce, ses côtes septentrionales qui, jusqu'alors, n'avaient offert que des scènes de barbarie et de brigandage. »

Je t'envoie cette note que je lui ai demandé la permission de copier; c'est une nomenclature des produits généraux de la Russie.

« Les blés durs, dits *arnaoutka*, et le blé tendre; les haricots, pois et autres légumes; le beurre fondu de Sibérie; le caviar; suif jaune et blanc, chandelles, cordes, cordages blancs et goudronnés de toutes les dimensions; fer en

barres ; cuirs rouges, dits *joufts* ou *rossi*, des peaux de bœuf ; fil d'or des fabriques de Moscou, pelleteries, toutes les qualités de toiles à voile et d'emballage ; des clous, et autres objets en fer ; des quincailleries de Toula, beaucoup de verreries et autres articles. »

Ceux que l'on exporte en moindre quantité, sont : l'amidon, la braie, le chanvre, le lin, goudron, cire blanche et jaune, bougie, cuir de cheval cru et bouilli, colle de poisson ; huile de chanvre, de lin, de poisson ; des laines de mérinos, fines et communes ; miel, potasse ; rhubarbe de la Chine et de la Sibérie ; savon de Russie, soies de porc ; tabac en feuilles d'Ukraine et de Podolie, dit *bacum* ; de la viande salée, de bœuf et de porc ; graines de lin, de chanvre et de genièvre ; des nattes doubles et simples, ainsi que beaucoup d'autres articles de moindre importance.

Odessa, Septembre.

Le comte de Rochechouart a tenu sa parole, et voici en substance les notes qu'il m'a communiquées.

Dans les délicieuses régions de la Circassie, que la nature a si richement douées de ses dons, Mouradin-Bey habitait une vallée profonde, située au nord du Caucase, que le Kuban borde

et fertilise de ses ondes. Chef d'un peuple belliqueux, ce prince, qui donnait ses caprices pour règles et sa puissance pour preuves, avait acquis des richesses immenses à force d'extorsions injustes qui le rendaient l'effroi de ses vassaux et le fléau de ses voisins.

Cependant, malgré tant de motifs pour le haïr, un sentiment irrésistible attirait vers lui la plupart des princes et des chefs d'alentour. Mouradin était père, et toutes les perfections de sa fille Alkazia prouvaient assez que les vertus et les vices ne sont pas héréditaires. Douée d'un caractère aimant et sensible, Alkazia joignait à une taille jongée des traits délicats et expressifs, relevés par tout ce que la modestie ajoute à la beauté : les qualités de son âme surpassaient autant le brillant de ses traits que l'éclat de son teint l'emportait sur celui des femmes de la cour de son père. Telle était la fille de Mouradin; telle était celle à qui mille vœux n'avaient pu encore coûter un soupir.

Le bey, fier des charmes de sa fille, et jaloux de déployer sa magnificence, rassemblait souvent, dans des jeux publics, les princes et les guerriers qui se disputaient la main de la belle Alkazia. Les femmes en Circassie, moins esclaves que dans le reste de l'Orient, peuvent se montrer sans voile dans les temples et dans

les fêtes. La fille de Mouradin présidait toujours à ces jeux, où l'adresse, la force et le courage se développaient en lançant le javelot, maniant la lance, tirant de l'arc, luttant d'agilité à la course, et plus encore en domptant un cheval sauvage. Parmi tous ces rivaux de gloire, le jeune Haslan-Gheray se distinguait autant par la majesté de son port que par son adresse dans ces exercices gymnastiques. Issu des souverains de la Crimée, tout en lui décelait son illustre origine : à peine commençait-il son cinquième lustre, que déjà sa réputation de valeur rendait son amitié précieuse à tous les chefs. Impétueux dans les combats, modeste après la victoire, tel était l'être intéressant qu'Alkazia avait plusieurs fois couronné, et pour lequel son cœur cessait enfin d'être libre. Le descendant des Gheray avait pu voir sans émotion tant de charmes : n'ayant encore vécu que pour la gloire, il méconnaissait l'amour; mais au moment où, vainqueur à la lutte, il recevait, à genoux, des mains d'Alkazia, une ceinture brodée par elle, ses yeux en se relevant se fixèrent sur les siens; une larme en baignait les longues paupières de jais; larme d'amour, premier regard, vous avez changé la destinée d'un héros! Depuis ce moment, la suivant en tous lieux, attentif à lui plaire, il osa enfin sol-

liciter un aveu : « Prononce je t'aime, ou je « meure, dit l'homme des combats à genoux « devant la vierge timide. — O mon père! » s'écria Alkazia inondée de pleurs, et elle tomba dans les bras de celui auquel elle venait de lier sa destinée.

Cependant combien d'obstacles s'opposaient à leur félicité! Haslan-Gheray était pauvre; Mouradin fastueux, mais avare : sacrifiera-t-il la soif des richesses au bonheur de sa fille? Cependant, Haslan sollicita et obtint une entrevue du père de son amante, et vers la fin jour il se rendit au palais du chef de la vallée. Craintif pour la première fois, ce foudre des combats s'avance en palpitant dans la salle du conseil, dont d'éblouissans faisceaux d'armes tapissaient les murailles. Mouradin, étendu sur un divan, entouré de ses plus braves compagnons, les entretenait d'une expédition qui promettait un immense butin. « Que désires-tu de moi, Has« lan? dit le prince avec un sourire affectueux. « Viens-tu m'offrir ton bras dans la guerre que je « vais entreprendre? — Je viens, répondit Has« lan, d'un air soumis, demander à son père la « main de celle que j'aime : notre affection est « mutuelle; égaler son bonheur à celui que j'at« tends de toi sera le but de toute ma vie. Des« cendu de princes guerriers, je me suis efforcé

« de marcher sur leurs traces : des traités injustes « nous ont dépouillé de nos états : des combats « pourront me les rendre, et c'est plein de cette « espérance, fondée sur mes droits légitimes, « que je m'adresse sans détour au prince puis- « sant dont la belle Alkazia est la fille. — Ma « surprise égale mon courroux, dit le vieux « chef de la vallée en lançant sur Haslan des « regards de fureur; ignores-tu donc que tant « de princes, dont s'honore la Circassie, paye- « raient une telle alliance de la moitié de leurs « trésors? Et tu oses me faire une telle demande, « toi, à qui l'on ne connaît d'autre patrimoine « qu'une armure et un coursier; toi, qui, sans « patrie et sans famille, n'offrirais à ma fille pour « abri qu'une tente, et ta solde pour apanage! « Renonce à des prétentions aussi vaines qu'au- « dacieuses; j'excuse cette fois ta témérité; mais « songe bien que si j'apprenais qu'Alkazia, re- « belle à mes ordres, te revît jamais, je la ven- « drais à l'instant même à celui qui viendrait « m'en instruire. Voilà ma réponse : éloigne- « toi, Haslan, et mérite, par des services, « l'oubli de cette offense! » Le père de son amante était sacré pour Haslan : il dévora son affront, et, préférant mourir à se venger, quitta le palais accablé de douleur. Cependant la nourrice d'Alkazia, confidente de leurs amours, leur

daient les bords du Kuban, de contempler ce combat et la suite d'une entreprise si hardie. Se jetant avec empressement sur des barques, ils volèrent au secours de ces infortunés, au moment où la garde entière de Mouradin arrivait sur la rive du fleuve. « Soldats, leur dit « Haslan, dès qu'ils les eurent recueillis à bord, « vous qui, même parmi nous, méritez la ré« putation des braves, recevez les remercîmens « de deux êtres qui vous doivent plus que la « vie, et couronnez un tel bienfait en nous pré« sentant à votre chef. » On les conduisit aussitôt au duc de Richelieu, qui commandait ce corps d'armée russe. A peine Haslan fut-il en sa présence, que, s'adressant à lui avec toute l'énergie et la noblesse de son caractère : « Au « nom de l'honneur, lui dit-il, ne nous livrez « pas aux assassins qui nous poursuivent : ac« cordez votre protection à deux infortunés; « j'adopterai la Russie comme patrie; je ver« serai mon sang pour elle ; mais si votre devoir « vous y oblige, ne me livrez pas du moins « chargé de chaînes, afin que je puisse mourir « en me vengeant! — Haslan, lui répondit le « duc, vous êtes libre, et officier dans l'armée « russe! Dévouez-vous à l'empereur; il sait ap« précier les services, et se plaît à les récom« penser. — Puisse le Dieu que j'adore protéger

« la patrie que j'adopte et que je jure de dé-« fendre ! » dit Haslan-Gheray. Le duc donna à l'instant des ordres pour qu'on leur prodiguât tous les secours que réclamait leur position, et ne cessa de leur continuer l'intérêt dont ils étaient si dignes.

Une occasion s'offrit bientôt au jeune prince de prouver la sincérité de ses protestations. Les Russes ayant reçu l'ordre d'attaquer Anapa, il se présenta au duc de Richelieu, couvert de son armure complète, et sollicita la permission de servir de guide aux troupes, parmi les gorges des montagnes dont il connaissait les sentiers les plus escarpés. Après la prise d'Anapa, l'armée russe poursuivit les Circassiens au travers du Caucase. Ils éprouvèrent dans les défilés une résistance si obstinée, qu'ils furent souvent contraints de marcher en bataillon carré, quatorze heures de suite. Haslan fut toujours à la tête des colonnes, et se distingua de manière à mériter les éloges du général et l'estime de toute l'armée. Ses services furent tellement appréciés dans cette campagne, que l'empereur, sur le rapport qui lui en fut fait, lui conféra l'ordre de Saint-George et une médaille d'honneur.

Dans le mois de décembre 1810, une autre expédition fut envoyée contre la forteresse de Sudjuk-Rale, dans le pays des Abazes. Haslan

se distingua encore par une bravoure si impétueuse, que sa vue seule jetait la confusion dans les rangs ennemis; les Circassiens fuyaient devant lui, en s'écriant : « Haslan-Gheray! Has-« lan-Gheray! » Après la reddition de cette place, il reçut de sa majesté impériale un sabre dont la poignée, enrichie de brillans, portait cette inscription : *Récompense de la valeur.*

Ses premiers pas en Russie avaient été marqués par la gloire; il lui était réservé d'y trouver la mort des héros. A peine avait-il goûté quelques mois de bonheur auprès de son Alkazia, qu'il fut encore appelé pour donner de nouvelles preuves de dévouement à sa patrie adoptive. Les Chapsiques, une des nations les plus guerrières de la Circassie, ayant fait, dans le mois de novembre 1811, des incursions sur les frontières de la Russie, des troupes furent envoyées pour les contenir. Haslan commandait un détachement dans la vallée d'Aphipps, près d'une petite rivière de ce nom, qui descend du Caucase. Emporté par son impétuosité ordinaire, il devança les tirailleurs qui le soutenaient, et reçut un coup de feu qui, traversant sa cuirasse, fit entrer dans son corps des chaînons de sa cotte de mailles. Le sultan Sélim-Gheray, son parent, qui le suivait à peu de distance, vola au secours de son ami. « Sélim,

Sélim, s'écria Haslan expirant, soutiens-moi dans tes bras; ne permets pas que les Circassiens voient tomber Haslan-Gheray! » Il fut transporté, avec la plus grande difficulté, dans la tente du général Roudzíewitz, qui commandait sous le duc de Richelieu. Haslan, convaincu qu'il avait reçu une blessure mortelle, recommanda, avec la plus grande ferveur, son épouse à ce général: « Soyez le protecteur de « mon Alkazia, lui dit-il, et je meurs content. » Telles furent ses dernières paroles; peu d'instans après, ce jeune héros expira à l'âge de vingt-quatre ans.

Tout ce que l'on tenta pour adoucir l'affliction d'Alkazia fut inutile : sa douleur, aussi calme que profonde, ne lui permettait pas des larmes; elles se fixaient sur son cœur, et s'y glaçaient. Immédiatement après la cérémonie funèbre, retirée à Sévastopol, en Crimée, elle y fit construire un mausolée assez spacieux pour lui servir de demeure; et, près du corps de son amant, se survivant à elle-même, elle attend que l'ange de la mort lui marque sa place près de celui qu'elle veut éternellement regretter.

Odessa, Septembre.

Voici un rêve bien extraordinaire qui appartient aux choses que notre esprit ne peut ni

comprendre ni résoudre. Je t'ai parlé, dans mes précédentes lettres, d'une maison juive, située vis-à-vis de la nôtre, dont le propriétaire est mort de la peste; je crois t'avoir dit encore qu'on l'avait murée avec grand soin, par ordre du gouvernement. La maison attenante appartient à M. Frapaoli, architecte de la ville, qui l'habitait avec sa famille. La nourrice de ses enfans, séduite par l'espoir de l'impunité, franchit une nuit le mur mitoyen qui divise les deux cours, pénètre dans la maison voisine par une porte de derrière, et y dérobe quelques effets qu'elle revient cacher sous son lit; la plupart étaient impregnés de miasmes pestilentiels, et, six jours après, cette misérable et les deux enfans dont elle prenait soin sont morts de la contagion. On a sur-le-champ transporté dans une autre maison les parens de ces malheureuses victimes de la cupidité, et comme ce soir M. Reynaud allait les voir à leur quarantaine, je l'ai prié de me permettre de l'y accompagner. Voici la vision de cette infortunée mère, la nuit même où la nourrice effectuait son vol: « Il me semblait être, nous dit-elle, dans un vaste verger, planté d'arbres couverts de fruits, auxquels j'essayais en vain d'atteindre; épuisée de fatigues et tourmentée d'une soif brûlante, je saisis un mûrier, et le secouai avec force,

espérant que quelques fruits s'en détacheraient : soudain une nuit profonde m'environne; de l'arbre que je tiens embrassé, trois gouttes de sang tombent sur mon bras, et je vois, à la lueur des éclairs, se former le nom de mes enfans : épouvantée, hors de moi, j'éveille mon mari, lui raconte ce songe funeste; il me plaisante, me rassure; et six jours après, la nourrice, attaquée de la peste, la communique à mes deux fils. Avant d'expirer elle fait l'aveu, de son crime, et les gouttes de sang de mon songe s'expliquent d'une façon horrible, par la mort de trois personnes dans l'espace de quelques heures. » Tire telles conséquences que tu voudras de cet inconcevable pressentiment; quant à moi, je dis avec Shakspeare, « Qu'il arrive ici bas, comme dans le ciel, des choses devant lesquelles toute la philosophie humaine doit s'abaisser. »

Odessa, Septembre.

Malgré la monotonie de notre vie actuelle, comme je profite de la permission que j'ai obtenue de parcourir la ville à cheval, je suis témoin parfois de quelques scènes moins fastidieuses que mes continuelles observations sur la peste.

Il est arrivé à Odessa, depuis quelques jours,

un pacha nommé Déisomir, chargé par sa cour de redemander les prisonniers et les sujets appartenant à la Porte. Parmi ce nombre, il se trouve des femmes qu'il ne se montre pas moins empressé de revendiquer. Passant ce matin devant l'hôtel de la poste, qu'il habite, je vis sur un droscky une jeune fille d'environ quinze ans, jolie comme une houris, que plusieurs filles turques pressaient d'entrer. Comme elle s'y refusait, des officiers du pacha sont venus pour l'y contraindre, car elle est née musulmane, et le pacha la réclame. Elle résistait encore, quand tout à coup la porte s'est ouverte; le pacha, entouré de plusieurs esclaves, s'est avancé vers elle; la jeune fille, descendue de voiture, s'est jetée à ses pieds; mais il l'a prise brusquement par le bras, et l'a fait avancer vers la maison. La pauvre petite alors a fait retentir l'air de ses cris, appelant à son secours, tantôt en russe, tantôt en turc; mais malgré ses plaintes touchantes, aucun Européen ne s'est mis en devoir de la secourir. Les esclaves l'ont saisie, enlevée dans leurs bras, et un moment après il ne nous a plus été permis que de regarder la porte bien close, où l'on avait enfermé cette victime d'un article mal interprété du dernier traité de paix.

Le reste de l'équipage du bâtiment dont le capitaine s'est sauvé, est mort des suites de la

contagion : on délibère si on brûlera ce navire avec toute sa cargaison.

ODESSA, Septembre.

M. le duc, indigné qu'on eût osé, dans son gouvernement, braver ainsi les lois, en usant d'une telle violence, a contraint le pacha à remettre cette jolie fille en liberté, et à la rendre à la générale Engelhart, qui a pris soin de son enfance, et l'avait fait chrétienne. J'ai donc revu la douce brebis ramenée du sérail au bercail. On a fait au pacha une sévère réprimande, à laquelle il a répondu en fermant la porte au nez du harangueur; mais l'innocence au moins ne sera pas souillée, et la vierge est revenue pure dans les bras de sa bienfaitrice.

On vient de trouver sur la côte le corps de ce capitaine qui s'était échappé; il est percé de six coups de couteau : sans doute les meurtriers sont déjà sur le territoire de la Porte; ainsi, cet infortuné, pour éviter une mort douteuse, est tombé sous les coups des lâches qu'il avait associés à son sort.

J'ai éprouvé hier un plaisir bien véritable : M. Lévi, courrier anglais, envoyé du quartier-général de l'armée russe à l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, nous a été recommandé par M. le duc, et nous le garderons dans

notre maison jusqu'à ce que le vent favorable lui permette de remplir sa mission. Après avoir beaucoup parlé politique, dont je me soucie peu, la conversation a roulé sur les Anglais distingués qui sont sur le continent; et je répète, avec orgueil, qu'avant d'avoir fait mention d'aucun lord, comte, ou baronnet, il t'a cité, quoiqu'il ne te connaisse que de réputation. Il était à Wilna lorsque tu y passas; c'est un ami de madame Franck, chez laquelle tu as laissé, comme partout, un souvenir de tes qualités aimables. Cette soirée m'a semblé bien intéressante; nous n'avons parlé que de toi. Les deux Anglais avec lesquels je loge, qui te savent par cœur, et t'aiment comme ils te savent, s'applaudissent d'être tes compatriotes, et me félicitaient d'avoir un tel ami.

Point d'espérance cette année pour le voyage de la Crimée : on ne laisse sortir personne d'Odessa par terre, et je présume que, pour te rejoindre, je serai contraint de passer par Constantinople. Cette épreuve est plus sérieuse que celle des mystères d'Isis, ou ceux d'Éleusis; on ne traversait que l'eau, l'air, et le feu; moi, je devrai braver la peste, qui enlève, nous dit-on, quarante mille personnes par mois, et quoique mourir soit une des clauses du contrat de la vie, je ne serais pas fâché cependant de renou-

veler mon bail jusqu'à ce que je t'aye encore pressé dans mes bras.

ODESSA, Septembre.

Inconnu dans la vallée où il ne repassera jamais, sa tombe sera cachée sous la mousse du désert, qui n'a pas même gardé l'empreinte de ses pas.

Il y a peu de temps j'étais à Toulchin, accueilli, dans une famille illustre, avec cette bienveillance qui se grave à jamais dans la pensée : là, j'aimais pour la première fois de ma vie, et quoiqu'à vingt-six ans ce soit s'y prendre bien tard, j'y démentais Kotzebue, qui a osé dire : « Quiconque est arrivé jusqu'à vingt-six ans sans avoir aimé, a déjà trop connu le monde, ses faussetés et ses travers, pour ressentir une véritable passion. » Il y a un an j'étais à Moscou, étudiant à son véritable type une nation hospitalière, que les voyageurs et les écrivains ont mal connue et sévèrement jugée. Il y a deux ans j'étais à Pétersbourg, cherchant à donner une direction utile à une association de bienfaisance ; mais le résultat du bien qu'on veut faire n'est pas toujours le bonheur pour soi-même. Cependant, entouré de connaissances aimables, des Ypsilanti, Lapoukin, Rczewsky, Narischkin, Roehenstart, je nourrissais des illusions qui réchauffaient un peu cette zône glacée. Il y a trois ans j'étais à Vienne, où, dans l'intimité du prince de Ligne,

j'épurais mon goût, et meublais mon souvenir de toute la richesse du sien. Il y a quatre ans j'étais à Trieste, éprouvant combien l'amour donne de dévouement à une femme : croire, aimer, souffrir, et pardonner, telle est l'existence de ces anges consolateurs. Il y a cinq ans j'étais en Italie, me repaissant de chimères, et prenant les rêves de mon ambition pour des conceptions de génie : j'y brillais d'un éclat passager qui m'a valu des persécutions renaissantes, comme plus tard à quelques succès éphémères j'ai dû des ennemis éternels. Il y a six ans j'étais à Paris, où je voyais s'écrouler une de ces fortunes prodigieuses, que des spéculations hasardées renversent plus vite encore qu'elles ne créent; la femme de ce banquier célèbre (1), dont la figure

(1) Madame Juliette Récamier, la première amie de mon enfance, et mon appui dans le temps de sa prospérité. Peu de femmes ont eu plus qu'elle une vie d'hommages et d'adoration. Après les malheurs non mérités de son mari, elle s'est retirée à l'Abbaye-aux-Bois, où elle se consacre entièrement à des devoirs de piété. Ses nobles et touchantes vertus, sa réputation intacte, lui ont conservé les mêmes amis qui l'entouraient dans ses jours d'opulence. C'est ainsi qu'une femme estimable arrive à l'âge mûr, payée de ses sacrifices par les hommages des gens de bien : c'est au milieu d'eux qu'elle passe de la vie à un autre avenir, où elle ira marquer la place qu'elle leur destine.

angélique était le moindre avantage, supportant, sans se plaindre, cet étrange revers de position. Il y a huit ans j'arrivais de Stockholm à Paris : je venais de connaître enfant tous les malheurs attachés à l'émigration, et j'entrais dans un monde nouveau par la route du plaisir ; je réalisais alors ce que l'imagination gracieuse de Louvet prête à son chevalier de Faublas : tout souriait autour de moi de ce charme que l'on éprouve et répand à cet âge ; mais aussi quelle époque que ces printemps à Clichy ; ces chasses à courre au Raincy ou à Gros-Bois ; ces hivers dans les salons d'Armide !.... Quel temps que celui où Labarpe formait mon goût littéraire, Narbonne m'instruisait au talent de réussir par le charme des manières ; Moreau me prouvait combien la modestie ajoute à la véritable gloire ; chaque jour variait mes jouissances ; chaque objet me semblait nouveau ! Quel long avenir se présentait à mon ardente imagination ! Je ne croyais jamais arriver à vingt-cinq ans. A vingt-cinq ans ! Encore trois printemps, et j'en aurai trente ; mais ce siècle de feu dévore si vite l'existence, que des empires seront peut-être bouleversés avant que mes six lustres soient révolus. Pour mes années précédentes, je ne t'en parle pas ; tu sais que les jours de l'enfance, dont on devrait faire ses plus doux souvenirs, ne sont qu'un

rude apprentissage, où, si les peines sont légères, les jouissances sont nulles. Ainsi, menacé de m'endormir du sommeil sans songes, voilà le canevas de ma vie; brodé de quelques soies roses, de beaucoup de noires, où les autres nuances se croisent confusément, et produisent un mélange dans lequel je me reconnais à peine moi-même. Plus tard je débrouillerai tous ces fils; mais il faut, selon Montaigne, avoir traversé la vie pour en ressasser les souvenirs, parce qu'ajoute-t-il, la jeunesse regarde devant, et la vieillesse derrière soi; ainsi donc, j'attendrai jusqu'à quarante ans pour écrire mes confessions entières, et je les dédierai alors à mon pilote.

ODESSA, Octobre.

Dans la solitude où l'on nous oblige de vivre maintenant, on trouve un charme bien grand à se rappeler les années orageuses de sa vie, en pensant au temps où l'on n'aura plus à craindre que la mémoire qui nous survivra.

Jadis on vivait, on vieillissait ensemble, et de fort peu l'on se précédait dans la tombe; maintenant que des raisons politiques rompent les nœuds à peine formés, on est ennemi sans le vouloir, souvent même sans le savoir; et quelqu'exercée que soit la patience depuis vingt

ans, le besoin de se plaindre est devenu tellement général, que vous n'abordez personne qui n'ait à vous entretenir de ses malheurs.

Un Arménien, au service de M. Gordon, vient de faire une chute de cheval qui l'a laissé pour mort sur la place. Le médecin désespère de sa vie : je te quitte un moment pour le voir.

Le malheureux est couvert de sang, il a perdu connaissance; depuis deux heures on craint à chaque instant de le voir expirer. Ce matin encore il était si gai, si fort!....

Cet événement fait la nouvelle de la ville. M. le duc est venu voir ce pauvre Thoms : il craignait que ce ne fût à l'un de nous que l'accident fût arrivé; et peu s'en est fallu qu'on ne murât notre maison, comme si en temps de peste, il n'était pas loisible de mourir par accident.

Le malade est revenu à lui, toute la cohue s'est dissipée. Nous rentrons dans notre solitude, et chacun étudie de son côté : M. Gordon l'arabe, Wilkinson le grec, moi le slave, et Dunin les rapports commerciaux entre l'Ukraine et la Turquie, car les Polonais veulent s'entendre à tout, et y réussissent souvent.

Enfin j'ai entièrement achevé la traduction du poëme de Trembecky, et pourrai prononcer aussi le *non omnis moriar* d'Horace, car j'aurai

associé mon nom à un nom qui ne doit pas mourir. Puisse cet ouvrage être agréé par les Polonais comme un témoignage de la justice qu'un étranger rend à leurs qualités brillantes! Puissent-ils le considérer comme un hommage à cette loyauté chevaleresque, que l'Europe n'a pas cessé d'admirer, et dont j'ai tant aimé à retrouver le germe dans les détails de leur vie domestique!

Jeté en Pologne par suite de cette révolution, dont les tristes effets nous ont dispersés partout, c'est à l'école du malheur que j'ai pu étudier les hommes, et c'est avec un sentiment bien vif de reconnaissance que j'aime à publier l'accueil que tout être souffrant, que tout proscrit abandonné trouve dans cette Sarmatie hospitalière, si différente des tableaux que quelques voyageurs en ont tracés.

J'ai commencé la traduction de Sophiowka, sous les yeux d'une femme pour qui ce beau séjour fut créé, et dont les charmes inspirèrent au barde polonais des vers qui survivront aux lieux enchantés qu'il a décrits. J'ai cédé au désir de faire passer dans ma langue quelques unes des beautés dont ce poëme abonde, mais plus encore aux vœux de mon cœur, qui m'indiqua ce moyen de convaincre les Polonais que si leurs bienfaits ont souvent trouvé des ingrats,

il est des êtres sensibles qui porteront au tombeau le souvenir de leur affectueuse hospitalité.

ODESSA, Octobre.

Je crains bien qu'Odessa ne se relève de longtemps de ce coup terrible, et qu'il n'occasionne entièrement sa ruine. Depuis plusieurs semaines, cette cruelle maladie résiste aux mesures que l'on prend pour en arrêter le cours, et l'on doit appréhender que, si le germe n'en est pas extirpé au retour de la navigation, le commerce de l'Europe et de l'Asie ne choisisse un autre entrepôt.

Lorsque, au milieu du silence qui règne dans ces places, dans ces rues, jadis si populeuses, on réfléchit qu'un souffle a paralysé toute cette activité, on se retrace avec peine les jours de son opulence et de sa prospérité commerciale.

La navigation de la mer Noire rendait Odessa, depuis sa création, une des places les plus importantes de l'Europe, tant pour son commerce national, que pour celui de transit par importation et exportation. Cette nouvelle branche d'activité, devenue florissante depuis la cessation du commerce de la Méditerranée, faisait refluer par cette voie, en Europe, une partie des productions de la Turquie d'Asie, de l'Égypte, de la Perse; telles que les cotons, les fruits, les

soies, les perles, une infinité d'autres articles, tous les vins de l'Archipel et de la Grèce, et facilitait, en retour, l'exportation de toutes les productions de la Russie.

Le commerce de l'Autriche, de la Prusse, de la France et de l'Italie n'ayant plus la faculté des envois par mer dans le Levant, expédie à Odessa, par la voie de Brody, les produits de leur sol, de leurs manufactures, et généralement tous les articles de goût et de mode. Ajoutons en outre les encouragemens que le gouvernement russe accorde aux négocians d'Odessa, tels que les exemptions de taxes, de logemens militaires, même en temps de guerre; les sommes considérables qu'il met à la disposition de la ville, et que son administration emploie à la construction d'établissemens publics, comme à tout ce qui concerne son utilité ou son embellissement; l'espérance d'y voir transporter un jour ces contrats de Kiow, dont je t'ai parlé, où il se fait des reviremens d'argent si profitables à une place de commerce. Considère encore de quelle importance sont pour Odessa les fleuves qui se jettent dans la mer Noire, fleuves qui, par un transport facile et peu coûteux, amènent les récoltes des contrées fertiles qu'ils arrosent; joins à cela la possibilité de voir le Danube, maintenant obstrué par la barbarie

des Turcs, devenir un jour une nouvelle source de prospérité pour elle; et juge combien doit paraître affreux le contraste qu'elle présente. L'abondance et le bonheur régnaient au milieu d'une population active; maintenant l'effroi, la misère et la mort couvrent d'un voile funèbre cette ville, dont naguère encore on enviait la prospérité : vois ces malheureux luttant entre la nécessité d'alimenter leurs familles, et la crainte de ne lui rapporter que la mort. Celui-ci regrette son pays qu'il a abandonné, séduit par des promesses flatteuses; cet autre erre au hasard dans la campagne, tourmenté par le souvenir des êtres qu'il a délaissés. Cette jeune fille, échappée seule à la contagion qui a moissonné ses parens, accuse le sort de n'avoir épargné qu'elle; en vain l'imagination voudrait-elle repousser ce tableau de deuil; tout, jusqu'au silence même, vient en retracer l'image; les liens les plus sacrés sont rompus : le fils abandonne son père expirant; une mère a pu ne pas recueillir le dernier souffle de son enfant; des familles entières sont livrées aux horreurs du besoin. Ah! pardonne-moi d'arrêter tes regards sur des objets si funestes; mais je ne puis maîtriser le sentiment qu'ils m'inspirent; je redoute cette mort des ténèbres qui, au mépris des regrets, vous oppose les lois éternelles du sort,

et laisse l'impuissante douleur se briser contre la nécessité.

J'apprends qu'un bâtiment anglais retourne à Constantinople : j'envoie ce matin chez le capitaine, et partirai d'ici à tout prix.

ODESSA, Octobre.

Trois médecins sont encore victimes de leur zèle; l'un est mort ce matin, et l'on n'a pas d'espérance de sauver les autres. Il est à craindre que leur dévouement trouve peu d'imitateurs, et que l'on abandonne à la nature un mal dont l'art n'a pas encore pu triompher.

Comme tout s'efface dans ce siècle! Une fortune se bouleverse, une ville s'appauvrit, un royaume change de maître. Qu'a-t-il fallu pour ces transitions subites? Un orage. Comment donc espérer ne pas être atteint par cette commotion générale! Plus flexible que le roseau, quelque inclinée que soit la tête, comment ne pas sentir ce joug, que le sort appesantit sur nous, et dont la mort seule peut détruire les entraves! Entraîné par le tourbillon d'un bout de l'Europe à l'autre, en vain demandai-je au ciel le bonheur de me fixer quelque part; peines inutiles, soins superflus; m'attachai-je à quelque rocher, l'ouragan m'en sépare, et me relance dans l'espace où quelque choc terrible viendra

enfin m'anéantir. Ce sont de bien douloureuses réflexions, mon ami; mais puis-je éviter d'en être obsédé quand chaque objet qui m'entoure y ramène sans cesse ma pensée!

Mille volte così moro
Pria di giungere a morir.

La moitié de notre maison est partie ce matin pour Constantinople, le courrier anglais M. Lévi, le comte Dunin, et un Arménien, drogman de Gordon. Nous ne sommes restés que trois ici, et nous les suivrons demain, je l'espère; ainsi je t'écrirai à l'avenir de la capitale de l'empire d'Orient, où je vais braver la peste à sa source; mais si nos jours sont comptés, quel est le moyen d'en prolonger la durée? Souverain maître du monde, en quelque lieu que ta volonté me conduise, j'y marcherai sans crainte et sans délai! A quoi me servirait la résistance? Si j'obéissais à regret, je n'en serais pas moins forcé d'obéir!

Pour qui connut les misères humaines,
Mourir n'est pas le plus grand des malheurs.

Madame de Lagarde Deshoulières.

Du Pont-Euxin, Octobre.

Sous les auspices de la Providence, voguant vers Istambol (la ville pleine de foi), à bord d'un navire anglais, capitaine Moss, je t'écris

de la mer Noire, qu'on a bien raison d'appeler inhospitalière, surtout dans cette saison : les vagues sont très courtes, et tourmentent prodigieusement le bâtiment; tous nos domestiques sont malades.

Nous venons de passer Kyl-Bournou, ou cap d'Achille, appelé par les Grecs et les Turcs l'île des Serpens. Son ancien nom était *Dromos-Achilleos*, ou tombeau d'Achille : elle est située à cinq cents stades de l'embouchure du Thyras, et à sept cents de celle du Borysthènes. Solitude affreuse ! jadis destinée aux exercices d'un héros, et maintenant abandonnée aux oiseaux de mer et aux vipères, qui y prennent un accroissement monstrueux ! Je craindrais d'avoir par trop l'air voyageur, si je disais la grosseur à laquelle ces reptiles parviennent; ainsi, là comme ailleurs, tout ce qui rampe s'agrandit, et peut librement distiller son venin, sans redouter l'être courageux qui en ferait justice.

C'est de cette île que l'on prend la direction de l'entrée du Bosphore de Thrace, qui n'a de ce côté qu'un mille anglais de largeur, et ne laisse, si on le manque, que le choix du continent sur lequel on préfère se briser.

J'eusse bien voulu te détailler le voyage de Néoptolème, fils d'Achille, ces colonies fon-

dées sur les bords de l'Euxin par les républiques grecques, l'obscurité de cet océan inaccessible, où les anciens plaçaient leur sombre Élysée; Olbia fondée par Mithridate, puis alternativement la Tauride et la Thrace; mais comme j'aurais honte de faire le savant avec toi, j'aime mieux te renvoyer aux ouvrages de Pallas et de Chevalier : je ne pourrais que les mal imiter, et sans doute tu les a lus.

Du Pont-Euxin, Octobre.

Le ciel ne veut pas que nous soyons séparés, puisque hier il m'a conservé la vie. Nous étions à la hauteur de Varna, filant huit nœuds à l'heure, quand un vent d'est nous a forcés de changer de direction, malgré le travail opiniâtre de l'équipage, l'expérience de notre pilote grec, et le talent du capitaine. Après sept heures d'une tourmente horrible, la brume a cessé au moment où nous allions nous briser sur la côte : j'ai essuyé quelques tempêtes, aucune ne m'avait paru si terrible, pas même celle qui, il y a cinq ans, jeta notre navire sans agrès et sans gouvernail dans Ancône. La mort était sous nos pieds, sur nos têtes, à nos côtés; partout on apercevait ses traits hideux; tantôt perchée sur une menaçante montagne d'eau, ou tapie au fond d'un abîme liquide; sur ces

nuages, qui passaient avec la rapidité de l'éclair, ou sur chacune de ces vagues, roulant en tous sens sur elles-mêmes, et se brisant avec un bruit épouvantable sur la proue du vaisseau. Trois fois dans cet intervalle le capitaine Moss est venu nous faire ses adieux, ainsi qu'à une énorme bouteille de rhum, dont il paraissait se séparer avec autant de regret que de son navire. Gordon et moi, après avoir placé en ceinture autour de nous l'or que nous nous étions partagé, nous nous tînmes embrassés, pour opposer plus de résistance au roulis, et dans l'espoir de nous sauver ensemble. Cette espèce d'agonie dura plus de cinq heures. Enfin nous avons pu gagner la haute mer, et maintenant nous filons, vent en poupe, vers le Bosphore. Le ciel veuille que nous puissions l'atteindre avant la nuit! car, par le temps qu'il fait, nous irions immanquablement nous briser sur les écueils qui en masquent l'entrée.

Personne, me dira-t-on, ne navigue en octobre dans la mer Noire, excepté ceux que l'intérêt aveugle : il est vrai; mais j'ajouterai ceux aussi que l'amitié attend. Madame de Sévigné écrivait à sa fille : « Puisque je regrette ce que « je passe de ma vie sans toi, j'en précipite « les restes pour te retrouver; » c'est encore comme elle, qu'il m'est doux de te répéter

cette expression bien sentie d'un attachement sincère.

Six heures du soir.

Le vent est contraire, nous jetons l'ancre près des rochers cyanéens. L'un d'eux est surmonté d'une colonne érigée en honneur d'Auguste : mon impatience s'accroît à proportion des difficultés que le sort m'oppose ; encore une heure de vent et de jour, j'eusse contemplé la reine des cités, et je n'aperçois que le fanal, immense foyer de lumière placé sur la côte d'Europe, pour indiquer l'entrée du Bosphore aux bâtimens venant des ports de l'Euxin.

Notre pilote nous contait à l'instant que, dans les nuits orageuses, les bergers commis à la garde des troupeaux du grand-seigneur allumaient des feux sur la côte d'Asie, afin que, trompés par ces fausses lumières, les navires vinssent échouer sur les écueils, et livrer à la rapacité de ces brigands les richesses de leurs cargaisons. De pareils crimes suffiraient pour faire maudire le gouvernement qui les tolère.

Thérapia du Bosphore, Octobre.

Est-ce une illusion? Quel tableau à la fois enchanteur et majestueux! Je doute si je veille; rien n'approche de la beauté de ces rivages; les scènes se varient avec la rapidité du vent, qui

fait voler notre vaisseau. Là est l'Europe; ce sont les côtes de la Thrace : voici l'Asie, la crête de ces montagnes, colorée par le transparent de l'air, est couverte de ruines pittoresques : mes regards voyagent plus vite que la pensée. Quelle nature! quelle fraîcheur dans tous ces paysages! et nous sommes aux derniers jours d'octobre. Quelle énergie de végétation dans ces arbres majestueux! Quel mélange de nuances dans ces plantes de toute espèce! Voilà des groupes d'enfans qui nous regardent voguer par les fentes de ces créneaux; dans la prairie, des Turcs exercent leurs chevaux; en voici d'autres qui se promènent sous ces platanes. J'ai presque honte de l'excès de mon admiration; mais aussi je vois le plus beau lieu de la terre. Ah! Mahomet n'avait pas besoin de prédire un paradis à ses sectateurs; il fallait qu'il leur promît le Bosphore et l'immortalité. Cette belle mer qui vient se briser doucement sur des gazons fleuris, cette nature dans toute sa magnificence, faisant à elle seule les frais d'une fête qui n'offenserait pas l'infortune..... Voilà l'Éden! J'étais prévenu de l'impression que cette vue produirait sur moi; et cependant j'ose affirmer qu'en cherchant à la décrire, comme à la peindre, on sera toujours au-dessous de la vérité.

Notre bâtiment ne descend pas jusqu'à Constantinople; nous mouillons à Thérapia, village charmant à deux lieues de la capitale. Ici on craint moins la peste, m'a dit le capitaine.... Ce vilain mot a tempéré mon extase.

Nous n'avions pas encore jeté l'ancre, qu'une foule de caïques élégans entouraient notre bâtiment. M. Gordon, par suite de son long séjour à Constantinople, y retrouve beaucoup d'amis. Nous sommes accueillis, fêtés, invités; l'arrivée est toujours, partout, la plus belle partie des voyages.

Je me rappelle ce que, dans ses Lettres sur l'Italie, le président Dupaty écrivait de sa première nuit à Rome : si j'avais son génie, que t'écrirais-je d'ici? A coup sûr ce ne sont pas les émotions ni l'enthousiasme qui me manquent.

BOYOUKDÉRÉ, Octobre.

Boyoukdéré est un village peu distant de Thérapia; j'y suis à l'hôtel de l'Europe, où j'ai rejoint le comte Dunin, enchanté comme moi de tout ce qu'il a vu, et qui fait bien sa partie dans le duo d'admiration que nous répétons sans cesse. En me promenant sur ce quai bordé de maisons de plaisance, habitées par les ministres étrangers, j'y ai rencontré M. Balk, chambellan de l'empereur de Russie, que j'avais

connu, il y a quelques années, à Rome, et qui arrive depuis peu de Paris. Il vient de quitter beaucoup de personnes qui m'intéressent, et j'aurais voulu lui faire vingt demandes par minute; mais attendu chez son ambassadeur, il eut à peine le temps de me répondre; nous déjeunerons demain ensemble, et il m'a bien promis de satisfaire amplement ma curiosité.

Invité à passer la soirée à Thérapia, chez M. Zorab, négociant arménien, j'ai commandé à six heures un bateau à trois paires de rames pour m'y rendre. Ces barques sont si légèrement construites, les Turcs qui les conduisent si forts et si habiles, qu'elles marchent encore plus vite qu'à Venise. Les caïques l'emportent certainement de vélocité sur les gondoles.

BOYOUKDÉRÉ, Octobre.

Je sors de chez M. Balk, et j'ai reconquis sur Paris mes sept années d'absence. Je ne lui ai pas fait grâce du moindre détail : mais tu jugeras, par notre conversation, que ses nouvelles ne m'ont pas fort réjoui. Ceux-ci morts; la guerre en a tant moissonnés! D'autres ont disparu de la scène; c'est encore une mort anticipée! Peu d'heureux, et beaucoup de naufragés : les orages politiques sont donc plus à craindre que les tempêtes sur l'Euxin? « Mon-

sieur, je n'interroge plus : vos détails sont trop décourageans. — Cependant ils sont vrais. — Mais pourquoi tant d'exils, de bouleversemens de fortune, de sévérité sans indulgence? — C'est la marche des événemens actuels qui l'exige. — Si je juge par le nombre des personnes que vous me dites mortes ou persécutées, il faut que le total en soit prodigieux. — Il est en proportion de la population; dans cent ans ce sera le même théâtre, les mêmes décorations, mais ce ne seront plus les mêmes acteurs. — Paris est donc en deuil? — On voit bien que vous en êtes absent depuis un siècle : les Français sont-ils jamais tristes? — Peut-être : mais enfin, quelle est la gaîté qu'un long malheur n'émousse pas? — Celle de vos compatriotes, monsieur. J'ai été à diverses époques en France; vous savez s'il y en eut de déplorables; aucune n'a pu tempérer cette légèreté naturelle à la nation qui demeure toujours indépendante des événemens politiques. — Il y a tant d'exceptions! — Excusez-moi, monsieur; je généralise : n'ai-je pas vu vos émigrés, hors d'état de soutenir la plus noble et la plus juste cause, n'avoir en perspective que la misère et un exil éternel? Eh bien! dans nos climats glacés, comme sous le ciel serein de Naples, n'ont-ils pas ri de tout, et oublié, en applaudissant à quelques mots heu-

reux, combien leur sort était digne de compassion? — Ah! permettez-moi d'en douter. — D'en douter, monsieur!... J'irai même plus loin : mon gouverneur, qui était un abbé français, me traçait ainsi le tableau de ses compatriotes : « Singulière nation que la nôtre, disait-« il : aussi voisine de tous les genres d'héroïsme « que d'extravagance, elle joint à l'audace de « l'athlète la timidité de l'esclave; un revers la « consterne, une fête la rassure, une chanson « la console. Si elle s'agite, la terre tremble, « et c'est en riant qu'elle s'agite; peuple volup-« tueux, qu'aucune privation n'étonne; colosse « terrible, et aimable enfant, assez instruit pour « tracer des plans, et trop étourdi pour les « suivre; ayant besoin, en même temps, de « gloire, de fers et de plaisirs; il peut tout « faire, hors son bonheur, et tout acquérir, « hors la raison. » — Votre critique est amère, monsieur. — Monsieur, c'est l'abbé qui a parlé. — Mais les embellissemens de Paris, ces monumens somptueux qui le décorent, doivent enthousiasmer ses habitans, en les ramenant sans cesse sur l'idée de leurs triomphes. — Moins de gloire et plus de bonheur, voilà ce qu'il faudrait souhaiter au peuple que l'on affectionne; chaque laurier coûte une génération au pays qui s'en décore, l'animadversion de l'Europe, et sa féli-

cité réelle qu'il échange contre un peu de fumée. La postérité admirera ces colonnes orgueilleuses, ces arcs de triomphe; la génération actuelle gémit sur ce qu'ils coûtent. — Mais c'est l'histoire de toute la terre et de tous les âges. — Eh bien, quoique votre Montesquieu ait dit : « Heureux « le peuple dont l'histoire est ennuyeuse ! » consolez-vous des maux que l'on accumule sur vos têtes, et dont un vain prestige vous dérobe momentanément l'horreur. — Il me semble que vous déviez de vos premières assertions : s'il n'y a que de la gaîté en France, comment avez-vous fait pour y saisir d'aussi tristes tableaux? — Je ne vous ai parlé que de Paris; partout ailleurs la douleur se cache; il n'y a d'apparent que quelques heureux; mais si on soulève le voile.... — Eh bien? — On voit un homme auquel on peut rapporter ce mot de Salluste sur Catilina : « Son esprit vaste aspire sans cesse à « des choses immodérées, trop élevées, impos- « sibles; il perdra beaucoup sans se sauver. » — Ah! monsieur, traitons un autre sujet : si la position de la France est telle que vous la dépeignez; si sa gloire même est une preuve de son asservissement, n'achevez pas de détruire l'illusion que je nourrissais du contraire, et qui me consolait parfois de ce despotisme qui ex-

pulse de son beau sol tout ce qui fut fidèle ou dévoué. »

Tu vois que le déjeuner de M. le chambellan Balk n'a pas été fort récréatif : la soirée de M. Zorab a été beaucoup moins sérieuse. Réunis autour d'une table, qu'on appelle *tendour*, recouverte d'un beau tapis, sous lequel est placée une mangale (1), qui répand une douce chaleur, nous avons joué à des petits jeux turcs, qui certainement étaient pour moi fort innocens, car je n'en comprenais ni l'esprit ni le sens. Vinrent ensuite des rafraîchissemens de toute espèce : sorbets, café, confitures, que, selon l'usage, de belles suivantes grecques nous présentèrent dans des vases de vermeil. Au souper, on servit avec profusion les productions des deux continens, les vins les plus recherchés de l'Archipel et de la France; puis on apporta des arguillés (2) de cristal, du plus beau travail, et nous en aspi-

(1) Une mangale est un vase de terre cuite, ou de cuivre, dans lequel on entretient un feu modéré, et qui remplace les cheminées, dont on ne fait point usage en Turquie dans les appartemens. Cette coutume est la source funeste de la plupart des incendies à Constantinople.

(2) C'est une espèce de pipe dont les personnes riches se servent en Orient.

râmes la fumée du tabac de Scutari, rafraîchie et épurée par l'eau de rose; enfin, à minuit on se sépara, et je retournai par mer à Boyoukdéré. Ce silence de la nuit, qu'interrompait le bruit cadencé de nos rames; ces ondes tranquilles du Bosphore, sur lesquelles se réfléchissaient des milliers de lumières, suspendues à la proue des bateaux pêcheurs; l'air calme et embaumé, l'ensemble majestueux de ces belles masses qui bordent l'horizon, plongeaient mon âme dans une douce rêverie : combien d'aimables souvenirs, de flatteuses espérances, voguaient avec moi sur ces vagues caressantes, que j'avais vues si terribles et si menaçantes dans la mer Noire! Le temps calme donc les orages, il calme aussi les passions; il n'y a que l'amitié dont il consolide la durée dans sa course.

Boyoukdéré, Octobre.

Je n'ai point encore vu Constantinople; c'est une entreprise hasardeuse que d'aller parcourir des rues étroites, où la mort se promène revêtue des tissus de l'Inde et de Cachemire, ou couverte des haillons de chanvre et de bure; où l'on peut, sans s'en douter, recevoir et donner la peste vingt fois dans un quart d'heure; aussi n'y voit-on aucun *Franc* maintenant, excepté les drogmans des ministres étrangers, que leurs

charges appellent à la Porte. Néanmoins, dans deux jours, M. Balk et moi, accompagnés des janissaires de nos ministres, nous tenterons l'aventure, bien que menacés de n'être plus reçus chez nos connaissances dès que nous aurons commencé nos excursions stamboliques. Ce sera donc une de ces initiations où l'on abandonne les néophytes à eux-mêmes. Je m'en console, mon ami, en songeant qu'il me sera plus loisible de te détailler ce qui m'aura intéressé, et de prolonger ainsi mes sensations en te les communiquant.

Que d'espérances déçues, d'intrigues bien ou mal combinées ! La Porte ottomane vient enfin de nommer un prince de Valachie : c'est Constantin Karazdja. Cette investiture se fait avec les mêmes cérémonies que pour la création d'un vizir. Le kukka (1) lui est placé sur la tête par un officier des janissaires, le cafetan d'honneur lui est attaché par le grand-vizir, qui l'admet ensuite à prêter le serment de fidélité ; du sérail il se rend à l'église, où il reçoit du patriarche le titre de oint du Seigneur, ainsi qu'il était d'usage autrefois à l'inauguration des empereurs grecs.

---

(1) Espèce de casque, surmonté de plumes d'autruche.

Cette promotion occupe et bouleverse toutes les têtes du Fannare (1). Tu sais que Constantin Mauro Cordato fut, en 1730, le dernier prince élu par les boyards valaques, et que depuis cette époque la Porte ottomane nomme à cette principauté sans leur participation, ce qui a fait dire à M. Thornton, que l'intrigue a été transférée de Bucharest au Fannare.. On court, on s'interroge, on s'agite; c'est une véritable démence. Eh! comment cela ne serait-il pas? Une famille, passant de l'état abject des rayahs à celui des rois, doit trouver le songe bien ravissant, n'eût-il que la durée d'un songe. Esclave, tremblant la veille à la moindre apparence du pouvoir musulman, Karazdja voit flotter trois queues de cheval à sa porte, ce qui l'égale aux plus grands seigneurs de l'empire. Ces adulations de tous genres, dont on l'enivre, et auxquelles il attache d'autant plus de prix qu'il a usé sa vie à les prodiguer, ne devraient pas lui faire oublier cependant, qu'amovible au caprice d'un despote, il doit sans cesse redouter les mêmes artifices dont il s'est servi pour renverser son prédécesseur, ou écraser ses concurrens, et que la calomnie, dont il connaît si bien l'efficacité,

(1) Nom de la partie de Constantinople où résident les Grecs.

peut lui enlever d'un mot le sceptre avec la vie.

J'ai suivi ce matin cette famille partant de Thérapia, pour se rendre dans un vallon qui donne son nom au village de Boyoukdéré, où leurs tentes sont plantées. Son but était d'y inspecter la suite nombreuse qui doit l'accompagner en Valachie. Le prince, ses fils et ses gendres montaient de beaux chevaux, richement caparaçonnés; leurs gardes étaient couverts d'or et de précieuses fourrures; mais comme je suis dans le pays des contrastes, la voiture des dames n'eût pas même servi de fiacre dans une ville de France ou d'Angleterre.

Les princesses, dont quelques unes sont fort belles, descendirent dans le vallon et s'y promenèrent un moment; des pages portaient la queue de leurs robes; des esclaves des deux sexes les précédaient : *vanitas vanitatum!*

Après que la sérénissime compagnie se fut rafraîchie d'un peu d'eau, dans une grande coupe d'or, l'arraba (1) à six chevaux se remit en marche, les princes se replacèrent sur leurs montures, pour y branler la tête comme nos magots chinois, et tout ce cortége pompeux,

(1) Espèce de cage portée sur quatre roues, voiture à l'usage des dames turques.

mi-oriental, mi-bouffon, retourna à Thérapia par un chemin dont les inégalités raboteuses devaient faire réfléchir ces altesses nouvelles sur les vicissitudes du sort.

Novembre.

Nous avons un temps d'été, qui, malheureusement, propage la maladie. Les personnes âgées de Thérapia prétendent que si elle ne cesse pas à la Saint-Démitri, elle durera tout l'hiver. Les anciens nommaient la peste la maladie sacrée; les Grecs l'appelaient *tanatiko*, ce qui veut dire mortelle; mais les Turcs l'appellent *murabek*, ce qui signifie favorable, sans doute par le même motif qui faisait nommer à Rome *clementes* les Furies. En Égypte, on croit la peste une émanation morbifique d'un vent du désert nommé *sanum*.

Deux négocians anglais, dont l'un est M. Carteret, ont été atteints de la peste, mais on espère les sauver. C'est déjà le vingtième jour, et leur médecin les croit hors de danger. Ils sont soignés par des pestiférés que la mort a épargnés. Un fait bien extraordinaire, et difficile, je trouve, à expliquer, est que ceux qui les pansent ressentent, en les approchant, des douleurs aiguës, dans leurs plaies encore ouvertes, douleurs qui se calment dès qu'ils s'en éloignent.

Voilà une combinaison sympatique sur laquelle les enthousiastes du magnétisme pourront prendre de belles conclusions.

Je ne sais pas si, administrativement parlant, il est utile de permettre qu'une nation soit toujours armée de pied en cap, pour entretenir son humeur belliqueuse; mais je pense qu'en bonne police c'est extrêmement dangereux. Un Turc et un Grec (Galiondjys), soldats de marine, se sont pris hier de querelle sous mes fenêtres; à la quatrième parole, ils tirèrent leurs pistolets, se manquèrent, et sont ensuite tombés l'un sur l'autre à coups de sabre. Le Turc, plus adroit, a fendu la tête à son adversaire, et après ce bel exploit, s'est retiré gravement, sans que personne se soit mis en devoir de l'arrêter.

Novembre.

Désirez-vous, monsieur, parler au ministre du roi de Saxe? — Non, monsieur. — Peut-être vous êtes sujet danois? — Pas du tout? — Que désirez-vous donc, monsieur? — Faire accepter ces traites. — Ah! je vous entends : permettez qu'on vous fumigue et vous parfume, puis vous monterez au second étage, vous entrerez dans un grand salon, orné de vues à la gouache, peintes par mesdemoiselles les baronnes, et là on vous indiquera à qui vous devrez vous adresser.

Ce colloque interrogatif se passait à la septième heure turque, sous le péristyle d'un palais de Boyoukdéré, appartenant au baron de Hupsch, ministre du roi de Saxe, chargé d'affaires de sa majesté danoise, et de plus, banquier très renommé, pour lequel j'avais des lettres de recommandation et de crédit. Je fis exactement ce qu'on m'avait prescrit, et au deuxième étage, un domestique m'introduisit dans un salon immense, où je trouvai ce triple personnage au milieu de sa famille. J'exposai, en peu de mots, le sujet de ma visite, dont le résultat fut une invitation de me mettre à table; car précisément on venait de servir. On est peu cérémonieux à Constantinople, et j'acceptai sans beaucoup d'instances : à une si grande distance de son pays, les connaissances sont bientôt faites. A table on parla de la peste; j'en écoutai toutes les histoires courantes, et je connus à fond les formes que ce cruel fléau revêt tour à tour. Mon hôte a sur ce sujet une expérience de cinquante ans de séjour; mais il avoue qu'on n'a jamais rien vu de si terrible que la maladie de cette année. C'est vraiment m'accueillir avec honneur.

Le baron a beaucoup d'enfans et de petits-enfans : ses filles sont très intéressantes, et possèdent plusieurs talens; une d'entr'elles joua du

piano, et chanta à ravir. M. Hupsch me fit voir son jardin, tendre objet de sa sollicitude : il est fort beau; les arbres y sont encore chargés de fleurs et de fruits; car il semble que dans ce délicieux climat l'année entière ne suffise pas pour les richesses de la nature.

Novembre.

J'ai été déçu dans mes espérances sociales : je comptais trouver encore ici, comme ambassadeur d'Angleterre, M. Robert Adair, que j'avais connu à Paris, lorsqu'à l'époque de la paix d'Amiens, il y vint avec son ami le célèbre Fox. On les avait présentés, ainsi que M. Erskine, à la belle madame Récamier, chez laquelle se réunissait, à Clichy, tout ce que Paris attirait alors d'étrangers de distinction. C'était dans le château de cette dame intéressante, que le général Moreau, Eugène Beauharnais, le comte Markoff, les deux Cobentzel, Laharpe, Lamoignon, les deux Montmorency, madame de Staël, et toute la meilleure compagnie de ce temps, venaient goûter ces courts instans de paix générale, auxquels ont succédé tant de longues et sanglantes guerres. A un déjeuner où se trouvaient réunies les personnes que je viens de citer, le hasard m'avait placé près de M. Adair : il fit en si peu de mots un tableau

comparatif de l'Angleterre et de la France, parla si profondément de la législation, si plaisamment des élections parlementaires, et si délicatement des mœurs de son pays, que je crus, à la fin du déjeuner, être de retour des trois royaumes. Lorsque je le revis, il y a quatre ans, à Vienne, où il était ambassadeur, il voulut bien, avec la même bonté, ajouter encore à ces détails, aussi intéressans qu'instructifs, et il m'était doux de penser qu'en le retrouvant à Constantinople, j'aurais terminé, par un troisième entretien, mon cours complet de politique et de statistique anglaises.

Du Bosphore, Novembre.

Je t'écris, voguant sur le Bosphore, que les anciens croyaient fils de Neptune, et qui, tel qu'un fleuve majestueux, roule ses flots entre les montagnes cultivées de l'Europe et de l'Asie. Ce que l'art peut ajouter à la plus riante nature est réuni sous mes yeux : voilà le beau idéal; voici les lieux où les conteurs orientaux viennent puiser leurs ingénieuses fictions : tout inspire le sentiment, enflamme le génie : on s'étonne de ce que l'on éprouve, et l'on croit sentir pour la première fois.

Accompagné par Gordon, qui veut bien me servir de *cicerone*, nous parcourons ce Bosphore

de Thrace, si célèbre à tant de titres, depuis son entrée par la mer Noire, qui ne peut être comparée à celle de la Propontide, mais qui, au défaut de l'ensemble merveilleux qu'offre spontanément la vue de Constantinople, multiplie les jouissances en les augmentant progressivement.

Montés sur un léger *deurtchifté*, nous traversons d'abord l'ancien port des Éphésiens, entre les deux nouveaux forts d'Europe et d'Asie; puis Gordon arrête mes regards sur les ruines d'un château d'Asie, construit sur l'emplacement de l'Iéron, qui dominait le temple de Jupiter Urius, et l'autel des douze Dieux; suivant toujours la même direction, j'aperçois la montagne du Géant, dont la crête, ornée d'un bouquet d'arbres, recèle un tombeau que jadis on appelait le lit d'Hercule, mais que les musulmans croyent devoir renfermer les ossemens d'un être prodigieux. Le chevalier prétend que c'est le tombeau d'Amycus, vaincu par Pollux, que Valerius Flaccus appelle le géant, et qui, suivant Denys de Byzance, avait établi sa cour dans un des golfes voisins. A droite voici Boyoukdéré, que je reconnais à son superbe quai, présentant une ligne de maisons élégantes entremêlées de quelques palais, habités par les membres du corps diplomatique : suit immédiate-

ment le vallon de son nom, orné encore d'une multitude de tentes de toutes les dimensions, surmontées d'étendards de différentes couleurs, dressées, comme je te l'ai dit, pour le campement de la suite du prince de Valachie : au milieu de cette prairie s'élève un bouquet de huit platanes, d'une hauteur prodigieuse, et rangés en cercle. Si, comme on le prétend, ce sont huit tiges adhérentes à une seule racine, ce phénomène végétal doit faire ajouter foi à ce que l'on rapporte de l'arbre des cent chevaux sur l'Etna; dans le tronc creusé d'une des tiges de celui-ci, j'ai vu trois chevaux à l'abri. (1)

En quittant ce vallon, et voguant vers Thérapia, on passe devant une pointe de rocher, anciennement appelée *la Pierre de Justice*. Denys de Byzance rapporte que deux navigateurs déposèrent leur argent sous une large pierre, dans le creux de ce rocher, en se jurant de n'y point toucher l'un sans l'autre : qu'un des deux, in-

---

(1) L'auteur des *Annales des Voyages* dit que le plus grand arbre du monde est sans doute le cubbihr-burr, nommé par les Hindous le bananier de Cubbihr, en l'honneur du saint brahman de ce nom : cet arbre gigantesque a deux mille pieds de circonférence, mesuré autour des principales branches. Il a logé, ajoute-t-il, jusqu'à sept mille hommes sous les voûtes de son branchage, à la fête donnée sous cet arbre sacré.

fidèle à son serment, vint seul pour enlever le trésor, mais que la pierre qu'il voulut soulever, l'écrasa. De cette fable, racontée ainsi par les pêcheurs, lui est venu son nom de Justice. Puis on arrive à un village considérable, que la pureté de l'air fit appeler *Thérapia* par les Grecs; ce qui signifie salut, ou guérison. C'est dans ce bel endroit que l'ambassadeur de France et les princes grecs ont leur résidence d'été. Le quai est surmonté par une montagne, nommée jadis *les clefs du Pont*. Suivant toujours cette côte, on découvre Kalender dans l'ancien Pithécus, puis un joli vallon, tapissé de verdure et de fleurs, dominé par quelques collines où croissent l'épais arbousier et le ciste odorant : à l'opposite de Kalender, au fond d'un golfe assez étendu, qui portait autrefois le nom d'Amycus, se présente un vallon parsemé de platanes: ce lieu charmant, appelé en turc *Khounkia-Iskéléni*, est un tableau majestueux, composé de mille tableaux particuliers. Sous ces immenses dômes de verdure, on aperçoit des êtres mystérieux enveloppés d'amples manteaux cachant leurs figures sous les replis d'un long voile blanc. Ce sont des dames turques et arméniennes, qui viennent respirer un air plus libre, et oublier pendant quelques heures la vie contrainte et monotone de leur clôture accoutumée. Suivant

la côte d'Europe, on longe le village d'*Iéni-Keu*, et l'on entre immédiatement dans l'anse profonde de Sténia, où les vaisseaux trouvent en tout temps un abri sûr et commode. Le nom actuel de cette anse est défiguré; elle portait jadis celui de l'Asthénie : doublant un promontoire couvert d'un bois épais de cyprès, on voit l'anse appelée Balta-Limani. C'est là que furent construits, par les ordres de Mahomet II, surnommé *Fatish*, ou Vainqueur, ces merveilleux vaisseaux qui, se riant des chaînes tendues pour défendre l'entrée du port de la ville impériale, devaient escalader des montagnes et se montrer triomphans sous les murs de cette infortunée reine des cités. J'aperçois, en quittant cette baie, le château flanqué de plusieurs tours, situé en Europe sur un rocher escarpé, opposé à celui construit sur la rive plate de l'Asie, bâtis l'un et l'autre par le même Mahomet, pour signaler avec éclat aux peuples des deux continens la chute d'un grand empire; au fond d'un golfe, près du château d'Asie, une île est formée par les deux bras d'une rivière; les Turcs l'appellent *Guiok-Sou*. Le grand-seigneur possède dans ce beau lieu une maison de plaisance, dont l'éclatante blancheur se remarque de loin. Je reviens à la côte d'Europe : près d'une pointe appelée par les anciens le promontoire de Mercure, un

bois de cyprès borde la rive, et sert d'asile aux morts : parmi ces beaux arbres, sur une pelouse richement émaillée, baignée par des flots caressans, on voit, à fleur d'eau, poindre mille et mille pierres de marbre, les unes dorées, les autres décorées d'un turban, qui portent, outre le nom et la qualité du mort, l'exhortation de répéter le chapitre du Coran, intitulé *Fatihha* : du fond de leurs tombeaux, ils semblent encore assister à la vie; sur leurs cendres vient folâtrer l'enfance, la jeunesse espérer, et la vieillesse se ressouvenir. C'est dans le champ de la mort que s'écoule ce songe uniforme de l'existence musulmane. De quelque côté que je jette les yeux le long de cette côte, de semblables tombeaux, autour desquels fleurissent les arbustes et les plantes les plus rares, attestent les soins touchans de la piété des Turcs, et les familiarisent sans doute avec cette ligne qui sépare une vie de l'autre, et qu'on ne redoute que parce qu'on ne l'a pas franchie. C'est dans ces lieux que, dès que l'astre de la nuit, suspendu comme une lampe au dessus de ce bois mélancolique, éclaire les tombeaux, l'amour et l'amitié viennent pleurer en silence la perte d'un être chéri :

Ille dolet verè qui sine teste dolet.

Plus loin, au fond d'une baie spacieuse, s'élève, isolé, le palais des conférences.

Voici celui des sultanes; on le dirait construit par la main des fées : tout y semble enchanteur et mystérieux; ces jardins si frais, ces kiosques dorés qui se dessinent sur le vert tendre des lauriers, ne détachent cependant qu'avec peine les regards de ces jalousies demi-transparentes, où l'on croit voir passer, comme des ombres légères, les êtres à jamais inconnus qui habitent ces demeures voluptueuses.

Ce palais d'été du sultan rappelle par son architecture, l'origine du conquérant tartare; il semble imiter un amas de tentes, rangées près d'une tente principale.

Ce bâtiment superbe, sur la côte d'Asie, est un grenier public, preuve rassurante d'une sage prévoyance!

Quelle foule de maisons de plaisance bordent cette côte! Que ces jardins sont beaux! Quel mélange ravissant de fleurs, de fruits et de verdure! Comme ces tableaux s'animent et se vivifient par la richesse et le gracieux des costumes orientaux! Là, dans leur indolence voluptueuse, sous ce beau ciel qui semble unir intimement l'homme à la nature, les Turcs aspirent dans un berceau de jasmin, la rose d'Andrinople et le café d'Arabie. Des femmes dont l'imagination soulève les voiles importuns, passent près de moi dans des gondoles dorées : ici c'est un

iman qui, du haut d'un modeste minaret de village, appelle les fidèles à la prière, et bientôt des pelisses de toutes couleurs, des turbans de toutes formes inondent le parvis de la mosquée. Telles sont les scènes variées sur lesquelles mes regards s'arrêtaient avec ce plaisir qui tient de l'extase, lorsque, doublant cette pointe, j'aperçois Constantinople, et je cesse un moment de t'écrire pour être tout entier à mon admiration.

Voilà donc cette ville célèbre, objet de tant de souvenirs! Quel mélange pittoresque de tours, de palais, de dômes, de minarets, de cyprès, de colonnes! Mille nuances d'ombre et de lumière, de reflets, de couleurs, et une infinité de détails gracieux, que tout l'art d'un peintre habile ne rendra pas plus facilement que le parfum d'une rose. Dans le canal, une multitude de bateaux, d'une légèreté et d'une élégance extrême, les uns à voiles, les autres à rames, franchissant avec la rapidité du regard l'intervalle qui sépare les deux continens. D'autres gondoles, resplendissantes d'or, s'annoncent par le bruit cadencé de leurs nombreuses rames; des dauphins, s'élançant de leurs retraites profondes, bondissent sur les eaux, ridées par un léger vent du nord; ces oiseaux aquatiques qui passent et repassent sans cesse de l'Euxin à la Propontide; enfin le tableau de ce port magni-

fique, appelé jadis *la Corne d'or* (1), dont la vue ne peut être surpassée que par l'ensemble dont il fait partie. Là se présente *Scutari*, autrefois Chrysopolis; plus loin, le riant village de *Kadi-Kenni*, vestige d'une partie de la Calcédoine; ici la tour de Léandre, *Kis-Koulessi* (ou de la fille), comme un point entre le Bosphore et la mer de Marmara; les yeux enchantés n'osent se fixer nulle part, craignant de retarder un plaisir. Combien de souvenirs se lient à ces tableaux magiques pour ajouter au présent l'intérêt du passé! comme on se reporte au-delà des âges connus, où ce délicieux pays fut, sans doute, l'Éden d'une nation moins barbare! L'œil, après avoir quitté les îles des princes et les montagnes qui bordent l'horizon, suit la ligne qui le guide au mont Olympe, et vers cette Troade qu'un chantre divin a immortalisée.

Mais nous abordons à Galata; je continuerai au retour....

Comme mon enthousiasme est détruit! Quelle différence entre l'état actuel de cette capitale du monde et l'immense éclat de sa renommée! Tout le charme a fui devant une effrayante vérité:

La mort dans ce séjour, théâtre de sa rage,
Sous mille traits hideux répète son image.

---

(1) Nom qui lui fut donné parce qu'il était le centre du commerce du monde.

Des corps inanimés, qui viennent de rendre le dernier soupir, des mourans prolongeant de quelques pas leur fugitive existence; d'autres, terrassés par la force du mal, et que la charité musulmane s'empresse de traîner aux hôpitaux; là, on transporte par mer des cadavres que l'on va inhumer sur la côte d'Asie (1). Plus loin, des cris affreux précèdent un riche cercueil, tantôt orné d'un turban, tantôt d'une mousseline, qui constate le rang ou le sexe de l'être qui vient de cesser de vivre, et qu'au mépris de la contagion, chacun s'empresse de porter quarante pas pour obtenir l'expiation d'un péché. Partout le danger, à chaque pas la mort, et cependant on court dans ces rues étroites, en évitant cependant, avec l'adresse du meilleur pilote, le contact de ses semblables, devenus autant d'écueils.

Après avoir gravi presque à pic une foule de petites ruelles, heureusement désertes, nous sommes parvenus aux palais des ministres étrangers, la plupart situés dans la grande rue de

---

(1) Toujours préféré par les musulmans, parce que les cités saintes de la Mecque, Médine, Jérusalem et Damas sont situées dans cette partie du monde, et qu'ils craignent, sur la foi d'une ancienne prédiction, que Constantinople ne leur soit bientôt ravie par les enfans de la couleur jaune.

Péra, qui a exactement neuf pieds de large, et dans laquelle on se fraie un passage au péril de la vie.

J'ai vu néanmoins dans ce faubourg de belles fontaines, des places spacieuses, des bazars abondamment fournis, une prodigieuse quantité de cafés, où, dans une douce incurie, ces Turcs fumaient peut-être pour la dernière fois. Près d'une mosquée se vendaient les effets des hommes morts la veille, et déjà l'on se disputait l'achat de ces lambeaux morbides ! Comment ce gouvernement n'ordonne-t-il pas qu'ils soient brûlés ? Coupable résultat du système de la prédestination, qui laisse un si vaste champ à la mort.

Je n'ai encore vu Constantinople qu'imparfaitement ; mais bientôt j'irai le parcourir en tout sens, répétant comme le Turc cet adage du fatalisme : *Acajak can damarda dourma* ; « Le sang qui doit couler ne restera pas dans « l'artère. »

Je termine en te disant, comme Pascal à son ami : « Pardonne-moi cette longue lettre ; « je n'ai pas eu le temps de la faire plus courte. »

Boyoukdéré, Novembre.

J'ai fait hier à Thérapia un dîné de gourmand, avec des savans et des gens aimables ; tout était exquis. On a parlé en grec ancien et

moderne de la Grèce héroïque et asservie. Mon amphitryon, M. Argyropolo, qui a beaucoup voyagé, avait réuni, par supplément de courtoisie, les Fannariens voyageurs. J'étais placé entre un Arménien, fils de l'intendant actuel de la Monnaie (1), et un jeune prince grec, qui, en qualité de truchement, avait accompagné l'ambassadeur turc à Varsovie.

Le premier, décoré par l'empereur Sélim de l'ordre du Soleil, avait achevé son éducation en France; tu peux t'imaginer comment y fut reçu un jeune Turc, beau comme le prophète, et modeste au point de ne convenir d'aucun succès. C'est un véritable contraste avec mon autre voisin, qui, à l'entendre, n'a trouvé qu'une femme sévère à Varsovie; c'est la comtesse J. de W., dont il avoue avoir été fort amoureux sans espoir, et de laquelle il conserve un souvenir tendre et respectueux. Il m'aurait embrassé mille fois, disait-il, quand il a su que j'avais passé l'été dernier près d'elle. Rien n'est amusant comme les relations exagérées qu'ils font de l'Europe; mais, d'ailleurs, de l'air dont on les écoute ici, ce serait conscience à eux de

(1) C'est la même place qu'occupait le célèbre et infortuné Pétraky, qui gagnait dans cet emploi plus de mille piastres par jour.

ne pas broder à outrance. Cependant je lui ai su bon gré de son enthousiasme pour les Polonais; il les a peints tels que je les juge. Quand ce fut à M. Argyropolo à parler, voici comme il s'exprima sur l'Orient : La Porte ottomane, incapable de profiter des avantages de ses possessions, s'est toujours montrée ardente à les défendre contre les nations européennes. Cet empire, placé entre l'Europe et l'Asie, a négligé les arts d'Europe pour conserver l'esprit et les mœurs asiatiques, et, plein de mépris pour les peuples, dont il voyait avec indifférence les progrès dans toutes les sciences, en s'isolant du système général, il s'est rendu inaccessible aux combinaisons de la politique moderne; mais sur la route de la civilisation s'arrêter c'est reculer; et cette vaste monarchie, située sous le plus beau ciel, qui ne sait ni jouir elle-même, ni laisser jouir les autres nations des ressources que la nature a répandues autour d'elle, tombe aujourd'hui par l'ignorance de son gouvernement, autant que par le vice de son administration. Le siècle qui s'ouvre verra, peut-être, disparaître de l'Europe cette puissance colossale, et quelque conquérant heureux posséder ce beau pays, promis au génie de la victoire. Alors se relèverait la ville de Constantin, et son nouvel

empereur, maître, par le commerce, des richesses de l'Europe et de l'Inde!... Mais un pareil changement, lui dis-je, serait-il donc à désirer? Ne causerait-il pas un désordre universel, et froissant tant d'intérêts généraux, pourrait-il en résulter autre chose qu'un avantage particulier, subversif au droit public? Il me semble, que la crainte d'un tel résultat a mieux défendu jusqu'à présent la Porte ottomane que ses propres armées. Ce n'est ni le temps ni le lieu d'approfondir une semblable discussion, toujours dangereuse pour un Grec, me dit mon prudent interlocuteur. Il y a ici une puissance invisible comme à Venise, qui scrute jusqu'aux pensées, et nous passerons, s'il vous plaît, à des détails moins politiques.

La religion, en Turquie, est généralement et scrupuleusement observée : il n'y a peut-être pas au monde un peuple aussi dévot et aussi superstitieux que les musulmans. Les pratiques d'obligation sont la prière, les ablutions, mais surtout le jeûne. Du haut des minarets, un muézin, tourné vers la Mecque, appelle les sectateurs de l'islamisme cinq fois à la prière (*namaz*), en disant : *Venez à l'asile du salut, la prière est préférable au sommeil.* Le premier appel pour la prière du matin se fait au point du jour; le

deuxième, à midi; le troisième, vers cinq heures; le quatrième, au soleil couché; et le cinquième, au milieu de la nuit.

Ils font régulièrement l'ablution avant de prier; car ils croient que la moindre souillure sur eux, ou même sur leurs vêtemens, annullerait l'efficacité de la prière; puis, entrés dans la mosquée, ils y écoutent, dans un recueillement profond, les oraisons que récitent leurs prédicateurs, *cheikhs*.

Le vendredi est consacré à un culte particulier en mémoire de la création de l'homme. C'est ce saint jour que le sultan, entouré de toute sa cour, visite les mosquées.

Pendant le Ramazan, un des jeûnes, de trente jours, que les Turcs observent scrupuleusement, ils s'abstiennent de manger, ainsi que de tout ce qui peut flatter les sens, aussi long-temps que le soleil est sur l'horizon.

Je vous ai parlé de leur superstition; j'ai été moi-même témoin en Égypte de la vénération qu'ils ont pour leurs *santons*, espèce de charlatans, qui se tiennent aux portes des mosquées, pour y recevoir, sans aucune marque de reconnaissance, les abondantes aumônes qu'on leur apporte : stimulant la bienfaisance des âmes dévotes, en s'exposant, entièrement nus, à toutes les intempéries de l'air, et se frappant

la tête avec des cailloux, en répétant le nom d'Allah.

Il n'y a presque pas de Turc qui ne porte un talisman, auquel il attache une vertu particulière, propre à lui attirer les grâces du ciel. Ce genre de superstition est poussé si loin, que l'on ne croit la chaloupe de parade du sultan à l'abri de tout danger qu'après avoir attaché à la proue une gousse d'ail. Le mot sacré *mash-Allah* (don de Dieu), écrit en gros caractères sur l'endroit le plus apparent des édifices publics ou particuliers, change en bénédiction le coup d'œil de l'envieux.

La tendre sollicitude d'une mère, peu rassurée par les amulettes suspendues au cou de son enfant, lui crache à la figure, pour qu'il échappe à l'admiration comme à la jalousie.

Il y a peu de nations qui puissent rivaliser de préjugés avec celle-ci. Je ne vous cite maintenant que ce que ma mémoire me retrace, mille détails m'échappent; mais avec un peu de soin vous les saisirez vous-même.

Je demandai au jeune Arménien un aperçu sur les finances de l'empire : il me dit que le total des revenus du trésor public n'excède pas cent millions de francs : qu'il se compose de l'impôt territorial, *mizy*, de celui sur les biens, du produit des douanes, des confiscations con-

tinuelles que le sultan fait sur ses sujets ; du *karady*, ou capitation imposée sur les rayahs, sujets mâles, chrétiens ou juifs, qui, depuis l'âge de douze ans, ne doivent jamais payer par tête plus de quatorze piastres, ni moins de quatre : et enfin du produit de la vente des blés, que le grand-seigneur reçoit des provinces à un très bas prix, et revend ensuite dans sa capitale selon le tarif qu'il lui plaît de fixer. Ceci est indépendant du *kharnih*, ou trésor particulier du sultan, qui est toujours administré par le chef des eunuques noirs.

Les monnaies d'or et d'argent, ajouta-t-il, s'altérèrent tous les ans davantage ; l'argent maintenant se divise en paras et ghourouch, ou piastres de quarante paras. Le piastre vaut à peu près votre franc : il n'y a que la variation du cours. Les espèces ont pour empreintes les titres du sultan régnant, l'année de l'hégire, et le nom de la ville où elles ont été frappées.

On parla de Mahmoût, le sultan actuel, que tous s'accordèrent à dire digne de son siècle. Il a le projet, tant de fois conçu, et si souvent déjoué, de réformer sa nation, et de tenter en Orient ce que Pierre-le-Grand a exécuté en Russie ; mais je doute que, pour parvenir à d'aussi heureux résultats, il consente à imiter le czar, qui, dans le plus sévère incognito,

s'instruisit du premier des arts mécaniques. Il est si rare de voir prêcher d'exemple! Cependant, avec la fermeté, la persévérance, et le génie qu'on lui prête, de quoi ne triomphe-t-on pas?

En sortant de table, et continuant de causer arts, mœurs, plaisirs, nous sommes montés au jardin public de Thérapia, où s'étaient réunies beaucoup de dames grecques et arméniennes. Je doute que l'on puisse imaginer un tel ensemble de beautés. Quelle démarche aisée et majestueuse! Comme ces traits nobles et doux conservent l'expression et la régularité des belles têtes antiques! On eût pu se figurer les vierges de Raphaël, les grâces du Corrège, les amours de l'Albane, réunis dans un même espace, pour y animer le plus ravissant tableau de la nature. Mes nouveaux amis me présentèrent à leur famille et aux dames de leur société, et leur entretien me prouva qu'elles avaient autant d'instruction que de charmes.

Du jardin nous descendîmes chez le prince Zutcho, où, parmi les politesses dont on me combla, les plus belles mains du monde me servirent cette conserve précieuse du sérail, que le chevalier d'Ohsson nomme *djewardir-madjonin*, dans laquelle il entre de la poussière de rubis et de diamans. C'est une confiture, sans doute,

venue de l'Afrique, et dont la perle dissoute de Cléopâtre aura pu donner l'idée : au total, on pourra l'appeler une fastueuse insipidité; car elle est moins agréable que les conserves ordinaires; et c'est au confiseur de sa hautesse que ceux de Péra pourraient dire : « N'ayant pu la « faire bonne, tu l'as faite chère. »

La soirée se termina par une sérénade sur l'eau, qu'au mois de novembre nous donnâmes par la plus douce et la plus belle nuit possible.

Boyoukdéré, Novembre.

Je serais presque tenté de dire, avec Horace Walpole : « Il est dans notre caractère de nous « faire un plaisir d'un danger, et un spectacle « d'une calamité. » J'arrive de Constantinople, où j'ai contemplé dans toute son horreur les désastres de cette ville célèbre. Sa dépopulation est tellement sensible maintenant, que l'on assure qu'elle a perdu le tiers de ses habitans, tant par l'émigration que par le fléau qui la dévore. Quel affreux bail la mort renouvelle cette année avec cette malheureuse cité!

Dès que j'eus mis pied à terre, je me hâtai de me rendre à la Porte, palais du grand-vizir, où se traitent toutes les affaires de l'empire. Ce bâtiment superbe m'a paru bien distribué; le vizir communique à son harem par un pont, sus-

pendu comme celui des Soupirs à Venise : beau chapitre à faire sur la différence des ponts et des soupirs. On donnait la bastonnade, dans la cour du palais, à deux malheureux Turcs, qui avaient vendu leur charbon trop cher : couchés sur le dos, on leur éleva les jambes, que l'on serra fortement, et deux bourreaux leur frappèrent à tour de bras la plante des pieds, avec des baguettes de la grosseur du doigt, sans que leurs cris horribles eussent engagé le cadi à abréger leur supplice d'un seul coup; dès qu'il fut terminé, on les transporta je ne sais où, car ils étaient hors d'état de se soutenir, et l'un d'eux même était évanoui. Ainsi, dans cette cour corrompue, où, depuis le grand-vizir jusqu'au moindre écrivain, on évalue les places par le plus ou le moins d'exactions dont elles sont susceptibles, on faisait subir un tourment affreux à des êtres coupables d'avoir frustré d'un peu de charbon l'homme gorgé du sang des peuples.

Plus loin, je me suis arrêté près d'un dôme vitré, qui renferme les cercueils de la famille du dernier empereur : ces chapelles sépulcrales se nomment *turbeh*. Les tombes y sont drapées avec des schalls magnifiques, qui seraient un bien grand sujet d'envie pour nos belles odalisques d'Europe; car elles blâmeraient, sans doute, l'emploi funéraire de ces tissus précieux.

L'église de Sainte-Sophie, si remarquable par sa construction, ses belles colonnes, et son antiquité, excitait depuis long-temps ma vive curiosité. La clef d'or nous a ouvert pour un moment ce célèbre sanctuaire, où l'on ne peut pénétrer sans un firman du grand-seigneur. Près de là est le sérail; il n'est permis de voir que la seconde cour, qui renferme la salle d'armes et l'hôtel des monnaies, dont le revenu immense est, comme je te l'ai dit, affermé à des Arméniens.

Je fus ensuite à l'Hippodrome, que les Turcs appellent aujourd'hui *At-Meidan*. Son superbe obélisque d'un seul bloc de granit, de soixante pieds de hauteur, couvert d'hiéroglyphes, y fut transporté d'Égypte sous le règne de Théodose. Sur cette même place est un reste de colonne de bronze, formée par un torse de trois serpens; ils soutenaient jadis le trépied d'or, que les Grecs, après la défaite de Mardonius à Platée, consacrèrent à Apollon dans le temple de Delphes. On prétend que Mahomet II abattit, d'un coup de hache, la tête d'un des serpens, et que les deux autres furent enlevées par les domestiques de l'ambassadeur de Pologne, que cette république y avait envoyés sous le règne de Sobiesky.

Je n'ai pu encore voir la bibliothèque, qui

renferme, m'a-t-on dit, des manuscrits grecs et arabes très précieux; mais j'y reviendrai.

Par l'intercession du janissaire qui m'accompagnait, et en répandant quelques roubles, j'ai obtenu la permission d'entrer pour quelques instans dans le marché des esclaves. Jadis il était permis aux chrétiens d'y acheter des femmes; mais maintenant les seuls enfans de Mahomet ont le droit de trafiquer de cette précieuse marchandise. Ce bazar est une espèce de cour carrée, ceinte par une galerie couverte; plusieurs petites chambres séparées y sont destinées aux femmes blanches : presque toutes étaient voilées; on ne les découvre qu'aux acheteurs. Au milieu de la cour beaucoup de négresses étaient entassées, les unes dans des sacs, les autres entièrement nues; ce spectacle ne peut inspirer qu'un sentiment pénible.

En regagnant le port, j'ai remarqué devant un café beaucoup de Turcs, écoutant, avec une grande attention, un conteur arménien, que les Turcs appellent *Méhidé;* d'autres jouaient aux échecs, qui est leur jeu favori; dans leur molle oisiveté, il faut à ce peuple de ces plaisirs tranquilles; aussi pourrait-on dire qu'ils ne passent, en mourant, que d'un trépas à l'autre.

Notre barque n'était pas encore revenue de

Péra, nous avons eu le temps d'aller visiter une citerne qu'on nomme la Grande. C'est une fort vaste rotonde, entourée de colonnes : j'y ai trouvé des ouvriers s'occupant à filer de la soie; c'est ce qui m'a empêché d'y pénétrer; car ce lieu enfermé, ce monde entassé, m'ont paru plus que suspects.

Combien je désirerais transporter dans le salon de ma sœur une de ces belles échoppes de fruits dont Constantinople abonde, où le melon musqué, la pêche, la rose, le jasmin, la grenade et le lis, disposés avec goût, se disputent de saveur et de parfum! Ces productions de la nature ne dépareraient en rien l'élégante recherche de son appartement, et sembleraient plus douces, dispensées par ses mains, que par celles de ce vieux Turc, dont le teint cuivré contraste si ridiculement avec la fraîcheur qui l'entoure.

Boyoukdéré, Novembre.

Toujours des crimes ou de la tyrannie! Les deux princes Morosi viennent d'être décapités; l'aîné était drogman de la Porte. Ce fut à la suite d'une conversation de plusieurs heures avec le grand-vizir, à son camp de Shoumla, qu'après avoir été revêtu d'une pelisse d'honneur, en signe de la satisfaction particulière du

sultan, cette victime de la politique est tombée sous le glaive des bourreaux. Le plus jeune a été mis à mort ici dans la première cour du sérail, et sa tête est maintenant exposée sur la porte de ce palais (1), avec une inscription qui l'accuse d'ingratitude et de trahison. Tous les Grecs partagent la morne stupeur qui règne dans la famille de ces infortunés, et redoutent, à chaque instant, de nouveaux désastres. Quelle vie mènent ces ambitieux du Fannare! Pourquoi, par folle vanité, consentent-ils à ramper sans cesse devant des êtres qu'ils méprisent, et, leur prodiguant leurs trésors, à leur livrer enfin leurs têtes! Inexprimable mélange de bassesse et de fierté! Penses-tu que des exemples si terribles en découragent quelques uns? Loin de là : c'est ici que l'on peut se convaincre combien l'intrigue est une arme dangereuse dans des cœurs corrompus : tout cède au besoin de primer, et, dût-on être pulvérisé au moment même, on veut s'élever au-dessus des grains de sable parmi lesquels on est confondu : tellement enfin sont-ils avilis, que, semblables aux israélites, ils murmureraient, je crois, contre leur libérateur.

---

(1) Place où la tête des grands rebelles est ordinairement exposée (Bab-Houmaysun).

Les Francs sont très respectés à Constantinople, si ce n'est quand ils se livrent à quelques excès; on n'entend jamais parler de vol, non plus que d'assassinat. Il n'existe, sans doute, nulle part un pays plus libre que celui-ci; car, à moins d'enfreindre toutes les lois établies, ou de ridiculiser publiquement la religion, on est certain de jouir d'une tranquillité parfaite, surtout étant sous la protection d'une puissance européenne.

Vendredi passé j'ai été à Péra voir cette célèbre danse des derviches, que je n'ai pas trouvée précisément aussi gracieuse que celle de nos coryphées; mais qui, sans doute, a plus de piquant et d'originalité.

Il y a en Turquie un très grand nombre de couvens de ces moines, quoique leur institution soit étrangère à la loi mahométane : ils doivent leur fondation au fameux *cheik Sadjybetach.* Tous les vendredis, après la prière, le chef répète le mot *Allah-Keyrem*, ce qui veut dire, Dieu miséricordieux : les autres répondent par le mot *Houva*, qui veut dire Dieu; puis ils se prennent par la ceinture, et dansent en rond, pour imiter les mouvemens des corps célestes, jusqu'à ce qu'ils tombent, la bouche écumante, et épuisés de fatigue. On m'a assuré que, par les statuts de leur ordre, ils doivent, en pro-

nonçant leurs vœux, se faire arracher toutes les dents; mais il paraît que leur ferveur s'est fort relâchée, et qu'ils ont aboli cette coutume. Je suis sorti de leur couvent, non sans crainte d'avoir à me repentir de ma curiosité, puisque, malgré mes précautions, je n'ai pu m'empêcher d'être froissé par beaucoup de dévots musulmans, et peut-être l'un d'entre eux portait mon arrêt de mort sur son habit.

En retournant par mer à Boyoukdéré, et passant près du palais de la sœur du sultan, le jeune baron de Hubsch, qui m'avait fait l'amitié de m'accompagner, m'a promis qu'avant un mois, il m'introduirait, en qualité de médecin, près de son altesse, pour que je puisse connaître l'intérieur d'un sérail. Sur ce que je lui en ai témoigné ma surprise, il m'a assuré qu'il ne se passait pas de mois qu'elle ne le fît appeler pour le charger de différentes commissions, et que dans le jardin où elle le reçoit, elle et ses femmes sont toujours sans voiles. Je ne me flatte pas d'une telle bonne fortune; mais, au moins, je n'oublierai pas de lui rappeler souvent sa promesse.

Boyoukdéré, Novembre.

Je n'avais vu que bien superficiellement Constantinople; la peste, qui brave les janissaires comme la mort se joue de la garde du Louvre,

ne me laissait pas le temps d'examiner chaque chose, ainsi qu'il convient de le faire quand on veut voir pour apprendre; mais un préservatif bien simple, que j'ai reçu ce matin, m'a rendu ma hardiesse et ma curiosité.

Je vogue donc vers Byzance, revêtu d'un manteau de taffetas gommé, de gants et d'un chapeau de pareille étoffe; ce qui, je te jure, me déguise si bien, que la peste, m'eût-elle déjà désigné, ne me reconnaîtrait pas sous ce bizarre accoutrement.

Outre les précautions du corps, j'ai pris encore celles de l'esprit; et M. Argyropolo, ce grec lettré dont je t'ai déjà parlé, veut bien me servir de guide, et diriger mes observations dans ce nouveau dédale.

Nous sommes partis de Thérapia à six heures du matin, avec le vent et la marée, qui nous conduisirent en moins d'une heure à Péra, où le ministre de Saxe nous attendait à déjeuner: comme il était encore de trop bonne heure, le jeune baron nous mena au tombeau du comte de Bonneval, qui, sous le nom d'*Achmet-pacha*, s'est illustré chez les Turcs pas ses conseils au vizir de Mahomet v, autant qu'il s'est avili, aux yeux de tout homme d'honneur, en abjurant sa religion. Son mausolée est placé dans le cimetière d'un couvent de derviches, au-dessous du

palais de Suède, et n'est séparé des autres dômes que par une simple grille en bois. La curiosité avide qui porte les étrangers à visiter ce monument, n'a engagé personne encore à imiter le rénégat qui y repose.

Après le déjeuner, nous traversâmes le port pour nous rendre à Constantinople, et nous retournâmes de nouveau à Sainte-Sophie. M. Argyropolo y avait pénétré plusieurs fois; il lui fut donc facile de m'en faire prendre une idée exacte. Ce fut Constantin, dit-il, qui jeta les fondemens de cet édifice merveilleux (1), et le dédia à la divine sagesse : ses successeurs l'achevèrent ou le rebâtirent, lorsqu'à plusieurs reprises il devint la proie des flammes : enfin, sous le règne de Justinien il acquit ce degré de perfection et d'élégance qui le fit considérer comme un des plus beaux monumens de l'Europe. Cet empereur employa à sa construction près de vingt années des revenus de l'Égypte, et fit

---

(1) Sainte-Sophie fut construite sur les dessins de deux célèbres architectes, nommés Anthenius de Callès et Isidore de Millès; sa longueur de l'est à l'ouest est de deux cent soixante-dix pieds; sa largeur du nord au sud de deux cent quarante pieds : le pavé est entièrement de marbre, travaillé de différentes manières, et tout l'intérieur du dôme est recouvert de mosaïques. Il y a maintenant douze cents ans que ce temple est bâti.

transporter de toutes parts, pour le décorer, les marbres les plus précieux que fournissait son vaste empire. Voilà, me dit-il, huit colonnes tirées du temple du Soleil; elles sont de porphire. Ces huit autres furent envoyées à Justinien par les magistrats d'Éphèse. *J'aime ces pierres qui s'unissent à tant de faits illustres!* J'ai senti la vérité de ce mot d'une femme célèbre, en touchant ces débris d'une des sept merveilles du monde.

Ce fut après la prise de Constantinople, qu'encore tout souillé du sang des chrétiens, dont il fit un horrible massacre, Mahomet II entra à cheval dans ce temple, à la tête de son armée, et le dédia à son prophète. C'est ce même monstre qui tua, de sa main, l'innocente Irène, fit périr toute la famille de Notaras, massacrer Comènes et ses trois enfans, et éventrer enfin quatorze esclaves, pour savoir lequel d'entr'eux lui avait dérobé un fruit.

De là, nous nous rendîmes au sérail, fort peu distant de cette mosquée. J'entrai dans cet immense édifice par la porte qu'on appelle sublime (*Bab-Houmaysun*), qui est un des noms pompeux que, dans l'étranger, on donne à cette cour. C'est sur cette première porte que s'exposent les têtes des grands coupables que le sultan sacrifie à sa justice ou à sa crainte; à gauche,

dans la première cour, on voit l'arsenal des armes antiques; dans la seconde sont, d'un côté, la salle du conseil et les écuries, de l'autre les cuisines. Nous n'avons pu pénétrer plus avant, malgré les offres que j'ai fait faire, et là s'est bornée notre visite au sérail. Ce n'est donc encore que de loin que j'ai vu ce harem, où l'on consolerait si volontiers tant de jeunes victimes de leur célibat perpétuel. Nous retournâmes ensuite à l'Hippodrome. Avec quel sentiment pénible ne voit-on pas ce grand cirque dépouillé maintenant de tant de monumens qui, dans les beaux jours de Constantinople, s'y disputaient d'élégance et de perfection! Voici la place qu'occupaient jadis ces quatre chevaux de bronze, dont la destinée est d'appartenir au vainqueur, et que le vaincu cède toujours avec regret.

Tout parle au souvenir dans ces lieux témoins de tant de faits mémorables, où tant d'hommes célèbres ont été l'objet de l'admiration et de l'envie : peut-être foulai-je maintenant la place où, dans un abandon absolu, victime de la calomnie et de l'injustice, Bélisaire, qui ne connut que ses malheurs de plus grands que ses succès, ce Bélisaire qu'on avait surnommé la gloire des Romains, implorait la pitié d'un peuple que ses armes avaient rendu triomphans. On a quelquefois traité de fable cette

disgrâce d'un grand homme. Sans doute, il faut croire pour la mémoire d'un législateur tel que Justinien, que l'effet de sa chute a été exagéré ; mais si les plumes savantes et spirituelles qui nous ont transmis cette histoire, n'ont pas altéré la vérité, quelle leçon pour les ambitieux !

La superbe mosquée du sultan Achmet borde l'Hippodrome dans presque toute sa longueur, et c'est, dit-on, ce que les Turcs possèdent de plus parfait en architecture.

Revenant vers le port, nous avons passé devant un quartier dont on abattait les maisons. Ce lieu, me dit Argyropolo, était habité par les gens de la lie du peuple, et des femmes de mauvaise vie : le sultan ayant appris qu'on n'en pouvait extirper la peste, ordonna qu'il fût démoli. Le mufti s'y opposa, alléguant que l'empereur n'avait pas le droit de transgresser le Coran, qui défend toute mesure préservative. En ce cas, lui dit Mahmout, fais donc parler la loi ainsi que je l'ordonne, sinon je te rends responsable des maux qui en résulteront. Le Coran fut tronqué, et le quartier abattu. Voilà de la fermeté; oppose-la à ce trait de barbarie. Mahmout est le dernier rejeton de la race ottomane, et à défaut d'enfant mâle, l'empire appartiendrait à la famille des souverains tartares de la Crimée. Sachant combien la nation redoute un

tel changement de dynastie, et voulant rapporter à lui seul tous les vœux et les espérances, on assure qu'il a fait étrangler ses deux fils.

J'ai honte d'écrire des détails si peu intéressans à un savant tel que toi : mais de si minutieuses recherches ont été faites sur cette ville célèbre, on a tant discuté sur la place, le nom, la forme des édifices anciens et modernes qu'elle renferme, que je ne changerais que les mots, en te répétant ce que tu en sais déjà, et qu'au lieu d'une lettre je t'adresserais un gros livre.

BOYOUKDÉRÉ, Novembre.

Le camp du vallon de Boyoukdéré est levé, et le prince de Valachie chemine vers Bucharest. Je ne puis te donner une plus juste idée de ce départ, qu'en te priant de te rappeler le triomphe burlesque du grand turc, qu'on voit, au carnaval, parcourir notre rue Saint-Honoré, à Paris; un mélange de richesses et de haillons, de pompe asiatique, et de magots à cheval; une musique qui ne le cède en rien à ce que nous appelons en France, *charivari*. Il n'y avait d'imposant dans tout cet assemblage grotesque que la figure du prince, qui est fort belle, et que ne rendait pas trop bizarre son espèce de couronne de plumes d'autruche, qui a près de deux pieds de haut, et que le vent balançait pittoresquement sur sa

tête. Toute sa nouvelle cour le suivait, les hommes à cheval, les femmes en arraba, qui sont les voitures du pays; il y avait même un fou qui amusait la sérénissime société, par ses contorsions, et qui, peut-être bien, n'était pas le moins sage de la bande. Tout cela allait à fort petit pas, car le cortége était nombreux, et la foule des curieux immense. Je voudrais bien savoir si, dans l'enivrement de cette position nouvelle, l'hospodar réfléchit à la singularité de l'événement qui l'a porté où il est. La France proposait un prince, la Russie et l'Angleterre en désignaient un autre; c'était la fable des Plaideurs : le sultan a donné l'huître à Karadja.

Puisque je te parle de pompe et de cortége, je crois avoir oublié de t'écrire que vendredi dernier j'avais vu le sultan se rendant à la mosquée d'Achmet. J'ai trouvé cette cérémonie imposante : l'empereur était précédé des grands de l'état, montés sur des chevaux magnifiques, dont les harnois étaient d'un prix inestimable; puis venaient les officiers de sa maison, les eunuques noirs et blancs, les Tchorpadji, qui sont précisément vêtus comme les soldats romains et portent des faisceaux comme les licteurs.

Dès que le sultan parut, le peuple se prosterna : nous seuls osâmes envisager sa hautesse, et l'avons saluée, quoique cela ne soit pas l'usage;

mais les sultans sont déjà accoutumés à cette marque de respect de la part des Européens, et il porta, en nous regardant, sa main sur sa poitrine, ce qui est aussi poli à sa manière qu'à la nôtre de nous découvrir la tête.

Comme nous étions engagés le même soir à une partie de pêche, par M. Zorab, nous n'attendîmes pas son retour, et repartîmes à la hâte pour Thérapia. La soirée était très calme, la pêche fut heureuse, et nous allâmes souper à l'Échelle du grand-seigneur. Chacun ensuite se rapprocha avec ou sans dessein pour s'égarer sous ces berceaux de platanes, qui s'étendent fort au loin dans ce beau vallon.

Du Bosphore, Novembre.

...... Pian piano, in quella parte
Di tua lontananza si sospira,
E in questo pensier, l'alma respira!

Si je possédais l'anneau de Gigès, comme j'approcherais, invisible, de ces êtres qu'une distance morale sépare des autres mortels! Avec quelle attention je scruterais les pensées de ces monarques conquérans qui, sacrifiant le bonheur de leurs sujets à l'ambition qui les dévore, achètent, par des torrens de sang, des lauriers qu'un revers flétrit, ou quelques lignes dans l'histoire que le temps efface de son aile! Comme

je leur rappellerais cette sage prévoyance des Crétois, qui, par la loi de l'insurrection, permettait au peuple de chasser ses chefs ou ses magistrats coupables, pour les contraindre à rentrer dans la condition privée ! Mais aussi avec quel enthousiasme religieux je contemplerais ces princes accomplis, qui, prenant Titus ou Trajan pour modèle, mettent leur gloire dans la prospérité de leurs états, et reçoivent, de leur vivant, ce tribut d'éloges et d'amour, des peuples dont la reconnaissance passe d'âge en âge à la postérité ! Pénétrant avec transport dans ces lieux enchantés, sous ces berceaux du sérail que je fixe maintenant, où la beauté captive n'attend que de la mort la fin de son esclavage, comme j'y reprocherais au despote de l'Orient, ce luxe barbare qui sacrifie le bonheur de tant d'êtres charmans à un égoïsme mal entendu ! Je voudrais aussi me fixer près de ces hommes studieux, et, semblable à l'abeille, extraire le suc divin de leurs connaissances pour en enrichir mon esprit. Enfin, me plaçant entre ma sœur et toi, au moment où vous ouvririez ma lettre, j'aimerais à vous voir arranger le plan d'une vie douce et calme, sous le beau ciel de l'Italie ou de la France : comme je vous suivrais dans tous les détails de notre heureux avenir ! Peut-être comptant impatiemment les momens

qui me tiennent encore éloigné, calculeriez-vous la probabilité d'un retour qui doit à jamais nous réunir! Oh! qu'alors mon émotion me trahirait! Qu'avec empressement je retournerais l'anneau du berger lydien, et, pressant dans mes bras les deux plus chères parties de mon existence : « Nous ne nous séparerons plus, vous dirais-je : la vie d'un moment n'est-elle pas assez courte, sans qu'on la prodigue dans l'absence? Vivons ensemble, et pour toujours. » Ernestine prendrait nos mains dans les siennes; des larmes mouilleraient nos paupières; et.... mais le choc de l'abordage me tire de mon heureuse rêverie, et m'avertit que je suis à Constantinople. Ah! quand cesserai-je donc de craindre de tels réveils? Seul, et sans guide, j'ai peu vu et mal observé; en revanche, couvert de mon manteau ciré, j'ai excité le rire des femmes et des enfans : quant aux turbans barbus, ils ne rient jamais; mais je suis persuadé qu'ils me prenaient pour un fou.

Le nombre de chiens dont les rues sont obstruées, ne peut être égalé que par celui des pigeons qui se nourrissent du grain transporté dans le port par des chaloupes découvertes. Le Coran défend de tuer aucun animal domestique : voilà, sans doute, la cause de leur incommode affluence; mais une chose digne de remarque,

c'est que malgré cette quantité de chiens de toutes races, sans maîtres et sans domiciles, qui ne se nourrissent que d'immondices, la rage, cet autre fléau, est entièrement inconnue ici. Le bazar où sont exposées les marchandises de toutes les parties du monde, offre un coup d'œil vraiment merveilleux; ces boutiques sont si bien tenues; le luxe oriental exige tant d'or et de couleurs vives, que nulle part je n'ai cru voir un tel amas de richesses : je fus de là au café où l'on distribue l'opium; il est situé près de la mosquée de Soliman. Je m'y suis arrêté quelques instans, pour en observer l'effet sur ceux qu'attire le besoin de cet enivrement journalier. Ils arrivaient pâles, abattus, se traînant avec peine jusqu'aux sophas placés sous des berceaux de platanes : mais peu d'instans après avoir avalé les pilules qu'on leur y servit, et dont quelques unes étaient de la grosseur d'une olive, leurs figures se sont animées tout à coup; leurs traits décomposés ne portaient pas l'empreinte de l'ivresse, mais celle de l'inspiration et du ravissement; ils gesticulaient d'une façon bizarre, et leurs contorsions eussent pu faire pâmer de rire, si l'on n'eût gémi sur ce désir d'abréger la vie par un état continuel de démence.

Je me suis rendu à l'extrémité de la ville, du

côté de la Propontide, pour connaître ce fameux château des Sept-Tours (1), que Mahomet II bâtit et fortifia sur les ruines du Cyclopédon, près de la porte dorée. Tu sais que c'est dans son enceinte que l'on renferme les criminels d'état et les ministres étrangers, dès que la Sublime Porte déclare la guerre aux puissances qu'ils représentent. Quant à ces derniers, on adoucit leur captivité en les traitant avec les égards dus à leur caractère. Il n'en est pas de même des prisonniers d'état. Bessarabba, vayvode de Valachie, accusé de trahison, y fut enfermé, avec sa femme, ses filles, et quatre de ses fils. Livré pendant trois jours consécutifs à des tortures inouïes, la force des tourmens ne lui arrachant pas l'aveu de ses trésors, le sultan ordonna que toute sa famille fût mise à mort devant lui, et fit terminer cette scène d'atrocités par l'exécution de ce malheureux prince.

Comme je n'avais pas l'espoir de pénétrer dans ce château, pour lequel peu d'étrangers obtiennent des firmans, j'ai été me rembarquer au *Jeni-Kaboussi*, près du quartier des Arméniens, et suis retourné à Boyoukdéré, sans pouvoir continuer mon songe de ce matin, dont la

(1) Il n'en reste plus que quatre, trois ayant été renversées par le tremblement de terre de 1776.

vue des Sept-Tours a dissipé entièrement le charme.

CONSTANTINOPLE, Décembre.

Je ne visite jamais Constantinople sans être péniblement frappé du contraste qui existe entre son magnifique aspect et son méphitique intérieur. Des rues étroites et sales, des maisons en bois inégalement placées, y dérobant l'air et le jour : des édifices superbes, mais entourés de masures en ruines, ou de décombres noircis par le feu : telle est la ville impériale ! Réellement, après l'avoir parcourue, on est tenté d'excuser la bizarrerie d'un de tes compatriotes, dont parle M. Le Chevalier, dans son Voyage de la Propontide. On lui avait vanté les dehors de Constantinople, et peint l'intérieur de cette capitale avec les couleurs qui lui conviennent : il ordonna au capitaine du vaisseau qui l'y avait amené de Londres, de faire le tour du port et de repartir aussitôt.

J'ai fait aujourd'hui une tentative infructueuse pour pénétrer dans la mosquée de Soliman : je désirais y voir le tombeau de ce grand homme que les Turcs révèrent comme un saint, et l'Europe comme un héros. On y trouve, m'a-t-on dit, cette fameuse colonne virginale, qui jadis supportait une statue de Vénus, et dont le pou-

voir faisait distinguer les filles sages de celles qui avaient cessé de l'être. Les Turcs l'appellent encore *Kiss-tach* (la pierre de la fille).

Choqué d'un refus, et peut-être guidé par un pressentiment heureux, je suis retourné de bonne heure à Boyoukdéré, et j'ai accepté la proposition que m'a faite M. de Balk, d'aller parcourir le jardin du palais de Russie, qu'on m'avait dit fort beau. J'y trouvai le ministre de cette cour qui en faisait les honneurs à des dames russes, que le goût des voyages a conduit de Kiow à Constantinople. Nous les abordâmes, et je t'assure que j'eusse voulu pouvoir mettre en note tout ce qui se dit de spirituel et de savant dans les deux heures que nous passâmes ensemble.

Le ministre, M. Italinsky, est aussi modeste qu'instruit; chargé successivement de plusieurs missions fort importantes, il a vu prodigieusement de choses, et paraît n'en avoir oublié aucune. Ces dames ont le brillant vernis de l'éducation russe, c'est-à-dire, qu'elles parlent de tout avec facilité, peut-être approfondissant peu; mais par cette même raison embrassant plus de connaissances, sans avoir le pédantisme de celles qui se livrent exclusivement à une seule science. La plus jeune, qui est fort jolie, avait accepté mon bras, et nous devancions sa mère

de quelques pas, quand par hasard elle aperçut un bouleau (1), qui est un arbre assez rare ici. Aussitôt elle me quitte, court embrasser l'enfant du Nord, en disant comme le sauvage d'Otaïti : *Ah! voilà encore la Russie!* et ses larmes coulèrent abondamment...... Ce mouvement si naturel fut ravissant !

Boyoukdéré, Décembre.

Je viens d'arrêter mon passage à bord d'un bâtiment qui demain fera voile pour Varna. M. Latour-Maubourg est parti, il y a dix jours, par la même voie, et déjà on a reçu des nouvelles de son arrivée. Trente-six heures de bon vent, et j'évite, dans ce long et fatiguant voyage de Constantinople à Bucharest, le passage des monts *Hæmus*, que les Turcs nomment *Balkan*, si dangereux en hiver. Trente-six heures de bon vent! Le ciel n'accordera-t-il pas cette faveur à notre amitié : d'ailleurs, si l'on peut

(1) Le bouleau est en Russie l'arbre le plus commun et le plus utile. De son écorce on fait le tan, ainsi qu'un goudron très estimé. Ses feuilles infusées donnent une teinture jaune. Au printemps, on extrait des jeunes bouleaux une liqueur très agréable à boire ; enfin, les paysans forment leurs chaussures de la première écorce, et la seconde, après une légère préparation, fait une espèce de papier.

être encouragé ou excusé par l'exemple, outre celui que je viens de te citer, plus de trente bâtimens partent en même temps que le mien, et si ces Turcs sont prédestinés, pourquoi ne le serais-je pas comme eux?

Je crois que le hasard m'a bien servi dans le choix que je viens de faire d'un drogman; il se nomme Joseph, et se rend en Valachie près du prince Karadja : il ne sera à mon service que jusqu'à Bucharest; mais, comme il sait tout faire, et qu'il parle toutes les langues, j'espère bien n'avoir qu'à m'applaudir de mon choix.

Sous les auspices de la Providence, à laquelle je confie mon sort et ton ami, demain mon interprète, mon valet de chambre, mon petit cosaque et moi, tenterons fortune sur la mer Noire. Si cette lettre pouvait arriver à temps, j'oserais recommander à Ernestine de faire une neuvaine à Saint-Étienne pour le salut d'un pauvre chrétien, affrontant parmi les barbares une mer plus barbare encore; mais j'espère arriver à Vienne avant le courrier de l'internonce, qui ne part que tous les quinze jours, et me réjouir avec vous des miracles qui m'auront fait échapper à la peste et aux abîmes de l'Euxin.

J'apprends dans ce moment, avec un extrême plaisir, que M. Lévi, ce courrier anglais dont je t'ai parlé dans mes lettres d'Odessa, a frété

un bâtiment de convoi, et qu'il part cette nuit pour retourner au quartier-général, emmenant avec lui les deux officiers russes qui ont été successivement envoyés à l'ambassadeur d'Angleterre, ainsi que six dragons anglais, qu'il reconduit au général Robert Wilson; ce sera pour moi, à Varna, outre une bonne escorte, une agréable société pour achever mon voyage.

J'ai quitté Constantinople sans regret, mais M. Gordon avec une vive peine. Tant de dangers bravés ensemble, nous avaient intimement unis. Il m'a fait présent d'un cimeterre précieux, qui a appartenu à Soliman II. Cette arme d'un héros, me dit-il, sera le talisman de l'amitié.

IGNADA, Décembre.

Je t'écris maintenant d'une baie de la mer Noire, nommée Ignada, où les vents contraires nous ont forcés de relâcher. J'y suis depuis deux jours, ainsi que tous les bâtimens partis en même temps que le mien, et un convoi beaucoup plus considérable qui se rend à Constantinople. Le vent, fixé à l'est, est pour les deux flottes également contraire. Ce matin, je me suis fait descendre à terre, où je n'ai trouvé que des misérables huttes, usurpant le nom de caravansérails. Plus de cent Turcs, divisés par

cases, y étaient assis autour de mangales, et fumaient en humant leur café. Il n'était pas question de faire le délicat, aussi ai-je été m'accroupir près d'eux, et fumer pour les imiter. J'ai trouvé rassemblés là des gens de toutes les espèces : Joseph me les a fait distinguer au turban, qui, chez les Turcs, désigne les différentes classes de la nation, ainsi que les fonctions des officiers publics (1). Quand j'eus épuisé tout le répertoire de mon vocabulaire ottoman, ils commencèrent à me parler russe, que par suite de la guerre qui vient de se terminer, la plupart d'entre eux savaient assez bien, et nous nous mîmes à discourir sur la politique. Tu aurais ri de l'assurance avec laquelle ils se partageaient l'Europe, sans avoir la moindre notion géographique, et comme ils raisonnaient tactique sans se douter des premiers élémens de la guerre. Puis on attaqua un énorme *pilau*, dont j'ai mangé de bon appétit, et pour lequel ils ont accepté en échange quelques verres de rhum pour me faire entendre qu'ils abandonnaient le

(1) Le grand bonnet, ou *cavuk*, appartient exclusivement aux gens de qualité : les descendans du prophète portent des turbans verts plissés ; les autres musulmans des turbans blancs ; mais ces deux couleurs sont interdites aux chrétiens.

préjugés au vulgaire, et ne suivaient de leur loi que ce qui était à leur convenance.

Je pris ensuite fort poliment congé d'eux, ainsi que d'un gros hadgy (1), qui voulait absolument me convertir à l'islamisme, et je suis allé sur le haut de la montagne, où est situé l'autre café, pour observer le vent à mon aise. Il me paraît qu'il tiendra aussi long-temps à l'est que lorsqu'il retint en Aulide la flotte coalisée des Grecs; et comme nous n'avons pas un petit sacrifice à lui faire aussi innocent que celui de la fille du roi des rois, il faudra bien prendre en patience un mal que nous ne pouvons empêcher.

IGNADA, Décembre.

Nous avons eu une chaude alarme la nuit passée; il a fait un temps affreux, le vent était si violent que trois de nos câbles ont été rompus. Nous sommes tous descendus à terre ce matin, pour aider nos malheureux compagnons à réparer leurs pertes et les nôtres; car nous avions, ainsi qu'eux pendant la nuit, jeté à la mer la moitié de notre chargement de coton. Chacun s'est donc occupé sur la plage à recon-

---

(1) On nomme *hadgy* les pélerins de la Mecque; c'est un voyage que les préceptes du Coran recommandent de faire, au moins une fois dans sa vie.

naître son bien, pour le rembarquer. Quelle mer ! quels marins ! Ils ont bien raison de croire à la prédestination qu'ils nomment *nassib;* ce n'est pas, à coup sûr, leur talent nautique qui les sauvera. J'ai trouvé sur la côte beaucoup de marsouins, que la tempête y a fait échouer; on ne s'occupait guère d'eux. La conversation au café fut des plus tristes; on y déplorait la perte de deux hommes tombés cette nuit à la mer, et qu'on n'a pu sauver. Cependant on m'assure n'être pas encore dans la mauvaise saison, et qu'au mois de mars seulement, l'on n'ose pas naviguer sur la mer Noire.

Je me suis informé du bâtiment qu'a frété M. Lévi : il n'est pas avec nous. On suppose qu'ayant quelques heures d'avance sur notre convoi, il serait peut-être déjà arrivé à Varna.

Je me suis rendu de bonne heure à bord, car nous sommes tous excédés de fatigue : le temps est calme, et nous espérons reposer tranquillement.

IGNADA, Décembre.

J'ai sauvé ce matin la vie à une vieille femme turque, dont j'ai été la prédestination. Soutenue par une jeune fille, elle descendait une montagne couverte de glace, que je gravissais appuyé sur un bâton ferré, avec lequel j'avais encore bien

de la peine à ne pas glisser. Le pied manqua à la jeune fille, elle entraîna la vieille, et les voilà toutes deux roulant comme des boules de neige, sans pouvoir s'accrocher à rien. Cette roche étant très escarpée, elles se seraient brisées mille fois, si je n'avais pas eu le bonheur de planter mon bâton tellement à propos, qu'elles purent s'en faire un point d'appui, et reprendre ainsi leur équilibre. A quelques contusions près, il ne leur était arrivé aucun mal : je leur offris mon bras pour descendre : la vieille l'accepta, en m'appelant *Ei-Ghiaour*, ce qui veut dire, *bon infidèle*; et la jeune personne, encore toute saisie d'effroi, le pressait sans doute par reconnaissance. Quand elles furent au bas du rocher, je les quittai, en leur laissant mon bâton ferré, qui leur a été, je l'espère, d'un grand secours pour se rendre jusqu'au caravansérail.

Je vins redire tout cela à Joseph, en mangeant le pilau qu'il avait préparé. Le dîner fini, nous fûmes nous asseoir sur le bord de la mer, et je lui demandai l'histoire de sa vie, dont il ne m'avait encore dit que quelques fragmens. La voici à peu près telle qu'il me l'a racontée :

« Je suis né en Valachie; mon père était *rumun*, c'est-à-dire, inspecteur des Égyptiens qui ramassent dans la Dumbowitza les paillettes d'or et d'argent que ce fleuve dépose sur ses

bords. Il aurait été à son aise sans sa nombreuse famille, mais sept enfans, et les faibles émolumens de sa plaee, le mettaient dans l'impossibilité de nous pourvoir tous convenablement. A douze ans, il m'envoya à Bucharest, et me mit au service d'un boyard, qui, peu de temps après, fut nommé caïmacan : mon maître prit à moi l'intérêt d'un père; je lui suis redevable du peu que je sais. Envoyé à Constantinople pour les affaires de la principauté, il ne voulut être accompagné que de moi seul : sa mauvaise étoile, ou plutôt la mienne, nous y sépara à jamais. Il avait des ennemis dans le divan; sa tête tomba bientôt sous le fer des bourreaux, qui s'emparèrent, selon l'usage, de tout ce qu'il possédait. Isolé dans cette grande ville, sans ressource pour retourner à Bucharest, la connaissance que j'avais des langues allemande et française fit agréer mes services à Galib-Effendi, qui venait d'être nommé ambassadeur de la Porte ottomane à Paris : j'y suivis mon nouveau patron, et ma gaîté ayant eu le bonheur de lui plaire, je jouis près de lui d'un sort avantageux. Ma chambre à l'hôtel donnait sur la rue; j'apprenais à jouer de la flûte, et comme souvent j'étudiais à ma fenêtre, je remarquai qu'une jeune et jolie fille s'arrêtait chaque soir, à la même heure, pour m'écouter. Un jour je

lui adressai quelques mots : elle fut très surprise d'entendre un Turc lui parler français ; cependant, quand elle sut que ma religion était la sienne, elle se rassura, et m'apprit que son père, ancien sergent de la garde, était pensionné, et membre de la légion d'honneur. La fille d'un militaire décoré devait avoir des qualités propres à faire une bonne femme. Je m'ennuyais du célibat, et peu de semaines après, je lui dis que si elle y consentait je la demanderais en mariage : elle en instruisit ses parens, qui voulurent me connaître ; leur ayant dit que j'étais concierge de l'hôtel de l'ambassade, et que je m'efforcerais de rendre leur fille heureuse, ils consentirent à notre union. J'eus donc la satisfaction d'obtenir la main de ma jolie petite Toinette, et d'être père la même année. L'ambassadeur fut rappelé à Constantinople ; je voulais l'y suivre, ma femme s'y opposa, et je m'attachai à l'envoyé de Perse, qui m'extorqua tout ce que j'avais amassé. En moins de trois ans, je me trouvai une femme et deux enfans de plus, une place et mon petit trésor de moins. Accoutumé à être le jouet du sort, je ne gémis sur ces nouveaux revers que parce que je ne les supportais plus seul.

« Résolu de faire cesser cette position cruelle, j'acceptai l'offre que me fit un négociant grec,

de l'accompagner à Marseille. Espérant réparer en trafiquant l'échec que le représentant du *schaa* avait fait à mon bien-être, je laissai ma famille et ce que je possédais encore d'argent au vieux sergent, et je partis pour la Provence, servant avec zèle ce nouveau patron. Il eut bientôt terminé ses affaires à Marseille; mais de plus vastes opérations l'appelant à Constantinople, il m'engagea tant à l'y suivre, me fit des promesses si séduisantes pour l'avenir, que nous fîmes voile ensemble pour la Turquie, sur un bâtiment entièrement frété par lui. Les premiers jours de notre traversée furent heureux : le quatrième, au matin, nous aperçûmes un corsaire sarde, qui nous donna la chasse, nous atteignit, nous prit, et nous mena à Cagliari, où, à la réserve de quelques effets de peu de valeur, nous ne pûmes rien emporter du bâtiment. Mon malheureux patron, qui voyait s'évanouir en un moment toutes les espérances qu'il fondait sur sa riche cargaison, ne survécut que peu de semaines à son désastre, et me légua, pour tout héritage, une bague assez belle, qu'il avait soustraite à la rapacité des corsaires. Je la vendis pour le faire enterrer, et du reste de l'argent je payai mon passage à Messine, où je ne trouvai qu'un seul navire chargé pour Smyrne et Constantinople : je m'y fis recevoir comme

supercargue, et un mois après nous débarquâmes à Péra. Mon premier soin, dès que j'eus rendu mes comptes, fut d'aller chez mon ancien maître l'ambassadeur, élevé depuis peu à la dignité de *reiss effendi ;* c'est le vizir chargé des affaires étrangères (1). Je lui racontai mes aventures : il en parut touché, et ordonna que je fusse logé dans son palais; il fit plus, quelques jours après il me recommanda à un de ses protégés, qu'il venait de faire nommer à l'ambassade de France. Ces deux seigneurs me comblèrent de bontés, et m'admirent à un tel point dans leur familiarité, qu'une nuit, entre autres, le ministre, en dépit de l'usage, me fit voir toutes ses femmes, en me demandant si j'en avais connu de plus belles à Paris. Malgré tant de preuves de bienveillance, j'attendais impatiemment l'époque qui devait me rapprocher de ma famille, lorsque la peste se manifesta à Constantinople. Vous avez jugé par vous-même, monsieur, l'horreur de ce fléau; vous pourrez donc vous imaginer ce que j'ai dû souffrir, pendant une agonie de trois mois : le tiers de la maison du ministre en fut victime, et je me suis trouvé, moi neuvième, dans une

(1) Le sultan vient de nommer Galib-Pacha son grand-vizir.

chambre où cinq personnes moururent pendant la nuit. Effrayé, hors de moi, je me sauvai sur une montagne voisine, où je restai deux jours sans nourriture. Voyant que, pour ne pas mourir de la peste, j'allais expirer de faim, je me hasardai à rentrer au palais; mais le mal allait toujours croissant, et ce tableau continuel de la destruction m'avait mis dans un état voisin de la démence. Ce fut alors qu'on nomma Karadja hospodar de Valachie; je suppliai mon maître, de qui le prince avait précédemment obtenu la place de drogman de la Porte, de me recommander à lui : je fus sur-le-champ accepté, et je me rendis à Thérapia, pour y être vêtu selon mon nouvel emploi. J'accompagnais le prince, ainsi que toute sa suite, quand il quitta Constantinople. Au premier relais les chevaux manquèrent, et douze d'entre nous reçurent l'ordre de revenir ici s'embarquer pour Varna; nous obéîmes, mais trois fois déjà le vent nous avait rejetés dans le port, quand un heureux hasard me fit vous rencontrer. »

Dès que Joseph eut terminé ce simple récit d'une histoire si compliquée, je ne le consolai pas avec Sénèque, en lui disant : « Celui qui n'a « pas connu l'adversité, n'a vu la vie que d'un « côté; » mais je lui promis d'écrire à Paris pour rassurer sa famille sur son existence, et lui faire

tenir tous les secours que nécessiterait sans doute sa longue absence.

IGNADA, Décembre.

Cette nuit même, cinq bâtimens de notre convoi ont péri dans une sortie de neuf heures, et tout ce qui a pu se sauver est rentré dans cette maudite baie d'Ignada, où je me trouve précisément comme un criminel condamné à mort, à qui l'on vient d'accorder un sursis.

J'étais descendu à terre ce matin avec Joseph et le cosaque pour renouveler nos provisions. Quand j'eus accaparé les ognons, le riz et les anchois qui restaient dans ce misérable bazar, je laissai Vicenti, mon petit Polonais, dans le café, en le recommandant à un Grec, pilote de notre vaisseau, et fus avec Joseph visiter les ruines d'un château fort, que l'on dit avoir été construit par Constantin. Après avoir parcouru ce qui reste des deux vieilles tours qui dominent la vallée, je quittai ces ruines pour retourner à bord. A peine sur la grève, je vis mon pilote accourir vers moi, en me criant qu'on m'avait enlevé mon cosaque, et que si je ne me hâtais, c'en était sans doute fait de lui. Je me rappelai alors ce qu'on m'avait dit à Odessa du danger que courait un jeune enfant de l'âge de Vicenti parmi ce peuple dépravé; mais comme nous étions bien armés, je demandai à Joseph si nous lais-

serions un tel affront sans vengeance ; il ne balança pas à me suivre du côté que le pilote nous indiquait. Ces misérables n'étaient encore qu'à quelques portées de fusil : nous fûmes assez heureux pour les rejoindre. Surpris de voir deux hommes les poursuivre le sabre à la main, et redoutant en outre le voisinage du café, où j'aurais pu trouver quelque assistance, ils n'osèrent pas résister, et me laissèrent tranquillement ramener cet enfant. Quelques instans encore, et peut-être serais-je arrivé trop tard, car, éloignés de tout secours, qu'eussions-nous fait contre six brigands certains de l'impunité ? Je l'ai reconduit immédiatement sur notre bedchifté, avec cette bonne leçon pour l'avenir.

IGNADA, Décembre.

On ne me répond pas, mais peut-être on m'entend !

Sortant hier de l'épouvantable caverne qui se décore du nom de café, et cherchant dans le vallon qui l'avoisine un air plus pur, je vis une femme enveloppée d'un long voile, agenouillée devant une pierre sépulcrale. Le profond recueillement de sa prière me permit d'en approcher sans qu'elle m'aperçût, et j'attendis, pour lui parler, qu'elle eût terminé son acte de dévotion. Dès qu'elle se releva, je reconnus la jeune compagne de cette vieille femme, dont ces

jours derniers, sur la montagne, mon bâton ferré avait été la providence : elle me remit d'abord, et me tendit la main. Je la pris, en lui faisant signe de se dévoiler; elle hésitait, mais accoutumé à ces refus de nos jolis dominos au bal masqué, je réitérai mes instances, et là, comme ici, j'obtins que le voile importun fût levé. Non, je n'ai jamais vu un teint plus blanc et plus uni : son trouble, en la colorant, l'embellissait encore. Je lui dis tous les tendres mots turcs que je connaissais, et je ne sais où de pareils drogmans nous auraient conduits, si nous n'eussions aperçu trois ou quatre turbans, qui, sans doute, se seraient formalisés du genre de prière que nous faisions ensemble. Elle n'eut que le temps de se jeter à genoux devant la pierre funéraire, en me disant à demain, et moi, celui de m'enfoncer dans un petit bois voisin, où, tout entier à mes rèves d'un lendemain incertain, je me redisais, mon ami : « Il faut « des jouissances à l'être fortuné, des chimères « aux malheureux, » et je me croirai du nombre de ces derniers tant que nous vivrons séparés.

ZIZOPOLI, Décembre.

Cœca est temeritas quæ petit casum ducem.
C'est une folle témérité de s'en rapporter au hasard.

J'avais bien raison d'appeler incertain le lendemain. Je ne prévoyais guère que je t'écrirais

aujourd'hui de la rade de Zizopoli. Cette nuit le vent a tourné à l'ouest, et sans mieux nous connaître en astres qu'en boussole, nous avons mis à la voile avec la douce expectative d'être le jour suivant à Varna. L'homme propose, et Dieu envoye la tempête ! dit un vieil adage, que tu reconnaîtras, malgré la variante. Vers le milieu de la nuit le temps se couvrit : deux heures après, le bâtiment était encombré de neige, tous les agrès étaient gelés, et l'on ne manœuvrait qu'avec une peine infinie; au point du jour le vent changea; c'était celui de la mort, car il poussait vers la terre. Voilà les Grecs qui entonnent leur *Kyrie Eleison*, et ne s'occupent plus que du salut de leurs âmes; les Turcs, se fiant à leur inévitable destinée, laissent voguer le tout sous l'influence du fatalisme; et nous voyons enfin, qu'en continuant cette savante manœuvre, nous courons sans délai nous briser sur la côte voisine. Aux grands maux les grands remèdes. Je m'aperçus aisément que le froid était la principale cause du découragement général; j'ordonnai donc d'allumer dans quatre mangales tout le charbon qui me restait; je fis porter sur le pont ma provision entière de porter et de rhum, et je la mis à la disposition de l'équipage. Turcs et Grecs furent bientôt ivres, et le proverbe de la providence des ivrognes fut en-

core exact cette fois, puisque nous sommes dans le port. Nous avions pris la juste direction de la rade, et nous y mouillâmes sans peine; mais en approchant de la côte, des cris de détresse se firent entendre de toutes parts; six bâtimens échouaient sans qu'on pût leur porter aucun secours. Notre pilote n'était occupé qu'à éviter le contact des débris qui nous eussent brisés nous-mêmes. Nous sommes parvenus, cependant, à sauver deux hommes qui s'étaient accrochés à un mât; mais plus de cinquante se sont noyés sous nos yeux, et le petit nombre que la mer a épargné, erre maintenant sur la côte, regrettant leurs parens et leur fortune. Ce spectacle est déchirant : on ne voit que des larmes, et le cœur se brise tout en bénissant le destin qui nous a fait seuls échapper à ce désastre.

J'apprends que le courrier anglais, M. Lévi, et toute sa suite ont péri lors de la première tempête : il n'avait pas voulu consentir à relâcher à Ignada, et il est venu se perdre à Zizopoli. J'ordonnerai des recherches relativement à ses dépêches : si elles se retrouvent, je les ferai passer au quartier-général russe.

Je t'ai dit que nous avions sauvé ce matin deux personnes qui se noyaient. Providence des providences! t'écriras-tu : est-ce un épi-

sode de roman, ou un dénoûment de drame? Donne-lui le nom que tu voudras; voici le fait: Un jeune Moldave d'Yassi fait un voyage à Corfou et s'y marie. Corrompu par les êtres sans mœurs qu'il fréquente, après deux ans de séjour dans l'île, sa mauvaise conduite le force d'abandonner sa femme qui venait de le rendre père. Il s'embarque pour Malte, de là passe à Minorque, et enfin à Lisbonne, où il s'enrôle dans un régiment que l'on envoyait au Brésil. Un peu mûri par dix années de séjour en Amérique, il revient à Corfou, où il apprend que sa femme est morte de chagrin et de misère, laissant un fils qui s'est engagé comme mousse à bord d'un bâtiment ragusais, frété pour Constantinople. Il se hâte de se rendre dans cette capitale, et s'y met en vain à la recherche de son enfant. Désespérant de le retrouver jamais, il s'embarque sur un des bâtimens de ce convoi pour retourner en Moldavie, près de ses parens. La tempête brise six vaisseaux sur la côte : deux naufragés se sauvent sur le même débris; on les interroge : le plus jeune dit qu'il est né à Corfou, se nomme, et notre aventurier presse enfin son fils dans ses bras.

De tels faits, mon ami, pénètrent plus que jamais de cette philosophie pratique qui conseille de bien employer des jours dont tant de circon-

stances imprévues menacent le bonheur et la durée.

ZIZOPOLI, Janvier.

Quoique petite, sale et peu peuplée, Appolonia m'a cependant paru un paradis, en comparaison de ce désert d'Ignada, où l'on commençait à manquer de tout, au point de devoir payer quarante piastres, dix livres de biscuit. Je voulais, en débarquant, me faire conduire chez le gouverneur de la ville, mais il s'est échappé cette nuit même, pour éviter le petit désappointement d'avoir la tête coupée. Le grand-vizir, indigné de la barbarie avec laquelle il traitait ces malheureux Grecs, en avait envoyé l'ordre. Son successeur est attendu d'un moment à l'autre.

Cette ville est située sur une presqu'île entourée de murailles en ruines : son port est le plus sûr de tout le golfe. Les vaisseaux de guerre peuvent y mouiller en tout temps; deux tartanes y sont en relâche en ce moment.

Avec un peu d'attention, je comprends aisément le bulgare, qui est un des nombreux dialectes de la langue slave; mes domestiques polonais sont dans le ravissement d'entendre et d'être compris. Je trouve bien naturelle cette joie qui rattache à la patrie.

Après un dîné que j'ai trouvé exquis, car le nécessaire me semble presque du superflu maintenant, nous sommes allés avec Joseph chercher des distractions dans la campagne. A un quart de lieue se trouve un grand puits qui fournit seul de l'eau à toute la ville. J'ai demandé à un vieux Grec, qui y remplissait ses outres, s'il n'y avait pas d'autres fontaines à Zizopoli. « Non, monsieur, me répondit-il; cependant il serait facile d'en établir, car il y a de bonnes sources; mais comme, en ne les utilisant pas, nous en éloignons les Turcs qui ne s'établissent jamais que dans les endroits où l'eau est en abondance, nous préférons avoir plus de peines, et être délivrés de leur dangereux voisinage. » Voilà donc ce que l'esclavage s'impose pour alléger son joug! Quelle tyrannie que celle qui oblige d'annuler ses jouissances, dans la crainte d'exciter l'envie ou la cupidité! *Peu connu, point troublé!* m'a dit ce vieillard, en s'éloignant de moi; cet adage de la sagesse est pour les Grecs celui de la nécessité.

ZIZOPOLI, Janvier.

L'aga, qui remplace ici le gouverneur fugitif, est arrivé la nuit dernière. J'ai été le prier de me faire donner un logement; car ces Grecs craignent tant qu'on ne leur apporte la peste de

Constantinople, que, sans un exprès commandement, je n'eusse été reçu pour aucun prix. Ce bon Turc, après m'avoir offert poliment son café et sa pipe, a sur-le-champ ordonné au chef de la ville de me faire préparer des appartemens; et le kaïa, ayant préalablement baisé la poussière des pieds musulmans, est sorti pour s'acquitter de la commission. Une heure après, il m'a blotti dans une espèce de cahutte, où la lumière entre par le trou de la cheminée, non sans me faire beaucoup d'excuses de ne pouvoir mieux trouver, mais m'assurant, foi de Grec, que toutes les maisons de Zizopoli ressemblaient à ce cachot. Mon bon Joseph s'est mis aussitôt à faire la cuisine, et j'ai passé la journée tant bien que mal; mais quand la nuit est venue, que le feu s'est éteint, et que la pluie, la neige et le vent se sont emparés du taudis, j'ai vraiment cru qu'il fallait prendre congé de la vie par la route la plus froide, et m'endormir de ce sommeil glacé. Cependant, ayant essayé d'établir un combat entre le feu et la neige, comme le dit judicieusement Demoustier : « Du chaud, du froid, unis ensemble, il en résulta la tiédeur. » C'est donc bien tiédement que j'ai passé cette nuit, non sans maudire mille fois le schismatique qui m'avait joué le tour de me fourrer là.

Six bedchiftés viennent encore de périr. Dix-

huit personnes s'étaient sauvées : on les a trouvées ce matin mortes de froid sur la montagne. Tous les habitans s'occupent à ramasser sur la plage l'orge, le froment, les légumes secs, et mille autres effets, que la mer ne cesse d'y rejeter. Les Zizopolites sont dans l'allégresse : jamais ils ne se sont vus plus riches : ils disent que quelques accidens pareils arrivent bien les autres hivers ; mais que de mémoire d'homme, aucune tempête ne leur a tant rapporté. Ils ressemblent à ces fossoyeurs qui appellent bonnes les années épidémiques. Quel révoltant égoïsme !

Zizopoli, Janvier.

Dans ma tanière bulgare, j'ai reçu ce matin la visite de deux princes grecs, qui se rendent à Yassi avec leur famille, près de Callimacki, hospodar de Moldavie. Ils sont partis deux jours avant notre convoi sur un deurtchifté (1), sans être plus avancés que moi. Le plus jeune, qui n'a pas seize ans, quitte pour la première fois le Bosphore, et comme le souriceau de la fable, il trouve déjà le monde bien grand. Il regrette son beau jardin d'été à *Arnaut-Keu*, son tan-

(1) On nomme ainsi une chaloupe légère, à quatre paires de rames, qui ne quitte jamais la côte, et que l'on peut tirer sur le rivage dès que l'on redoute la tempête.

dour, si chaud compagnon d'hiver, et s'effraie surtout des naufrages dont il a contemplé les horribles effets. Je leur ai proposé de continuer le voyage ensemble. « Eh bien, me dirent-ils « en me quittant, adoptons le proverbe Turc : « *mangia ber-a-ber, kangia ber-a-ber;* » ce qui veut dire littéralement, manger et se défendre ensemble. Je suis si enchanté de la sentence mulsulmane, que je veux la faire graver en turc sur un cachet que je t'enverrai : elle sera la nôtre, mon ami, et celle de tout ce qui nous aime. Il y a bien là dedans un reste de barbarie, mais on ne se débarbarise que trop partout.

Je viens d'obtenir un gîte beaucoup plus commode. C'est une prévenance de l'aga, qui lui-même a couru la ville à cet effet : voilà une politesse assez rare dans un Turc. Pendant qu'on m'y emménageait, j'ai été sur le bord de la mer, y faire avec Joseph des conjectures sur ce vent qui nous tient toujours rigueur. Une troupe de cygnes sauvages était poursuivie par un faucon de la grosse espèce. Après avoir saisi sa proie, il s'abattit parmi des rochers dont nous étions peu éloignés : nous nous glissâmes près de lui sans qu'il nous ait aperçu, et l'ayant effrayé par nos cris, le faucon s'envola, nous laissant maîtres du cygne, dont il n'avait encore entamé que le col. Joseph l'emporta avec peine

de ses gouvernemens, de manière à étonner un diplomate consommé. Ce qui caractérise surtout le génie des Grecs du Fannare, c'est l'adresse qu'ils ont mise à s'emparer de la confiance du gouvernement turc, et à régner en quelque sorte à sa place. (1)

Je suis retourné sur la côte, mais il n'y tombe pas chaque jour des cygnes tout plumés : cependant ma soirée n'a pas été sans intérêt, car Joseph a beaucoup d'esprit naturel : il me parlait de sa famille, qu'il désire ardemment revoir, et je songeais au bonheur qui m'attend à Vienne. Il s'attache de jour en jour davantage à moi, et j'oublie de bien bon cœur la distance qui existe entre nous. De tous les états fâcheux où puisse tomber l'homme, l'isolement sans doute est le plus pénible : pourquoi donc ne le ferais-je pas cesser en lui permettant de me parler comme à son ami? Ah! pour tenir si scrupuleusement à l'étiquette des rangs, il faut n'avoir jamais été malheureux.

---

(1) Par suite des intrigues d'Alexandre Mavrocordato, qui de petit marchand de l'île de Scio, parvint à représenter la Porte au congrès de Carlowitz, les dignités des hospodars de Valachie et de Moldavie, jusqu'alors électives parmi les boyards, devinrent la récompense des Grecs interprètes d'état.

C'est une belle chose que la science ! mon lait de poule a fait merveille : Abou-Vahib est guéri, et me croit sorcier : il est venu me remercier, accompagné d'une espèce d'empirique, qui voulait absolument me faire convenir que j'étais médecin : ce docteur d'espèce nouvelle m'a vanté tous ses secrets curatifs, parmi lesquels une légère bastonnade sur la plante des pieds, qu'il dit être infaillible contre la goutte.

Un des princes grecs se trouvait alors chez moi. Notre conversation roula sur l'auteur du *Génie du christianisme*, qu'il a connu à Constantinople. M. de Chateaubriand, dans la plupart de ses écrits, se servant de locutions orientales, a dû nécessairement être fort goûté par les hellénistes à qui ce style est familier ; aussi ce jeune savant m'en parla-t-il avec enthousiasme. Le café, les fruits et les confitures, que je fis offrir au gouverneur et aux gens de sa suite, leur tint lieu d'autre discours ; et, fumant tranquillement leurs pipes, ils paraissaient prêter une grande attention à ce que nous disions, quoiqu'ils n'en entendissent pas un mot.

ZIZOPOLI, Janvier.

On vient d'enlever l'archevêque, avec tout son clergé, pour le conduire au camp du grand-

vizir, à Shumla : on dit qu'il lui en coûtera cinquante bourses pour racheter sa tête, et que cette ville sera bien chèrement taxée ; il paraît que l'ex-gouverneur s'est disculpé, et qu'en conséquence les battus paieront encore l'amende.

J'ai rencontré ce matin un jeune matelot grec, qui, au son d'un fort mauvais violon, faisait danser dans la rue des paysans bulgares : c'est, m'a-t-on dit, un pauvre naufragé, qui, nouvel Amphion, n'a sauvé avec lui que son instrument, qu'il n'emploie pas à la vérité à bâtir une ville, ainsi que son prédécesseur à Thèbes, mais simplement à se préserver de mourir de faim. Il est natif d'Athènes, et, dans l'heureuse insouciance de son âge, sa position actuelle l'enchante : ils me nourrissent bien, me dit-il; je bois et loge avec eux, et j'aime autant les faire danser toute la journée, que de hâler au cabestan en chantant le *Kyrie Eleison*. Cet enfant descend sans doute de quelque péripatéticien ; et il m'a rappelé le si plaisant aumônier basque du chevalier de Grammont.

Le vent, ce soir, est devenu favorable, et dans une heure nous mettrons à la voile.

VARNA, Janvier.

Ish-Allah (1)! Je suis à Varna, et, malgré vents et marées, je te rejoindrai maintenant. J'ai voulu de suite descendre à terre; Joseph, en la touchant, s'y est prosterné, et l'a baisée, à la grande édification des assistans; mais quoique je n'aie pas rendu grâce au ciel aussi humblement, ma reconnaissance n'en était pas moins vive, et je l'ai remercié du fond de mon cœur de nous avoir préservé, mon ami, d'une éternelle séparation.

Le port est couvert de femmes et d'enfans en pleurs, que la mer a privés de leurs soutiens. On a déjà connaissance de trente bâtimens de cette ville qui ont péri, et l'on craint d'apprendre de nouveaux malheurs. Ceux qui ont échappé à ce désastre, sont accablés de caresses; on semble douter de leur existence. Ce contraste de joie et de désespoir est en vérité déchirant! La dernière tempête a fait couler bas sept bâtimens à l'ancre dans cette rade; on en voit encore la pointe des mâts. Le froid est si excessif, que dès qu'un navire échoue, tous ceux que la mer n'engloutit pas meurent gelés sur la côte.

(1) Dieu soit loué!

J'ai envoyé Joseph chez le banquier Mustapha, auquel j'étais recommandé : ce bon Turc est venu bientôt après, et m'a conduit dans un appartement commode. Il regarde mon arrivée comme un miracle, et m'a répété vingt fois que j'étais prédestiné.

Je serai obligé de m'arrêter ici plusieurs jours : tous mes gens sont malades, et quelque repos leur est indispensable.

Mon réveil sera bien doux demain, car je penserai qu'il ne faut plus que de la patience pour te rejoindre : hier encore il fallait tant de bonheur !

VARNA, Janvier.

Les princes grecs ne sont arrivés que ce matin. Je suis allé sur-le-champ rendre visite à leur père, pour convenir du jour de notre départ. Nous l'avons fixé à la semaine prochaine. Les dames sont encore bien effrayées du souvenir de leur danger passé, et la belle Tarzitza m'a dit fort obligeamment qu'elle se félicitait de notre traité d'alliance.

Cette ville est grande, mais mal bâtie : située à l'embouchure d'une rivière, sa population est d'environ seize mille habitans, turcs, grecs et arméniens. Elle fournit à Constantinople du grain, de la volaille, du fromage, des œufs, et on en exporte du vin pour Cherson. Sa rade est

belle, mais peu sûre. On y compte douze mosquées, et plusieurs églises grecques, dont quelques unes sont fort belles.

Si l'on peut juger de la fertilité du sol par la modicité du prix des denrées, tu t'en convaincras par ce tarif :

Quatre livres de pain blanc coûtent 3 sous de France.

L'ock de bœuf, équivalant à 40 onces, 4 sous.

L'ock de vin, contenant un peu plus d'une pinte, 1 sou.

La volaille, le poisson de mer et celui d'eau douce, sont dans cette proportion :

Une arraba de bois, équivalant à une de nos voies, 2 fr. 10 sous.

Le sucre, le thé et le café sont également à très bas prix.

J'ai fait cet après-midi une visite au gouverneur Oda-Bashi : sa cour est nombreuse, et ses esclaves richement vêtus. Il m'a conté comment douze mille Russes sont venus assiéger cette place par terre et par mer; comment lui, gouverneur, l'a vaillamment défendue, et les a contraints d'en lever le siége, avec une perte de la moitié de leur monde; par quelles prouesses il s'est illustré, ayant fait pour sa part, dans une sortie, vingt-deux prisonniers; ce qui lui a mérité le surnom de *Mad*, le plus brave. Son

récit m'a prouvé que les Européens n'ont pas seuls le privilége d'amplifier, et que les fiers musulmans étaient aussi passablement fanfarons. On servait du café et des rafraîchissemens, quand un Tartare (1) vint annoncer l'arrivée d'un pacha à deux queues, que l'on attendait depuis plusieurs jours. J'ai profité de la confusion où cette nouvelle a jeté toute la compagnie, pour rentrer chez moi sans prendre congé. J'y ai trouvé l'arrabadji Baschi, qui m'y attendait, et m'a juré, sur Mahomet, de me rendre sain et sauf à Silistria.

Quoi qu'en dise madame de Sévigné, que les longues espérances usent la joie, la mienne, en te revoyant, sera d'autant plus vive, que j'ai dû craindre qu'elle ne fût jamais réalisée.

VARNA, Janvier.

.... Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria!..........

Mon banquier, Mustapha, m'a présenté ce matin un Français établi depuis douze ans dans

(1) Ce sont les courriers publics, renommés par la célérité avec laquelle ils font leurs voyages. Il y en a un certain nombre attaché à la cour, aux armées, ainsi qu'aux gouverneurs des provinces. On ne peut guère voyager en Turquie sans être accompagné par un tel guide, qui sert de sauve-garde.

cette contrée. Je n'ai pu m'empêcher de lui en témoigner ma surprise, le priant de me dire quel motif l'avait déterminé à se fixer parmi des êtres aussi peu civilisés.

« Mon séjour ici, me répondit-il, tient à un enchaînement de circonstances bien malheureuses. Lorsque je pris la résolution de m'éloigner de la France pour toujours, je ne prévoyais pas qu'une tempête me jetterait sur cette côte. J'ai regardé ce naufrage comme un avis du destin, et il m'a semblé obéir à ses décrets, en me fixant dans ces lieux. — Mais, monsieur, lui dis-je, la proximité de Constantinople aurait pu vous instruire de l'amnistie accordée aux émigrés par le gouvernement français. — Je ne suis point émigré, monsieur; des événemens cruels m'ont contraint d'abandonner mon pays; dès lors il m'est devenu tout-à-fait étranger. »

Je le pressai de déposer dans mon sein le récit des chagrins qu'il n'avait pu confier à personne depuis tant d'années; et, après avoir fait retirer mes domestiques, il commença en ces termes l'histoire de ses malheurs.

« Je suis né à Paris, d'un père dont le nom fut assez célèbre dans la banque : il se nommait, ainsi que moi, Louis T***. J'eus le malheur de perdre mes parens très jeune, et l'on me retira du collége Louis-le-Grand, où j'avais été élevé,

pour me mettre, en m'émancipant, à la tête d'une fortune considérable. C'était l'époque où la terreur faisait ressentir en France ses funestes effets. Je m'étais lié au collége d'une étroite amitié avec le fils du marquis de H***; souvent dans mon enfance je l'avais accompagné chez ses parens, et de cette époque datent les malheurs de ma vie. Il avait une sœur à peu près de mon âge, et quoique bien jeunes, nous ressentions déjà l'un pour l'autre un penchant que le temps accrut, et qui devint pour moi une passion irrésistible.

Lorsque ses parens furent menacés de devenir les victimes du tribunal révolutionnaire, je fis pour les sauver ce que me suggéra mon cœur et mon amour. Ils gémisssaient dans les cachots de la Conciergerie; mes démarches pour les en arracher avaient été infructueuses; les momens étaient précieux; Sophie chaque jour me demandait la vie des auteurs de la sienne; je ne balançai plus, et je payai d'une partie de ma fortune les plus chers vœux de ma bien-aimée. Un de ces cannibales-rois me vendit leur liberté 300,000 francs. Cependant le marquis de H***, ne sachant comment s'acquitter envers moi, me proposa la main de sa fille; je l'acceptai avec transport, et vingt jours après cette union, j'eus la douleur de voir conduire à l'écha-

faud presque toute cette famille illustre. Ce coup affreux pensa coûter la vie à Sophie; sa raison en fut long-temps égarée. Vers la fin de l'été je quittai Paris, et la conduisis dans une de mes terres, où mes soins et mon amour parvinrent peu à peu à dissiper ces images funèbres. Je commençais à espérer une félicité durable, quand j'appris que mes liaisons avec cette famille infortunée m'avaient rendu suspect. Depuis quelques mois, un des frères de ma femme avait émigré, et s'était fait un nom à l'armée de Condé; on m'accusa de correspondre avec lui. Le monstre qui m'avait vendu si chèrement quelques heures d'existence des parens de Sophie, s'était porté mon accusateur, et j'étais déjà inscrit sur ces fatales listes de proscription et de mort, quand un ami m'avertit de mon danger. A cette époque encore je tenais à la vie : j'étais aimé de Sophie; bientôt elle allait me rendre père; je crus devoir le soin de ma conservation à deux titres si doux, et ne connus pas de moyens plus sûrs de sauver ma tête, que d'aller sous les drapeaux de la patrie faire oublier mon nom, ou le faire craindre. Je m'arrachai des bras de Sophie mourante, et partis pour l'Allemagne, où je servis comme volontaire dans l'armée que commandait le général Moreau. Distingué par lui, je m'élevai succes-

sivement jusqu'au grade de capitaine-adjudant, et c'est en cette qualité que j'ai fait, sous ses ordres, toutes les campagnes qui lui ont mérité son immortelle réputation.

« Je recevais souvent des lettres de Sophie : depuis plus d'un an j'étais père, et le règne de sang avait cessé. Je n'attendais que la fin de la guerre pour retourner dans ma patrie. Songes d'espérances trop tôt évanouis!... A la bataille d'Eslingen, j'aperçois au milieu de la mêlée un jeune officier que les houlans autrichiens allaient faire prisonnier, et qui, couvert de blessures, était déjà hors d'état de se défendre : je vole à son secours, le dégage des ennemis qui l'entouraient; mais l'un d'eux, tirant son pistolet en fuyant, la balle me traversa la poitrine. Les grenadiers que je commandais nous enlevèrent mourans du champ de bataille, pour nous transporter à l'ambulance. Ce jeune homme, qui se nommait Gabriel, oubliant ses propres souffrances, paraissait inconsolable de l'état où il me voyait : sans cesse auprès de mon lit, il se reprochait de devoir sa liberté à ma vie, car alors on en désespérait. Les témoignages d'attachement qu'il me prodigua, ce sentiment qui nous attache à nos bienfaits, tout enfin contribua à m'unir tellement à lui, que, lorsqu'il me fut permis d'aller chez moi me remettre de mes

blessures, je le décidai à m'accompagner, et j'en obtins la permission du général. Il est de l'essence des héros d'admirer les sentimens généreux. Moreau avait souvent loué notre dévoûment mutuel; il signa nos congés, en daignant nous dire qu'il se serait estimé heureux d'être en tiers dans cette liaison. Enfin, après deux ans d'absence, je pressai dans mes bras ma femme et mon fils; je présentai Gabriel à Sophie, comme un frère d'adoption, qui ferait désormais partie de notre famille. Gabriel était orphelin : nos cœurs lui offrirent des parens qu'il avait perdus. Heureux de l'affection des êtres si chers, tout semblait contribuer à ma félicité. Je songeais à établir Gabriel, et à lui donner une existence indépendante, lorsque dans une partie de chasse, un de mes gardes, par une fatale imprévoyance, tira sur lui et lui creva l'œil droit. Ma douleur fut extrême; je le portai, tout sanglant, jusqu'au château, et nous craignîmes assez long-temps qu'il ne fût entièrement aveugle. Tout le monde chez moi était au désespoir, Gabriel y était adoré. Ma femme et moi passâmes plusieurs nuits près de son lit, et c'est au moment où je lui prodiguais les témoignages de l'affection la plus vive, qu'en reconnaissance de mes bienfaits, il parvint à m'enlever le cœur de Sophie. Leur amour cou-

pable devint bientôt criminel, et lorsqu'à sa convalescence, je donnais une fête à tous nos amis, pour célébrer cette heureuse époque, cette nuit-là même... Ah! monsieur, épargnez-moi les détails qui me rapelleraient mon déshonneur. » Ici des larmes coulèrent des yeux de l'étranger, et je ne vis pas sans une émotion pénible les traces d'un chagrin sur lequel le temps n'avait eu nul empire. Après s'être remis un moment, il continua ainsi :

« Ma trop grande sécurité encouragea leur désordre. Soupçonne-t-on ce qu'on aime? Un an s'était écoulé sans que je me doutasse de leur criminelle intrigue. Jugez de l'excès de mon malheur; ce fut mon fils qui devint le délateur de sa mère : il couchait dans un cabinet attenant à notre chambre. Gabriel s'y introduisait pendant la nuit, quand des affaires m'éloignaient du château : mon enfant, qui souvent entendait sa voix, se plaignit à moi de ce que Gabriel l'empêchait de dormir en causant la nuit avec sa maman. Ce mot fut le trait d'une horrible lumière : je fis guetter, j'épiai moi-même, et ne tardai pas à me convaincre que deux êtres qui me devaient le bonheur, s'étaient ligués pour me le ravir. Ah! que j'eusse béni la main bienfaisante qui m'eût alors arraché la vie! Mais je devais exister pour souffrir. Le soir du jour

où je n'eus plus à douter de ma honte, je fis dire à Gabriel de se rendre dans le parc, où je l'attendais; je lui reprochai son crime, et, sans lui donner le temps de me répondre, je lui présentai une épée pour qu'il se défendît : il me supplia de l'entendre; le lâche! que m'eût-il dit? Pouvais-je m'abuser encore sur mon déshonneur? Le combat ne fut pas long; je l'attaquai avec fureur et l'étendis mort à mes pieds. J'ordonnai au valet de chambre qui m'avait suivi, de faire sceller deux chevaux. Je montai chez moi prendre une somme considérable en or, quelques diamans, et j'abandonnai à ses remords cette femme infidèle, dont la feinte vertu m'avait si long-temps abusé. Coupable d'un crime commandé par l'honneur, suivi seulement d'un vieux serviteur qui m'avait vu naître, je pris la route de Marseille, et voulais aller finir mes jours en Amérique; mais il n'y avait pas de bâtiment frété dans le port pour le nouveau monde, et je m'embarquai sur un navire grec, qui faisait voile pour Sévastopol, en Crimée. Indifférent sur les lieux où j'irais cacher ma honte et ma douleur, il m'importait peu que ce fût dans les déserts de la Louisiane, ou les steps de la Tauride. Mais, hélas! l'homme peut-il dire, en naissant, quel coin de l'univers gardera sa cendre, ni de quel

côté le souffle de l'adversité les portera? Ma traversée fut heureuse jusqu'à la hauteur de cette côte. Assaillis par une tempête, nous cherchâmes un asile dans ce port. L'adresse de notre pilote ne put éviter la pointe de Soganlik, et notre navire s'y brisa.

« Jeté seul sur cette plage, secouru par quelques pécheurs, qui me conduisirent à Varna, je pus me croire, au milieu de ce peuple sauvage, aussi isolé que dans un désert, et je m'y fixai à jamais.

« J'avais sauvé la totalité de mes diamans, je les convertis en or, et j'en achetai une petite terre, non loin de cette ville, dans une des gorges du mont Hœmus. C'est là que, depuis douze ans, entièrement inconnu, sans autres compagnons que d'importuns souvenirs, j'attends la fin d'une vie qu'une confiance aveugle a empoisonnée pour toujours.

« C'est par l'obligeance de Mustapha, dont je n'avais pas à redouter la curiosité indiscrète, que je me suis procuré les moyens d'adoucir l'ennui de ma solitude; il m'a fait venir de Constantinople des livres et même des journaux. J'ai appris par eux l'étonnant agrandissement de la France, ainsi que l'exil du général Moreau. Dieu seul scrute le cœur des hommes : j'ignore s'il était coupable; mais je crains qu'on ne re-

proche un jour à notre pays d'avoir attenté à la liberté et à l'honneur d'un de ses plus glorieux appuis. J'écris quelquefois à l'un de mes amis, sur la fidélité duquel je puis compter, en le priant de me donner des nouvelles de mon fils; c'est le seul lien qui m'attache encore à la France. Il doit maintenant avoir seize ans : dès que sa mère aura cessé de vivre, j'aurai la force de rentrer dans le monde, pour le prémunir contre les maux réservés aux âmes sensibles. »

J'ai tenté, mais en vain, de combattre sa funeste misanthropie. « Épargnez-vous ce soin, « monsieur, me dit-il. Dans une solitude de « tant d'années, j'ai dû faire sur ma position « actuelle toutes les réflexions que peut suggé- « rer la raison : ma résolution est irrévocable : « je ne reverrai ma patrie qu'au moment où « Sophie n'existera plus. Je lui pardonne, mais « ne puis oublier son crime; nous ne devons « nous rejoindre que dans l'éternité. »

Je n'insistai pas davantage, et l'assurai, en me chargeant de ses lettres, que je les ferais parvenir exactement. Sous combien de formes, mon ami, le malheur se présente pour accabler notre passagère existence!

VARNA, Janvier.

Ce matin je suis allé prendre congé d'Oda-Bashi : j'ai trouvé chez lui ce pacha à deux

queues qui m'avait dérangé lors de ma présentation. Je ne crois pas qu'il existe un autre être aussi inepte; il ignore jusqu'aux premiers élémens de la guerre, et m'a paru aussi inhabile administrateur que mauvais général : quant aux sciences, il n'en sait pas même les noms; et si Mahomet dit que l'encre du savant et le sang du martyr seront d'un prix égal dans les cieux, je ne pense pas que celui-ci doive jamais à ses manuscrits son passe-port pour le paradis.

Nous fûmes ensuite visiter, avec Joseph, diverses églises grecques fort anciennes : on y retrouve encore quelques restes de peintures à fresque assez bonnes, mais que la vénération des fidèles achève de détruire, en venant, même de fort loin, les gratter pour s'en faire des reliques. (1)

---

(1) Ce fut près de cette ville de Varna, ou Varnes, qu'en 1444 se donna la célèbre bataille entre Amurat II et Ladislas IV, roi de Pologne. Au mépris des traités et de la foi jurée, Ladislas, séduit par les prières du pape Eugène IV, marcha contre Amurat, qui, se reposant sur la paix, s'était consacré à une retraite religieuse. Les janissaires vinrent le solliciter de quitter sa solitude pour se mettre à leur tête. Dieu punit les parjures! Les chrétiens furent vaincus après une longue résistance : le roi fut percé de coups; sa tête, portée de rang en rang par un janissaire, répandit la terreur dans l'armée polonaise, et acheva sa déroute complète.

En rentrant, j'ai trouvé les jeunes princes, qui m'attendaient pour conclure avec les arrabadji. Comme il a trop neigé pour pouvoir se servir de chevaux, nous courrons la poste avec des buffles, ce qui nous forcera à rester cinq jours pour faire vingt-quatre heures de chemin : c'est pour en mourir. Demain donc je ferai ma sortie de Varna dans un arraba traîné par les plus lents des quadrupèdes. Autres temps, autres mœurs : nos rois de la première race faisaient ainsi leur entrée dans Paris : je n'ai donc qu'à reculer mon imagination de plusieurs siècles, pour trouver à mon départ quelque analogie avec une pompe triomphale!

VISIRLY-COLUDGA, Janvier.

Je traverse la Bulgarie, la Mésie d'autrefois, en mousteimyn, ce qui veut dire, Franc voyageur sur la foi des traités. Je suis arrivé, après deux jours de marche, dans cette petite ville turque, qui n'est éloignée que de cinq heures de Varna. Ma bonne étoile y a fixé un tailleur bulgare, qui m'a logé de la meilleur grâce du monde.

Ce pays était florissant avant la guerre, mais les Russes n'y ont laissé que des ruines plus hideuses et moins intéressantes que celles de l'antiquité. Égaie ce désastreux tableau par celui du

grand carême des Grecs, pendant lequel on est contraint de partager leur abstinence, et dis-moi si, charriant tout avec soi pour ne pas mourir de faim, il ne vaudrait pas autant voyager dans les steps de la Grande-Tartarie.

Le gouverneur, à qui j'avais rendu visite ce matin, a cru devoir répondre à ma politesse, en m'envoyant ce soir ses danseurs, qu'on nomme en turc *dschennguy*. Plusieurs petits garçons, les uns vêtus en filles, les autres avec les habits de leur sexe, sont donc entrés inopinément dans le salon du tailleur bulgare : cinq musiciens les accompagnaient; deux jouaient de la flûte, deux du tambour, et le dernier de la guitare. Ils ont commencé une pantomime, dont je t'épargnerai les détails : rien n'est plus repoussant. Ces jeunes enfans, volés par des Bohémiens dans les îles de l'Archipel, sont dressés par eux à ce métier infâme, et vendus ensuite, selon leurs talens et leur figure, à des seigneurs assez dépravés pour payer ces genres de mérite au poids de l'or. Je me suis hâté de les congédier, en leur donnant quelques roupies; mais j'ai cru convenable d'ordonner à Joseph d'aller en remercier l'aga, qui, me croyant ravi de son attention, m'a fait venir, en réponse, ses ombres chinoises, dont les obscénités ne m'ont pas moins révolté : enfin, Ibrahim, voulant épuiser en ma

faveur tous ses moyens de récréations turques, m'envoya ses bateleurs, qui combattirent à moitié nus avec des ours apprivoisés, et luttèrent ensemble à la manière des athlètes.

Dès qu'ils furent partis, je fus souper chez les Comènes, où j'oubliai bientôt, près de l'intéressante Tarzitza, les tableaux dégoûtans dont mon imagination avait été entachée.

SHERLINGHIK, Janvier.

Pour te donner une idée de notre caravane, j'en ai fait un dessin, que je t'envoye; elle se compose de dix-sept arrabas, traînés par des buffles : je ne saurais trop comment appeler ces voitures, craignant que le nom de tombereau ne fût trop pompeux. La plupart transportent cette famille grecque et sa suite à Yassi. Voici l'ordre de la marche : à la tête est un émir, chef de mes arrabadji, pour lequel les autres ont un fort grand respect, attendu que son turban vert annonce qu'il tire son origine de Fatima, fille de Mahomet (1); ensuite, l'escorte turque du prince, que je suppose être un ramassis de mendians et de bandits recrutés dans les carrefours de la capitale; puis vient son arraba; le mien immédiatement après; enfin la file des transports. Un

(1) On les nomme *seïds.*

des Albanais de la suite du prince a éprouvé dans sa vie un petit passe-temps très peu récréatif; ce malheureux, dans une émeute à Smyrne, a été empalé. Le pieu est sorti du côté gauche; j'en ai vu la cicatrice : après trois heures de cette torture horrible, ses camarades sont venus le délivrer, et ce qu'il y a de miraculeux, c'est qu'il n'en est pas mort. Je pardonne à celui-ci de compter sur sa prédestination.

J'ai mis pour devise à mon dessin cette sentence turque : *Quittez votre pays et voyagez; ce n'est qu'en coulant que l'eau conserve sa limpidité*. Beaumarchais a dit que les proverbes étaient la science des nations; je la crois, au moins, toute celle des Turcs.

KESEL-JELAR, Janvier.

Scorn the proud man that is ashamed to weep.
Méprisons l'homme orgueilleux qui a honte de pleurer.

Quel déchirant tableau, mon ami! Dans une cabane isolée, habitée par des Grecs, un jeune homme, étendu sur des nattes, souffre des douleurs excessives; ses pieds, gelés depuis neuf jours, tombent par lambeaux, et déjà la gangrène est aux jambes. La mort dévore lentement sa victime : quelle agonie! Fiancé à une jeune fille de dix-huit ans, que cette semaine même il devait épouser, il avait été prier son

père, qui demeure à sept lieues d'ici, de venir bénir leur union : surpris la nuit par une avalanche, ce malheureux s'est égaré dans le bois ; accablé de lassitude il s'y est endormi, et le lendemain, des bûcherons, attirés par ses cris douloureux, l'ont transporté sans connaissance dans la chaumière de sa bien-aimée. Cette fille infortunée, belle de ses larmes et de sa jeunesse, à genoux près de l'amant à qui elle allait s'unir, semble ainsi que lui mourir de mille morts, et le moins à plaindre est encore celui qui expire. Ce tableau ne te rappelle-t-il pas cette fresque du Campo Santo de Pise? là, comme ici, la mort touche de sa faux des êtres heureux, sans que l'âge ni l'amour ne puisse la désarmer.

Nous avons cherché un palliatif à ses maux; Joseph a épuisé sur lui tout ce qu'il sait de pharmacie; mais, hélas! c'est un chirurgien habile qu'il faudrait, et d'ailleurs l'infortuné est dans un délire perpétuel.

Nos arrabadji ont eu hier une querelle qui m'a donné lieu d'entendre tout le vocabulaire des juremens turcs, qu'ils ne se ménageaient pas. Ils s'appelaient *keavour, keasin*, infidèle, blasphémateur, *kiopak, tomutz*, chien, porc; mais leur jurement le plus familier est *annas-sinny-sikein*, dont un enfant de sept ans apostrophait un homme qui l'avait poussé. J'en

demandai l'explication : cela signifie, en terme décent, *je pourrais être ton père*. Cette querelle, cependant, n'eut point de suite, grâce à mon émir, qui vint tout calmer, et coutinua sa route avec sa lenteur accoutumée.

Un de nos cochers turcs, en peignant sa barbe ce matin, avait grand soin de ramasser dans un papier tous les poils qui s'en détachaient : je lui en fis demander la raison. « C'est pour les « enterrer, répondit-il, dans le premier cime- « tière que nous trouverons en chemin. » Voilà à coup sûr de la personnalité !

Diderot, je crois, a écrit quelque part : « Il « faut aux hommes des mouvemens violens pour « leur faire sentir leur existence. » Depuis plusieurs années, le sort n'a rien négligé pour me faire apercevoir de la mienne.

KALABACH, Janvier.

Du temps, de la patience, et la feuille du mûrier devient satin, dit le proverbe arabe. Me voici dans un village nommé *l'Arbre-Noir*, et je ne suis qu'à vingt-cinq lieues de Varna; cependant nous marchons depuis six jours. Nous avons fait demander le kaïa, qui est l'homme préposé, dans chaque bourg, à trouver des logemens aux voyageurs. Celui-ci est un Bohémien, qui, moyennant quelques paras, dont il parais-

sait avoir un pressant besoin, s'acquitta de sa fonction de maréchal-des-logis, et m'impatronisa d'une véritable tanière, où l'on circule en se ployant en deux, tant le toit en est écrasé. Ces malheureux rayas s'accoutument dès l'enfance à ramper, saisissant ainsi l'esprit de cette maxime ottomane : « La tête courbée n'est pas « celle qu'il faut couper. » Il y a bien cependant quelques maisons d'assez bonne apparence, mais, dans la crainte que leurs femmes n'y fussent aperçues, ces Turcs nous en eussent impitoyablement fermé les portes.

Je ne te donne point la description des sites, du sol, ni la nomenclature des productions; car nous sommes en hiver, et cette saison, comme la vieillesse, en privant la nature de ses belles formes, la rend sans intérêt. Voici une caravane composée de seigneurs et de marchands qui se rendent à Varna. Avec quel insultant dédain ils accueillent ces pauvres Grecs, qui s'empressent autour d'eux! Non, je n'aime pas ces musulmans : ils affectent un air grave, en attachant à la lenteur une idée de majesté : combien ce sentiment est éloigné de cette fierté respectable qui part de l'âme et non pas de l'orgueil! Je crois qu'un Turc n'a jamais ri de sa vie, et comme il n'y a que les gens qui savent rire, qui sachent pleurer, je juge les Ottomans fort peu sensibles :

sans cesse la pipe à la main, ils ne la quittent pas même à cheval; c'est pourquoi Nadir-Shah disait aux Persans, pour les encourager à combattre les Turcs : « Ne craignez pas ces gens-là ; « Dieu ne leur a donné que deux mains, l'une « pour maintenir leurs turbans, l'autre pour « soutenir leurs culottes : s'ils en avaient une « troisième, ils l'emploieraient à porter leurs « pipes. »

Le costume des femmes bulgares est assez gracieux. Elles enlacent dans leurs cheveux quelques ornemens d'or, et portent des bracelets d'une grosseur prodigieuse, soit en métal ou en verre; la forme en est absolument pareille à ceux trouvés dans les fouilles d'Herculanum : on les leur passe au bras dans l'enfance, et elles ne les quittent plus, même au tombeau.

Hermanik, Janvier.

Depuis le 22 janvier, je couche au milieu des champs dans mon arraba, ou auprès d'un feu que nous allumons pour nous dégourdir, faire dégeler nos provisions, et éloigner les loups et les ours qui sont ici en fort grand nombre. Ce n'est cependant pas qu'il manque de villages sur la route, mais ils sont habités par des Turcs qui, ni pour de l'or ni pour l'amour de Dieu, n'ouvriraient leurs portes à un ghiaour.

Je me rappelle avoir lu, dans l'ouvrage de M. Thornton sur l'état actuel de la Turquie, qu'il n'est pas un paysan qui n'offre de partager sa cabane avec un voyageur, et que, dans aucun cas, il ne lui refuse l'hospitalité. Je félicite M. Thornton d'avoir été si cordialement accueilli; mais nous qui, depuis trois jours, campons sur la neige, par un froid de vingt degrés, ou qui prenons d'assaut une malheureuse chaumière, après avoir tenté pour y entrer tous les moyens de persuasion, je ne pense pas que, dans la situation où je me trouve en Bulgarie, il eût, après de pareilles nuits, si fort exalté l'hospitalité de ces brutes féroces. Est-il concevable en effet qu'un misérable en guenilles, avec un torchon roulé sur sa tête, s'imagine être supérieur au reste des hommes, et prenne l'inhumanité pour de la morale? qu'ainsi que dans le palais des grands, il ait dans sa chétive cabane une enceinte destinée aux femmes, qu'il intitule pompeusement son harem, où des êtres de la dernière classe de la société se peignent les cheveux en rouge, les ongles en écarlate, et préfèrent mourir de faim et de misère, plutôt que de recevoir quelque argent pour empêcher un malheureux étranger d'expirer de froid à leur porte? Supertition, fanatisme, faut-il donc vous retrouver partout! Mon bon Joseph leur

cite, cependant, à travers les trous de la serrure, les plus persuasives maximes de la morale chrétienne, car il sait passablement son catéchisme; mais son homélie ne lui attire que quelques potées d'eau sur la tête, dont il vient tristement se sécher auprès de notre feu, en maudissant de bien bon cœur les préceptes inhumains de Mahomet, disant sans doute : *N'ouvrez pas à ceux qui frappent!*

SILISTRIA, Janvier.

Enfin me voici à Silistria, c'est-à-dire, parmi des monceaux de décombres et de cendres, attestant toutes les horreurs de la guerre, dont cette ville assiégée, brûlée, a été la victime. Quelques cahutes, bâties en terre, adossées à des ruines de bains ou de mosquées, quelques malheureux, manquant de tout, pleurant sur les restes de leurs habitations désolées; dans une masure un peu plus spacieuse, Salich-Pacha, jeune et fort aimable général, faisant à ravir les honneurs de son taudis, dont les murs sans tenture, et le parquet sans tapis, contrastent bizarrement avec la cour brillante et nombreuse qui l'entoure. Voilà le tableau de Silistria, où je vais prendre quelques heures de repos, dont j'ai grand besoin : puis, après avoir congédié mes arrabadji et traversé le Danube, me trouver

enfin parmi des chrétiens à Calarach. Je t'écrivais, mon ami, quand le gouverneur m'a fait inviter à souper, honneur que j'ai accepté, moins par vanité que par nécessité : il n'y avait pas moyen de se rien procurer au bazar.

Je me rendis donc chez mon hôte, le pacha, qui me reçut avec beaucoup d'empressement, et dès qu'on eut servi, nous nous accroupîmes sur nos talons autour d'une table qui ne s'élevait pas à un pied de terre. Le souper fut apporté sur un grand plat de cuivre, et dans des vases d'étain; il fallut aussi manger sans couteau ni fourchette, et faire comme la pacha, qui, prêchant d'exemple, se servit avec ses mains. Je lui demandai pourquoi, à la table d'un effendi tel que lui, on ne voyait aucun vase d'argent; il me répondit, en riant, que ce luxe était sévèrement défendu par le Coran, où il est dit : *Le feu de l'enfer rugira, comme rugit le chameau, dans le ventre de ceux qui se serviront de vaisselle précieuse.* Cependant vers la fin du repas, on m'offrit du vin, dont il m'engagea à me servir; mais lui ne but que de l'eau dans une coupe d'or, qu'il a reçue du sultan Mahmout. Quand le repas fut terminé, on nous présenta à laver, puis vinrent les sorbets et des parfums; enfin l'on nous laissa seuls. Nous nous entretînmes alors des coutumes de l'Europe, auxquelles il

n'était point étranger. J'en pris occasion de le complimenter sur le pouvoir absolu qu'il exerce, et qui prouve combien, si jeune encore, il a su captiver la confiance de son souverain. « Si vous connaissiez bien ma position, me répondit-il, vous la jugeriez, sans doute, plus digne de pitié que d'envie; l'éclat de mon rang, mon autorité sans borne, m'exposent continuellement aux atteintes de la calomnie, aux rapports envenimés des espions dont je suis entouré; ma seule volonté, qui peut rendre mon ministère terrible, est un lien de fer, que je ne puis ni alléger, ni rompre. Dans ce gouvernement, où nous sommes tous esclaves, les plus exposés aux caprices du maître sont précisément ceux que sa faveur élève aux postes les plus éminens : notre autorité est comme une éponge, qui s'imbibe de tous les sucs d'une prospérité passagère, jusqu'à ce qu'une main plus puissante s'en empare pour la presser à son tour. Ne soyez donc pas surpris si, imbu dès mon enfance de ces principes de crainte et de sévérité, je n'en porte pas moins envie aux nations qui sont gouvernées par une législation bienfaisante : le pouvoir absolu est un poison qui corrompt les individus et les perd. Depuis cinq ans que le sultan m'a revêtu de ce pouvoir, dont vous voulez bien me féliciter, je vois chaque jour ma tête à un pied de mon

corps, et ce cochemar perpétuel tempère bien l'ivresse de la puissance. » Un officier de sa suite vint lui porter un message, le pacha sortit, et cette interruption mit un terme à l'effusion de son cœur. En rentrant, il me présenta un objet très rare : c'est le Coran qu'en 1727 Ibrahim-Effendi (1) fit imprimer à Constantinople, avec les caractères qu'il avait rapportés de son ambassade de France. Comme je me disposais à prendre côngé du pacha, il m'obligea à recevoir, en souvenir de lui, un rosaire fait de grains de roses, d'un travail achevé, et me proposa de me recommander à l'isprawnic de Calarach : j'acceptai, et sur-le-champ il fit appeler un secrétaire, qui écrivit, sous la dictée de son maître, ce firman amical, dernier gage de bienveillance d'un Turc, digne de vivre sous d'autres lois, et si peu semblable à ses bornés compatriotes. (2)

CALARACH, Janvier.

Ben ama quiem nunca olvida.
Bien aime qui jamais n'oublie.

J'ai traversé hier le Danube, et j'ai soupiré en songeant que ces mêmes flots avaient coulé à

(1) C'est le même qui signa, à Passarowitch, le traité de paix entre la Porte ottomane, l'Autriche et la république de Venise.

(2) Salich-Pacha, créé grand-vizir après la déposition

Vienne. Avec quelles délices je me suis reporté à ce temps de ma vie si tôt passé près de toi! J'ai assez voyagé maintenant pour connaître le prix du repos. On avait besoin jadis de tout ce mouvement pour acquérir une expérience que les événemens du siècle ne donnent que trop promptement. L'Europe, presque entièrement gouvernée par les mêmes lois, n'offre à l'observateur qu'un coup d'œil uniforme, et conséquemment sans intérêt. Ce sont des cailloux d'un même fleuve, émoussés par le frottement. Partout mêmes habitudes, même langage, mêmes costumes : il vaut autant étudier chez soi de bons originaux, que courir beaucoup pour ne voir que de froids imitateurs. J'excepte cependant, de ce tableau, la Turquie, qui est assez peu civilisée pour ne ressembler à rien. Ce vaste empire, qui, dès qu'il est menacé, se meut à la voix de son souverain, n'a point de force réelle en temps de paix, et ne forme d'armées que quand le danger l'avertit de se défendre (1).

---

d'Ali-Pacha, a été, ainsi que son prédécesseur et son successeur, Abdullah-Pacha, relégué à Gallipoli.

(1) Une déclaration de guerre du sultan doit recevoir la sanction du mufti, qui fait connaître son approbation par un manifeste appelé *fetvaa*, et légalise ce droit de repousser la force par la force.

Quels secours peut-on attendre d'une milice assemblée à la hâte, à peine exercée, et que l'espoir du butin, plus que l'amour de la patrie, range en foule et sans ordre sous les drapeaux d'un chef énervé par la mollesse du sérail? Presque point de troupes régulières dans un moment où ses voisins ont des armées immenses, dont la discipline décuple la force : les Turcs sont braves, chevaleresques même; mais à quoi sert un courage intrépide contre une tactique savante? Les Polonais, leurs voisins, qui, militaires en naissant, formèrent un camp immense au milieu de l'Europe, n'ont-ils pas succombé malgré des efforts inouïs, par la seule raison que, sans armées régulières, ils n'étaient jamais en mesure d'opposer des masses aguerries à des voisins ambitieux!

Je voulais te parler du Danube, de Vienne et du bonheur qui m'y attend, et me voilà enfoncé dans un chaos de comparaisons. Je reviens vite à Calarach, chétif petit village valaque, où j'ai été charmé cependant des attentions de l'isprawnic, le jeune Bogdan, qui, ainsi que les fils des plus riches boyards, fait son début dans la carrière administrative, par cet emploi subalterne; il s'est empressé de me procurer obligeamment tous les moyens de transport à sa disposition.

C'est ici que je me sépare de cette intéressante famille des Comènes : le temps et le hasard même ne nous réuniront sans doute plus ; mais qui voyage beaucoup semble condamné à vivre pour regretter.

Adieu, mon ami : si les flots du Danube remontaient à leur source, je les chargerais de te porter mes vœux, que je ne puis confier qu'au papier et au vent.

Janvier.

La route de Calarach à Bucharest n'offre rien d'intéressant, hors la coutume de ne faire payer les frais de la poste qu'une seule fois pour tout le trajet, ce qui empêche d'être rançonné aux relais, et exempte de l'ennui de compter sans cesse son argent. Dans une espèce de chariot garni de paille, monté sur quatre petites roues non ferrées, auxquelles sont attelés quatre chevaux qui n'ont que des cordes pour harnois, une seule personne se place avec peine, ce qui oblige à employer autant de voitures que de voyageurs et de coffres. Un des postillons qui m'a conduit, avait été témoin de la mort du jeune prince Suwarow, qui, victime d'une bizarre fatalité, s'est noyé, non loin d'ici, dans le Riminic, dont, après la bataille gagnée sur les Turcs, le maréchal son père prit le surnom. Ce

fleuve, presque toujours à sec, s'enfle subitement par les torrens de la montagne. Le prince, malgré les représentations de ses guides, voulut le passer à gué ; la rapidité des flots renversa la calèche, et de six personnes qui l'accompagnaient, Suwarow seul a péri. Il se tint attaché quelques instans à l'un des chevaux de traits, mais, excédé de fatigue, le cheval s'abbatit, et l'écrasa sous lui. On ne put retirer son corps que vingt-quatre heures après cette catastrophe. (1)

BUCHAREST, Janvier.

Je m'empresse de t'annoncer mon heureuse arrivée dans la capitale de la Valachie, où me voici, grâce au ciel, depuis hier, à onze heures du matin. Mon premier besoin était une chambre et un lit, mais je les ai cherchés long-temps en vain ; car ici, comme en Turquie, on ignore ce que c'est qu'une auberge. On me conduisit enfin chez le vice-consul de France, M. Barbier, négociant de cette ville, qui fort obligeamment

(1) Ce jeune prince, marié à la princesse Hélène, fille du grand-chambellan Narischkin, a laissé deux fils, héritiers d'un nom que son père a tant illustré. Leur mère, une des plus belles personnes de la Russie, donne à leur éducation tous les soins de la tendresse maternelle unis au jugement d'une femme supérieure.

m'offrit sa maison pendant qu'on me trouverait un appartement convenable.

Je causais avec lui de mes tourmens de la route, lorsque sa femme est entrée. Gracieuse comme une jolie Parisienne, sensible comme toutes les femmes, elle m'a prié d'en recommencer le récit, et l'écouta avec cet intérêt qui fait si promptement oublier les infortunes.

J'envoyai porter les dépêches, dont j'étais chargées pour le caïmacan Argyropolo, auquel son frère de Constantinople m'avait particulièrement recommandé : il me désigna aussitôt, chez un boyard, un logement commode et bien chaud, où un pauvre voyageur qui ne désire rien tant que le repos, pourra se remettre, je l'espère, des fatigues de cette quarantaine ambulante.

A quatre heures on servit un dîné français, auquel je fis honneur en pélerin affamé. Au dessert on annonça madame Catinka de S***, veuve d'un des principaux membres du divan. J'en avais entendu parler avec éloge à Odessa, où elle avait accompagné son père en exil, et je vis avec un plaisir nouveau que la renommée, si souvent trompeuse, n'avait point exagéré ses agrémens. On rit, on causa toute la soirée; enfin, je m'oubliai si bien, que l'on fut obligé de me rappeler qu'il était minuit passé, et que je

devais vraisemblablement avoir besoin de repos. Je quittai donc cette famille pour aller me livrer au sommeil, dont les émotions de cette journée allaient sans doute embellir les songes.

A cinq heures du matin, un bruit épouvantable me réveilla en sursaut. Je crus la ville au pillage; une clarté excessive brillait dans ma chambre : je courus à ma fenêtre, et vis, précisément en face de moi, le palais du prince de Valachie tout en feu. Placé sur une montagne, il me retraçait le Vésuve en fureur; les torrens de flamme qui s'en échappaient menaçaient la ville d'un incendie général. Bucharest, presque entièrement bâtie en bois, se trouvait en danger de s'allumer par tous les bouts.

Je m'habillai à la hâte, et courus observer de plus près ce nouveau fléau. Les secours furent prompts et bien administrés. Des pompiers, couverts d'une espèce de casque et d'un habit romain, montaient vaillamment sur les toits brûlans, pénétraient dans les appartemens embrasés, pour en sauver quelques meubles; mais malgré leurs efforts, le feu gagnait rapidement. Tous les habitans étaient sur pied : on y voyait comme en plein jour. Poussé en tous sens par ce peuple alarmé, la foule me porta vers madame Catinka, que l'inquiétude avait aussi attirée près du danger. Quittée par son frère, l'aga de la police, que

sa charge obligeait d'accompagner le prince, elle voulut bien accepter mon bras pour retourner chez elle, et comme il faisait déjà grand jour, elle m'y offrit à déjeuner. On vint peu d'instans après nous apprendre qu'on était maître du feu, mais que le palais, et tout ce qu'il contenait, avait été la proie des flammes.

Il m'eût été difficile de trop maudire un désastre auquel je devais cette douce rencontre, et je quittai ma belle hôtesse, très convaincu que les malheurs généraux ont toujours un bon côté pour quelqu'un.

BUCHAREST, Février.

Cette capitale de la Valachie me paraît bien supérieure à l'idée que je m'en étais formée (1). Bucharest, résidence ordinaire de l'hospodar, est assez commerçante. La *Dumbowitza* qui la traverse doit rendre sa position fort pittoresque en été. Ce mélange d'Européens et d'Asiatiques lui donne un caractère particulier, et l'on re-

(1) Bucharest contient quatre-vingt mille habitans, trois cent soixante-six églises et vingt monastères. Il y a environ quatre cents ans ce n'était qu'un village appartenant à un homme appelé Bukor, d'où lui est dérivé son nom, qu'elle garde jusqu'à présent. Ce fut en 1698 que Constantin Bessaraba en fit le siége du gouvernement de la Valachie.

marque même quelques beaux édifices parmi les églises et les monastères.

Je viens de remettre les lettres de recommandation que j'avais apportées de Constantinople, et j'ai été reçu partout avec empressement et bienveillance. Le lendemain, ceux auxquels je m'étais présenté, ainsi que beaucoup d'autres que je ne connaissais pas, sont venus me rendre visite et m'offrir leurs services : c'est l'usage, m'a-t-on dit, de faire toujours les premières avances aux étrangers. Sainte hospitalité! faut-il donc t'admirer si loin!

La langue est un dérivé du latin, corrompu par un amalgame de mots slaves, turcs et tartares. Les Valaques assurent qu'ils descendent des Romains par les exilés, appuyant cette prétention de leur nom de *Romun*, et de ce que la Valachie s'appelle encore *Tsara Rumaneska*, le pays romain. Mais les boyards des plus anciennes familles font remonter leur origine aux Slaves, et sont, disent-ils, d'une race distincte de celle du peuple issu des Romains, alliés aux Daces.

Les boyards instruits parlent généralement plusieurs langues : il n'est pas rare de les voir joindre à la leur le grec, le russe, l'allemand et le français.

Le sang à Bucharest est très beau : les hom-

mes, sous les énormes kalpaks dont ils se coiffent, et qui les défigurent, ont des traits mâles et réguliers. Les femmes y sont jolies, et possèdent, pour la plupart, quelques talens d'agrément. Jalouses de montrer aux étrangers combien elles supportent impatiemment leur état de contrainte au dehors, elles s'empressent d'embellir leur intérieur de tout le charme qui leur est personnel.

L'habillement des boyards ressemble à celui des Turcs, à l'exception du turban, qu'il ne leur est pas permis de porter : ils le remplacent par ce kalpak, espèce de boule de la forme d'une poire, recouverte de peau d'agneau d'une couleur grise ou noire, qui n'a pas moins de trois pieds de circonférence, et dont la hauteur est en proportion. L'habit des paysans est exactement le même que celui des Daces, représentés sur la colonne Trajane à Rome.

Le vêtement des femmes a de l'analogie avec celui des dames grecques de Constantinople, auquel elles joignent une plus grande profusion de bijoux : il n'y a cependant plus que les femmes âgées, et celles des boyards de la troisième classe, qui en fassent usage. Les autres suivent les modes de Paris et de Vienne, et rivalisent de goût et de coquetterie avec les élégantes de nos capitales.

Autant les femmes des boyards sont indolentes et oisives, autant celles du peuple sont actives et laborieuses; toujours la quenouille à la main, elles portent leurs marchandises et même leurs enfans sur la tête, pour ne pas être détournées de filer en marchant.

En traversant ce matin la place du marché, je vis un voleur que l'on conduisait par les rues en le battant de verges, comme jadis les licteurs châtiaient les criminels à Rome. C'était un de ces malheureux Égyptiens (1) pour qui le vol semble être une seconde nature. Quelque fréquens que soient les exemples de pareilles punitions, l'habitude est chez eux plus forte encore que la crainte : quant à la honte, je ne crois pas qu'ils en connaissent le nom.

A la recommandation expresse de son éminent patron le reis-effendi, Joseph Drakula vient d'être investi de l'emploi de shatrar, gardien des tentes du prince, ce qui lui donne le rang de boyard de troisième classe. Il est venu me voir ce matin dans les habits de sa nouvelle dignité, et m'a semblé plus enchanté de son sort que Sancho, quand il prit possession de son île. « Ah! si ma femme, si ma Toinette me

(1) On en compte plus de cent cinquante mille dans les deux principautés.

« voyait ! s'écriait-il souvent. — Oui, mon cher « Joseph, lui dis-je, elle serait heureuse d'être « boyarde à la cour, et il faut vous empresser « de l'appeler près de vous : je suis certain aussi « que les moustaches du vieux sergent ne dé« pareraient en rien l'immense bonnet des Ar« nautes, et qu'en leur apprenant la charge en « douze temps, il ferait passablement son che« min dans votre armée. — Riez, monsieur, « me dit Joseph, riez tant qu'il vous plaira ; « mais convenez au moins que c'est une belle « conclusion d'histoire. — Il ne vous manque « plus effectivement, monsieur le shatrar, que « la terre de Lirias, pour, nouveau Gil-Blas, « l'emporter en tous points sur le héros de Le « Sage ; mais en attendant ce complément de « fortune, laissez-moi vous offrir cette petite « marque de ma reconnaissance. » Il ne m'a pas été possible de lui faire rien accepter : peut-être eût-il déjà cru déroger : j'espère m'en dédommager près de sa famille. Midi sonnait, et sa place l'appelait à la cour ; il y courut avec ce contentement de cœur qu'il était impossible de ne pas partager, me laissant bien convaincu qu'il est plus difficile de supporter avec calme la prospérité inattendue, que les longues épreuves de l'infortune.

La neige, me dit-on, rend impraticable dans

cette saison le passage des monts Crapach : si l'hiver élève cette barrière entre nous, j'en adoucirai les regrets, en cherchant sur ce pays des détails qui puissent t'intéresser.

BUCHAREST, Février.

Je t'écris de cette Dacie célèbre, que, l'an 102 de notre ère, Trajan réunit à l'empire romain, lorsque triomphant du courage opiniâtre de son roi Décébale, il mérita le surnom de *Dacius*, et que ses succès fussent immortalisés par la colonne élevée dans le Forum de Rome.

Ce pays, durant la décadence de l'empire, fut successivement la proie des Goths, des Huns, et d'autres barbares; puis, reconnu par les Romains, comme souveraineté d'Attila, il devint enfin, après l'empire des Chagant, un fief des rois de Hongrie; mais ce ne fut que sous le règne de Ladislas Ier, que Ravul, surnommé le Basané, érigea en principauté le pays situé entre le Siret et l'Alt, ce qui forme aujourd'hui la Valachie.

La cour de Hongrie donna, vers ce temps, le Bannat de Crayova, ou Basse-Valachie, aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, pour y protéger les pélerins et les croisés qui se rendaient de l'Allemagne à la Terre Sainte. Ce petit état revint ensuite sous la domination des

rois de Hongrie, jusqu'au temps où ses habitans, ainsi que ceux de la Moldavie, ayant fait alliance avec le roi de Pologne, assurèrent leur indépendance.

La Valachie, soumise en 1418 par la force des armes, fut considérée comme fief de l'empire ottoman, et donnée dans la suite, à titre de vayvodik, à des Grecs, issus de la famille impériale; mais ces hospodars, élevés momentanément au rang suprême, qu'ils devaient à l'intrigue ou à l'argent, ne purent s'occuper que bien faiblement du bonheur des peuples qui leur étaient confiés : aussi cite-t-on peu de princes, depuis qu'ils ne sont plus électifs, qui se soient illustrés par des établissemens utiles, ou par une administration irréprochable.

Le prince Alexandre Ypsilanti est le seul qui, après six ans de règne, ait fait regretter son administration. Parmi les traits dont un législateur pourrait s'honorer, on cite celui-ci : arbitre de la vie de ses sujets, qui n'ont aucune possibilité d'appel, connaissant ce qu'un despotisme aveugle, guidé souvent par la passion, peut commettre de cruautés, Ypsilanti, pour en tempérer la rigueur, ordonna que l'armase, gouverneur des prisons, avant de faire exécuter la sentence de mort d'un criminel, se présenterait trois fois devant le prince, en répétant

solennellement : « Persistes-tu à répandre le « sang humain? »

Il y a ici un divan, qui se compose de l'archevêque, du généralissime, du trésorier, du chancelier, du ban, des juges de la haute et basse Valachie, du sergent d'armes, et de quelques autres grands fonctionnaires publics, qui selon l'ancienne coutume doivent être nés ou naturalisés Valaques. C'est à ce conseil suprême que se décident, en dernier ressort, les affaires présentées par les tribunaux inférieurs. J'eus la curiosité d'aller à cette salle d'audience, voir l'hospodar y tenir son lit de justice. Je ne fus pas médiocrement surpris de remarquer que les Grecs n'en approchaient qu'en faisant le signe de la croix, avec autant de componction que s'ils eussent touché le seuil d'une cathédrale. Mais que te dirais-je du tableau intérieur de ce divan, et du respect servile que les boyards affectent devant leur prince! Ils semblaient avoir tous pris pour devise cette maxime valaque: *Il y a bien peu d'herbes rampantes qui, à force de se traîner, n'arrivent à trouver un soutien.* Ces Grecs si présomptueux, rangés en silence dans l'attitude la plus humble, tenaient à grand honneur de baiser un pan de sa robe : prosternés aux pieds de ce souverain d'un jour, ils semblaient tour à tour terrifiés d'un regard, ou

enthousiasmés d'un sourire. Comment de tels hommes ne seraient-ils pas énivrés de cette puissance factice?

Caradja se fit rendre compte des affaires de la principauté, jugea selon le code de Justinien (1), revu, corrigé, et augmenté par lui-même; nomma quelques boyards subalternes à des emplois de troisième classe; anoblit quelques roturiers qui avaient chèrement payé leur patente, et termina cette mémorable séance en brisant son espèce de sceptre sur la tête d'un courtisan borgne, accusé d'avoir manqué de respect à la princesse Rabboul, sa fille.

Enchanté de ce grand acte de justice, il retourna dans son appartement, précédé des Albanais de sa garde, et soutenu par ses deux gendres, Vlaccuzzi et Mavrocordato; le premier, postelnik, et le second, spathar (2), charges les plus éminentes, ce qui veut dire, les plus lucratives de la principauté.

J'entrai, en quittant la cour, chez madame

(1) Ce fut Mathieu Bessaraba qui, en 1644, adopta en Valachie le Code Justinien, en le modifiant d'après les coutumes du pays.

(2) Postelnik est principal ministre et maître des cérémonies de la cour; la charge de spathar correspond à celle de ministre de la guerre.

Catinka, dont la maison touche à celle que le prince habite maintenant. Je la trouvai à son piano, chantant ces airs grecs, dont les paroles vantent l'amour et la liberté, avec une sorte de mélancolie qui tient du regret. Assis auprès d'elle, je ressentais ce vague bonheur qu'il est plus aisé d'éprouver que de peindre, et je l'écoutais en silence, car toutes les langues sont pauvres pour l'amour; les mots manquent à qui sent beaucoup; mais mon regard achevait ma pensée : sourire, propos, regards, tout est enchanteur, tant qu'on est enchanté.

Adieu, mon ami. Aimer, toujours aimer, voilà ce qui nous est resté de notre héritage céleste.

Bucharest, Février.

Une secousse terrible m'a réveillé cette nuit; les cris que j'entendais de toutes parts m'ont contraint de me lever. J'avais sonné, pour apprendre la cause de ce tumulte, quand une seconde secousse, plus violente encore que la première, m'a prouvé que la terre tremblait autour de moi. Mes domestiques vinrent m'engager instamment à sortir, attendu que la maison voisine venait de s'écrouler, et que le même sort menaçait la nôtre. Comme je ne me souciais guère d'un pareil mausolée, je me suis habillé à la

hâte, et j'ai couru chez ma belle veuve, que j'ai trouvée dans son jardin, qu'éclairaient d'énormes mach-allah (1). Je fus bien surpris de la voir si peu effrayée de ce désastre; mais il n'y a, me dit-elle en riant, que la première nuit et la première mort qui aient dû causer de l'étonnement aux hommes. Ces commotions sont assez fréquentes à Bucharest : nous ne nommons tremblemens de terre que ceux qui détruisent une partie de la ville.

Je n'avais pas encore aperçu une jeune personne d'une pâleur extrême, qu'elle me présenta comme sa cousine. Depuis trois ans, ajouta-t-elle, entièrement retirée du monde, elle vit dans un couvent, dont, derrière ces arbres, vous apercevez le dôme.

Je demandai à madame Catinka, si les parens de sa cousine la contraignaient à prendre l'habit monastique. « Sa résolution tient à une autre « cause, me répondit-elle, et comme elle n'en-

(1) Espèce de torche, particulière à ce pays, que l'on allume dans des cercles de fer, fixés au bout d'un bâton, et que l'on porte par étiquette devant les voitures des premiers boyards ou des étrangers de distinction. Il est d'usage d'en laisser brûler une ou plusieurs dans la cour du prince et des officiers attachés à sa personne. Ces torches ont la propriété de ne pas s'éteindre sous la pluie la plus violente.

« tend pas le français, je puis, sans renouveler « ses douleurs, vous en expliquer le motif. »

« Aimée passionnément par Labanoff, officier de la garde russe, elle partagea bientôt sa tendresse : son père, dont la fortune est immense, craignant d'arrêter trop tard les effets d'une passion qu'il désapprouvait, obtint du général en chef Kaminsky, dont ce jeune militaire était parent, la promesse de l'éloigner de Bucharest. Le général chargea donc son neveu de se rendre à Pétersbourg, pour y porter les trophées enlevés aux Turcs; mais en ne lui cachant pas la cause de son départ, il lui intima l'ordre d'attendre dans sa famille son rappel près de lui. Forcé d'obéir, cet infortuné vit une dernière fois son amie, et ils se jurèrent un amour éternel. A peine à la seconde poste, la fièvre si fatale aux étrangers dans notre pays, le contraignit de s'arrêter : les effets en furent tellement rapides, que peu d'heures après on désespérait de sa vie.

« La nouvelle en fut apportée au général par un de ses gens; bientôt elle circula dans la ville, et parvint enfin à ma cousine. Elle eut le courage de partir seule pendant la nuit pour le village où son amant expirait; mais quand elle arriva, Labanoff n'existait déjà plus : on la rapporta mourante à Bucharest, et pendant près de deux

mois sa raison fut entièrement égarée. Rendue à elle-même, elle voulut se séparer pour jamais du monde. Ni les prières de ses amis, ni le désespoir de son père ne purent changer sa résolution : retirée dans le monastère où nous avons été élevées, je suis la seule personne de sa famille qu'elle ait voulu permettre qu'on y admît. Depuis trois ans, j'ai la douleur de la voir lentement s'éteindre ; jadis elle était la plus belle d'entre nous, maintenant ses traits sont flétris, et le temps ne fera plus renaître cette fleur que le vent des passions a décolorée.

A pena si può dir questa fu rosa.

« Et vous pensez qu'il n'est pas de bonheur sans amour ! En voilà les effets. Ne suffisent-ils pas pour se méfier de ce qu'il vous plaît d'appeler une autre vie dans la vie, et ne doit-on pas plutôt dire qu'il existe rarement un amour sans douleurs ? « L'amour, a dit un auteur allemand, « ne serait qu'une irritation de nerfs, si la volonté « n'en faisait une sensation céleste. » — Qu'est-ce que la vie sans cette volonté ? demandai-je à ma belle prêcheuse. Les exemples du danger de l'amour ne sont peut-être qu'une raison de plus d'en braver le péril : sans les orages, apprécierait-on un beau jour !

Le tremblement de terre avait cessé ; madame

Catinka devait reconduire sa cousine au couvent; je quittai ces dames, incertain si je trouverais encore ma maison entière, ou quelqu'un de vivant pour m'y recevoir.

BUCHAREST, Février.

Celui qui connaît tout le prix d'une heureuse médiocrité, préfère une demeure simple qu'habite le repos, à ces palais somptueux qui fixent les regards de l'envie.

Le consul de France, M. Ledoux, que des événemens politiques avaient momentanément éloigné de la Valachie, a présenté hier ses lettres de créance au nouveau prince, et j'ai accepté de l'accompagner au palais.

Cette cérémonie m'a paru assez intéressante en ce qu'elle singe exactement la réception des ambassadeurs à la Porte. Voici à peu près ce qui se passa.

A dix heures du matin, les gens de service de son altesse ont amené au consul un équipage de parade à six chevaux, dans lequel il s'est placé avec le chancelier du consulat : venaient ensuite les voitures des Français établis à Bucharest, ou des individus jouissant de la protection française : un détachement d'Arnautes précédait ce cortége, qui, traversant les rues principales, se rendit au palais du prince; on l'y reçut au charivari d'une musique turque, composée de cin-

quante grosses caisses, d'autant de timbales, de trois musettes, et de six oboës, complément de cette infernale symphonie. Précédés par les chiohadars, portant les livrées de la cour, on nous introduisit dans la salle du trône, où un vieillard vénérable, assis sous un dais de velours, brodé en perles et en or, entouré d'autant de pompe qu'il avait pu en déployer, m'a prouvé que le rôle de roi, qu'il ne fait que depuis deux mois, n'est ni difficile, ni désagréable à remplir. Un siége était en face pour le consul, et des sophas de chaque côté pour nous.

M. Ledoux prononça le discours d'usage, dans lequel il parla de la bonne harmonie que le gouvernement français désire voir régner entre lui et la Sublime Porte, ainsi que de l'affection particulière de son souverain pour le prince, et dont lui, consul, s'estimait heureux d'être l'organe; mot qui dut délicieusement chatouiller l'oreille orgueilleuse d'un Grec. Je n'entendis pas la réponse de Caradja, car il la marmotta très bas; mais il ordonna très haut qu'on servît des sorbets et du café, que nous prîmes en parlant des événemens politiques actuels, de la peste de Constantinople, de la rigueur de l'hiver; et, quand on n'eut plus rien à dire, on me présenta pour alimenter un peu la conversation. Son altesse m'honora d'un sourire suave comme la

première goutte de rosée; et, après quelques mots insignifians, et des réponses analogues aux demandes, tout le cortége diplomatique se rendit chez la princesse régnante, où nous recommençâmes les mêmes facéties; elle était entourée de ses filles et de quelques dames de sa cour, fort jolies; des confitures et des parfums nous furent présentés par de belles esclaves; puis on nous régala des sons aigus d'un orgue de Barbarie, que son altesse nous dit ne pouvoir se lasser d'entendre. A la dernière mesure de la merveilleuse serinette, nous prîmes congé, et regagnâmes, non sans peine, les portes du palais, poussés, heurtés, froissés par mille gredins vêtus de rouge, de blanc, de vert, barbus ou imberbes, en turbans ou en kalpaks, qui, n'ayant d'autres gages à la cour que ces rares aubaines et leurs étrennes au premier de l'an, se pressaient de recevoir la gratification d'usage que doit répandre le consul présenté. J'ai vu le moment où, à force de le tirailler, on allait le mettre en pièces, lorsque heureusement pour lui, quatre vigoureux chiohadars l'ont porté en un clin d'œil dans son carrosse, d'où il a fait pleuvoir quelques poignées de roupies sur le dos de ces mendians galonnés.

Quant à nous, simples individus de la grande nation, qui n'avions pas l'honneur d'être brodés

sur toutes les coutures, ce fut au péril de notre vie que nous parvînmes à retrouver nos voitures. Échappé à ce tumulte, seul avec toi, maintenant je puis rire un peu des folies humaines, et gloser sur l'importance que l'on met à de si petites choses, en me demandant néanmoins si cette comédie bouffonne ne finira pas tragiquement pour l'acteur principal. (1)

BUCHAREST, Mars.

J'ai dîné hier chez Brakovan Bessaraba, unique descendant de cet infortuné prince si cruellement mis à mort dans le château des Sept-Tours, et dont je t'ai parlé dans mes lettres de Constantinople : il passe pour le plus riche boyard de la Valachie; le bien dont il a hérité de ses ancêtres est estimé, en propriétés territoriales, à près de quatre millions de piastres : je veux te donner une idée de ce banquet patriarcal.

Avant de se mettre à table, des domestiques, dans le costume de différentes nations, appor-

(1) Le 11 octobre 1818, Caradja, qui depuis longtemps préparait sa retraite, quitta Bucharest avec toute sa famille. Escorté de quatre cents Albanais de sa garde, il dirigea sa fuite vers Cronstat, en Transilvanie, ou il arriva le quatrième jour. Retiré en Suisse, et depuis en Italie, il y jouit d'une immense fortune, qui le console de sa prudente abdication.

tèrent de l'eau dans des bassins de vermeil; on se lava les mains avec des savons de toute espèce, puis nous nous assîmes dès que le maître nous en eut donné l'exemple.

Je ne t'envoie pas la carte des mets, dont les uns furent turcs, d'autres allemands, beaucoup valaques et russes, mais en telle profusion qu'ils prouvaient autant d'opulence que de manque de goût. Selon l'usage, chacun porta la main au plat, ce qui est plus cordial que propre; mais il fallut bien m'y conformer, ou me résoudre à rester à jeûn. Au dessert, par une marque particulière de considération, le boyard m'envoya les pépins des pommes qu'il avait mangées, puis on fit passer les vins de l'Archipel, l'hydromel de vingt ans, le Tokay, et après quatre petites heures de cette séance gastronomique, on se relava les mains, la bouche, la barbe; on se couvrit d'essences, et l'on passa enfin au salon.

Dès que l'on eut servi les confitures, le café et les glaces, les filles de Brakovan jouèrent du piano et de la harpe, chantèrent en grec et en russe, et dansèrent même, pour donner à la fois une idée de leurs divers talens. J'étais tenté de leur dire ce mot charmant de Fontenelle : « On vous a tout appris, hormis à plaire, et « c'est cependant ce que vous savez le mieux. »

Cette espèce d'examen terminé, on fut en calèche à Hellestéo (1), d'où l'on revint s'asseoir à une table de pharaon, qu'on n'abandonna qu'au jour. Pour moi, dans la douceur d'une intimité charmante, j'achevai cette soirée chez madame Catinka.

Si ce n'était pas assez de l'idée que mon bonheur se rattache à cette nouvelle liaison, je tempérerais la sévérité de tes reproches, en te répétant : « L'homme parcourt si rapidement la vie, qu'il n'en connaît autre chose que le sentier qui le conduit à la mort : il est un seul point sur la route où il s'arrête un peu plus ; là, il avance lentement, il examine chaque objet, et s'il ne peut cueillir chaque fleur qu'il rencontre, il la considère, la regrette ou la baigne de pleurs. Ce point, c'est l'amour ; c'est l'instant unique dans la vie où l'homme n'existe pas dans le passé, où il ne vit pas dans l'avenir, où il vit une fois dans le présent. » Pardonne-moi donc de savourer goutte à goutte ce délicieux sentiment, dès que le hasard m'en offre

(1) Hellestéo est un petit lac, à une lieue de Bucharest; sur ses bords se trouve un joli parc, nommé Banessa, qui sert de promenade à la ville. Il appartient au boyard Vakaresko, qui dépense chaque année des sommes considérables à son embellissement.

la coupe; et, dans ce monde où tant de choses sont illusion, laisse-moi quelques instans me bercer de la plus douce.

BUCHAREST, Mars.

Madame Catinka a marié une de ses femmes, et j'ai assisté à cette noce valaque. Depuis deux jours on promenait la fiancée, parée de ses plus beaux atours. Sa dot était portée dans un char, sur lequel se trouvait aussi son lit complet; au retour de l'église, on s'assit au banquet de famille, puis enfin le bal commença. On y dansa la romaïca, qui, malgré son origine grecque, est bien la plus monotone de toutes les pantomimes dansantes. Des femmes tournent en cercle, sans rien changer à l'expression de leur visage, ni au mouvement de leur corps; puis un couple figure seul, en élevant les mains au-dessus de leur tête, ce qui ressemble un peu au pas russe, mais sans grâce ni variété.

Pendant le souper, on apporta aux époux deux flambeaux composés d'une cire verte, particulière à ce pays, qui, lorsqu'elle est allumée, exhale un parfum des plus agréables; ils les éteignirent ensemble dans un bocal plein de vin de l'Archipel, et se retirèrent peu d'instans après.

En rentrant, mon cocher faillit me verser

dans un grand trou, laissé sans mach-allah, au milieu de la rue. Je demandai à l'aga de la police, qui m'accompagnait, comment il était possible que l'on ne pavât pas la ville au lieu de la planchéier, ce qui fait donner aux rues le nom de ponts, et rend l'air de cette capitale si malsain, par les eaux stagnantes qui croupissent sous les poutres de chêne. Il me répondit que la difficulté d'établir un pavé solide sur un sol marécageux, entraînerait des frais trop immenses pour que jamais on pût l'effectuer, et que d'ailleurs une seule démarche vers ce but appesantirait le joug qui pèse sur ces malheureuses provinces. (1)

BUCHAREST, Mars.

Passager inconnu sur l'océan de la vie, moins l'homme se montre, moins il offre de surfaces aux blessures.

Depuis quelques jours on faisait à Bucharest de grands préparatifs pour y recevoir l'ex-capitan pacha, proscrit pour avoir tiré les canons de la flotte contre le sérail. Rentré en grâce auprès

---

(1) Cette idée de l'impossibilité de paver en pierre, qui a prévalu parmi les habitans de cette principauté, devrait se détruire par les restes de la voie Trajane, qui, d'une ville nommée Caracalla, sur les bords du Danube, traverse toute la Valachie, et ne cesse d'être visible qu'au pied des monts Crapach.

de Mahmout, il revenait de Russie à Constantinople avec la promesse d'être élevé à la dignité de vizir : on avait déjà rendu compte ici de la pompe de son entrée à Yassi ; et Caradja, ne voulant le céder en rien à l'hospodar de Moldavie, lui préparait une réception digne d'un souverain.

Prévenu ce matin de sa prochaine arrivée, le prince, à la tête de toute sa cour, sortit de Bucharest ; les consuls, ainsi que les autres étrangers, curieux d'assister à cette cérémonie, se joignirent à sa suite. Dès la veille, une partie des Albanais de l'hospodar s'étaient portés jusqu'à un village éloigné de deux lieues, pour y servir de garde d'honneur au capitan pacha, et remplacer l'escorte à sa solde, forte de huit cents hommes, que l'on avait dirigée vers la ville, où tout était préparé pour la recevoir. Dans une plaine à peu de distance de la Dumbowitza, nous aperçûmes Ramich-Pacha, entouré de ses officiers, montés sur des chevaux richement caparaçonnés, et précédés par la musique militaire des Albanais ; toute la suite du prince mit à l'instant pied à terre, et lui-même descendant de cheval, s'avança vers l'amiral pour le complimenter. Qui se serait imaginé que cette servile adulation, et tout ce faste de l'Orient, n'était qu'un plus sûr moyen de lui

déguiser son supplice? Du milieu de nos rangs, un capidji-baschi (1) s'élance, le pistolet à la main, sur le capitan pacha, lui tire son coup dans la poitrine, et le manque. L'amiral, ses neveux et ses officiers se mettent en devoir de se défendre contre les *chiavushes* que commandait le capidji-baschi : un combat s'engage; déjà seize personnes étaient étendues sur la terre, lorsque d'un coup de sabre le chef des bourreaux fit voler la tête de l'amiral, et déployant soudain un firman de sa hautesse, publia que, convaincu de trahison, Ramich-Pacha venait de subir le châtiment de son crime. Enveloppant aussitôt cette tête sanglante dans le schall du turban de sa victime, il regagna Bucharest au galop, tenant à la main la preuve de son obéissance aveugle aux arrêts de son maître. Voilà, mon ami, comme s'est terminé sous mes yeux l'énigme obscure de la vie du grand-amiral.

Dans ce siècle de feu, qui dévore les hommes et les empires, il n'aurait presque pas valu la peine de te parler de la mort de cet homme de

---

(1) Officiers attachés à la personne du sultan, qui, ministres de sa haine ou de sa justice, courent, au moindre signal, jusqu'au bout de l'empire, chercher une tête que le grand-seigneur *veut faire rouler dans la poussière de sa vengeance.*

génie, que le sultan Sélim estimait, si je ne me fusse rappelé qu'il était ami de la comtesse Potocka, et que je t'ai envoyé une copie de son portrait, peint à Toulchin par ton compatriote W. Allan.

A mon retour à Bucharest, j'ai couru chez madame Catinka, que j'ai trouvée mourante d'effroi. Cette tête, dégouttante de sang, avait été promenée sous ses fenêtres, et dans ce pays où un sort pareil peut atteindre à chaque instant des êtres chéris, de tels tableaux ne manquent jamais leur effet.

Toute cette journée s'est passée dans un état d'extrême anxiété. Les habitans étaient frappés de stupeur, et craignaient que l'escorte du pacha ne vengeât, par le pillage de la ville, le meurtre de leur maître. Cependant la surveillance de l'aga de la police, Grégoire Philipesko, a tout prévenu, tout calmé. Des patrouilles nombreuses parcouraient les rues; et cette scène tragique n'aura, j'espère, d'autre résultat que la longue impression d'horreur que les spectateurs en garderont.

BUCHAREST, Mars.

Les plus doux plaisirs deviennent souvent des douleurs, comme si la nature craignait que nous oubliassions que nous sommes hommes.

N'ayant pu voir, dans le champ de la mort à

Péra, les icoglans (1) s'exercer devant le sultan à lancer le djéryt, j'ai accepté l'offre que m'a faite madame Catinka d'accompagner le prince à Hellestéo, où les plus jeunes de ses gardes devaient lui procurer ce spectacle. Lorsque nous arrivâmes, le jeu était commencé : le prince nous y avait précédé. Ce coup d'œil paraissait magnifique : il n'y avait pas moins de mille voitures, et cinq cents boyards à cheval.

Je connais peu d'exercices plus propres que celui-ci à donner au corps de la force et de la souplesse. *Djéryt* signifie roseau ; mais, en général, on nomme ainsi tout bâton lancé à la main. Armés de plusieurs de ces javelots, montés sur des chevaux qu'ils manœuvrent avec autant de grâce que d'aisance, nous vîmes une centaine de cavaliers se courir sus à toute bride, se lancer leurs javelines, en parer l'atteinte avec beaucoup d'adresse, et se faire poursuivre à leur tour, en ramassant avec un crochet les javelots qui sont à terre : cette manœuvre s'exécute avec des cris et des tours d'agilité impossibles à dépeindre. Il arrive quelquefois, m'a-t-on dit, que l'on soit mortellement blessé par suite de ce plaisir dangereux ; mais aussi rien ne donne une idée plus exacte de la guerre : divisés en

(1) Ce sont les pages du grand-seigneur.

deux troupes, ils faisaient souvent, d'inspiration, des évolutions que de bons capitaines eussent pu trouver savantes.

Il est facile de remarquer qu'en Valachie la nation est belliqueuse, et recherche les exercices militaires; ce qui fait d'autant plus regretter de voir qu'un peuple courageux, plié sous le joug qui l'opprime, ne conçoive pas même l'espérance de briser jamais ses chaînes.

Une pluie froide tombait par torrent quand nous sommes revenus en ville, et, grâce à l'élégance d'une calèche découverte, nous en avons été inondés : j'avais détaché mon manteau pour en couvrir la tête de ma jolie compagne, et le frisson m'empêche de continuer à t'écrire....

BUCHAREST, Avril.

Je commencerai par la pleurer, et puis je pleurerai mon bonheur !

Un mois de fièvre, quelques douleurs physiques, beaucoup de peines morales; voilà ce qui aura terminé mon séjour à Bucharest, d'où irrévocablement je partirai demain. Sans dépit, sans murmure sur le passé, je marche avec confiance vers l'avenir : mon cœur me dit qu'il me dédommagera. Se plaindre n'est que trop de ce siècle; car qui n'a pas souffert beaucoup et long-temps? Celui qui dit toujours du bien des

femmes, mon ami, ne les connaît pas assez; celui qui en dit toujours du mal, ne les connaît pas du tout; aussi me tairai-je sur cette liaison, dont le tissu délicat va se rompre, et qui, extrême dans sa naissance, n'avait cependant jamais effacé le souvenir d'un être dont l'image me poursuivait encore. On n'aime donc bien réellement qu'une fois; les autres attachemens sont au bonheur ce que l'art est à la nature; il en approche, l'imite, et ne l'atteint jamais. Jules, le poète-roi répétait: *Tout n'est que vanité!* sans notre dévouement mutuel, je dirais: « Tout dans la vie n'est qu'erreur et « mensonge. » Cette lettre t'apprend l'état de mon âme; assuré des choses d'ici-bas, j'étais confiant: j'ai été trompé. Bandeau, qui te détaches, rends mon âme au repos, mon corps aux voyages, et mon cœur à l'amitié; que la nôtre soit un bail à vie, nous le renouvellerons dans l'éternité!

Avril.

Toujours est le mot de l'amour et de l'illusion. Il est aussi impossible à celui qui aime bien de croire qu'il peut cesser d'aimer, qu'il l'est à un homme de sang-froid de concevoir comment l'amour peut durer toujours. Je pars de Bucharest, et fais comme l'Indien qui jette derrière lui

la terre de l'oubli, pour marcher vers un meilleur avenir : j'espérais avoir encore mille choses à t'écrire d'ici ; mais on s'instruit peu pendant la fièvre, et maintenant mes idées sont trop confuses pour que je puisse te tracer rien de sensé : il faut être si calme pour voir juste ! Toutes les passions aveuglent tellement, qu'on assied de faux jugemens sur de fausses bases ; mais que de repentirs on s'épargnerait, si l'on mettait seulement un instant d'intervalle entre la colère et ses effets !

Malgré la rapidité de la poste valaque, j'admire la fertilité naturelle de cette terre que je parcours ; quelle variété de beautés ! il ne lui manque, pour être cultivée, qu'une population, et, pour être peuplée, qu'un autre gouvernement (1) ; mais partout où un joug de fer courbe le front de l'être avili, là où la réclamation de l'opprimé n'a ni justice ni avenir à attendre, l'espèce dégénère, et finit par s'effacer entièrement.

Je viens de rejoindre mon compagnon de voyage, le comte Dudesco, logothett-maray, grand-chancelier de Valachie, qui va passer la

(1) La population de la Valachie n'est que d'un million d'âmes, et son revenu annuel n'excède pas 19,800,000 piastres, à peu près 20 millions de francs.

saison des eaux à Baden, et que j'accompagnerai jusqu'à Vienne. Ce boyard des boyards, sous l'enveloppe la plus tortueuse, car il n'a pas quatre pieds de haut, et est bossu par tous les bouts, possède un esprit délié, et souvent profond; bon et fastueux, il a dissipé son immense fortune en se donnant beaucoup de mal pour faire des ingrats. Je le crois réduit maintenant à dire, comme Antoine mourant : « Il ne me « reste que ce que j'ai donné; » mais, vivant encore sur son crédit, il voyage comme un satrape : douze Arnautes (1) l'escortent à cheval jusqu'aux frontières, avec autant de pompe que s'il allait prendre possession de la Transilvanie : partout on lui rend des honneurs, dont il a le bon esprit de ne guère se soucier, son unique désir étant de quitter promptement la Valachie, pour respirer un air un peu moins servile.

PITESCHTY, Avril.

Nous avons couché cette nuit chez un bon châtelain valaque, qui nous a donné l'hospitalité avec toute la bienveillance des premiers âges. Il a tué le veau gras par honneur pour le veau d'or; mais si l'eau bénite de cour est une monnaie courante, le grand-chancelier peut se flat-

---

(1) Macédoniens.

ter d'avoir fait la fortune de son hôte : à souper, je goûtai la *mammalinga*, faite avec de la fleur de maïs et du lait : cette nourriture ordinaire du peuple ressemble à la *polinta* vénitienne.

Sa réception cordiale m'a rappelé qu'il y a environ trois ans, forcé de m'arrêter la nuit dans un village de la Petite-Russie, j'y descendis chez un cabaretier juif, où, comme toujours, on manquait de tout; j'appris qu'un gentilhomme polonais habitait ce village, dont il était le propriétaire. Je lui envoyai un domestique, pour le prier instamment de m'accorder un gîte seulement pour cette nuit. Il me fit faire poliment ses excuses, en m'objectant qu'une saisie de créanciers l'expropriant de son château, il voulait m'épargner la vue d'un tableau aussi peu divertissant; mais il accompagna son refus d'un souper délicat, et de quelques bouteilles de vin, que je bus de bien bon cœur à la santé de son hospitalité pratique : le lendemain matin je voulus l'aller remercier : mon philosophe dormait encore, et je partis sans le faire éveiller, mais en promettant bien d'inscrire le nom de Ratsiborowsky sur les tablettes qui ne s'effacent jamais.

Piteschty, d'où je t'écris, est une jolie petite ville, placée au pied d'une montagne. Toute la noblesse du canton est venue ce matin en grande

cérémonie présenter ses hommages à notre boyard voyageur, et lui offrir autant de confitures et de liqueurs qu'il en faudrait pour établir en Allemagne un magasin passablement assorti. Le logothett-maray accepta tout; car, qui sait bien donner, sait bien prendre; aussi encombra-t-il de sucreries jusqu'aux fourreaux des pistolets de ses Arnautes; distribuant en échange à ces pourvoyeurs attentifs de larges pastilles du sérail, dont il a les poches garnies, comme un capucin d'amulettes; et nous partons enfin, comblés autant de bénédictions que de friandises.

Avril.

Nous montons maintenant à cheval la chaîne des Crapach, mise au rang des plus hautes montagnes de la terre. Sa largeur varie de dix à quinze lieues. C'est la barrière la plus forte que la nature ait pu donner à un état contre tout genre d'agression. Les chemins à peine tracés sont quelquefois suspendus sur des précipices effrayans; le plus souvent encore entièrement coupés par les Turcs, qui, dans la dernière guerre avec l'Autriche, empêchaient ainsi l'approche des ennemis. On n'a pu rétablir les communications qu'en plaçant dans le rocher des poutres que nul ferrement ne retient, et qui, balancées par le poids des voitures, se rom-

pent quelquefois, et précipitent les voyageurs dans des abîmes, dont la profondeur ne laisse plus d'espoir de les retirer. Quel aspect, mon ami ! des arbres déracinés ou rompus par la foudre; d'énormes masses de pierres suspendues sur nos têtes; la cime de ces rochers couverte d'une neige éternelle! Le vent gronde, le torrent se précipite, entraînant dans sa chute tout ce qui résiste à son cours. Je ne puis m'arracher à ce tableau superbe et terrible; de l'œil je mesure l'abîme, et je jouis de ma terreur. L'épouvante de l'âme, unie à la sécurité de la réflexion, est la source des plus sublimes plaisirs. Que les événemens de ce siècle sont énergiquement retracés par ce désordre de la nature! Dans ce ravin, un chêne plein de séve, renversé par le feu céleste, et dont les rameaux, souillés par la fange, n'ont déjà plus qu'une teinte décolorée. A quel fil imperceptible tient donc la splendeur ou la chute d'un ambitieux! Je voulais copier quelques unes de ces scènes majestueuses pour les joindre à ma lettre : j'y renonce; quel dessin rendrait avec vérité ce chaos sublime?

La Kinéé, Avril.

Je t'écris des frontières de la Valachie. J'ai passé bien des mauvais chemins; cependant on

prétend qu'il nous en reste de pires encore : je l'eusse cru impossible. Douze hommes suffisaient à peine pour tenir nos voitures en équilibre, et nous-mêmes, descendant de cheval, gravissions des pointes aiguës de rocher, que l'on veut bien appeler route, en nous traînant à genoux, et nous cramponnant aux saillies comme des gens échappés d'un naufrage : en un mot, nous avons employé, par le plus beau temps du monde, toute la journée d'hier à faire une poste. Il paraît que dans la crainte d'exciter le soupçon de vouloir faciliter un passage aux troupes étrangères, les hospodars négligent exprès les réparations les plus urgentes; et soit calcul, soit prudence, ils ne s'exposent pas même à en demander l'autorisation à la Porte.

Ces frontières, qui bordent la Turquie, sont gardées par des régimens colonisés, dont l'administration dépend à Vienne du conseil aulique de guerre; les individus qui les composent sont à la fois cultivateurs, soldats, et pères de famille : ce système, un peu modifié, pourrait bien être adopté par suite en Europe : c'est le second régiment de *Szekler* qui est maintenant à la Kinée.

Lorsque les postillons arrivent à l'escarpement du rocher, ils ne sonnent pas du cor comme en Allemagne, ni ne font claquer leur fouet comme en France, mais ils crient un Oh! prolongé, afin

que les autres voituriers s'arrêtent, et n'entravent pas la route ; car les passages sont tellément étroits que, sans cette précaution, on ne pourrait ni tourner ni reculer.

Je me rappelais cette nuit une anecdote que le jeune baron de Rozen m'a contée à Stockholm. Malgré son peu de rapport à mon voyage actuel, j'en veux terminer ma lettre.

C'est la coutume, à Upsal, de dresser pour le couronnement du roi, un cheval que l'on n'emploie qu'à cette cérémonie. Celui que devait monter Gustave Adolphe IV était d'une grande beauté : l'écuyer qui le promenait chaque jour, s'arrêtait devant la boutique d'un cordonnier, dont la femme lui donnait régulièrement du pain et du sel. Le bel andaloux en prit si bien l'habitude, que lorsque Gustave, la couronne sur la tête, et le globe en main, se rendait à l'archevêché pour s'y faire sacrer, le cheval ne voulut jamais passer la boutique sans avoir reçu de l'attentive cordonnière sa ration accoutumée. Le roi, ignorant ce qu'il pouvait désirer, lui fit sentir trop vivement l'éperon ; le cheval se cabra, et le sceptre et la couronne tombèrent par l'impulsion. On en pronostiqua dès lors tous les événemens qui ont par la suite privé Gustave du trône.

Contremarche, Avril.

Un autre genre de contrariété va coûter cinq jours de retard à notre réunion : on me retient à la quarantaine, malgré les exemptions dont nous sommes porteurs, nos certificats de bonne santé, et notre brigade d'Arnautes qu'en y entrant le chancelier vient de congédier.

Ce lazaret est dans une situation très pittoresque : bâti sur un plan régulier, il renferme dans son enceinte de vastes magasins où l'on dépose les marchandises venant de l'Orient : plusieurs petites maisons commodément construites, sont destinées à recevoir les voyageurs, divisés ici par classes, non plus selon le rang que la société leur assigne, mais selon les probabilités du degré de contagion dont ils sont infectés. Une église, une caserne, le presbytère, la maison du gouverneur, et enfin, toutes celles des gens de service, en font une ville en miniature. Entourée de hautes montagnes boisées, elle est traversée dans toute sa longueur par l'Alte, rivière qui coule sur un sable mêlé d'or (1), dont, ainsi que de ses flots, elle va enrichir le Danube.

(1) Sa source est dans les monts Crapach. Le gouverneur de la quarantaine m'a assuré que cette rivière a quelquefois déposé sur ses bords des morceaux d'or pur, de la grosseur d'une noix; il prétend aussi que l'on a

Malgré le voisinage de cet autre Pactole, je maudis de bien bon cœur notre réclusion, quoique ma mauvaise humeur n'aille pas si loin que celle du comte Dudesco, qui a juré de ne rien prendre ici, parce qu'il s'est aperçu qu'on veut l'y rançonner. On vous traite en grand-chancelier, M. le boyard, et hors de vos domaines valaques vous refusez de payer l'encens. Devrait-il donc en ignorer le prix, lui partie intégrante d'une cour dont chaque membre connaît si bien le tarif des coups d'encensoir! Peut-être se flattait-il que ses amulettes turques auraient cours en Allemagne comme en Dacie.

Le buvetier me disait à l'instant : « Il n'y a « plus que de l'eau à boire ici; la quarantaine « n'est que de cinq jours : passe encore quand « elle durait trois semaines; mais à présent c'est « une pitié. » Or, mon ami, cet honnête homme, que le diable ne manquera pas de réclamer, quoiqu'il aille, m'a-t-il dit, chaque matin à la messe, et la serve tous les vendredis, me fait consciencieusement payer trois ducats pour le foin de mon lit, car il n'était pas question de matelas, et jure, par son âme, que sur chaque botte il

---

trouvé l'émeraude, le rubis, l'opale et l'hyacinthe dans ces montagnes : serait-ce donc l'El-Dorado que ces antres sauvages?

ne gagne qu'un kreutzer. J'en donnerais volontiers cent pour lui faire manger le tout.

Contremarche, Avril.

Afin de ne pas mourir d'ennui dans ce monotone lazaret, je vais, en rassemblant quelques notes sur la Valachie, que je quitte sans doute pour toujours, essayer de te donner une idée d'un pays aussi peu connu qu'il mériterait de l'être. Située entre le quarante-huitième et le cinquantième degré de latitude septentrionale, et le vingt-troisième et trentième degré de longitude, la Valachie est séparée des provinces autrichiennes par les monts Crapach, de la Russie par la Moldavie, et de la Bulgarie par le Danube. La proximité de la mer Noire et du mont Hœmus d'un côté, ainsi que de la chaîne crapatienne de l'autre, rend son climat très variable : sa population, depuis la dernière paix de Bucharest, est évaluée à un million d'âmes; la fertilité de son sol est extrême, il produit en abondance du blé, du vin, et tous les fruits communs en Europe : son commerce principal se compose de cire, miel, beurre, peaux et bois de construction : on exporte tous les ans cinq cent mille peaux de lièvres, et quarante mille quintaux de laine. Cette province abonde aussi en bestiaux et volailles; elle envoie chaque an-

née à Constantinople environ trois cent mille moutons, de trois à quatre mille chevaux, et un nombre considérable de bœufs dans les provinces avoisinantes. Comment se persuader, d'après ce relevé, que le quart d'un pays aussi fertile soit à peine cultivé ?

Un des objets les plus importans de sa richesse serait l'exploitation des mines; car la Valachie en possède d'or, d'argent, de mercure, de fer, de cuivre, de soufre et de charbon. Sous un autre gouvernement, ces ressources seraient incalculables; mais la position précaire des hospodars, vivant dans l'appréhension continuelle d'une soudaine disgrâce, ne leur permet de s'occuper que de ce qui peut les enrichir sans délai.

Il y a des écoles publiques à Bucharest, dont les jeunes boyards peu fortunés, et les fils des marchands, suivent les cours; quant à l'éducation des riches seigneurs, elle est faite par des prêtres grecs, ou des précepteurs français et allemands. La langue en Valachie est un mélange de mots corrompus du latin, du turc et de l'esclavon; cependant le grec moderne, introduit à la cour par les hospodars, est maintenant aussi familier aux boyards que le valaque, et l'on prétend même qu'ils le parlent avec plus de pureté que dans aucune partie de la Grèce. La musique a quelque ressemblance avec celle

des Grecs; mais, ne sortant jamais du ton mineur, elle n'offre ni harmonie ni variété. Leurs seuls instrumens sont le violon, la flûte de Pan, et une espèce de guitare particulière au pays. Les Valaques se marient très jeunes, presque toujours par l'intermédiaire de leurs parens, et souvent sans s'être jamais vus : de là, cette source de tant de mauvais ménages, suivis de divorces autorisés par le métropolitain : il arrive fréquemment qu'une jeune femme, de quinze à seize ans, plaide en séparation, sous le prétexte le plus frivole, et seulement après quelques mois de mariage. La religion dominante est la grecque, entachée d'une foule de ridicules superstitions. Les catholiques romains, très nombreux en Valachie, ont deux églises à Bucharest, et le pape y est représenté par un évêque. Deux chapelles protestantes, fondées par Charles XII pendant son long séjour dans cette principauté, sont dirigées par des pasteurs nommés encore par l'archevêque de Stockholm.

La capitation est de 10,800,000 piastres : le produit des différentes taxes sur les mines de sel, la douane, la poste, ainsi que les droits sur le vin, les moutons et les abeilles, sont affermés à des particuliers pour près de trois millions de piastres. On peut y joindre encore la création des titres et des dignités, la retenue

sur les émolumens des places que l'hospodar confère, et qui ne lui rapportent pas moins de deux millions ; mais outre ces diverses branches de revenu, la Valachie est une source inépuisable de richesses pour le prince exploitant, et le proverbe qui la nomme le Pérou des Grecs, est assez prouvé par l'expérience.

Le tribut payé à la Porte est fixé maintenant à deux millions de piastres; néanmoins les présens envoyés chaque année par l'hospodar aux grands de l'empire, pour s'assurer de leur appui, excèdent de beaucoup cette somme. Enfin, les richesses naturelles de la Valachie sont telles que, si cette contrée jouissait des avantages d'un gouvernement régulier, d'une administration protectrice de l'industrie et de l'agriculture, que le commerce y fût protégé, et les mines surtout exploitées, cette province deviendrait en très peu de temps une des parties les plus peuplées et les plus florissantes de l'Europe.

Contremarche, Avril.

Le gouverneur du lazaret est venu nous annoncer ce matin qu'en considération de son altesse chancelière, il abrégeait de deux jours la quarantaine pour toute la caravane, et qu'après lui avoir fait l'honneur de dîner chez lui, il nous

serait libre de continuer notre route. Nous avons accepté le traité sans en débattre les articles, et nos ordres ont été donnés sur-le-champ pour hâter ce départ tant désiré. La femme et la fille du gouverneur nous ont accueillis de façon à faire presque regretter la faveur que nous venions de recevoir. La jeune personne a des talens agréables, possède plusieurs langues, les parle avec facilité, et fait honneur au couvent de Neusohl, en Hongrie, où elle a été élevée.

ROTHEN-THURM, ou la TOUR ROUGE.

Une gorge de ces montagnes que nous venons de passer, prend son nom du village d'où je t'écris : on l'appelle le pas de Rothen-Thurm. C'est un chemin taillé dans le roc, de la longueur de onze lieues, et qui va aboutir près du couvent de Koschia. L'empereur Charles VI le fit faire en 1717, pour faciliter le commerce de la Valachie. Les ouragans, qui au printemps désolent ces contrées, s'appellent aussi les vents de la Tour rouge. C'est ce que vient de m'apprendre le directeur de la douane, chez lequel nous prenons le café, et qui nous a présenté ses deux filles, dont la beauté, célèbre dans le pays, justifie leur réputation.

On m'avait beaucoup effrayé sur la rigidité des douanes; mais nos voitures n'ont pas même

été visitées : celle du comte, cependant, sentait assez l'essence de rose pour qu'elle pût éveiller les soupçons. Nous avons trouvé ici des chevaux envoyés de la poste d'Hermanstadt : le son des petits cors dont se servent les postillons allemands, m'a fait tressaillir de souvenirs.

HERMANSTADT, 1er Mai.

. . . . . *Nunc formosissimus annus !*

Hermanstadt est la capitale de la Transilvanie, que Marie-Thérèse érigea en principauté dans l'année 1765 (1). Toutes les maisons sont bien bâties, et couvertes en ardoises : de beaux édifices ornent les rues tirées au cordeau. Cette ville est entourée de jardins publics ou particuliers, qui lui donnent un air riant, surtout dans cette saison. Des marronniers, plantés sur les remparts aux frais de la noblesse, servent de promenades aux jolies Transilvaniennes, qui s'y montrent parées de leurs costumes pittoresques, dessinant des formes charmantes.

Des voituriers se sont engagés à nous con-

---

(1) La Transilvanie (Erdely-Orszag), *le royaume des forêts*, est bornée au nord par le district de Marmaros, à l'est par la Moldavie, au sud par la Valachie, et à l'ouest par le Bannat : elle est divisée en vingt-neuf districts.

duire en deux semaines à Vienne, et nous partirons dès que nos voitures, brisées par ces Alpes crapatiennes, seront réparées : cette manière de voyager est à la vérité moins prompte, mais aussi plus commode que la poste, et surtout plus économique ; il y a une telle différence dans les prix de toutes choses, d'un pays à l'autre, qu'un tableau de proportion en serait risible. Par exemple : au dernier postillon valaque, j'ai donné huit paras turcs pour boire, à peu près six sous de France, et il m'a baisé les pieds ; au postillon hongrois qui l'a relayé, il m'a fallu payer, pour la même distance, deux florins d'argent, équivalant à cinq francs, et il ne m'a pas même dit le commun *Ich küsse die handen jhrer gnade* (1), dont on vous salue en Allemagne à tout propos.

Lorsqu'après le dîné, le chancelier et moi, avec nos cochers, eûmes signé notre contrat de transport, le comte me dit : « Depuis six jours, nous voyageons ensemble ; quinze autres vont se passer encore sans que nous nous quittions : suivons donc, si vous m'en croyez, une ancienne coutume valaque, en nous faisant *fraté dé crucé*, frères de la croix. » Aussitôt il mit dans un vase une petite croix d'ivoire, qu'il porte toujours

(1) Je baise les mains de votre grâce.

sur lui; il y ajouta du pain et du sel, puis il me dit : « Répétez avec moi : *pé crucé*, par la croix; *pé pita*, par le pain; *pé saré*, par le sel; nous jurons d'être toujours frères, et de nous donner assistance dans toutes les occasions. » J'avais déjà vu prêter ce serment en Suède, et je le lui dis : « Cela ne m'étonne pas, me répondit-il : on prétend à Bucharest que cette coutume nous a été apportée par une colonie scandinave. » Elle est de tous les pays quand on s'aime, mon cher Jules, car combien de fois, sans croix et sans sel, nos cœurs n'ont-ils pas répété ce serment! Le premier acte de notre co-association fut d'aller au spectacle. La salle est assez belle; nous y vîmes représenter en allemand le petit opéra des *Aveugles*. Je définirais mal l'émotion que la musique a produite sur moi; j'ai été attendri jusqu'aux larmes. Ce fut sans doute l'effet d'une année de privation, et de tous les souvenirs que cette mélodie faisait renaître en moi. *Est quædam flere voluptas!*

HERMANSTADT, Mai.

Il y a, dans cette première semaine de mai, une foire à Hermanstadt, qui ajoute à l'aspect varié et intéressant de cette ville. On y trafique de tous les produits de la Transilvanie; des blés, des laines, des tabacs; des bestiaux aussi beaux

que ceux de l'Ukraine ; des chevaux d'une petite taille, mais très vifs, et que l'on dit propres à la fatigue ; divers produits des mines, et une foule d'objets manufacturés.

Un grand nombre de Grecs schismatiques sont fixés à Hermanstadt ; ils portent un costume particulier, aussi riche qu'élégant : quelques uns, par suite de leur longue résidence en Transilvanie, sont agrégés à l'ordre de la noblesse.

Les ustensiles en cuivre, en fer, et les clous particulièrement, dont il se débite une énorme quantité, sont vendus par ces Bohémiens que l'on nomme ici Zigeuns, et que je retrouve partout où il y a quelque apparence de profit. Ces peuplades vagabondes, nombreuses en Transilvanie, sont une caste de Parias, exilée de l'Inde lors des conquêtes de Tamerlan, en 1408 ; d'autres disent de l'Arabie ou de l'Égypte, s'appuyant du nom de Pharaons qui leur fut donné ; d'autres enfin, de Perse et de la branche des Usbecks : dans telle hypothèse que ce soit, quelle suite de révolutions n'a-t-il pas fallu pour les transporter si loin de leur terre natale ! Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que, vils et dégradés partout où ils pénètrent, ils sont regardés comme infâmes et dangereux ; qu'accusés en Transilvanie d'être anthropophages, on m'assure que plusieurs d'entre eux y furent brûlés vifs, convain-

cus de ce crime horrible. Cependant, depuis qu'une loi de 1791 impose aux seigneurs le devoir de s'occuper de leur civilisation, de telles atrocités ne se sont plus renouvelées. L'empereur Joseph II avait essayé de ramener ces malheureux à un état plus noble : la mort de ce monarque bienfaiteur les a replongés dans l'abjection d'où sa philosophie les eût sans doute tirés : ils font même tellement peu partie de l'état social, qu'exempts d'impôts et de conscription, on ignore jusqu'à leur dénombrement.

Je viens de visiter la magnifique bibliothèque du baron de Brückenthal, qui contient plus de soixante mille volumes, parmi lesquels un grand nombre de manuscrits arabes. Il possède en outre une galerie de tableaux des meilleures écoles, ainsi qu'un cabinet numismatique et d'objets précieux, que l'on compare pour la richesse à celui du comte Vitzaï. J'y ai trouvé des monnaies ou médailles de presque tous les princes souverains de la Transilvanie, des Battory, d'Étienne Botskai, de Gabriel Bethlen, qui fut pendant quelque temps possesseur de toute la Hongrie, des deux Ragotzy, dont le second fut la terreur de l'Autriche; enfin, des deux Apaffi, derniers princes régnans de la Transilvanie.

Le savant propriétaire de toutes ces raretés,

qui nous en fit les honneurs avec bienveillance, apporte à la conservation et au perfectionnement de ses cabinets, la minutieuse attention d'un botaniste de Harlem au soin de ses tulipes. M'ayant témoigné le désir de voir ce sabre que je t'ai dit avoir reçu de M. Gordon, il trouva effectivement que les caractères cuffiques, gravés sur la lame, prouvaient qu'il avait appartenu à Soliman Kannuni, surnommé ainsi pour avoir introduit les canons en Turquie : c'est le même connu dans l'histoire sous le nom de Magnifique. M. de Bruckenthal m'a beaucoup engagé à venir le revoir; mais il faudrait un mois pour apprécier toutes ses richesses, et ce baron ne sait pas que mon ami m'attend.

HERMANSTADT, Mai.

Treason ne'er succeeds, and what's the reason?
If successful, 'tis no longer treason!

Le comte Dudesco vient de recevoir la visite de Manouk-Bey, qu'il a été aussi surpris que charmé de retrouver vivant : il y a vingt jours qu'un capidji-baschi avait été envoyé de Constantinople à Bucharest, pour y chercher sa tête; mais tandis que l'exécuteur des volontés impériales s'introduisait dans sa maison par la porte, Manouk, à l'aide des draps de son lit, s'en esquivait par la fenêtre, et gagnait en toute

hâte la frontière. Cet Arménien, dont on vantait à Bucharest les richesses et le bonheur, avait été quelque temps secrétaire du célèbre grand-vizir Mustapha : quand la révolution des janissaires fut déjouée, il suivit son maître dans sa fuite, et, par une circonstance aussi extraordinaire que favorable pour lui, lorsque les chiavushes, envoyés à leur poursuite, eurent atteint et décapité Mustapha, la voiture que conduisait Manouk ne fut pas pillée, et il la mena intacte à Bucharest ; elle contenait les trésors de son maître, et il s'institua, sans opposition, légataire universel. Dès que la Porte eut repris possession de la Valachie, occupée jusqu'alors par les Russes, le grand-seigneur réclama la succession de Mustapha-Vizir, et voulut entamer la procédure, en faisant au préalable étrangler la partie adverse : le prince Manouk, vu ces formes trop expéditives, a trouvé prudent de voir plaider sa cause d'un peu plus loin ; et prenant l'Autriche pour cohéritière, il espère en obtenir les droits de sujet, qui le mettront à même de jouir avec tranquillité de son immense fortune.

Voilà cependant où aboutit presque toujours cette soif de briller qui dévore les Arméniens et les Grecs : ils bravent tout pour l'assouvir, se gorgent quelques instans de richesses, et, sem-

blables aux abeilles, finissent par être écrasés dans leur propre miel. Le bey Zaaday-Zutcho me disait à Constantinople : « Qu'ainsi que mon « père je sois prince régnant seulement vingt-« quatre heures ; que, ce terme écoulé, ma tête « tombe, et la fortune aura fait assez pour « moi. » Aussi, pour satisfaire une semblable ambition, ne balancent-ils jamais sur le choix des moyens : ils sont tous affreux comme ceux que cette passion suggère aux âmes avilies. Le fils intrigue contre son père, le père dénonce son fils ; les familles désunies conspirent la ruine de leurs alliés ; et, s'il existe au Fannare quelque apparence d'amitié, elle ne subsiste que tant qu'un intérêt commun la cimente.

Après t'avoir écrit cette sortie contre l'ambition, j'ai été visiter un de ses ordinaires résultats ; c'est un château fort, à quelque distance de la ville, où sont détenus les prisonniers d'état. Placé dans une position saine, il m'a paru tel que Howard souhaitait qu'ils fussent tous en Europe ; et n'a, ni au-dehors ni au-dedans, l'apparence de sa triste destination. C'est une bien longue quarantaine qu'une prison d'état, mon ami, surtout quand on n'en prévoit pas le terme : celle-ci n'a, depuis long-temps, renfermé que cinq prisonniers, dont l'un y est mort il y a quatre mois, après seize ans de dé-

tention. J'ai désiré voir la chambre qu'il a occupée si long-temps; l'on m'y conduisit sans difficulté : elle est placée dans la partie la plus élevée du donjon qui forme un des angles de ce bâtiment. Au travers de larges barreaux de fer, il apercevait la campagne, si pittoresque de ce côté; la plupart des vues en sont retracées sur ces grandes murailles avec du charbon, et animées par des scènes de guerre et d'amour, qui, sans doute, se rattachaient à sa vie. Tout ce que le geôlier a pu ou voulu répondre à mes questions, c'est que ce prisonnier était belge, et, à ce qu'il pense, officier supérieur; mais il m'a protesté ignorer le délit qui l'avait fait ensevelir tant d'années dans ce tombeau aérien.

Des vers allemands étaient tracés sur les murs : je les ai copiés, pour essayer de les traduire, car ils m'ont paru d'un grand sens : parmi les autres fragmens en diverses langues, j'ai transcrit ceux-ci, qui font, hélas ! présumer que cet infortuné aurait été encore une victime de la calomnie ou du pouvoir arbitraire :

« Régulateurs des hommes qui ne reconnaissez
« de lois que celles que vous imposez, loin de
« vous faire un devoir d'être justes, vous ne nous
« croyez pas même obligés d'être humains; sur
« les moindres convenances d'état, vous nous
« balayez devant vous comme la poussière; vous

« diffamez et déshonorez sans droit, sans mé-
« pris, même sans colère; et, parce qu'un sort
« aveugle nous a placés sur votre chemin, vous
« nous écrasez pour éviter de répondre de vos
« iniquités. »

Et celui-ci, près de l'endroit qu'avait occupé son lit :

« C'est sur l'apparence que l'on juge; c'est
« souvent par elle que l'on condamne. Malheur
« à l'innocent contre qui elle prête des armes!
« Les hommes l'écoutent plus que la voix de
« leur conscience, et l'opprimé sera frappé de
« mort! »............................
....

« A défaut de faits, on a multiplié les soup-
« çons.... ne pouvant m'accuser, on m'a diffamé
« sans loyauté et sans honneur.... C'est dans
« l'ombre que l'on m'a frappé.... mais laisser
« sentir à un malheureux le trait qui le blesse,
« sans qu'il puisse apercevoir la main dont il
« part..................................
« c'est le crime d'un lâche, et l'art d'un as-
« sassin! »..............................

Ces pensées de la douleur, fruit du long silence de la captivité, relues mille fois par l'infortuné qui les avait tracées; ces voûtes retentissantes encore de ses gémissemens, tous ces témoins muets de sa lente agonie, n'accusaient-

ils pas de barbarie des hommes si ingénieux à tourmenter leurs semblables?

Il était doux et patient, me dit le geôlier, et, contre l'ordinaire des prisonniers, il ne se plaignait de rien : pendant les premières années de sa détention, une femme avait obtenu la permission de le visiter quelquefois, mais depuis sept ans elle n'est pas revenue, et le pauvre homme n'a plus été consolé que par moi.... *Que par lui!....*

Je lui demandai à voir les autres prisonniers; mais il me dit que, sans une permission expresse du gouverneur de la ville, il ne lui était permis d'introduire personne dans leurs cachots. « Ils « sont donc au cachot? m'écriai-je. Oui, mon- « sieur, répondit le geôlier, tant que leur santé « leur permettra d'y rester, ou que les ordres « de la chancellerie d'état ne m'enjoindront pas « de les loger ailleurs. » Il me fit parcourir ensuite tous les détails de ce vaste château, l'arsenal, la salle du conseil, l'infirmerie, la chapelle, et le cimetière enfin : « Voilà, me dit-il, « en me montrant une petite élévation de terre, « où repose le prisonnier. » Je me suis assis sur ce tombeau, comme moi ignoré, et j'ai pleuré sur cette victime du sort : elles coulaient en silence ces larmes de la pitié; tout était muet autour de moi, et les battemens précipités de

mon cœur troublaient seuls le calme profond de la tombe. Nous rentrâmes dans le fort par les casemates, et après avoir remercié et récompensé le geôlier de sa peine, je quittai ce dernier asile du crime, et plus souvent encore du malheur.

Quel est donc le pays exempt de torts à réprimer, et sans abus à punir? le gouvernement qui sache bien qu'une indulgence ferme est le meilleur moyen de ramener les hommes à leurs devoirs, plus par la honte du crime, que par la crainte du châtiment?

HERMANSTADT, Mai.

La Transilvanie est peut-être, de toutes les contrées d'Europe, celle qui, sur un territoire aussi peu étendu, rassemble un aussi grand nombre de nations diverses. On en compte jusqu'à douze bien distinctes, conservant leur esprit national, leurs costumes, leurs mœurs particulières, et vivant en bonne intelligence.

Les manufactures que je viens de visiter sont dans un état florissant : celles de chapeaux et de draps surtout, montrent que cette branche de commerce est très productive. J'ai été prendre le café avec le comte Dudesco, dans une de ces jolies guinguettes autour de la ville, qui ajoutent tant de charmes à la douce apathie des Alle-

mands ; c'est vraiment un nouveau monde : une gaîté franche, répandue dans tous les états, apanage réel de la liberté, règne généralement parmi ce peuple. Chaque être ici goûte l'existence, et jouit de son bonheur. La transition est forte, disais-je au chancelier, en lui faisant observer des groupes d'ouvriers, buvant, en chantant, l'excellent vin de la Transilvanie. Vos paysans s'épuisent de travail sans jamais espérer d'assouvir votre cupidité : brutes organisées, placées entre la bête et l'homme, si vous n'avez pas le droit de les tuer, un châtiment prolongé décuple leur agonie : aussi, entraînés par l'instinct du moment, ces malheureux sacrifient leur bien-être à une jouissance passagère. — Oui, me dit le comte, ils pleurent le soir leur lit qu'ils ont vendu le matin pour s'enivrer d'eau-de-vie ; d'ailleurs n'en est-il pas de même en Pologne, en Russie, et dans une grande partie de la Bohême et de la Hongrie ? Croyez-vous ceux de France et de l'Italie plus heureux ? Trouve-t-on un seul mendiant en Valachie ? et nos paysans du moins ne sont plus esclaves (1). — Attendez, lui dis-je,

(1) L'abolition de l'esclavage des paysans moldaves et valaques date de 1736, époque à laquelle Mavrocordato gouvernait les deux principautés. Les Égyptiens seuls

pour juger d'avoir examiné par vous-même; tout ce que j'alléguerais maintenant ne vaudrait pas une heure de comparaison. Ce qui me surprend, c'est que nos philosophes qui ont cherché si loin des exemples d'abus d'autorité, n'ont pas jeté les yeux sur leurs voisins d'Europe, peut-être beaucoup plus maltraités que ne l'ont jamais été les nègres de nos colonies; qu'inspirés par cette philanthropie à laquelle sont dus tant d'ouvrages immortels, ils aient négligé d'embrasser la cause de l'humanité en faveur d'êtres de la même couleur et de la même religion qu'eux, parmi lesquels la jeunesse et la beauté, livrées aux caprices de maîtres dépravés, voient par des châtimens cruels punir ce que nous nommerions des exemples admirables de pudeur et de vertu. Je sais bien que quelques uns de ces esclaves acquièrent parfois de grandes richesses; qu'on m'a cité en Russie qu'un serf du comte Schéremetoff avait offert à son seigneur jusqu'à 300,000 roubles d'argent (plus d'un million de francs) pour sa liberté, que par excès d'orgueil son maître avait refusés; mais en opposition de faits si

---

maintenant y sont serfs, et susceptibles d'être vendus. On paye à peu près mille francs pour un de ces infortunés, et moitié pour une femme.

rares, quelle foule d'infortunés dans un dénûment perpétuel, sans espérance d'un avenir quelconque pour eux ni leur postérité ! Aussi que de fois le peu d'argent amassé à force de travail, enfoui par crainte et par prudence, n'est-il pas perdu pour leur famille, s'ils n'en révèlent le secret avant leur mort ! (1)

MACH, Mai.

Non so se tu m'inganni speranza lusinghiera;
So che fallace o vera, consola almeno il cor!

Un sage a dit que l'homme devait vivre dans la léthargie de l'ennui ou les convulsions des passions; sans doute il n'existait pas dans un siècle aussi convulsionné que le nôtre, et dont, malgré soi, il faut suivre le torrent; sans cesse éloigné du bord, rejeté au milieu du fleuve, il eût été contraint de suivre l'impulsion donnée. Dans la jeunesse, avide de jouir, tout assujétissement paraît un larcin fait au bonheur; on ne s'endort que trop dans cette molle incurie, qui rend irréparable l'âge des songes. Ainsi, préférant les voyages à une vie uniforme, j'ai parcouru l'Europe, pour connaître le génie des peuples; étu-

(1) J'ai été témoin en Pologne de la découverte de semblables petits trésors, trouvés dans des masures abandonnées ou des terres labourées.

diant à sa source la cause de leurs maux ou de leur prospérité, je me suis flatté qu'un jour ces lumières pourraient être de quelque utilité à mon pays. Errant pendant dix années, j'ai éprouvé tour à tour les vicissitudes et les jouissances qu'amenait cette roue d'activité; enthousiaste du passé, j'ai souvent désiré un mieux qui toujours m'éloignait du bien, car on aime presque autant ce qui n'est plus que ce qui n'est pas encore. Enfin, tel que le cheval de la fable, qui revient la nuit dans les gras pâturages d'où il s'était éloigné, et les reconnaît au jour pour le pré qui l'avait nourri; ainsi bientôt je vais me retrouver à Vienne.... à Vienne, où j'ai éprouvé les sentimens qu'en vain j'ai cherchés loin de ce sol heureux pour moi; je m'étais flatté que le même hasard auquel j'avais dû ton amitié, m'offrirait encore de semblables bienfaits : on est si confiant à l'âge où je t'ai quitté, l'imagination entretient la jeunesse de l'âme, douce erreur dont j'ai été trop tôt désabusé! J'ai vu partout l'égoïsme se parer des couleurs du dévouement, la calomnie faire un crime des actions les plus simples, et, telle que le charbon ardent, noircir ce qu'elle ne peut consumer; l'envie ne pardonner aucun succès, et, couvrant ses basses intrigues du voile de l'attachement, déchirer, en la serrant dans ses bras, la victime qu'elle vou-

drait étouffer. Froissé sur tous les écueils, balotté par une vague qui sans cesse m'approche ou me repousse du port, j'aurais succombé, sans doute, si tu ne m'eusses inspiré le courage d'opposer le dédain à l'envie, en appuyant tes sages leçons de cette consolante maxime de Cicéron : *Mea mihi conscientia pluris est quam omnium sermo.* (1)

NEUMARK, Mai.

Neumark, jolie petite ville, heureusement située, possède, outre un collége de calvinistes, la belle bibliothèque du comte Téléky. Presque tous les habitans gravent quelques sentences allemandes au-dessus de leurs portes. Une, entre autres, disait : « Puissions-nous toujours avoir « du pain et le manger en famille ! » Elle m'a rappelé l'inscription polonaise, mise en lettres d'or sur le frontispice du château du comte Potocki, à Toulchin. Ainsi, ces hommes du palais et de la chaumière n'ont eu qu'une même pensée exprimée en d'autres mots : nous les imiterons aussi; et, sur la porte de notre maison, nous écrirons : « Puisse cet asile ne rassembler que des êtres aimans et sincères ! »

(1) Je fais plus de cas du témoignage de ma conscience que de tous les jugemens que l'on peut porter contre moi.

MULLEN-BACH, Mai.

Un cercueil, élevé sur quatre piques, est sculpté au-dessus des portes de la ville. En voici la raison. Lorsque en 1555, Mehemet-Pacha, assiégeant Mullen-Bach, fit sommer les habitans de se rendre, ils portèrent en silence sur le rempart un cercueil couvert de voiles noirs, et le placèrent sur quatre piques, pour indiquer qu'ils s'enseveliraient sous les ruines de leur ville. Le parlementaire rapporta au pacha cette terrible mais éloquente réponse, et bientôt après Mehemet ordonna l'assaut; il fut reçu avec la plus grande intrépidité, et les assiégeans devenant bientôt les agresseurs, forcèrent les Turcs de se retirer avec une perte de plus de trois mille hommes : en récompense de cette défense héroïque, un décret des états permit qu'un cercueil devînt les armes de Mullen-Bach.

SIBOT, Mai.

Sibot, maison isolée d'où je t'écris, est une de ces fermes que l'on nomme *pustas*. Placée au centre de pâturages immenses, on y élève un très grand nombre de bestiaux de toutes les espèces, mais principalement des buffles, dont les peaux et les cornes sont un objet important de commerce : le haras m'a paru mieux soigné

qu'en Ukraine. On m'a fait remarquer une espèce particulière de moutons à cornes fourchues; elle est entièrement indigène : leur laine, longue et soyeuse, pend jusqu'à terre; cependant, on n'en fabrique que des étoffes grossières.

Cette plaine étendue, bornée par ces amphithéâtres de verdure, d'où descendent en cascade des sources abondantes, qui vont se réunir au Tramos, me rappelle ces solitudes de la Crimée, concessions impériales, dont le défrichement nous eût rendu les Triptolèmes de riantes et fertiles contrées (1) : elles me retracent encore les songes dont nous berçait la belle comtesse Sophie, avec les merveilles de son protégé Sophio-Polis. Ah! pourquoi ce plan, digne d'elle, n'a-t-il pas reçu son entière exécution! Fondatrice d'une colonie nouvelle, son nom serait resté inscrit parmi ceux des bienfaiteurs de la terre, dont, pendant sa vie, elle aurait fait l'ornement et l'admiration.

---

(1) Ce plan était vaste et bien conçu; tous les moyens d'exécution rassemblés : le gouverneur d'Odessa, blessé de ce qu'on avait obtenu un ukase de l'empereur sans son intermédiaire, fit avorter le projet, et des milliers d'arpens sont restés en friche : des colonies agricoles et manufacturières n'ont pas vivifié cette belle Tauride, parce qu'on avait froissé l'amour-propre d'un homme vindicatif.

Au milieu de la cour de cette ferme, voici un tilleul blanc, indigène d'Amérique, que je ne pensais trouver en Europe que dans les serres.

Czasswakos, Mai.

They have only finished that journey which it is necessary for every one of us to take.

Au bout du jardin de l'auberge est un cimetière abandonné, dont les pierres tumulaires portent des inscriptions avec la date de 1640. Sur une d'elles étaient gravés deux vers allemands, dont voici le sens :

« Si la vertu garantissait du trépas, ô ma « mère, tu vivrais encore! »

Sur une autre, « Ida, 1712. » Quel touchant laconisme! et que ce seul mot parle éloquemment à l'imagination! Ida!!!... Ce fut une fille ravie à sa mère, comme une fleur qui meurt en s'épanouissant; peut-être une amante qui, la première au rendez-vous, est réunie maintenant à l'unique mobile de sa vie : aussi la terre, dépositaire de ce trésor d'amour, semble avoir pris soin d'en orner la tombe modeste; des arbustes aux branches flexibles, y forment un berceau en s'entrelaçant; des violettes simples et odorantes croissent en abondance sur le tertre qui la couvre, et cette offrande de la nature, en se renouvelant tous les ans, rappelle encore l'ornement précieux qu'elle a perdu. *Extincta amabitur.*

On parle toujours ici la même langue qu'en Valachie, c'est-à-dire, ce dialecte latin cor-corrompu : le costume des paysans est à peu près celui des anciens Romains ; les cheveux courts, le col nu, une tunique de toile blanche, bordée en laine de couleur, qui ne tombe que jusqu'aux genoux, et est soutenue par une large ceinture ; les pantalons descendent en plis jusqu'aux chevilles, et leurs sandales de peau de chèvre sont attachées avec des bandes d'étoffe. Tu vois qu'avec la moindre imagination, on peut aisément se figurer entendre parler les descendans des Césars ou des Cicérons. Ceci me rappelle que des Français s'étant réfugiés aux confins de l'Europe et de l'Asie, lors de la révocation de l'édit de Nantes, leurs descendans viennent tous les ans d'un village sur les bords du Wolga à la foire de Makarieff, pour y trafiquer avec les Hindoux ; ayant conservé, au fond de la Russie, le costume complet du règne de Louis XIV, sans en excepter la volumineuse perruque, et s'exprimant encore dans la langue de Corneille et de Racine.

DEVA, Mai.

Située dans une position charmante, cette ville est dominée par un château en ruines, dont la destruction remonte à l'invasion des Mongols,

sous le règne de Bela IV : la singularité gothique de son architecture a produit sur moi un effet que je ne pourrais rendre. Quelle distance de mœurs et de temps entre les hommes qui l'ont tour à tour habitée ! Nous nous sommes arrêtés peu d'instans à Deva, mais assez, cependant, pour remarquer que la figure, le costume et la tournure des femmes peuvent engager un voyageur à y séjourner plus que nous. On m'a assuré qu'il y a près d'ici une telle quantité de bois opalisé, qu'une église d'un village voisin en était entièrement construite.

Les juifs, soumis à la plus exacte surveillance, paient pour droit de séjour une taxe nommée *tolérance ;* un édit fort sage les exclut de toutes les villes qui avoisinent les frontières et les mines ; mais, en se méfiant de leur amour pour le métal, on n'a pas prévu qu'ils ne se donneraient que la peine d'attendre, afin de l'accaparer tout monnoyé. On en compte cent cinquante mille en Hongrie et en Transilvanie, tant de la secte des rabinistes que de celle des karaïtes.

Lesnek, Mai.

Un bon dîné, une jolie hôtesse : voilà ce que je puis te dire de Lesnek, où nous avons partagé le repas d'un courrier de la chancellerie d'état, qui se rend à Constantinople.

Il avait été expédié à Hambourg au général Tétenborn, et c'est avec une satisfaction bien vive que j'ai reçu par lui des nouvelles de ce brave et loyal chevalier, qu'avec un véritable orgueil, je compte au nombre de mes plus chers amis. Ce jeune homme a bien prouvé qu'avec des talens et une volonté ferme on atteint toujours un but glorieux : souvent entravé dans sa carrière, il s'est joué des obstacles, et sautant à pieds joints les difficultés, a laissé loin en arrière tous ses rivaux de gloire, qui n'étaient pas ses émules en génie. (1)

Comme cette auberge était petite, et le garde-manger mal pourvu, nous fîmes dîner avec nous le courrier, qui paya bien son écot par sa gaîté originale. Il eût fallu, en vérité, la plume de Rabelais ou de Pigault-Lebrun pour retracer exactement le piquant de sa conversation. « Plaisant état que le nôtre! nous dit-il : agens imperceptibles des plus grands événemens, le

(1) Le général Tétenborn, après avoir parcouru la carrière la plus brillante, reçut de la reconnaissance des souverains les récompenses flatteuses qu'il méritait : des occupations pacifiques ont succédé maintenant à son activité guerrière; ministre de la cour de Baden, près de celle d'Autriche, et marié à une femme charmante, il jouit du repos de l'Europe, auquel il a si honorablement contribué.

bouleversement d'une fortune, ou même d'un état, dépend parfois d'un temps de galop plus ou moins vif de nos bidets. J'ai été sept ans courrier du commerce; alors, dans le modeste attirail d'un employé subalterne, je courais d'un bout de l'Europe à l'autre, commander les trésors des deux mondes, et, tel que le mouvement d'une montre, simple rouage de cuivre, faire mouvoir des aiguilles d'or. Jockey diplomatique, maintenant, ainsi que nous nomme le facétieux barbier de Séville, aussi galonné que le dottor napolitano, qui, depuis trente ans, vend à Paris sa panacée universelle, je vais annoncer la paix à ceux qui voudraient guerroyer, et déclarer la guerre aux peuples les plus pacifiques. Impassible comme le cheval qui me porte, je chemine uniformément comme le temps; mais à quoi me servirait de m'intéresser, même en pensée, aux résultats de ma course? « Martin, me dit un ministre un jour, en me remettant lui-même les dépêches qu'il venait d'achever, j'ai travaillé vingt ans au bonheur de mon pays : ce paquet consolide mon ouvrage; hâte-toi de le remettre, et cent louis seront ta récompense. » Elle était déjà dans mon cœur; car je voyais dans les yeux de l'homme d'état toute la vérité de ce que me disait l'homme de bien. Cinq minutes après, j'étais en selle : je galoppe

dix jours et dix nuits; mes paquets sont à leur adresse; la paix est signée, et j'en rapporte le traité..... à son successeur! Depuis une semaine l'honnête homme était disgracié, et l'intrigant adroit héritait dans un moment des vingt années de zèle de son prédécesseur. Ma gratification même fut oubliée, et mon cœur seul effectivement me récompensa. — Encore trop heureux, lui dis-je, de ne pas trouver à votre retour, ainsi que vos confrères les Tartares, agens actifs de la diplomatie turque, la tête de votre patron plantée sur la porte de la Sublime Porte. — Tout cela, monsieur, m'eût bien dégoûté de la profession; mais il fallait vivre et faire vivre. Marié depuis quinze ans, j'ai sept enfans, et ne crois pas avoir vécu six semaines consécutives avec leur mère. Tantôt courant pour la France ou l'Italie, aujourd'hui pour l'Autriche : c'est à la lettre un métier de galère; cependant on s'y fait : car après tout il y a des compensations; témoin notre rencontre, et le dîner que vous avez bien voulu m'offrir. » Après avoir arrosé ce compliment d'un dernier verre de vin, il remonta à cheval, et partit galoppant, lui, ses dépêches et sa philosophie, voir si la peste avait laissé à Constantinople quelqu'un de vivant pour les y recevoir.

ESONESD, Mai.

J'ai traversé de belles et fertiles plaines, entourées de montagnes boisées, théâtre des combats livrés par les princes de la Transilvanie aux Autrichiens. La mémoire des Ragotzi, des Tékéli, et de tant de héros hongrois, s'y rattache aux lieux où ils défendirent l'indépendance de leur pays contre l'empereur Léopold. Cette nature si pittoresque reçoit de l'imagination un nouvel intérêt, qui ajoute au charme des voyages celui des souvenirs. C'est un comte de Bussy qui fut chargé de la conduite de cette guerre : il était parent de Bussy Rabutin, que son *Histoire amoureuse des Gaules* rendit trop célèbre pour son repos. La plupart des habitans d'Esonesd sont sociniens.

ROSOVA, Mai.

Une misérable étable, au milieu des montagnes, est adossée aux ruines d'un couvent, nommé Rosova, dont les moines donnaient l'hospitalité à ces croisés fanatiques, que la cupidité plus que la religion attirait en Palestine, et dont le passage en Europe fut marqué par tant de traces de sang. Ces montagnes sombres, une maison solitaire, ces ruines lugubres, eussent suffi pour inspirer à madame de Genlis

son effrayant drame des *Deux Mots dans la forêt*. Ce cabaret est tenu par un Arménien, qui, tel que presque tous les individus de sa croyance, se livre ici au commerce des bestiaux, et n'est aubergiste que par occasion : ce dont nous ne nous sommes que trop aperçu au dîné.

BOSCHUR, Mai.

Come son brevi oime,
..... L'ore felici!

Il est neuf heures; le thé est servi dans notre joli salon du Jäger-Zeil : nous nous y réunissons pour y déjeuner, toi, George Sinclair, et moi. Toutes les fenêtres sont ouvertes, et l'air embaumé de Laugarden vient ajouter au charme d'une belle matinée du printemps. Nous parlons des plaisirs de la veille, en arrangeant ceux de la journée. Sinclair, ce jeune Écossais qui loge avec nous, et qui n'avait pas besoin de sa récente aventure avec Bonaparte pour avoir déjà de la célébrité (1), nous lit quelques passages

(1) Peu de jours avant la bataille d'Iéna, M. G. Sinclair, qui se rendait à Vienne, fut arrêté par les éclaireurs de l'armée française, et conduit au quartier-général. « D'où venez-vous? où alliez-vous? lui dit Bo- « naparte, avec ce ton qui précédait un arrêt de mort. « — Je viens de l'Université d'Iéna, et vais à Vienne, « où je dois trouver des lettres et les ordres de mon père.

d'Homère, qu'il traduit à la fois en allemand, en français, et en anglais; travail qui fixera son rang parmi ses érudits compatriotes. Toi, qui, après avoir si bien vu l'Europe, l'Amérique et l'Asie, promènes tes amis dans tous ces coins du monde, avec autant de plaisir qu'ils en ont à t'y suivre; et moi, qui, en échange de tant de genres de mérite, n'ai que celui de jouir sans envie de toute votre supériorité : voilà ce trio d'amis qui, à onze heures, se séparent, pour se réunir plus tard avec un charme nouveau. Je cours chez le prince de Ligne entendre et admirer, en robe de chambre, cette vivante et instructive archive du siècle passé. A une heure

---

« — Qui est votre père? — Sir John Sinclair. — Sir « John? celui qui a tant écrit sur l'agriculture? — Oui, « sire. » Il parla ensuite au général Duroc, et continua son interrogatoire avec un peu plus de bienveillance. M. Sinclair, qui atteignait à peine à dix-huit ans, joignait au physique le plus avantageux une foule de connaissances profondes sur la géographie et l'histoire, et avait fait une étude particulière de la chronologie, ainsi que de la filiation de toutes les maisons souveraines d'Allemagne. Sa conversation étonna Bonaparte, qui, après deux heures d'entretien, donna l'ordre à Duroc de le faire escorter jusqu'aux avant-postes, et de lui laisser continuer son voyage. Faveur inespérée, et d'autant plus flatteuse qu'il la devait entièrement à son mérite.

je monte à cheval, avec le colonel Duff, que le désir de la gloire tourmente, et qui songe à aller la trouver en Espagne. Après quelque temps de galop au Prater, je le quitte, et m'enfonce dans le bois qui borde le Danube, où madame***; mais, chut! on dit que le mystère ajoute tant de prix à ces choses-là; c'est cependant ce que, nous autres Français, nous croyons avec peine. A trois heures, ma leçon de dessin chez Duvivier. Quel charmant atelier! On m'a donné une vue des rochers de Meillerie à copier; mais j'ai fini le profil de ma jolie voisine, la comtesse Vanda, dont j'avais hier commencé l'esquisse. Voyez, dis-je à Divoff, comme il est parfait de ressemblance : rien n'est tel que l'étude de la nature! Il est six heures; je rentre chez moi; on va servir; dix personnes à dîner, et pas cinq minutes pour sa toilette. N'importe, à vingt ans on est paré dans un clin d'œil. Nous sommes à table : la gaîté est le meilleur cuisinier d'un dîné de garçon. Allons, marquis de Bruges, une de ces histoires que vous contez si bien : Carpani, une improvisation sur le champagne : major O'Connel, une chanson irlandaise, et nous ferons chorus. Ma foi, cela est charmant! messieurs, une dernière santé aux dames, et vite au théâtre de la Viden : Duport y danse dans *Cendrillon*. Déjà dix heures, et le ballet

n'est qu'à moitié. Cocher, au Wolzeil chez la comtesse de Fuchs; j'y trouverai tous mes amis. Aimable soirée! Tétenborn, Boreel, Nostitz, le prince de Hesse, Walmoden. Que d'esprit sans prétention! que de savoir avec modestie! Bon, bon, mes chers amis! continuez; vous ferez votre chemin. Ah! voici la chanoinesse Kinsky, la comtesse de Plétenberg, les princesses de Courlande. Je ne m'étonne plus de tous les frais que l'on fait pour plaire. On sert le souper, un poulet froid et une salade : c'est peu pour vingt affamés; mais si la belle comtesse Laure n'a pas les histoires de madame de Maintenon pour suppléer au rôti, Laure a le regard si doux, l'ensemble si accompli, qu'au premier mot d'excuse sur l'exiguité du repas, chacun s'est persuadé n'avoir plus faim. Il est minuit : on joue encore; mais Sinclair et moi nous nous retirons. Cocher, au Jäger-Zeil! Il va comme le vent! « J'ai une lettre de quelqu'un « pour vous, qui vous fera bien plaisir, me dit « Sinclair; lisez.... Ouf! voilà qu'on accroche « en entrant dans l'hôtel. Bon Dieu! où suis-je? « — A Boschur, au Bœuf d'or, où nous avons « failli verser, » me dit Dudesco. Maudit le cocher mal adroit qui m'a réveillé! Mon joli rêve n'a duré qu'une poste : eût-il été trop long de la vie? Mais, enfin, si je n'ai pas connu le contenu

de la lettre de****, celle-ci te rappellera, mon ami, une de nos heureuses journées à Vienne.

FATSCHET, Mai.

Il se trouve à Fatschet une colonie saxone qui fait remonter son établissement au temps de saint Étienne, premier législateur de la Hongrie : ils s'occupent particulièrement de l'éducation des abeilles, et de la culture du mûrier, pour élever les vers à soie. C'est au comte Mercy-d'Argenteau que la Hongrie doit le bienfait de cet arbre utile. Près de cette ville sont des sources salines et quelques carrières de marbres de diverses couleurs.

Je n'ai trouvé de remarquable ici que l'énorme goître de l'hôtesse de cette auberge, et le prix excessif du mauvais dîné qu'on nous y a servi. Nous devons cette rançon à l'indiscrétion d'un de nos domestiques, qui a fait connaître le rang de mon compagnon de voyage. « Les œufs sont « donc bien rares chez vous! disait l'empereur « Joseph II, à un paysan suisse qui, l'ayant re« connu, lui demandait vingt-cinq louis pour « une omelette. — Non, sire, ce ne sont pas « les œufs qui y sont rares, mais les empe« reurs. » Au bon mot près, son excellence nous a fait traiter en monarques.

Lugos, Mai.

J'avais une belle occasion d'ajouter aujourd'hui à l'itinéraire que je te donne de mes voyages, l'intérêt presque indispensable d'une aventure de voleurs. J'ai traversé ce que l'on nomme ici la station dangereuse; c'est de Fatschet à Lugos : cependant, malgré notre résolution de ne pas prendre d'escorte, il ne nous est arrivé que de nous meubler la tête d'une foule d'histoires tragiques, dont nos cochers ont égayé le trajet. Il y a moins d'un an que, sur ces frontières de la Transilvanie et du Banat, une bande de brigands, composée d'individus de toutes les nations de la grande principauté, se permettaient impunément l'exercice de leur lucrative professsion. Le moyen auquel on eut recours pour s'en saisir a quelque chose de particulier.

On remarquait, depuis quelque temps, qu'un berger des environs achetait chaque semaine à Lugos une provision considérable de vin : on le soupçonna d'être le pourvoyeur de la troupe, et, sur ces conjectures, le gouverneur se le fit amener, l'interrogea, et, à force de promesses et de menaces, lui arracha un aveu si important à la tranquillité publique. Ces bandits, au nombre de soixante, dont plusieurs avaient leurs femmes avec eux, s'étaient retirés dans une des

cavernes naturelles dont ce pays abonde, et qui ont quelquefois un quart de lieue d'étendue; ils s'y étaient tellement fortifiés par des avenues minées et chargées de poudre, qu'on y eût peut-être perdu beaucoup de monde, sans parvenir jamais à s'en rendre maître. Le gouverneur promit donc au berger de ne jamais l'inquiéter pour sa conduite passée, et une pension à vie de 100 florins, s'il gardait le secret sur son interrogatoire. L'honnête agent, qui se voyait déjà pendu, jura tout ce qu'on voulut, et le magistrat s'étant fait remettre en otage sa femme et ses enfans, lui ordonna d'aller le même jour porter à la caverne la provision accoutumée de vin, mais dans lequel il avait fait infuser une suffisante dose d'opium. Le berger obéit fidèlement; les brigands ne soupçonnant rien s'enivrèrent comme d'habitude, et se réveillèrent le lendemain dans les prisons de Lugos. On nous montra de loin le pic de la montagne sous laquelle ces cavernes étaient creusées, et le gibet auquel ils sont tous accrochés; mais quand je proposai au cocher de m'y conduire, il avait encore l'esprit tellement rempli de ces aventures terrifiantes, que pour aucun prix il ne voulut y consentir.

Cette station est parsemée de croix érigées en mémoire de catastrophes plus ou moins déplorables. Une, entre autres, plantée au bord

d'un précipice, apprend, par son inscription, que la diligence d'Hermanstadt, après avoir été pillée par ces bandits, fut précipitée dans ce gouffre, ainsi que tous les voyageurs qu'elle contenait. Je te fais grâce des nombreuses histoires auxquelles l'existence de cette bande a donné lieu, mais ce que je puis t'affirmer, c'est que s'il n'existe plus ici de brigands, la position sauvage de ces bois la rend digne de pareils hôtes.

Lugos est une jolie ville, bien bâtie; elle possède quelques manufactures de chapeaux, qui sont en général d'une médiocre qualité.

Une troupe de musiciens bohémiens est venue à l'auberge nous donner un concert; partout ils excellent dans les chants et les danses nationales, et quoiqu'ils ignorent jusqu'aux premiers principes de la musique, leurs accords ont de l'harmonie et de l'expression : ils arrivent de Cronstadt, et se rendent à Karls-Bade pour la saison des eaux.

Like wand'ring arabs, shift from place to place
The strolling tribe.

Nous bûmes à souper du vin de Lugos, dont le nom a quelque célébrité : l'aubergiste le prétend supérieur à celui de Tokai, et nous l'a fait payer en conséquence. Ne serait-il pas un échappé de la caverne?

KISSETS, Mai.

De Lugos à Kissets, la route est parfaitement entretenue. C'est une chaussée plantée de saules. On côtoye, pendant quelques heures, le canal de la Béga, qui traverse tout le Banat, et communique de la Béga à l'Atemech. Il paraît principalement destiné à flotter le bois des montagnes, et à transporter les marbres de Fatschet à Temeswar. Les écluses en sont belles, et il serait à souhaiter pour ce pays que de telles entreprises contribuassent à la prospérité de son commerce intérieur.

RIGAS, Mai.

Rigas n'est qu'à une poste et demie de Temeswar; ce soir je serai dans la capitale du Banat; encore quelques jours, et nous serons réunis. Tant de fois j'ai couru la poste en m'éloignant de toi, que chaque heure, en accourcissant la distance, semble amener une jouissance nouvelle.

Comme je témoignais ma surprise de trouver des rizières dans ces plaines marécageúses; ce furent, m'a-t-on dit, des Italiens qui, lors des alliances des rois de Hongrie aux familles souveraines d'Italie, en naturalisèrent la culture dans le Banat, où quelques individus de cette nation se sont colonisés.

Je me suis trouvé dans cette auberge avec M. de Roncourt, capitaine dans le régiment de Bussy, qui, au commencement de la révolution, avait émigré avec ses parens en Autriche. Placé à l'école du Génie, et par suite au service, n'ayant depuis parlé qu'allemand, il a presque entièrement oublié sa langue. Fait prisonnier à la bataille de Marengo, par un régiment français que commandait son frère, quand ils se reconnurent, ils ne purent plus s'entendre; funeste effet de ces commotions politiques qui transplantent si étrangement les hommes. Cet officier m'a dit qu'il y avait en Hongrie plusieurs petites colonies françaises qui s'y étaient établies sous le règne de Marie-Thérèse, et qu'à Breztovacz, dans le district de Bacs, toutes ces familles parlent encore français.

TEMESWAR, Mai.

Cette capitale de la Haute-Hongrie se gouverne par des lois particulières : elle est d'un bel aspect, et les fortifications sont imposantes. Presque toutes les rues alignées aboutissent à une place spacieuse qui forme le centre de la ville. Temeswar appartint aux Turcs jusqu'en 1716, que le prince Eugène la leur reprit.

On donnait ce soir au théâtre *les Brigands* de Schiller. J'ai été aussi content du jeu des

acteurs, que choqué de l'immoralité du drame : c'est une véritable école d'assassins.

Des jardins de plaisance avoisinent un parc étendu, qui sert de promenade aux habitans. Il semble dessiné sur le plan du Prater, tant admiré des étrangers à Vienne; mais ce beau tableau n'est pas sans ombre; ce qui le dépare, c'est ce petit nombre de jolies femmes qui l'animent : à peine sur vingt en trouve-t-on une de passable. Il n'en était pas ainsi à Hermanstadt, où, sur le même nombre, on en eût à peine rencontré deux de laides.

Une coutume, qu'il serait fort à désirer de voir adopter partout, comme dans cet hôtel des *Trois Mages*, c'est que le prix des chambres en est inscrit sur chaque porte à côté d'un tarif des objets de consommation; ce qui permet à tout voyageur de régler sa dépense sur ses moyens, et de faire lui-même sa carte à payer en partant.

TEMESWAR, Mai.

Cuncti adsint, meritæque expectent præmia palmæ.
Qu'ils se présentent, et reçoivent la palme qu'ils méritent.

J'ai dîné aujourd'hui avec un compagnon de Kosciuzko, que des opinions politiques, trop énergiquement émises, ont fait exiler de son pays : le colonel W *** nous dit avoir suivi ce

célèbre général en Amérique, lors de la guerre de l'indépendance, en être revenu avec lui, pour le précéder de quelques jours à Cracovie, et y préparer la révolution du 24 mars 1794 : qu'après la bataille de Macijowicé, il avait partagé sa captivité à Pétersbourg, en avait dû le terme à la magnanimité de l'empereur Paul, et nous détailla enfin si minutieusement la vie du héros polonais, que si je n'eusse su Kosciuzko retiré alors à Belleville chez son ami, M. Zeltner, ministre de Suisse en France, j'aurais juré avoir dîné avec lui à Temeswar.

Je n'ai jamais entendu un Polonais parler de l'indépendance de sa patrie, sans me convaincre de la facilité de communiquer l'enthousiasme : il semble que l'éloquence soit l'apanage de leur génie. Lorsque celui-ci sut que je me rendais à Vienne, il me pria de me charger d'un manuscrit qui traite de l'état actuel de la Pologne : je lui promis de le traduire et de le publier. Nous en lûmes ensemble quelques passages relatifs à des plans d'amélioration, qui montraient plus d'exaltation que de prudence, plus de désir du bien que de possibilité d'exécution ; mais, au total, si la véritable poétique est de plaire, son style élégant et énergique, cette foule d'anecdotes, que je crois peu connues, le feront, je l'espère, atteindre au but qu'il se propose :

enfin, quel qu'il soit, son ouvrage paraîtra, ne fût-ce que pour mieux faire connaître aux Français une nation généreuse, dont le trône fut occupé par un de nos rois, qui a donné une reine à la France, et que tant d'autres genres d'alliance unissent à jamais à nous. Le goût des lettres, l'élégance des manières, l'éclat du courage chevaleresque, tels sont les traits de ressemblance qui justifient ce titre de Français du Nord, dont sont fiers les Polonais, et que nous serons toujours flattés de leur voir prendre.

Le dîné était fini, et les chevaux attelés : je me séparai avec regret de ce vétéran de l'espérance, emportant avec son ouvrage le souvenir d'un homme de bien, rêvant depuis vingt ans la régénération de sa patrie, qu'il aime toujours comme on aime un ami malheureux.

Békoker, Mai.

A l'entrée de ce gros bourg de Békoker, nous avons rencontré une noce de village, ce qui est, m'a observé le chancelier, de fort bon augure pour le reste de notre voyage. Toutes les jeunes filles étaient couronnées de fleurs, et suivaient, en dansant, plusieurs musiciens qui soufflaient dans leurs cornemuses. Un voyageur moins véridique te ferait de la mariée un séduisant portrait; mais, hélas! outre qu'elle était bossue,

elle renchérissait même sur la laideur ordinaire des filles du Banat. Sa coiffure nuptiale semblait peut-être encore plus extraordinaire que sa figure : sur une toque de velours bleu, évasée par le haut, on avait planté de longues plumes de paon, en manière de couronne péruvienne, qui plaçait sa tête plus près de ses talons que du sommet de son flottant bandeau virginal.

Outre l'excellent vin que l'on recueille ici, on y distille une liqueur, très estimée dans le Banat, faite avec des prunes, et nommée *slivowitza ;* je l'ai effectivement trouvée parfaite.

ARAD, Mai.

.... Demande-t-il l'hospitalité sur la route, il frappe, et l'on n'ouvre point : il n'a pour appuyer ses membres fatigués que la colonne du chemin public, et on lui dispute même ce lieu de repos pour le forcer à marcher vers de nouveaux déserts.

Un des chevaux de ma voiture s'était blessé ce matin, et nos cochers nous ont conduits toute la journée au pas ; aussi ne sommes-nous arrivés au gîte que fort tard. En traversant un bois qui avoisine Arad, nous vîmes au bord de la route quelques paysans qui comblaient un fossé à la lueur d'une torche. Comme j'étais à pied, je m'approchai pour leur demander à quoi ils travaillaient si tard. « Nous venons « d'enterrer un pauvre homme, me répondit

« l'un d'eux, qui est mort ici ce matin : il « n'était pas de ce district, et le cimetière est « si loin, que nous l'avons mis là ! » En me disant ces mots, il attachait en croix deux branches de sapin, qu'il planta sur la place qu'il m'indiquait. Cela fait, il ramassa sa pioche, éteignit son flambeau, et ces hommes s'éloignèrent dans le bois !... Pauvre étranger ! voilà donc ce qui, pour un seul jour, indiquera ton passage sur la terre !...

La rivière de Koros, nommée aussi la rapide, baigne les remparts d'Arad ; à peu de distance de cette ville, on recueille, dans de vastes marais, une sorte de sel dont l'extrême blancheur fait donner au lac, où il se reproduit toutes les cinq heures, le nom de lac de Neige. Déposé dans d'immenses magasins, on en exporte, m'a-t-on dit, plus de vingt mille quintaux par an. Vers la fin du quinzième siècle, pendant la guerre de Mathieu Corvin avec les Bohèmes, cette ville fut attaquée, prise, et les habitans passés au fil de l'épée : le petit nombre de ceux qui s'étaient retirés dans les mines de cuivre avoisinantes, y furent suffoqués par la fumée des feux de paille mouillée qu'on alluma à toutes les issues.

KOMLOS, Mai.

Komlos, aussi agréablement située qu'Arad l'est peu, possède une fabrique de faïence, où se font ces milliers de pipes en terre rougeâtre, qui s'exportent dans toute l'Allemagne, la Grèce et la Turquie.

Il y a tant d'espèces de vins en Hongrie, que je t'en épargne la complète nomenclature. Les plus renommés sont ceux de Tokai, OEdembourg, Rust, Saint-George, Ofen, Erlau et Mench. Je me suis procuré ici, par un habitant de Tokai même, des détails sur cet excellent vin. On le recueille sur une montagne dépendante de la chaîne des monts Crapach, appelée *Hégy-Allia*, qui n'a que quatre lieues de longueur, et est bordée par la Theisse. C'est une bien petite étendue pour la quantité qui s'en débite sous son nom; mais on y supplée, comme partout, avec les vins des crus environnans. Il y en a de trois qualités : la première, qu'on nomme essence, se compose des gouttes qui découlent des raisins exposés au soleil sans qu'ils soient pressés; la deuxième est produite par des grappes qui le sont légèrement; et la troisième est le résultat d'une pression entière.

L'Arménien qui me donnait ces détails, voyageait pour cette branche importante de com-

merce; il m'en a rendu l'explication plus sensible, en me faisant déguster ces trois sortes de vins, ainsi que celle appelée l'ausbrusch, *la mère-goutte*, qui est un véritable nectar. Le prix de ces vins varie selon leur âge : à Tokai même on le paye 12 francs la pinte; mais j'en ai bu en Pologne du prix excessif de 120 francs la demi-bouteille.

MOCRIN et RANISCHA, Juin.

Placés comme deux points au milieu d'une plaine, dont ils coupent l'uniformité, ces deux villages offrent un aspect aussi riant qu'inespéré. Des joncs solidement attachés servent à couvrir le toit des maisons; d'autres, élégamment entrelacés, forment la clôture de jardins bien cultivés, où des accacias en fleurs répandent un parfum suave. Enfin, la fertilité de ce petit canton, que vivifient des sources abondantes, produit l'effet d'une île vierge au milieu d'une mer de sable.

On trouve dans le village de Ranischa des Grecs modernes, appelés Macédoniens, qui ne s'occupent que du commerce. On donne aussi ce nom de Macédonien, en Turquie et en Valachie, aux Arnautes; mais je ne pense pas qu'ils aient plus de rapport avec les soldats des phalanges d'Alexandre, que cette peuplade

de Philistins à Mocrin, avec ceux de l'Histoire sainte, et dont la défaite fit tant d'honneur à Samson.

SZÉGÉDIN, Juin.

Cette ville, grande, commerçante, mais très mal bâtie, est traversée par la Theisse, rivière qu'on assure être la plus poissonneuse de l'Europe, et, après le Danube, la plus utile aux transports des productions de la Hongrie. Elle sort des montagnes de Marmaroch, et peut porter bateau à mille pas d'où jaillit sa source. La rivière de Maros se réunit à elle aux portes de cette ville, et toutes deux se jettent dans le Danube, entre Semlin et Peterwaradin. Szégédin fait un commerce considérable en grains et bestiaux, et, malgré son opulence et une population de vingt-huit mille âmes, elle est si mal entretenue, ses maisons éparses semblent si peu en rapport, qu'on prendrait plutôt ces bâtimens sans ordre pour une réunion de petits villages, que pour une ville royale de première classe. Les rues n'y sont pas pavées, et le seul édifice qui attira mon attention fut d'insalubres boucheries construites au centre de la ville. Enfin, sans le mouvement que la Theisse donne à ce ramas d'habitations, et les carpes monstrueuses que l'on y mange, le souvenir de Szégédin fuirait avec la rapidité du fleuve qui la traverse.

M. Ritter, conseiller des finances, avec lequel nous avons dîné, nous entretint pendant le repas d'un ouvrage qu'il vient de publier sur les ressources de la Hongrie : ce que j'ai pu recueillir d'un si succinct aperçu, c'est que les revenus de ce royaume se composent du produit des mines, des taxes sur les individus, les bestiaux, les terres et les articles de commerce : que les contributions annuelles sont prélevées exclusivement sur la bourgeoisie et les paysans; que la noblesse en est exempte, mais qu'elle subvient aux besoins de l'état par des taxes temporaires réparties dans les diètes, au prorata des fortunes, et qu'elle seule supporte en outre toutes les charges de la guerre.

SZATYMASZ, Juin.

Il paraît que l'on s'occupe avec quelque sollicitude de la réparation des routes; il serait à désirer que beaucoup de magnats imitassent les comtes Palffi et Zapary, qui ont fait établir, à leurs frais, des chaussées ferrées pour faciliter les communications, et les rendre plus sûres. Les ponts sont particulièrement trop négligés; presque tous, construits en bois, offrent si peu de solidité, que souvent, dans la saison des pluies, la rapidité des torrens les emporte.

PETERS, Juin.

Extra Hungariam non est vita,
Si est vita non est ita.

A l'aspect de villes démantelées, jetées au hasard dans ces déserts, l'enfance dirait, voilà un bien triste pays. En rencontrant de jolies Hongroises, fraîches, sveltes et vermeilles, dont l'habillement pittoresque ajoute à la grâce naturelle, la jeunesse s'écrierait, voilà de riantes contrées; mais en buvant à chaque station ces vins pétillans de Tokai, de Ménesch, ou de Saint-George, la vieillesse répéterait, voilà le sol régénérateur, le pays qu'il faut habiter de préférence. C'est ainsi que, dans le monde, chacun envisage les choses et les lieux sous le point de vue qui le flatte; de là l'égoïsme, et l'excuse du proverbe hongrois : « Hors de la « Hongrie on n'existe pas, et si l'on vit, c'est « moins bien qu'en Hongrie. »

Je ne t'ai point encore parlé des constitutions de ce pays, mon ami; car on ne doit guère ses degrés en droit à des commentaires sur la jurisprudence des grands chemins; cependant, je veux t'en dire un mot. Ce royaume, gouverné depuis plusieurs siècles par la maison d'Autriche, a conservé ses lois, ses magistrats, ses priviléges; et, par un traité particulier, sa

couronne n'est héréditaire que dans la maison actuellement régnante; mais à son extinction la Hongrie reprendra son droit d'élection; les états, que le roi convoque, proroge ou dissout à volonté, sont divisés en deux chambres; celle des magnats, formée des évêques, princes, comtes, barons et gouverneurs des districts; la seconde composée des abbés, des députés des comtés, des chapitres et des villes royales : les résolutions des diètes doivent être sanctionnées par le roi pour avoir force de loi.

Quant au sort des paysans, il est, à beaucoup d'égards, égal à celui des fermiers en France. Depuis la diète de 1791 n'étant plus attaché à la glèbe, en échange d'une ferme, du bois de chauffage et de quelques avances, ils travaillent cinquante-deux jours pour le maître qu'ils se sont choisi (1). Devenus colons libres, des talens, joints à une bonne conduite, leur permettent d'aspirer aux emplois publics, à des titres de noblesse, et de prétendre même aux premières charges de l'état. Je ne crois pas de

(1) Suivant une ordonnance de Marie-Thérèse, une ferme complète doit se composer d'une maison, avec cour, grange et jardin, et d'environ dix arpens, tant de terres labourables que de prairies : le fermier peut disposer d'une portion de ses biens, et en transmettre toute la partie mobilière à ses enfans.

semblables exemples très fréquens, mais il y a loin de cette chance, telle peu probable qu'elle soit, au joug de fer appesanti sur les serfs russes, polonais et valaques, et que ni l'or ni le génie ne parviennent jamais à soulever.

FELEGYHAZA, Juin.

Dans la très bonne auberge du Cygne, où nous sommes descendus, on célébrait la noce d'un des bourgeois aisés de cette ville. Bienveillant et hospitalier, comme presque tous les Hongrois, le père de la mariée est venu nous inviter à partager le repas et la joie de ses enfans : nous avons accepté, et fûmes nous asseoir à une table de quatre-vingts couverts : on y servit des omelettes coupées en petits morceaux, arrangés diamétralement sur des prunes bouillies ; des rôtis de plusieurs espèces sur des poires cuites, du gibier sur des confitures, du maïs sous toutes les formes, et des vins de tous les crus. J'étais placé à table à côté de la mariée, et pour cette fois le sort de l'époux pouvait s'envier, car sa femme était charmante. Après le souper on dansa ; mais les danses hongroises n'ont rien de très particulier, quoiqu'il y en ait de beaucoup d'espèces. Les unes ressemblent aux pas cosaques, et s'exécutent avec beaucoup d'agilité ; les autres aux danses des

Grecs; et pour figurer celle-ci, une moitié d'un grand cercle se fait en chantant des demandes à l'autre moitié sur les objets qu'elle désire; on chante en réponse sur le même ton, et cela dure jusqu'à ce que l'on soit fatigué de tourner, d'interroger ou de répondre.

Le bal se prolongea fort avant dans la nuit; mais devant partir le lendemain de grand matin, nous nous retirâmes de bonne heure, en souhaitant aux époux tous les plaisirs que sans doute ils se promettaient. Ne pouvant plus exercer sur nous ce sentiment d'affectueuse hospitalité, ces bons Hongrois le reportèrent sur nos gens, et grisèrent si complètement mon petit cosaque, que, hors d'état de se remuer ce matin, on a dû l'attacher sur le siége de ma voiture, où il dort maintenant comme sur un lit de roses.

PAKA, Juin.

L'éducation des mouches à miel est ici l'une des branches les plus importantes de l'économie rurale : la cire qu'on en exporte est connue dans le commerce par sa qualité supérieure. Nous bûmes à dîner de l'hydromel qui, depuis douze ans en bouteille, a presque le même goût et la même force que le vieux rhum. Une partie de ce district est consacrée à la culture du tabac :

on en évalue à quatre cent mille quintaux, tant en poudre qu'à fumer, la consommation annuelle de la Hongrie.

Dans un petit bois qui borde la route près de Paka, un monument est élevé à la mémoire de Tékéli. J'ai trouvé cet hommage de la reconnaissance à la valeur aussi simple que la vie du héros qu'il couvre fut brillante; sur un des côtés de la tombe on avait gravé TÉKÉLI, et au-dessous, *Te saxa loquuntur* (1); mais, ainsi que le souvenir de son éclat passager, ces pierres mêmes qui le rappellent n'existeront bientôt plus; la fougère cachait à demi son dernier asile; j'ai arraché ses nombreux rejetons : est-ce donc à l'herbe vile d'obscurcir la renommée de l'homme célèbre!

KESTKÉMET, Juin.

Ce bourg, très étendu et régulièrement bâti, est situé dans une riante position : nous y fûmes voir une tannerie où se fabriquent ces cuirs maroquinés, plus estimés que ceux de l'Orient.

C'était aujourd'hui la fête patronale de Kestkémet; on s'y rendait de tous les environs; la route était couverte de petits chariots ornés de fleurs; sur une esplanade on tirait à l'arquebuse, et là j'ai pu juger que rien n'est martial

(1) Les pierres parlent de toi.

et en même temps élégant comme l'habit des nobles Hongrois : semblable à celui des hussards, il est d'une étoffe noire, garnie de brandebourgs en soie de même couleur; leur bonnet de velours est surmonté d'une plume de héron, et ils attachent à leur ceinture, ornée de glands d'or et d'argent, un sabre dont le fourreau est d'acier. Peut-il rien exister de plus imposant qu'une réunion de pareils hommes, lorsqu'arbitres de la destinée des Césars, et pénétrés du plus sublime dévouement, ils accueillaient la mère d'un auguste enfant par ce noble cri de l'honneur : *Mourir pour la patrie, et pour notre roi, Marie-Thérèse!* Généreux et vaillans, la franchise et la loyauté sont les traits caractéristiques des Hongrois; et si, avec moins d'amour-propre, ils étaient plus calmes et plus laborieux, il est peu de nations qui leur seraient comparables.

FALDEACK, Juin.

Je viens de traverser une partie de ce que l'on nomme la grande plaine, qui du nord au sud n'a pas moins de cent lieues d'étendue; le silence de ces vastes solitudes, qu'interrompt les cris des oiseaux de proie, ou le chant plaintif de la perdrix de mer et du pluvier solitaire : cette lande immense, où nulle route n'est tracée, ce hameau de Faldeack, d'où je t'écris, me rappelaient le bourg

de Ghéel en Brabant, qui, placé au milieu d'une vaste bruyère, fut choisi, il y a plus d'un demi siècle, pour y distribuer les fous du pays chez les habitans, qu'une forte pension indemnise de cette charge. La surveillance y est très facile; deux ou trois hommes suffisent pour garder ce troupeau d'insensés, qu'une clôche rappelle chez leurs hôtes aux heures des repas, ainsi qu'à la chute du jour; des alimens sains, un air pur, un exercice habituel, toute l'apparence de la liberté, tel est le régime qu'on leur prescrit, et auquel le plus grand nombre doit, dans l'espace de peu de temps, sa guérison parfaite. Dans ce siècle, fertile en genres de folie comme en insensés, si on rassemblait dans cette bruyère, plus vaste que celle de Ghéel, tous les maniaques législateurs, conquérans ou politiques, dont fourmille l'Europe depuis vingt ans, cette utile réclusion rendrait au monde sa tranquillité, que tant de têtes ardentes ont troublée par leur influence funeste. (1)

(1) Le calme du monde pacifié est la conséquence, sans doute, des nombreuses commotions dont nous avons été ou les témoins ou les acteurs : en bénissant cet inappréciable bienfait de la Providence, on voudra bien se rappeler que cette petite diatribe, écrite en 1813, s'adressait à des insensés, engloutis eux-mêmes dans l'abîme qu'ils avaient creusé.

Je crois qu'à tout prendre, je préfère encore les chemins dangereux, mais pittoresques, des monts Crapach à la sécurité monotone de ces steps. Combien doit être insipide et nulle l'existence des habitans de ce bourg! Au milieu d'un océan de sable, rien de riant ne s'offre jamais à leur vue, et comment l'imagination s'alimenterait-elle quand l'horizon ne réfléchit que l'aridité du désert?

ORKENY, Juin.

Dans ce très misérable village d'Orkeny, la maison de poste, qui sert également d'auberge, est tenue avec recherche et élégance. Le maître, qui a lui-même beaucoup voyagé, y a naturalisé les divers usages des autres contrées; tous ses enfans parlent plus volontiers latin que hongrois. Tu sais que la langue latine est presque générale dans ce pays, et que l'on abandonne l'idiôme national aux gens de la dernière classe.

Parmi les individus de cette famille, une jeune fille de douze ans commente et explique les beautés de Virgile, d'Horace et de Cicéron, que l'usage continuel du latin lui a rendu familières. Je la voudrais opposer comme argument irrésistible à ces défenseurs des anciennes méthodes, qui s'obstinent à soutenir qu'il faut dix années d'étude suivie pour connaître une langue

morte, que l'on parlerait avec facilité dans l'espace de quelques mois, si l'on y était contraint comme dans la plus grande partie de la Hongrie. Que j'aimerais à tenir maintenant mon érudit principal du collége de Sens, M. Salgues (1), pour voir comment il réfuterait cette preuve irrécusable de l'art de s'instruire sans peine! Je publierai certainement un jour mon opinion sur ce sujet : on combattra mes idées, je le sais; mais qu'importe, si tu les approuves? ton suffrage me vaut celui d'un public entier.

INARTS, Juin.

Tous les pas mènent à la mort; le dernier y arrive!

Il fait un temps effroyable : le vent souffle avec une telle furie, que nous craignons qu'il ne renverse nos voitures. Ses funestes effets sur l'Euxin me sont encore tellement présens, que je ne puis l'entendre sans me rappeler les désastres dont il m'a rendu témoin. A quoi tenait notre éternelle séparation, mon ami? Maintenant que je vais te rejoindre, combien je sens

(1) M. Salgues, dans sa carrière politique et littéraire, ne s'est jamais écarté d'une pureté de principes, qui lui ont acquis la reconnaissance de ses élèves et l'estime de tous les gens de bien. On lui doit plusieurs ouvrages d'un mérite transcendant.

mieux le prix de ce que j'aurais perdu! Ces réflexions dégoûtent bien des voyages; on paye trop cher le vain orgueil d'émouvoir par le récit de ses dangers, ou d'étonner par son exactitude topographique; et depuis vingt ans la géographie de l'Europe ne s'apprend que trop bien par l'exil et le malheur : enfin, le sort nous tiendra-t-il compte des jours si longs de notre séparation, et ne nous prépare-t-il pas encore de nouvelles épreuves? Je n'ose approfondir cette idée; car avec ce temps abominable, et le spleen qu'il me cause, une crainte imaginaire deviendrait l'effroi d'un pressentiment.

SOROKSAR, Juin.

. . . . . . Amores
De tenero meditatur ungui.

L'amour, dès leur plus jeune âge, occupa leur pensée.

Pendant que l'on préparait notre dîné à l'auberge, je me dirigeai vers un vaste château, appartenant au comte Amady, magnat de ce pays. Son architecture gothique, dessinée sur le vert des sapins, en rendait l'effet très pittoresque. Une foule d'oiseaux aquatiques se jouaient autour des murailles crénelées, et le pont-levis, fixé par des branches de lierre enlacées aux poutres de chêne, complétait un tableau digne du pinceau de Ruysdaël. La grille du parc était ouverte : je me hasardai à y entrer, et, fatigué de cette longue route dans des sables arides, assis près d'un ruisseau

qui coulait parmi les fleurs, je goûtais avec ravissement le calme et la fraîcheur des bois. Je vis bientôt un jeune homme, vêtu d'un uniforme hongrois, décoré de la croix de Marie-Thérèse, qui, soutenu sur le bras d'une femme, s'avançait de mon côté. Au bandeau noir qui lui couvrait les yeux, je m'aperçus qu'il était aveugle; et supposant qu'il venait se reposer sur le banc de gazon que j'occupais, je me retirai en saluant ce charmant guide, dont je ne pus voir la figure, cachée par un long voile; mais dont la taille élégante et les soins attentifs annonçaient un être aussi sensible qu'intéressant.

De retour à l'auberge, je demandai à notre hôtesse si le militaire aveugle et la jeune personne que je venais de rencontrer dans le parc étaient les enfans du comte Amady. « Serait-il possible, « me dit cette femme (oubliant que j'étais étran-« ger), que vous ne connussiez pas l'histoire du « comte Hadik et de notre jeune comtesse? — « Comment la saurais-je, lui répondis-je, puisque « j'arrive en Hongrie pour la première fois? — « Cette aventure est assez intéressante pour « qu'elle ait passé nos frontières, me dit-elle; « mais puisque vous l'ignorez, monsieur, je me « ferai un plaisir de vous la conter.

« Liés d'une étroite amitié, cimentée par de longs et importans services, les comtes Amady

et Hadik résolurent d'y joindre des liens de parenté en unissant leurs enfans, à peu près du même âge. Théodore Hadik, seul rejeton de cette famille illustre, fut donc élevé avec notre jeune comtesse, qui, dès son enfance, se montrait déjà aussi bonne qu'elle était belle. Mes sœurs et moi vivions alors près de notre mère, femme de charge du château, et, secondant l'intention de notre seigneur, nous concourions toutes à augmenter l'attachement de nos jeunes maîtres; mais ces premiers sentimens devinrent à quinze ans ce qu'ils devaient être toute leur vie. Les châteaux des magnats étant voisins, Constance, en assistant aux leçons de son jeune ami, apprit facilement tous ces exercices qui développent les grâces sans nuire à la beauté. On ne les citait dès lors dans la contrée que comme des modèles de perfection et de vertu, et leurs pères songeaient à fixer l'époque de leur prochaine union, lorsque la guerre força l'empereur à faire un appel au courage de nos braves Hongrois.

« Vous savez, sans doute, que les lois constitutionnelles de la Hongrie obligent chaque noble à combattre personnellement pour la défense de la patrie, et que dans les grands dangers, quand la nation entière prend les armes, les magnats, leur bannière à la main, marchent à la tête de leurs vassaux. Le comte Hadik, jaloux de l'hon-

neur de sa maison, désirait vivement qu'un guerrier de son nom fît partie de cette nouvelle levée; et Constance, dissimulant sa douleur, toute à la gloire de son ami, vit sans verser des larmes les apprêts d'un départ que les chances de la guerre pouvaient rendre bien long, peut-être même éternel.

« Impatient de se dévouer à son pays, Théodore pressait l'instant de se rendre plus digne encore de celle qu'il adorait : le jour en était fixé; mais la veille de son départ, les fiançailles se firent au château, et ce fut avec la certitude de posséder la main de Constance, que le jeune comte, à la tête de ses vassaux, rejoignit à Pest *l'insurrection* hongroise.

« Les résultats de cette guerre vous sont connus : les Hongrois y conservèrent cette réputation de valeur acquise par tant d'actions brillantes, et notre jeune maître y mérita que le chapitre de l'ordre de Marie-Thérèse lui conférât sa croix, que dans les armées de l'Europe on considère comme une des plus honorables distinctions militaires. Mais tandis que la gloire comblait de faveurs son noble ami, Constance, victime d'une maladie cruelle, était aux portes du tombeau : attaquée d'une petite-vérole maligne, long-temps on désespéra de ses jours; et d'habiles médecins, en la rappelant à la vie, ne purent empêcher que l'effet de ce venin funeste ne rendît presque

hideux ce visage que la nature avait formé charmant. On ne lui permit de contempler ses traits que lorsqu'elle fut en pleine convalescence. « Ah! la mort eût été un bienfait, dit-elle en « reculant d'effroi : Théodore pourra-t-il m'ai-« mer encore? »

« En vain son père et le comte Hadik cherchaient à la rassurer : la crainte de ne plus être digne de son amant la poursuivait sans cesse; sa douleur repoussait la vie loin d'elle, et cette jeune fleur mourait desséchée, sans que rien pût la rendre à l'espérance.

« Pressée un matin dans les bras de son père, lorsque notre bon seigneur la conjurait de vivre encore pour lui, le valet de chambre qui avait accompagné le jeune comte à l'armée, entra précipitamment dans l'appartement, en annonçant que son maître le suivait : effectivement, déjà on entendait la voix de Théodore, qui s'avançait en répétant : « Où es-tu, ma Con-« stance, où es-tu? » L'infortunée, se couvrant la figure de ses mains, s'écriait d'une voix entrecoupée de sanglots : « Ah! par grâce, « Théodore, n'approche pas; je ne suis plus « digne de toi; j'ai perdu ma beauté, et mon « cœur est le seul bien qui me reste à t'offrir. — « Qu'ai-je entendu? regarde-moi, chère Con-« stance! — Non, non, Théodore, tu frémiras « en me voyant. — Eh! que m'importe, si ton

« amour est le même ! Constance, je ne puis « plus te voir ! » Elle lève les yeux, le regarde.... Théodore était aveugle, un coup de feu l'avait privé de la vue. « Ah ! Providence, soit bénie ! « dit Constance, en tombant à genoux, et pres« sant son amant dans ses bras ; Providence, soit « bénie ! Théodore, nous serons unis ; je devien« drai ton guide ; et pour toi, toujours la même, « tu pourras m'aimer encore comme aux pre« miers momens de notre amour ! »

« Peu de temps après ils furent mariés, et jamais couple si digne d'être heureux ne le fut peut-être plus réellement. Entourés de vassaux dont le bonheur est leur ouvrage, chéris de tout ce qui les approche, ils reçoivent déjà dans ce monde la récompense que le ciel accorde à la constance et à la vertu. »

Effectivement, madame, lui dis-je dès qu'elle eut terminé son récit, cette histoire méritait de passer vos frontières, ne fût-ce que pour donner plus de force à cet axiome de tous les temps : *O femmes ! sans vous les deux extrémités de la vie seraient sans soutien, et le milieu sans plaisir !*

PEST, Juin.

C'est encore émerveillé de la situation gracieuse de cette ville que je t'écris de Pest, où nous sommes arrivés hier au soir. Placée à l'extrémité de la grande plaine, cette ville n'est

séparée d'Offen que par le Danube, et leur communication est établie par un pont de bateaux d'un quart de lieue de longueur. Sa position la rendant l'entrepôt général entre l'Autriche et la Turquie, des manufactures de tous genres y sont les suites naturelles du mouvement que le commerce imprime à tout : des bâtimens, d'une forme noble et régulière, décorent de larges rues alignées; enfin, après cette mer de sable parsemée de villages chétifs et misérables, ce n'est pas sans un extrême plaisir que l'on contemple une ville aussi agréable qu'animée. J'ai parcouru ce matin d'immenses casernes, originairement bâties par Charles VI, pour servir d'hôpital aux invalides; de riches églises, une université, et un cabinet d'histoire naturelle, qui contient toutes les productions géologiques de la Hongrie. J'ai visité ensuite le jardin botanique, justement célèbre en Europe. Le directeur, M. le docteur Haberle, qui en fait les honneurs comme savant autant qu'en homme du monde, donne les plus grands soins à la culture des plantes exotiques, ainsi qu'à tout ce qui a rapport à la Flore hongroise.

Peu de pays possède autant d'eaux minérales que la Hongrie : on en compte jusqu'à deux cent trente d'espèces différentes. M. Muller, médecin de cette ville, doué probablement de la science rabdomancique, vient de découvrir récemment

dans son jardin une source ferrugineuse qu'on dit être d'une grande efficacité : le parti qu'il a su tirer de ces eaux thermales, pourrait servir de modèle aux établissemens de ce genre; il m'en a fait voir tous les détails : l'eau est très limpide, et d'un goût légèrement acidulé; il ne la prescrit à ses malades que mêlée au vin de Saint-George ou de Ménesch; et c'est la première fois, je pense, qu'on aura fait un cabaret d'un hôpital.

Cette après-dînée nous sommes allés au Jardin Royal qu'entourent des cafés et des guinguettes élégantes : partout de la gaîté, de l'abandon, du plaisir; à chaque pas de la musique ou de la danse; c'est une douce existence que celle du peuple hongrois. La salle de spectacle, construite depuis peu de temps, m'a semblé beaucoup trop vaste pour une population de trente mille âmes : la façade est d'un style imposant. On donnait ce soir *Rinaldo, le grand bandit*, que nos dramaturges de Paris ont nommé *l'Homme à trois visages*.

Une commission, exclusivement chargée de l'embellissement de la ville, fait planter des arbres sur le bord du Danube, pour y former des promenades, afin qu'outre le pittoresque de sa situation, Pest possède encore ce qui peut ajouter au charme de la vie.

PEST, Juin.

Quæ e longinquo magis placent.

Ils plaisent d'autant plus qu'ils viennent de plus loin !

A mon retour d'une petite excursion sur les îles du Danube, j'ai été surpris bien agréablement en trouvant logée au même hôtel que moi une de mes connaissances les plus intimes, le comte de Roehenstart, que j'avais laissé à Pétersbourg, occupant à la cour un poste distingué. Je te fais grâce des comment c'est vous? d'où venez-vous? où allez-vous? toutes ces phrases d'usage que l'impatience multipliait par la curiosité. Quand on se fut un peu calmé, il sut que j'allais à Vienne, et me dit qu'il se rendait à Constantinople par la même route que je venais de suivre : je l'instruisis de ce qui m'était arrivé depuis notre séparation, lui traçai en peu de mots son itinéraire; en échange, il me raconta ce que tu vas lire :

« Vous vous rappelez que j'avais formé depuis long-temps le projet de visiter la Chine : n'ayant pu, il y a quelques années, me faire adjoindre à l'ambassade du comte Golowkin, je me déterminai à repasser en Angleterre, d'où régulièrement des bâtimens partent pour Canton. Je trouvai à Londres un de mes parens, qui, se rendant aux États-Unis, me pressa de l'y accompagner, m'assurant que j'y aurais de fréquentes occasions pour continuer mon

voyage, et, cédant à ses instances, nous nous embarquâmes sur le *Susquehannah*, à Liverpool. Dans moins de trente jours nous fûmes à Philadelphie : si près de Niagara, je ne pus négliger de contempler l'imposant phénomène de sa chute. Je visitai ensuite le Canada, ses lacs et son majestueux fleuve du Saint-Laurent. Après avoir parcouru les États-Unis, je passai aux îles. A Saint-Domingue, la cour de Christophe m'offrit des scènes dont je vous peindrais difficilement le ridicule, surtout en les comparant à celle de l'Ermitage que depuis si peu de temps j'avais quittée. D'Haïti je fus à la Jamaïque, d'où je me rendis à Porto-Cavallo dans l'Amérique méridionale : j'y devins presque témoin de ce tremblement de terre qui détruisit entièrement la ville de Caraccas. Je partis alors pour le Mexique, où je séjournai plusieurs mois. Guidé par les savantes observations de M. de Humboldt, j'arrivai à une découverte dont l'importance eût produit en Europe une vive sensation : c'est que l'Amérique était connue des Phéniciens qui y avaient établi des colonies. Je sais que l'on m'objectera la difficulté de traverser l'Atlantique sans boussole, et sur des vaisseaux tels que ceux des Carthaginois; mais à ces doutes je ne répondrai qu'un mot : j'ai possédé des monumens sépulcraux de ce peuple, preuve irrécusable du fait que j'avance, et

suis parvenu même, à force de patience et de soins, à en faire transporter des fragmens au point où je devais les embarquer. La guerre venait d'éclater entre l'Angleterre et les États-Unis : peu de navires échappaient aux corsaires croisant dans le golfe du Mexique. Je repassai à New-York, et, sous pavillon russe, je revins à Porto-Cavallo embarquer le fruit de tant de peines. Nous mîmes à la voile par un temps favorable, et déjà l'on découvrait les montagnes de la Jamaïque, où j'avais intention de toucher, quand nous aperçûmes qu'un pickeroon de Carthagène nous donnait la chasse. Je fis aussitôt hisser le pavillon moscovite, pour lui prouver que nous étions neutres : il le salua d'une décharge générale, et un moment après j'avais vingt-cinq de ces forbans à bord. Toute résistance devint inutile, plusieurs de mes gens furent tués autour de moi; je m'attendais à être massacré avec le reste de mon équipage : cependant, nous échappâmes à la mort; mais ma riche collection d'histoire naturelle, mes manuscrits, mon bâtiment, tout ce que je possédais, me fut enlevé, et j'eus de plus la douleur de voir jeter à la mer ces pierres tumulaires, restes précieux d'antiquité, dont je croyais étonner le monde savant. Bientôt après ils me firent passer, ainsi que cinq hommes et trois blessés, à bord d'un petit sloop américain qui les avait

rejoint; puis, sans autres provisions que deux sacs de biscuit et un baril d'eau, ils nous abandonnèrent à notre sort. Le troisième jour nous entrâmes à Saint-Barthélemy; de là je passai à Halifax, d'où un vaisseau de guerre me ramena en Europe.

« Ce premier revers m'a presque guéri de la maladie des longs voyages; et quant à la Chine, au moins, j'en suis de retour pour long-temps; je vais à Athènes maintenant me livrer à l'étude de la langue turque, afin de parcourir avec fruit l'Asie mineure, dans l'espérance d'y découvrir quelques monumens d'antiquité échappés dans la Troade aux recherches de mes devanciers. »

Bonne chance, monsieur le comte; puisse le succès couronner une aussi louable entreprise! Il est bien heureux, mon cher Jules, que cette fièvre scientifique s'empare de quelques adeptes, puisque nous devons de précieuses découvertes à leurs fréquens paroxismes; mais cet aimable jeune homme, qui était si bien dans le palais des czars, qu'est-il allé chercher si loin? Est-ce philanthropie, désir inquiet du changement, ou véritable amour des arts? Quel que soit enfin son motif, c'est ainsi que le numismane use sa vie à la découverte d'une médaille, l'antiquaire à la fouille d'une ruine, un bibliomane à l'identité d'un manuscrit. Courez, courez, pauvres

fous! Le temps marche plus vite encore, et la mort vous atteindra quand vous croirez toucher au but!

OFFEN-BUDE, Juin.

J'ai traversé le Danube ce matin, et en dix minutes de voyage je me suis trouvé à Bude, capitale de toute la Hongrie : la tranquillité monotone de cette ville contraste avec l'activité commerciale de Pest; cependant, d'élégantes maisons, bâties en amphithéâtre, et dominées par le palais du vice-roi, donnent quelque charme à ce tableau. Bude possède de riches églises, des édifices publics d'une noble architecture, de vastes bains sulfureux qui, construits par les Turcs, sont une faible compensation de tous les genres d'oppression dont ces vainqueurs farouches accablèrent cette contrée. Le palais, rebâti par Marie-Thérèse, sert maintenant de résidence à l'archiduc Reynier, frère de l'empereur, que les états, en vertu de leurs droits constitutionnels, ont élu palatin de Hongrie. L'arsenal de la citadelle contient d'anciennes armures du plus beau travail, ainsi que les ornemens employés au couronnement des rois, tels qu'un globe, sur lequel se voient encore les armes de France de la maison d'Anjou, le glaive de Saint-Étienne, le manteau royal, le sceptre surmonté d'une boule de cristal, les bas, les souliers, et enfin cette fameuse cou-

ronne (1) envoyée, comme un don du ciel, par le pape Sylvestre, dans l'an 1000, à Saint-Étienne, premier roi de Hongrie.

L'ancien Bude est joint à la nouvelle ville par une rue qui se prolonge sans interruption sur le bord du Danube, et dont la longueur est d'une forte lieue.

De retour à Pest, je trouvai, devant le café qui avoisine le pont, les musiciens d'un régiment, exécutant, avec une admirable précision, l'ouverture du *Calife de Bagdad*, par Boyeldieu. Je m'étais fait servir une glace à la même table qu'un seigneur hongrois, qui paraissait écouter avec ravissement ce chef-d'œuvre de l'un de nos meilleurs compositeurs. Tout d'un coup, se tournant vers moi : « Vous êtes Fran« çais? me dit-il. — Oui, monsieur. — C'est

(1) Elle était autrefois gardée dans le château de Vissegrade, considéré comme imprenable, et par une ordonnance de Ladislas II, confiée à des gardiens choisis parmi les principaux seigneurs, qui s'engageaient par serment de ne la remettre qu'à la nation assemblée. Cette couronne consacrée fut plusieurs fois disputée pendant les guerres civiles. Joseph II l'avait enlevée de Presbourg pour la porter à Vienne; acte d'autorité regardé par les Hongrois comme arbitraire, et qui ne contribua pas peu à retarder les diverses réformes que ce monarque avait projetées. Ce ne fut que le 18 février 1790, deux jours avant sa mort, que l'empereur ordonna qu'elle fût reportée à Bude.

« une brave nation que j'estime, car elle se bat « bien : voilà de la musique, encore, qui se « compare avec avantage à celle de nos plus « célèbres maîtres de chapelle; enfin, sous beau- « coup de rapports, ce peuple peut se croire « supérieur aux autres. » Je m'inclinais en signe de gratitude, lorsqu'il ajouta : « Mais votre ré- « volution, monsieur, dont le plan sagement « conçu pouvait amener des résultats heureux, « n'a été qu'une guerre d'intrigans dans la- « quelle le plus audacieux a triomphé. — Nous « n'ignorons pas, lui dis-je, combien ce fléau « a été désastreux. — Oui, pour l'Europe. — « Et pour nous, monsieur, ses premières vic- « times. — Ajoutez que vous n'avez été plaints « de personne, et que s'il n'y avait même à « reprocher aux Français que l'assassinat de la « fille de Marie-Thérèse (il tira son sabre à « moitié), ce serait assez pour faire jurer une « haine à mort à la nation coupable de ce « crime. » Il s'éloigna aussitôt, sans attendre ma réponse, ne me laissant pas bien convaincu de l'indulgente urbanité hongroise.

WRESWAR, Juin.

Spectatum admissi risum teneatis ?
Comment ne pas rire d'un pareil tableau ?

Nous avons quitté Pest hier dans la nuit, et je veux t'égayer un peu par le récit du motif de ce départ précipité. Le chancelier était entré

ce matin chez moi, plus rayonnant qu'à l'ordinaire, tenant à la main une lettre du prince Kohary, gouverneur de Pest, qui l'invitait à dîner. Pour répondre dignement à cet honneur, il crut devoir déployer tout son luxe asiatique, et, revêtu d'une robe du Thibet, brochée d'or, ayant sur la tête et en ceinture deux des plus riches schalls de l'Orient, il se rendit à trois heures chez le prince, qui le reçut avec la plus flatteuse distinction. Placé à table entre deux femmes charmantes, qui écoutaient poliment toutes ses gentillesses valaques, il amena la conversation sur les tissus de Cachemire, et poliment encore elles louèrent la beauté des siens. Mon chancelier, qui probablement avait oublié la fable du renard et du corbeau, s'imagina, par une courtoisie digne de lui, d'offrir à ses belles voisines les objets de leur admiration; ces dames, un peu surprises de cette étrange galanterie, s'en défendirent long-temps, mais acceptèrent enfin ces dons d'une magnificence boyarde. Dudesco, détachant aussitôt sa ceinture d'une main, et de l'autre enlevant son turban, les présenta à la fois à ces spirituelles louangeuses, laissant sa tête rasée et sa robe entr'ouverte exposées aux regards stupéfaits des convives. Ceux qui n'étaient point au courant de la conversation partirent d'un éclat de rire, qu'augmentait de plus en plus la figure gro-

tesque du galant chancelier. Une des jolies coupables mit la société au fait de la facétieuse générosité du comte, tandis que celui-ci, s'obstinant à ne pas reprendre ses schalls, et s'étant fait un turban de sa serviette, *jurait, mais un peu tard,* sans doute, *qu'on ne l'y prendrait plus.*

Tu concevras, mon ami, tout le comique de ce tableau; ce qui le fut moins pour Dudesco, c'est qu'il s'aperçut enfin qu'on se moquait de lui, et qu'un moment de vaine gloriole lui coûterait cinq cents louis.

En rentrant du théâtre, je trouvai les voitures attelées, et nous partîmes sans plus attendre : lui avec le dépit bien motivé de payer si cher un dîner, et moi fidèle à mon serment de ne pas abandonner dans sa bouffonne infortune mon mystifié frère de la croix.

DOROG, Juin.

Le bonheur est né jumeau, mon cher Jules : un jeune officier de hullans, le comte Szekely, avec lequel nous avons dîné à Dorog, m'a donné des nouvelles d'Arthur Potocki, que les gazettes avaient tué, et, remarquant mon impatience de te rejoindre, m'offrit une place dans sa voiture, pour courir la poste avec lui. Je n'ai point hésité à accepter une offre dont l'obligeance s'accordait si bien avec mes désirs, et, certain de t'embrasser trente-six heures plus

tôt, j'ai pris momentanément congé de mon *fraté dé crucé*, que rien n'engage à voyager si vite; et, placé dans la calèche légère de mon nouveau compagnon, je n'en descendrai plus maintenant que pour te presser dans mes bras. Le comte Szekely a reçu l'éducation la plus soignée, et quoique fort jeune encore, il connaît, dans ses moindres détails, la constitution, les mœurs et les ressources de son pays : ainsi que beaucoup d'autres seigneurs hongrois, il a passé quelque temps à l'école des mines de Schemnitz, fondée par Marie-Thérèse en 1760, et s'y est instruit de tout ce qui concerne cette branche importante de l'état économique de la Hongrie. Schemnitz, m'a-t-il dit, était déjà une ville du premier ordre sous le règne de Saint-Étienne : s'il faut en croire une tradition, ce fut un cochon qui, en fouillant la terre, indiqua ce célèbre trésor minéral. Lorsque M. de Humboldt, à son retour d'Amérique, vint y visiter les travaux, il trouva la plus grande analogie entre cette terre métallique et celle du Mexique et du Pérou. On a calculé que les mines d'or et d'argent de la Hongrie et de la Transilvanie rendent annuellement plus de 15 millions de francs, ce qui serait à peu près égal au produit total de toutes les autres mines de notre continent. La quantité d'or extrait en Europe ne

se monte qu'à cinq mille trois cents marcs; faible proportion comparée à celle d'Amérique, qui s'élève à soixante-dix mille six cent quarante-sept marcs. Vous eussiez dû visiter quelques uns de ces établissemens qui distinguent si particulièrement la Hongrie; mais entre autres les mines d'opales de Cservenitza, qui sont incontestablement les plus belles connues : celles nommées fruar, ou de feu, ainsi que les jaspées, rapportent immensément; vous en jugerez par l'opale prisme, de la largeur d'un demi-écu, qui fut vendu 40,000 florins à un joaillier de Vienne.

Le comte revenait de Mongatz, où la chancellerie de guerre l'avait envoyé porter des ordres au gouverneur. Je lui demandai si cette forteresse, célèbre par l'héroïque défense de Tékéli, méritait sa réputation. « L'aspect en est très mélancolique, me répondit-il; ce fort, élevé sur un roc isolé au milieu d'une plaine, fut bâti en 1360, par Théodore Keriatovicz, duc de Mongatz : il sert maintenant de prison d'état, et, excepté les portraits de la famille de Ragotsky, rien ne peut y exciter la moindre curiosité. »

Attendu que nous ne nous arrêtons que pour relayer, je ne te dirai rien de Nesmel et Romorin, si ce n'est que demandant à Szekely pourquoi on faisait boire les chevaux en sueur,

ce que l'on évite partout : il me répondit « C'est l'usage. » Mot qui n'est pas toujours convaincant, mais auquel il y a peu de réplique. Nous sommes venus souper à Raab, située au confluent des rivières de Raab et de Raabnitz. Cette ville, grande et bien fortifiée, possède un gymnase où l'on donne une instruction gratuite à la jeunesse. Mon compagnon de voyage assistait à la bataille que les Français livrèrent ici aux Impériaux, et qui fut si meurtrière pour les deux partis : comme il n'avait que peu d'années de service, il me fit grâce du plan d'attaque et de défense, mais plus tard sans doute ses neveux en sauront par cœur les détails.

WEISSEMBOURG, Juin.

Dans cette ville charmante, entourée de maisons de plaisance, les rois de Hongrie étaient jadis couronnés et enterrés.

Félicitant le comte sur l'abondance et l'activité qui règnent dans ces campagnes : « Il est dommage, me dit-il, que votre prompt désir d'être à Vienne vous prive de connaître plus particulièrement la Hongrie : située dans la partie la plus tempérée de notre hémisphère, arrosée par un des plus grands fleuves de l'Europe, elle présente, presque partout, des scènes pittoresques ou des productions utiles : son sol est des plus fertiles; et ses montagnes, qui par

leur élévation sont quelquefois privées de culture, n'offrent pas un moindre intérêt au naturaliste. Vous m'avez parlé des établissemens des palatins polonais; vous devriez voir les nôtres pour vous former une juste idée de la splendeur de nos magnats. Je voudrais, par exemple, prendre pour point de comparaison Eisenstadt, résidence du prince Esterhazy; vous jugeriez si un noble Hongrois n'a pas une cour plus brillante que celle de la plupart des princes souverains de l'Allemagne, et si ce luxe d'hospitalité que vous exaltez tant dans le Nord, n'est pas aussi un des apanages de notre noblesse. Sans vous fatiguer des détails de sa chancellerie, de ses gardes, de ses nombreux officiers d'économie, ni même de ses fêtes dont Haydn cependant dirige les concerts, je me bornerai à ce trait d'opulence qui prouvera suffisamment le reste. Son uniforme de colonel des hussards avec le harnois du cheval, est estimé à deux millions de florins, près de cinq millions de vos francs (1). Le palais d'Eisenstadt, d'une architecture imposante et sévère, bâti depuis

(1) Je vis le prince Nicolas d'Esterhazy revêtu de cet uniforme aux fêtes du mariage de l'empereur avec la princesse d'Est : il est entièrement brodé en perles fines du plus bel orient : l'aigrette qui surmonte le bonnet est d'un prix inestimable. Cette riche fastuosité fait partie du majorat, et est inaliénable.

1683, contient deux cents appartemens, meublés avec autant de goût que de recherche, et souvent occupés à la fois par des étrangers; mais ce qui serait digne assurément de votre attention particulière, c'est le parc, ainsi que les jardins. Dessinés dans le genre anglais, ils ont toute la magie de ce style; des fontaines jaillissantes, des cascades, des plantes, des oiseaux, et des arbres de divers pays, semblent s'y disputer de fraîcheur et d'élégance : un lac d'une vaste étendue entoure le temple de la Nuit, qui passe pour une merveille : les serres ne le cèdent en rien à celles du palais impérial de Schœnbrunn; tout ce qui peut enfin flatter l'odorat, l'ouïe, ou la vue, est réuni dans ce séjour enchanté. Je regrette que ce ne soit pas la saison des chasses; vous jugeriez cet autre genre de magnificence; des milliers de paysans rassemblés par corvée font des battues à cinq ou six lieues à la ronde, et ramènent une quantité innombrable de gibier que l'on met à mort en trois jours; mais tant d'autres motifs d'intérêt suppléeront maintenant à ces plaisirs d'automne, que si vous le désirez, je m'offre à vous en faire jouir immédiatement. » Ces merveilles valaient bien, sans doute, la peine de se détourner de quelques lieues pour les connaître : j'eusse pu même accepter, sans crainte d'être indiscret, puisque la princesse Marie d'Esterhazy m'en

avait jadis obligeamment prié elle-même; mais on en est encore si près à Vienne, qu'il nous sera loisible et plus doux d'y revenir ensemble; ainsi, postillon, droit en Autriche.

KITTSÉE, Juin.

Je demandai cette nuit au comte quels étaient ces feux que j'apercevais dans les champs. « Ils sont allumés, me dit-il, par des bergers qui gardent nos troupeaux. Le bétail, comme vous le savez, est une des branches les plus lucratives de notre commerce d'exportation. M. Schwartner a calculé qu'en 1802, cent cinquante-huit mille bêtes à cornes, et cent soixante-dix mille agneaux et chevreaux étaient sortis du royaume; mais que, depuis la naturalisation des mérinos, leur laine suffit abondamment aux besoins de nos manufactures, et qu'enfin dans une seule année, il ne s'est pas moins exporté de 14,200,000 livres des diverses espèces de laines. Ces gardiens, dont vous remarquez les feux, nomades comme les Tartares dont ils descendent, n'ont jamais d'autres habitations que leurs tentes, couverts d'un manteau de peau de mouton, bravant toutes les intempéries des saisons, ils parquent nuit et jour avec leurs troupeaux : un teint hâlé, de longues moustaches, et leur barbe en désordre, joint à une hache qu'ils portent continuellement à la main, leur donnent un aspect aussi bizarre qu'effrayant. »

FICHAMENT, neuf heures du matin, Juin 1813.

.... Amate sponde
Pur vir torna a rivedere,
Trema in petto e si confonde
L'alma opressa dal piacere. (1)

Que ces contrées sont riches ! Comme ce tableau s'anime de la fertilité des champs ! Deux rangées d'arbres fruitiers, couverts de fleurs, bordent la route, et parfument de leur odeur suave l'air vivifiant du matin. Ah ! je voudrais écrire avec l'esprit de mon âme, pour bien peindre l'excès de mon ravissement ; mes yeux se mouillent de larmes, et, si j'en ai versé d'amères, je sens qu'il en est aussi de bien douces !..... Je ne t'écrirai plus, mon cher Jules : adieu chevaux, chemins et postillons ! Nous avons relayé pour la dernière fois à Fichament : déjà tout ce mouvement m'annonce l'approche d'une capitale. J'aperçois enfin le clocher de Saint-Étienne ; quelques instans encore, et ton ami te pressera dans ses bras !

(1) Bords chéris, je vous retrouve enfin, et mon âme oppressée renaît au bonheur à votre vue.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
rue de Vaugirard, n° 9.

